

ROBINSON CRUSOÉ

EN FRANCE

ÉTUDE SUR L'INFLUENCE DE CETTE ŒUVRE
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

THÈSE

Pour le Doctorat d'Université

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

William - Edward MANN

PARIS

TYPOGRAPHIE A. DAVY

52, RUE MADAME

—

1916



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ROBINSON CRUSOÉ EN FRANCE

ÉTUDE SUR L'INFLUENCE DE CETTE ŒUVRE
SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

80186

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ROBINSON CRUSOÉ

EN FRANCE

ÉTUDE SUR L'INFLUENCE DE CETTE ŒUVRE
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

THÈSE

Pour le Doctorat d'Université

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

William-Edward MANN



PARIS

TYPOGRAPHIE A. DAVY

52, RUE MADAME

1916

Robinson Crusoé en France

Etude sur l'influence de cette œuvre dans la littérature française

PREFACE

Parmi le petit nombre d'œuvres littéraires de second ordre qui ont réussi à gagner la faveur du public, il y en a très peu qui aient acquis si vite une réputation comparable à celle de *Robinson Crusoé*, ou qui aient maintenu si longtemps leur premier succès. On peut dire que ce livre n'a pas cessé, pendant presque deux siècles, d'être une source d'intérêt et de charme pour les lecteurs de tout âge, et que sa portée n'est pas moins grande aujourd'hui que par le passé.

Ecrit à une époque où tout le monde s'intéressait aux voyages d'exploration et brûlait de faire plus ample connaissance avec les régions nouvellement découvertes, il fut regardé comme une relation authentique, et son réalisme a eu sur les esprits peu cultivés une influence si puissante qu'il existe encore aujourd'hui des gens qui croient que Robinson a réellement existé.

Dès son apparition, le livre fit immédiatement fortune et, malgré eux, les adversaires les plus acharnés de Defoe l'avouèrent dans leurs attaques inlassables contre l'œuvre et son auteur. Les premiers lecteurs se disputèrent au dix-huitième siècle les diverses éditions d'un ouvrage qui, vieux sans avoir vieilli, continue à figurer aujourd'hui parmi les livres donnés à nos élèves

dans les distributions de prix. Quoiqu'il ne fût pas écrit pour les enfants, il est devenu très vite leur livre de prédilection. Un écrivain français déclare, dès 1756, l'avoir lu avec avidité dans sa jeunesse, et l'éloge de Rousseau n'est ignoré de personne.

Depuis Jean-Jacques, ce livre a toujours gardé sa place parmi les classiques inscrits sur les programmes scolaires de tous les pays, et peu d'ouvrages ont subi tant de remaniements. Il a été traduit dans presque toutes les langues, et la plus connue des adaptations trouva, à son apparition, autant de faveur que l'original. Les imitations en sont innombrables et dans la seule Allemagne, où la confection de robinsonades devint une véritable manie, elles se chiffrent à plus d'une centaine. Le plus illustre de cette famille, le *Robinson suisse*, a engendré, à son tour, une postérité presque aussi nombreuse, mais dont la plupart sont des pastiches sans aucune valeur littéraire.

L'importance du livre de Defoe n'est pas exclusivement nationale. Si Robinson représente à son plus haut degré l'esprit de colonisation du peuple anglo-saxon, et l'état d'âme du colon de l'Ohio cité par Philarète Chasles (1) en est une preuve, le livre a aussi une portée

-
- (1) « Souvent, dit-il, après avoir été vingt mois sans apercevoir figure humaine, n'ayant pour pain que de mauvaise orge bouillie, harcelé par les Indiens et les animaux des bois, forcé de lutter pied à pied contre une nature sauvage, je rentrais épuisé, et, à la lueur de ma bougie de jonc trempée dans la graisse de castor, je parcourais ce divin volume : ce fut, avec ma Bible, ma consolation et mon soutien. Je sentais que tout ce qu'avait fait Crusoe, je pouvais le faire ; la simplicité de son récit portait la conviction dans ma pensée et le courage dans mon âme. Je m'endormais paisiblement, ayant à côté de moi mon chien que j'avais appelé Vendredi, et le lendemain, dès quatre heures, après avoir serré ce volume, plus précieux que l'or, je reprenais ma cognée, je me remettais à l'ouvrage, et je bénissais Dieu d'avoir donné tant de puissance à un homme pour me consoler. » (*Daniel De Foë* dans la *Revue de Paris*, 1833, t. LV, p. 97. Philarète Chasles n'indique pas sa source et nous n'avons pu la trouver. Ce passage a été souvent cité depuis, notamment par Louis Reybaud et par M. de Vogüé. — Voir la bibliographie. Le *Moniteur Universel* le reproduisit en 1867, en parlant d'un opéra-comique d'Offenbach, dont le sujet est tiré du roman de Defoe).

universelle. Les luttes de Robinson symbolisent, nous dit-on, la jeunesse de la race humaine. On assiste à une double transformation chez le solitaire : d'un côté, c'est l'acquisition pénible des arts mécaniques et de l'autre, son développement moral et intellectuel.

La fortune de ce livre, incomparable en son genre mérite d'être étudiée de plus près, et c'est ce que nous nous proposons de faire ici pour la partie de son histoire qui regarde la France.

Nous exprimons ici notre reconnaissance à tous ceux qui ont eu la bonté de s'intéresser à notre travail. En particulier, nous offrons nos meilleurs remerciements à MM. Reynier et Michaut, professeurs en Sorbonne, dont les conseils nous furent d'un grand prix.

CHAPITRE PREMIER

Robinson Crusoé.

SON IMPORTANCE. — SES ORIGINES.

SA DIFFUSION EN FRANCE.

D'après des témoignages contemporains, il est certain que *Robinson Crusoé*, le chef-d'œuvre de Daniel Defoe, fut considéré, à son apparition, comme une véritable relation de voyages. Tout contribuait à donner à cette fiction un air de vérité : la vraisemblance des aventures, les détails multiples et précis qu'on nous donne de la vie du solitaire et surtout le style familier et prosaïque qui caractérise ordinairement le récit d'un témoin oculaire. De même qu'on suivait attentivement les routes parcourues par les grands navigateurs de cette époque, il est fort probable que les premiers lecteurs de *Robinson Crusoé*, intrigués et intéressés à la fois, cherchaient sur la carte de son île et sur celle du monde placées en tête du livre, les endroits par où le héros aurait passé. Cibber, poète officiel de la cour d'Angleterre, et peut-être le premier à insister sur le vrai mérite du roman, nous dit, dans sa *Vie de Defoe*, que le livre fut regardé par ces lecteurs comme une histoire authentique (1).

Cette conviction était si forte que nous voyons le

(1) « *Robinson Crusoe* was written in so natural a manner and with so many probable incidents, that, for some time after its publication, it was judged by most people to be a true story. It was indeed written upon a model entirely new and the success and esteem it met with may be ascertained by the many editions it has sold and the sums of money which have been gained by it. » (*Lives of the poets of Great Britain and Ireland*, London, 1753, t. IV).

traducteur français (1), dans sa préface, prétendre retoucher le style raboteux de l'original qui, dit-il, « sent un peu trop le matelot pour satisfaire à la délicatesse française » (2). Il nous assure « qu'on n'y voit rien qui sente l'homme de lettres ; on y découvre plutôt un pauvre marinier ».

La plupart des critiques qui, depuis Jean-Jacques Rousseau, ont écrit sur le *Robinson Crusoé*, ont dit, avec raison, que le grand intérêt du livre se trouve dans la situation extraordinaire du héros, sa lutte contre la nature, les leçons de patience, de persévérance et de résignation qui y sont développées. On a dit également que cet intérêt y manque quand Robinson n'est plus seul, c'est-à-dire, après le débarquement de Vendredi ou, à la rigueur, après le départ de Robinson de son île (3). Pour les lecteurs d'aujourd'hui la seconde partie de *Robinson* manque d'intérêt : d'abord, parce qu'il n'y a pas d'idée centrale, et ensuite, parce que c'est, en grande partie, le récit de ce qui se passe dans l'île pendant l'absence du héros. Mais la question ne se posait pas de la même façon pour les contemporains de Defoe. Pour eux, c'était un ouvrage de circonstance, plein d'ac-

(1) L'original parut en 1719 et la traduction française un an après. On attribue généralement celle-ci à Themiseul de Saint-Hyacinthe, mais un contemporain nous dit que Juste van Effen y aurait aussi collaboré.

(2) Cf. *Les Aventures de Beauchêne*, roman de Lesage, regardé aussi par les contemporains comme un récit authentique : « M. Le Sage en a retouché le style, de telle sorte cependant qu'on y reconnaît toujours un marin, persuadé qu'on aimerait à le voir dans son air naturel ». (*Journal de Verdun*, 1732, t. XXXII, p. 258).

(3) « The second part of the story is tiresome ». (Beattie, *Dissertations moral and critical*, Dublin, 1783, t. II, p. 309).

« La seconde partie est très inférieure. Rien n'est plus commun que les aventures de Robinson quand il a quitté son île ; et c'est là que devait finir le roman ». (La Harpe, *Cours de littérature*, 1799, t. XIV, p. 256).

« Here certainly the memoirs of *Robinson Crusoe* ought to have stopped. The second part, though containing many passages which display the author's genius, does not rise high in character above the memoirs of Captain Singleton or the other imaginary voyages of the author ». (Sir Walter Scott, *Lives of the Novelists*, 1837, t. III).

tualité. Les boucaniers infestaient toujours les mers du Sud, on parlait de temps à autre de matelots abandonnés sur des îles désertes et il existait des régions du monde en partie inexplorées ou pas encore découvertes. Les comptes-rendus des journaux contemporains nous montrent que les aventures de Robinson en Chine et en Sibérie avaient autant d'intérêt pour les premiers lecteurs que le récit de la vie solitaire du héros (1).

Il a été maintes fois constaté qu'un écrivain qui a trouvé le succès auprès du public, cherche souvent à le perpétuer par des ouvrages du même genre et au risque de tomber dans des banalités et des répétitions. Cette observation peut s'appliquer à Defoe. Si ses adversaires politiques et certains critiques contemporains n'avaient pas révoqué en doute l'authenticité du roman, il est probable que notre auteur aurait envoyé son Robinson en quête de nouvelles aventures. Defoe, comme nous dit La Harpe, ne connaissait pas la mesure, pas plus que Campe dans son adaptation du roman (2). Si l'on peut ajouter foi à la sincérité de Defoe, il n'appréciait pas assez la valeur relative des deux parties de son œuvre quand il affirme, dans la seconde préface, que cette partie est tout aussi intéressante que la première et que les leçons qui s'en dégagent sont aussi profitables aux lecteurs.

Il semble que Saint-Hyacinthe, le traducteur français, ne se rend pas compte non plus de l'importance de la première partie, puisqu'il ne fait pas grand cas des efforts de Robinson pour rendre sa solitude plus supportable. Il déclare que les bêtes mêmes sont d'excellents « machinistes » quand il s'agit de leur conservation ou de leur commodité. S'il reconnaît que l'auteur s'est donné beaucoup de peine pour peindre la triste

(1) « Le séjour de Robinson dans son île n'est qu'un épisode, le seul qui nous intéresse aujourd'hui, sans doute, mais non pas le plus important aux yeux des contemporains de l'auteur ». (Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècles*, Paris, 1913, p. 250.

(2) *Robinson der Jüngere*, Hambourg, 1779-1780.

vie de son héros, il se garde bien de le considérer comme un écrivain de génie.

Dans son examen de la seconde partie, Saint-Hyacinthe fait preuve d'encore moins d'esprit critique. Quoiqu'il accepte, lui aussi, la thèse générale d'une diminution d'intérêt dans un ouvrage en plusieurs parties, pourtant, il va jusqu'à dire que la suite du roman n'égale pas seulement la première partie, mais qu'elle la surpasse de beaucoup : « Robinson Crusoé auteur, dit-il, semble entrer dans le caractère de Robinson Crusoé qui voyage et qui, d'abord grossier, ignorant, pauvre raisonneur, sent son esprit se mûrir par l'âge et par l'expérience. Dans ces volumes-ci (1), il pense mieux, parle mieux, raisonne plus conséquemment ; il écrit d'un style moins embarrassé, plus poli et plus conforme au goût des gens d'esprit ».

Il convient, de noter, en passant, que Saint-Hyacinthe exagère quand il dit que la seconde partie est mieux écrite que la première. Parmi le peu d'écrivains qui, du commencement de leur vie littéraire jusqu'à la fin, ont maintenu un niveau constant dans leur art, il faut compter Defoe. Un critique moderne (2) n'y trouve rien qui sente la vieillesse ni qui ne soit pas mûr. Son œuvre ne semble point refléter les péripéties de sa vie mouvementée.

Comme preuve de ses affirmations, Saint-Hyacinthe nous dit qu'il connaissait des personnes « qui ont été rebutées par le long séjour de notre voyageur dans son île. Il leur semblait qu'elles s'occupaient avec lui des années entières à dresser une hutte, à élargir une caverne et à faire une palissade ; elles se sont imaginé qu'elles l'aidaient pendant plusieurs mois à polir une seule planche et elles se croyaient aussi emprisonnées dans leur lecture que le pauvre Robinson l'était dans sa solitude. Et elles n'ont commencé à respirer avec

(1) Chaque partie de l'original parut en deux tomes dans la traduction française.

(2) Thomas Seccombe (*Bookman history of English literature*. London, 1906, t. II, p. 244).

notre voyageur qu'à l'arrivée de Vendredi, qui a ranimé leur attention rebutée par des récits trop uniformes ». Mais Saint-Hyacinthe croit que c'était la faute des lecteurs plutôt que celle de l'auteur et que ces détails, peu importants en eux-mêmes, devaient être intéressants pour tous ceux qui avaient assez d'imagination pour se mettre à la place du solitaire et pour s'approprier sa situation et ses pensées. Enfin, il leur promet qu'ils ne rencontreront pas dans cette seconde partie une pareille source d'ennui et de dégoût.

De ces remarques, il semble résulter que, si les premiers lecteurs n'ont pas apprécié suffisamment le réalisme de l'auteur et l'importance de son roman dans le développement de ce genre littéraire, du moins Saint-Hyacinthe, bien qu'il ait l'air de faire peu de cas de la première partie, a fini, cependant, par y trouver du mérite. Peut-être s'est-il vu forcé, pour des raisons d'ordre commercial, d'insister sur le nouveau volume. M. Texte a très bien résumé l'état d'esprit de ces lecteurs : « Cette observation aiguë du détail, dit-il, cette vraisemblance du plus petit fait, cette main-mise sur la réalité qui donne au roman anglais tout le relief d'une relation authentique, il ne paraît pas que les lecteurs de Saint-Hyacinthe et de Van Effen en aient saisi toute l'originalité. Ils aimèrent en *Robinson Crusoe* une curieuse relation de voyages qui flattait... le goût, alors répandu, des récits d'aventures et d'expéditions lointaines » (1).

Les chiffres des premières éditions, d'ailleurs, attestent la vogue de la suite du roman. S'il est paru en Angleterre quatre éditions de la première partie en 1719, nous en avons de la seconde, deux et, d'après M. Arundell Esdaile (2), trois dans cette même année. Pour la traduction française, même constatation ; la seconde partie a été autant imprimée que la première.

(1) J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire au XVIII^e siècle. Paris, 1895, p. 151.

(2) *List of English tales and prose romances printed before 1740*, London, 1912.

Pour mettre celle-ci à son rang, il a fallu attendre la critique perspicace de Rousseau (1). Ce fut cette partie seule qui l'intéressa, car il nous dit que « ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile pendant l'époque dont il est ici question ». Presque immédiatement, il en est paru des adaptations, où les auteurs essayèrent de remanier l'œuvre suivant les désirs du philosophe, mais, en voulant la débarrasser de tout ce qu'ils croyaient n'être que fatras, ils ont fini par la tronquer et la mutiler. Pourtant, les lecteurs du dix-neuvième siècle ont vu dans le roman plus qu'un manuel de pédagogie et, bien que certaines de ces adaptations ou « imitations », comme on les appelait dans ce temps, aient eu plusieurs éditions, l'original, tel que Defoe l'a conçu, est seul imprimé de nos jours.

Ce n'était que vers la fin du dix-huitième siècle que les critiques commencèrent à s'occuper de la *découverte* de Rousseau, et à donner à cette œuvre la place qu'elle méritait. Parmi les premiers, il faut citer l'Ecossais, Hugh Blair (2), et nous avons vu tout à l'heure comment Beattie en Angleterre, et La Harpe en France, dans leurs appréciations respectives de notre livre, constatèrent la valeur minime de la seconde partie. On raconte, à ce propos, que les libraires londoniens de cette époque goûtaient si peu le second volume, qu'ils auraient payé volontiers deux cents livres sterling s'il n'avait point paru (3). D'autre part, Chalmers nous dit que le premier apporta à l'imprimeur, Taylor, un béné-

(1) « Avant que Rousseau dans l'*Emile* n'ait dégagé la valeur morale et éducatrice de l'œuvre de Defoe, bien peu de lecteurs français y avaient vu autre chose qu'un roman d'aventures. » (Chinard, ouvr. cité, p. 251).

(2) *Lectures on rhetoric and belles lettres*, Dublin, 1783, t. III.

(3) Spence (J.), *Anecdotes* (Edition de Singer), London, 1820. p. 258.

fice de mille livres (1). Les critiques modernes vont plus loin et affirment que la seconde partie du roman serait déjà tombée dans l'oubli si la conception géniale de la première ne l'avait pas conservée.

Comme pour *Gil Blas*, il y eut, pendant une grande partie du dix-huitième siècle, une question de *Robinson Crusoe*. D'abord, elle se présentait de la façon la plus simple, à savoir si l'histoire était vraie ou seulement une « fable », comme dit Saint-Hyacinthe (2) ; ensuite, on a voulu prouver que Defoe avait donné au public un récit arrangé à sa façon, qu'il avait emprunté, dans des circonstances peu honorables, au matelot Alexandre Selkirk, et enfin, les critiques continuent toujours à se demander si l'on peut considérer, et à quel point, les aventures de Robinson comme une allégorie de la vie de Defoe lui-même. C'est surtout le premier aspect du problème qui intéressait les contemporains, mais il faut remarquer que la dernière façon de le poser se rattache à la question générale de l'authenticité du récit. Il convient, d'abord, d'examiner la situation de Defoe en face de ses critiques ; ensuite, nous allons voir ce qu'en pensaient Saint-Hyacinthe et les premiers lecteurs français.

On sait que les romanciers du dix-huitième siècle avaient l'habitude d'affirmer que les mémoires ou aventures qu'ils publiaient étaient authentiques, si invraisemblables fussent-ils. Comme dit M. Mornet : « Leurs préfaces ou leurs avertissements sont presque toujours destinés à nous convaincre qu'il faut les croire, parce que si cela n'est pas vraisemblable, c'est du moins vrai » (3).

Dans sa préface de la première partie, Defoe nous dit que c'est une *véritable relation de faits*, et qu'il n'y avait pas d'apparence d'invention (4) ; mais dans la seconde

(1) *Life of Daniel Defoe*, en tête de l'édition de *Robinson Crusoe* de 1790. Cette vie fut écrite en 1785 et considérablement agrandie en 1790.

(2) Il le traite de « *Télémaque bourgeois*. »

(3) *Revue des Cours et Conférences*, 5 fév., 1914

(4) « A just history of fact; neither is there any appearance of fiction in it ».

préface, il rabat un peu de ses prétentions en nous disant que les leçons qui s'en dégagent devaient justifier *ce qu'il y aurait d'imagination ou d'allégorie* dans l'histoire (1). Plus loin, toujours dans la même préface, quand il parle du tort qu'une certaine édition abrégée (2) lui avait fait, il se plaint de ce que, *si même le récit était fictif*, la contrefaçon le privait de la partie la plus utile, en retranchant les réflexions morales qui s'y trouvaient (3). Defoe revient encore une fois à la question de son authenticité dans la préface des *Réflexions sérieuses*, pour réfuter, sans les citer directement, les affirmations de Charles Gildon. Celui-ci dans son livre (4), mi-partie parodie et essai de critique sérieuse, prétend que Robinson n'avait jamais existé et que toute l'histoire était de pure invention. Notre auteur se borne à répondre qu'elle était, *au fond, allégorique, mais qu'il y avait une part de vérité* (5), et il ajoute qu'il existait un homme, bien connu du public, dont les aventures étranges et pénibles pendant vingt-huit ans, avaient fourni le fond du roman. Mais dans la préface de *Rob Roy* (1723), Defoe réfute catégoriquement ses premières affirmations quand il nous assure que celle-ci est une

(1) « The religious and moral influences... must legitimate all the part that may be called invention or parable in the story ».

(2) Cox (T.), abrégé de *Robinson Crusoe*, 1719, London, at the Amsterdam Coffee House.

(3) « By this they leave the work naked of its brightest ornaments, and if they would at the same time pretend that the author has supplied the story out of his invention, they take from it the improvement that alone recommends that invention to wise and good men ».

(4) *The life and strange surprising adventures of Mr D— De F—, of London, hosier, who has lived above 50 years by himself in the kingdoms of North and South Britain; the various shapes he has appeared in and the discoveries he has made for the benefit of his country. In a dialogue between himself, Robinson Crusoe, and his man Friday, with remarks serious and comical upon the life of Crusoe*, London, 1719. Il y avait ci-joint un épître à D— De F—e, l'auteur présumé de *Robinson Crusoe*. Cette brochure, parue le 28 septembre 1719, est une attaque extrêmement personnelle et de très mauvais goût. Elle a dû soulever beaucoup d'intérêt puisque la troisième édition parut à Dublin la même année. Gildon a contribué indirectement et malgré lui, au grand succès du roman.

(5) « though allegorical, is also historical ».

relation véridique, ce qui n'est pas le cas pour le *Robinson Crusoe* (1). Encore une allusion dans le *Daily Post* du 8 février de la même année : Defoe, commentant dans ce journal un projet en discussion à la Chambre des Communes pour rendre navigable la rivière Don dans le comté d'York dit que les observations des adversaires du projet sont œuvre d'imagination tout autant que la vie de Robinson Crusoe (2). Cependant, deux ans plus tard, quand le *London Journal* du 4 septembre 1725, affirma que l'œuvre était un tissu de mensonges qui sautaient aux yeux (3), Defoe, furieux que sa bonne foi fût mise en cause, soutint encore une fois (4) que c'était l'histoire allégorique d'une vie réelle.

Tandis que l'auteur vacille ainsi dans ses dires, le traducteur, lui, se garde bien de se prononcer définitivement sur la question. Il se contente, pour la plupart, de se faire l'écho des différentes opinions émises par Defoe. Ainsi, dans la préface du premier volume, il dit à ses lecteurs que l'authenticité du récit est fort probable, et dans sa seconde préface, il ajoute : « Il y a de très honnêtes gens dans nos villes marchandes, qui assurent avoir vu notre voyageur au retour de ses derniers voyages, avoir mangé avec lui et lui avoir entendu réciter une partie des aventures qu'on voit dans ces deux premiers volumes ». Il se peut que ces lecteurs dont il parle eussent vu Selkirk qui arriva en Angleterre à la fin de 1711. Mais il ne s'agissait pas de lui, apparemment, car il déclare dans une note ajoutée à une édition postérieure : « Il y a encore plusieurs Anglais qui portent le nom de Robinson ; il est à présumer qu'un de ceux-ci a voulu plaisanter en se faisant passer pour le héros du roman ». Dans la préface des *Réflexions sérieuses*, Saint-Hyacinthe affirme, comme Defoe l'avait

(1) « It is not a romantic tale that the reader is here presented with, but a real history: not the adventures of a Robinson Crusoe, a Colonel Jack or a Moll Flanders, but the actions of the Highland Rogue, etc. ».

(2) « And yet all that is said of this kind is as mere romance as the life of Robinson Crusoe. »

(3) « a palpable lie ».

(4) Dans l'*Applebee's Journal* du 18 sept. et du 20 nov. 1725.

déjà fait, que le roman est une histoire allégorique, et il nous rappelle encore une fois qu'il ne fallait pas voir ici « un marmier sans étude... », l'auteur quitte le masque dans ce troisième volume ; il y parle en philosophe et en homme de lettres ».

Ainsi, Saint-Hyacinthe, après avoir traité le roman de véritable journal de matelot, se borne ensuite à déclarer que c'est plutôt un tableau symbolique de la vie de l'auteur. Il est possible qu'il ait rencontré Defoe, car il était en Angleterre de 1722 à 1734, mais il n'y a rien dans aucune des premières éditions de sa traduction qui laisse supposer qu'il l'ait connu personnellement.

Si Saint-Hyacinthe trouve l'histoire probable, ce n'était pas l'opinion de tous les critiques. Les rédacteurs des *Neue Zeitungen von gelehrten Sachen* de Leipzig (1) s'étonnent beaucoup qu'il y eût des gens aussi crédules pour penser que cette relation fût vraie, et ils trouvent que le merveilleux était poussé à tel point que dans quelques endroits, il n'y avait guère de vraisemblance (2). Le correspondant londonien des *Nouvelles littéraires* d'Amsterdam (3) trouve cet ouvrage dans le goût de l'*Histoire des Sévarambes* et de *Jacques Sadeur*, qu'il est « assez grossièrement imaginé et qu'on y pêche plus d'une fois contre la vraisemblance ». Remarquons que l'opinion des journaux étrangers sur le roman est d'autant plus intéressante que les feuilles anglaises de cette époque enregistrent seulement la publication, sans ajouter de commentaires (4).

Le *Journal des Savants* du 19 août 1720 se borne, lui, à la déclaration du traducteur. « Il n'y a personne, dit-il, qui ne voit qu'on ne doit pas rechercher la vérité dans ce récit et qu'on doit se contenter d'y trouver quelque vraisemblance ». Après cette constatation, on nous donne un résumé de l'histoire, où les premières aven-

(1) Du 13 juin, 1720.

(2) « Das wunderbare ist darin überall so sehr gesucht, dass an einigen Orten kaum einige Wahrscheinlichkeit mehr übrig ist ».

(3) Décembre, 1719.

(4) Voir le *Daily Courant* du 25 avril et du 12 mai, 1719.

tures du héros et le commencement de sa vie solitaire sont traités plus en détail que les derniers événements. Le critique considère ensuite quelques-unes des réflexions de Robinson, notamment à propos de l'argent qu'il trouve dans la chambre du capitaine, et l'article termine en parlant des difficultés soulevées par Vendredi en matière de religion. « Ce sont, ajoute le *Journal*, celles que Bayle et quelques autres auteurs de ces derniers temps ont proposé sur le principe du bien et du mal, et l'avou que fait Robinson de n'y avoir pu répondre, sous prétexte qu'il n'était point théologien, peut être regardé comme une affectation dangereuse. »

Le *Nouveau Mercure* du mois d'août 1720 consacre aussi au livre un long article sous forme de lettre d'un correspondant de province. Celui-ci dit qu'il a lu le livre avec beaucoup de plaisir et qu'il en envoie un extrait pour donner envie aux lecteurs du journal de lire l'ouvrage dans son ensemble. Quant à la question de la vraisemblance du récit, le correspondant s'en rapporte à l'avis de Saint-Hyacinthe. Pour en laisser juger les lecteurs, il donne un résumé qui occupe jusqu'à 21 pages. Cet extrait qui ne sacrifie pas trop les dernières aventures au dépens des premières, ainsi que fait le *Journal des Savants*, est très exact, à quelques inadvertances près, mais il laisse, cependant, de côté toutes les réflexions, « qui n'ont rien de bien extraordinaire et qui sont quelquefois fort ennuyeuses ».

Conformément à la promesse qu'il avait donnée, le même correspondant envoie au *Mercure* de novembre suivant, un résumé, accompagné de commentaires, de la seconde partie du roman. Celui-ci, en 21 pages également, est aussi bien fait que le premier. Le critique s'étend longuement sur les impressions de Robinson lors de son voyage en Chine et en Sibérie, régions très mal connues à cette époque. Pour la Chine en particulier, et ses habitants, il montre à quel point les idées généralement acceptées étaient fausses. Il nous dit que les relations des premiers voyageurs avaient parlé en termes élogieux de ses institutions, de l'état d'esprit des habitants et même de la magnificence de ses monu-

ments. Il cite surtout le *Variarum observationum liber* (1685) d'Isaac Vossius qui, nous dit-il, avait poussé à l'exagération ses éloges, « quoiqu'il ne vît que par les yeux de la foi et qu'il écrivit sur les relations d'autrui ». Bref, d'après le correspondant du *Mercur*, ces préjugés étaient si enracinés que c'était une hérésie de soutenir le contraire. Cependant, comme de temps à autre, il se trouvait des gens qui osaient nier ces affirmations attestées par l'autorité de plusieurs siècles, « Robinson a cru devoir se singulariser de cette façon et ne rapporter les choses que comme il les a vues ; il a le courage de vouloir nous détromper, et s'il faut croire ce qu'il en rapporte avec un grand air de sincérité, nous serons obligés de renverser toutes nos idées. Il prétend que leurs plus belles maisons ne sont que colifichets en comparaison de nos palais. Il donne une idée bien méprisable de leur marine, de leur armée et de leur courage. Ces fameux Chinois ne sont que d'ignorants et vils esclaves, sujets à un gouvernement despotique... Il ne pense pas, non plus, avantageusement de leur progrès dans les sciences, dont, selon lui, les Chinois n'ont qu'une connaissance très grossière ». Il est évident que le correspondant considère cette partie du récit de Robinson comme digne de foi et capable de corriger les idées erronées qui étaient courantes, car il revient encore une fois au livre de Vossius, en prétextant la figure qu'avait faite celui-ci dans la république des lettres. Il résume ensuite ce que dit Vossius sur la Chine, sur les inventions de ses savants et surtout leurs connaissances médicales ; et il termine en disant que « puisqu'un homme de beaucoup d'esprit est capable de pousser la crédulité à un si haut point, il ne faut pas s'étonner que des peuples aient adopté les opinions les plus monstrueuses et les plus diamétralement opposées aux lumières du bon sens ». Le critique note, en passant, que Robinson n'a pas donné de description de la ville de Pékin. En parlant de la caravane, il avoue que jusqu'alors, il n'avait point lu qu'il se trouvât des chameaux en Chine et surtout dans les parties septentrionales de ce royaume, « mais enfin, dit-il, il se trouve

tous les jours des circonstances extraordinaires dans les voyageurs ».

Il paraît que ce pays intéressait beaucoup les contemporains, car le critique n'insiste pas sur la partie du voyage qui a trait à la Sibérie, « parce que, dit-il, la route que fit cette caravane est la même que celle décrite dans la relation de l'ambassade d'Everd Isbrand qui est entre les mains de tout le monde ». Sans doute, il s'agit du livre d'Adam Brand, secrétaire de l'ambassade et dont la traduction française (1) parut en 1699. Defoe, lui, puisa très probablement ses renseignements dans la relation de l'ambassadeur même, laquelle fut traduite en anglais en 1706 (2). Malgré ce que dit le critique à propos de chameaux, il est intéressant de noter que le voyageur qu'il cite, Adam Brand, parle des chevaux et des chameaux que l'on perdit en revenant de la Chine et le récit d'Isbrants Ides nous dit que si les

(1) *Relation de M. Evert Isbrants, envoyé de S. M. czarienne à l'Empereur de la Chine en 1692, 1693 et 1694, par le Sr. Adam Brand*, Amsterdam, 1699.

(2) *Three years travels from Moscow overland to China, to which is added an accurate description of China, done originally by Dionysius Kao, a Chinese author. Englished from the Dutch*, London, 1706.

Graesse (*Trésor des livres rares et précieux ou Nouveau dictionnaire bibliographique*), nous dit qu'il a dû paraître en hollandais probablement en 1696 ou 1699, mais que l'édition de 1704, Amsterdam, est la première que l'on ait. Il signale la traduction allemande de Francfort (1707) et l'anglaise déjà citée. D'après lui, la traduction française parut seulement en 1727 dans le tome VIII du *Recueil de Voyages au Nord*, mais sans les figures et la description de la Chine qui faisaient partie de l'ouvrage original. L'auteur de cette traduction nous dit, dans sa préface, que la relation d'Isbrants Ides n'avait pas encore été traduite, mais il nous signale une autre relation de ce voyage qu'il traite avec la dernière rigueur : « On n'y trouve qu'un voyageur négligent, sans dessein, sans méthode, sans curiosité et sans discernement ». Il s'agit du récit d'Adam Brand, cité plus haut, ouvrage qu'on a souvent confondu avec le précédent. Il parut d'abord en allemand (Hambourg 1698), fut traduit immédiatement en anglais et en français l'année suivante. Il est à présumer que des considérations rien moins que littéraires ont faussé le jugement du traducteur d'Ides, mais toute prévention à part, l'ouvrage de Brand est plus superficiel et tient trop du journal de route ; il y manque, en plus des belles gravures, l'esprit pénétrant de l'ambassadeur. Selon Quérard, Ides n'est pas un voyageur instruit, mais il est sensé, bon observateur et véridique.

marchands n'en avaient pas acheté à Pékin deux fois plus qu'il ne leur en fallait, ils se seraient trouvés dans l'obligation de laisser dans le désert la moitié de leurs marchandises.

Pour se documenter sur la Chine, il est fort probable que Defoe s'est servi des lumières d'Isbrants Ides. Celui-ci, en parlant, par exemple, du prétendu développement social et intellectuel des Chinois, nous dit que plusieurs auteurs avaient élevé jusqu'aux nues la sagesse de son gouvernement et la perfection où ce peuple avait porté les arts et les sciences. « Pour moi, je ne puis m'empêcher de dire que je les ai trouvés inférieurs en tout aux Européens. Il est vrai qu'ils font quelques progrès dans l'étude des mathématiques, de l'astrologie et de quelques autres sciences ; mais à qui en sont-ils redevables, si ce n'est au zèle infatigable des Jésuites, qui s'y sont transplantés et qui leur ont porté avec les lumières de l'Evangile, celle des beaux-arts » (1). Defoe a emprunté notamment au livre d'Ides sa description de la grande muraille de la Chine, avec les chiffres et les détails accessoires (2).

Nous avons vu tout à l'heure les commentaires des journaux sur les deux premières parties du roman ; il reste à voir ce qu'on pensait des *Réflexions sérieuses*. Le Clerc, dans sa *Bibliothèque ancienne et moderne* (3), note d'abord que les deux premiers volumes s'étaient bien vendus en anglais et en français. « Quoique l'on ait bien compris, nous dit-il, que c'était une sorte de roman moral, on l'a lu avec autant d'avidité qu'on lisait

(1) Page 215.

(2) Defoe est vivement attaqué par Gildon (ouvr. cité), parce qu'il déprécie la grandeur traditionnelle de ce pays et ses institutions. Le critique dit : « Before I follow him out of China, I shall only add one word or two on his account of that famous kingdom, which, contrary to all those who have really been there, he makes a most despicable place, where there is nothing of politeness or learning ; but that singularity of yours will never persuade us to think that the writer of it was ever nearer to Pequín than London ; and therefore I shall not doubt but that sir William Temple followed as just relations of this country as any Mr De F---e could pretend to meet with, who makes it the most polite and magnificent empire in the world » (p. 46).

(3) 1721, t. XV.

autrefois les romans des amours chimériques de héros véritables ou faux, ou que l'on a lu, depuis 30 ou 40 ans les nouvelles galantes ». Il nous assure, cependant, qu'on a pu tirer du *Robinson* beaucoup plus d'avantage que de cette sorte d'ouvrages qui ne servaient qu'à remplir de fausses idées les esprits faibles. Il ne trouve rien de semblable dans notre livre, « quoiqu'il y ait dans ce dernier tome des pensées qui tiennent du paradoxe ».

Les *Annales Typographiques* (1), en signalant la première édition de Paris de 1761 ajoute qu'il y avait longtemps que ce roman allégorique était connu, et enfin, Fréron (2) dans son compte-rendu de la première édition de l'adaptation de Feutry, dit, en parlant de la traduction de Saint-Hyacinthe, qu'elle fut généralement goûtée en France. « Qui est-ce qui ne les (*Aventures de Robinson*) a pas lues dans sa jeunesse ? » s'exclame-t-il, et il ajoute une appréciation succincte, mais bien juste, de l'œuvre : « Les aventures de Robinson ont cela d'utile qu'elles sont semées partout de descriptions curieuses, de sages maximes, de préceptes excellents, d'exemples d'humanité, de bienfaisance, de justice et de gratitude ; jamais de merveilleux qui passe le naturel et le vraisemblable. Le style est élevé quand la matière l'est elle-même, mais toujours proportionné au sujet ».

Nous avons indiqué plus haut les sources où Defoe a pu se documenter pour ce qu'il y a de couleur locale dans son récit, c'est-à-dire, pour le voyage de Robinson en Chine et en Sibérie. Il reste à étudier la question des origines du roman même, auxquelles notre auteur était redevable de sa conception de l'existence solitaire menée par le héros. Cette question a été examinée par des critiques allemands (3) qui ont passé en revue tous les auteurs chez qui cette situation extraordinaire se présente. Mais Defoe n'avait pas besoin de remonter aussi loin que le conte arabe de l'enfant Ebn Yok-

(1) 1762, t. II.

(2) *Année littéraire*, 1766, avril.

(3) Voir Gunther (M.), *Entstehungsgeschichte von Defoe's Robinson Crusoe*, Greifswald, 1909, et Wackwitz (Fr.), même titre, Berlin, 1909.

dhan (1), par exemple, ou l'histoire de l'Espagnol, Ser-rano (2), et il est probable que c'était tout simplement les aventures d'Alexandre Selkirk dont le récit était connu de tout le monde, qui lui fournirent cette idée. Les critiques, d'ailleurs, ne tardèrent pas à se rendre compte de cet emprunt; et toutes les fois qu'il était question de notre roman, on citait les expériences du matelot écossais sur l'île de Juan Fernandez. En effet, la comparaison des deux récits devint si fréquente que les libraires prirent l'habitude de faire paraître l'histoire de Selkirk dans leurs éditions de *Robinson Crusoé*. C'est en 1809 qu'on la trouve, pour la première fois en France, imprimée à la suite du roman dans une édition de l'adaptation de Feutry. Cette relation de la vie de Selkirk fut tirée, comme on nous le dit, de l'*Histoire générale des Voyages* de Prévost (3) et de l'*Histoire moderne* de l'abbé de Marsy (4). Ces auteurs avaient puisé, à leur tour, dans les *Voyages* de Woodes-Rogers (5), traduits en français en 1716. Mais Feutry se garde bien de dire que Defoe avait pris ses matériaux dans l'histoire de Selkirk; il fait seulement le rapprochement des deux récits. Il déclare, dans sa préface, que les aventures de Robinson sont marquées au coin de la plus parfaite vraisemblance, et si quelqu'un était tenté de révoquer en doute la possibilité des faits, « rien de plus propre à le détromper que l'histoire incontestable de Selkirk; ses aventures sont le pendant naturel de celles de Robinson ». Mais Feutry n'était pas le premier à faire ce rapprochement. De Brosses dans son *Histoire des Navigations aux Terres australes* (1756) l'avait déjà établi, en témoignant en même temps de la faveur que le public continuait à accorder à l'œuvre de

(1) Traduit en anglais en 1674 (Ashwell) et en 1708 (Ockley).

(2) Voir Garcilasso de la Vega, 1609, traduit par sir Paul Rycaut en 1688, sous le titre de: *The Royal Commentaries of Peru*.

(3) 1753, t. XLI, p. 186.

(4) 1774, t. XXV, p. 98.

(5) *A cruising voyage round the world*, London, 1712.

Defoe (1). Cependant, si Defoe s'inspira du récit de Selkirk, en écrivant son livre, il est probable que l'apparition de la seconde édition des *Voyages* de Woodes-Rogers en 1718 le poussa à le publier.

Il est intéressant de constater, en passant, le rapport qui a toujours existé dans l'esprit populaire entre l'île de Juan Fernandez et le *Robinson Crusoe*. Sans doute, il est dû, en grande partie, au récit du matelot écossais, mais peut-être les aventures d'un autre véritable Robinson dans cette île y sont pour quelque chose (2). D'après ses relations de voyages qui ne sont pas, du reste, aussi connues que celles de Woodes-Rogers, le capitaine Shelvocke, avec son équipage, fut jeté sur l'île par une tempête le 25 mai 1720, et y resta jusqu'au 6 décembre de la même année. Mais le récit n'a pas le même intérêt pour nous que celui de l'Écossais, parce qu'il ne s'agit plus ici d'un homme seul.

Ce qui caractérise le roman de Defoe et le sépare nettement du récit banal et plutôt sommaire du matelot écossais, c'est l'élément psychologique qui s'y trouve. Sans trop appuyer là-dessus, Defoe nous décrit les différentes révolutions opérées dans l'esprit de Robinson au cours de son existence solitaire. Mais cette idée n'est pas de son invention, pas plus que la situation du naufragé, seul en face de la nature. C'est probablement Steele qui la lui a fournie dans son article sur la vie de Selkirk qui parut dans sa revue, *l'Englishman* (3).

(1) « L'aventure de cet homme (Selkirk) et celle du moskite Indien abandonné dans la même île, ont fait le sujet du roman anglais de *Robinson Crusoe*, que la singularité de l'événement nous a fait lire avec avidité dans notre jeunesse. L'empressement qu'on eut alors pour ce livre composé par Daniel de Foë, et qu'on lit encore volontiers, m'engage à rapporter ici, d'après Roggers ce qu'il y a de vrai dans l'histoire fabuleuse du prétendu Robinson » (t. II, p. 185).

(2) *A voyage round the world by the way of the Great South Sea, performed in the years 1719-1722*, London 1726, dont la traduction française parut à Amsterdam en 1727. L'original fut réimprimé trois fois, en 1757, et 1766 et 1783.

(3) « It was matter of great curiosity to hear him, as he was a man of good sense, give an account of the different revolutions in his own mind in that long solitude » (1713, le 3 décembre).

Cependant, quelques critiques, comme sir Leslie Stephen, vont jusqu'à déclarer qu'il n'existe pas dans les romans de Defoe aucune trace d'une étude psychologique (1), mais il serait plus juste de dire avec M. Taine (2) que le hasard a fait de *Robinson Crusoé* un roman de caractère autant qu'un roman d'aventures. C'est un personnage vivant, avec ses émotions et ses pensées que Defoe nous décrit ; il nous montre non seulement l'existence matérielle de son héros, mais aussi le développement de son âme. L'état d'esprit du solitaire et son retour aux sentiments religieux ne sont pas moins intéressants que sa situation précaire. Ses souffrances physiques nous touchent, mais aussi ses tortures morales ; sa maladie, le tremblement de terre, les périls du voyage loin de son île, le blé qui germe spontanément, les traces de pas nus sur le sable, tout cela déchaîne des émotions diverses, des remords ou le désir ardent d'avoir un compagnon pour partager sa solitude.

Ferdinand Denis (3) nous dit que tout le porte à croire que Selkirk, dont Steele cite l'esprit réfléchi et la gravité un peu mélancolique, était « un de ces hommes plus propres aux spéculations mystiques, aux effusions ardentes de la prière, qu'aux combinaisons de l'industrie », et il pense que Defoe a voulu nous peindre plutôt un esprit contemplateur, désolé et consolé tour à tour dans la solitude, qu'un homme énergique et habile, tirant parti de sa position. « Ses irrésolutions perpétuelles, ses tâtonnements, ses maladresses naïves, son manque de réflexion dans les choses les plus simples de la vie, ne sont pas un des traits les moins intéressants de son caractère ; à la persévérance près, un en-

(1) « All that goes by the name of psychological analysis in modern fiction is totally alien to his art ». (*Half hours in a library*, page 24 ; l'article sur Defoe parut d'abord dans le *Cornhill Magazine*, 1868, vol. 17).

(2) *Histoire de la littérature anglaise*, 1863, t. IV, p. 98.

(3) Notice sur Selkirk, placée en tête de la traduction de *Robinson Crusoé* de Pétrus Borel, 1835.

fant en ferait presque autant : c'est ce qui le rend si cher aux enfants ».

Mais la tâche de Defoe n'était pas ordinaire, et la difficulté de lire ce qui se passait dans l'esprit de Robinson, semble insurmontable quand le héros est seul. On peut se demander avec M. Hillebrand (1) : « Comment avec une donnée si simple créer des émotions dramatiques ? Comment analyser des sentiments qui naissent d'une situation que l'auteur n'a jamais pu bien connaître ? Defoe a fait l'un et l'autre ; il a créé un drame et il a peint des situations vraies dans cette solitude où il a confiné Robinson ».

Cependant, pour ne pas exagérer la portée philosophique du roman, trait tout naturel et qui n'est pas recherché, et pour ne pas prêter à Defoe des intentions qu'il n'affichait point, il convient d'ajouter que son but principal n'était pas de nous peindre les émotions et les angoisses du solitaire, mais de montrer ses patients et courageux efforts pour vaincre les difficultés physiques dont il était entouré. C'est, sans doute, parce que l'auteur n'a pas trop appuyé sur le côté sentimental, et a mis, pour ainsi dire, en second plan sa petite étude psychologique du héros, que *Robinson Crusoé* est devenu essentiellement un roman pour la jeunesse.

Nous avons dit plus haut que *la question de Robinson Crusoé* a eu un double aspect. Pour les contemporains de l'auteur, il s'agit simplement de savoir si, oui ou non, l'histoire était authentique. Vers le milieu du siècle, la question se posa sous une forme plus précise et roula sur une accusation de plagiat fort compromettante pour l'honneur et pour le génie de Defoe. On se plaignait de ce qu'il s'était emparé frauduleusement des papiers de Selkirk et qu'il en avait tiré profit pour composer son roman.

Or, il suffit de lire le récit de l'Ecossais pour se convaincre que ses ressources étaient beaucoup plus limitées que celles de Robinson Crusoé et qu'il lui était impossible de tenir un journal quelconque. Cette ca-

(1) *Revue des Cours littéraires*, août, 1866.

l'omnie, d'ailleurs, ne fut pas forgée du vivant de Defoe, car ses adversaires politiques et littéraires n'en parlent pas. L'acharné Gildon, par exemple, n'aurait pas manqué d'exploiter une rumeur aussi préjudiciable pour notre auteur, et Defoe, de son côté, lui aurait assurément riposté. Nous avons vu Gildon traiter de mensonge l'histoire de Robinson et, sans doute, Defoe aurait répondu beaucoup plus difficilement à ce grief subtil qu'à une accusation qu'il lui était facile de réfuter, puisque Selkirk n'est mort qu'en 1721.

Le premier écrivain qui, d'après Hazlitt (1) la mit en circulation, fut Entick, dans son histoire de la marine anglaise (2), à l'endroit où il traite des voyages de Woodes-Rogers. Il est à noter qu'il ne cite pas ses sources ; il faut conclure, donc, que c'était un bruit sans fondement qu'il rapporta. La calomnie fut reproduite en 1765 par Barrow (3) dans son recueil de voyages, et, en général, chaque fois qu'un auteur, soit Anglais, soit étranger, racontait l'histoire de Selkirk, il ajoutait, comme commentaire, l'accusation lancée par Entick. Par exemple, Targe, dans sa traduction de l'ouvrage de Barrow, ne manque pas de nous la rappeler, en ajoutant : « Et quand il (Defoe) a rendu les papiers à M. Selkirk, ce voyageur a été presque totalement privé, par cette tromperie, du bénéfice qu'il en aurait dû retirer » (4). C'est Fréron qui la fait circuler, à son tour, dans l'*Année littéraire* (5) quand il examine le recueil

(1) *The Works of Defoe*, London, 1840, t. II, préface de *Robinson Crusoe*.

(2) « Mr Selkirk on his coming to England, supplied Daniel Defoe, who was pilloried, with his memoirs, in order to digest them for publication ; but that honest writer stole the materials which he gave to the public under the name of *Robinson Crusoe* ». (*A new naval history of England*, London, 1757, p. 671.)

(3) *A collection of voyages and discoveries*, London, 1765, t. II, p. 97.

(4) *Histoire des Découvertes des Européens*, 1766, t. X, p. 163. A noter que dans la préface du tome IX, Targe, nous dit que la première édition des *Voyages* de Barrow, est de 1756, mais sans nom d'auteur.

(5) 1767, t. I, p. 28.

de Targe, et il la rappelle à ses lecteurs dans son compte-rendu (1) de l'adaptation de *Robinson Crusoe* par Montreille.

Après Fréron, il ne semble pas qu'on se soit occupé davantage, pour le moment, de cette mystification littéraire, mais la question fut ressuscitée dix ans après. En Angleterre, Watson en parle en 1775 dans son histoire de la ville d'Halifax où, d'après lui, Defoe aurait composé le roman. Puis, l'*Universal Magazine* la reprit, en déclarant que cette supercherie de la part de l'auteur ne pouvait jamais être rachetée par le mérite exceptionnel du roman (2), et l'article de la revue anglaise fut reproduit dans le *Journal encyclopédique* (3). Mais celui qui a contribué le plus à donner créance à cette rumeur fantaisiste fut Beattie (4). Après avoir raconté l'histoire de Selkirk, il nous dit qu'un écrivain français avait prétendu que le solitaire s'était si bien accoutumé à la vie sauvage qu'il n'avait pas voulu la quitter. Cette affirmation est contestée par Beattie qui déclare que cet écrivain avait confondu la vraie histoire de Selkirk avec le roman de Philippe Quarll (5), lequel n'était qu'une mauvaise imitation de *Robinson Crusoe*. Mais il faut remarquer que Beattie se trompe, puisque, d'après le récit de Steele, quand il fut question de quitter son île, Selkirk accueillit les offres de secours avec la plus grande indifférence et même, après son arrivée à Londres, il se plaignait souvent de sa vie nouvelle qui ne pouvait lui rendre la tranquillité de son île. Il est vrai que Woodes-Rogers ne parle pas de ces circonstances, mais son collègue, Edward Cooke (6), raconte que ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'on persuada à Selkirk de se rendre à bord, à cause des représailles

(1) 1768, t. II, p. 235.

(2) « A cruel fraud, for which the distinguished merit of that romance can never atone » (août, 1778).

(3) 1779, t. I.

(4) Ouvr. cité, 1783, t. II, p. 309.

(5) *The Hermit*, London, 1727, traduit en français sous le titre du *Solitaire anglais*, Paris, 1729.

(6) *Voyage to the South Sea Trade and round the world*, London, 1712, t. II, préface, p. 20.

possibles de la part d'un certain officier qu'il craignait d'y trouver. Beattie ajoute encore que peut-être l'écrivain français avait voulu tromper ses lecteurs, quant aux faits, pour justifier, autant que possible, les idées sur l'efficacité de la vie sauvage qui, dit-il, avaient cours depuis le temps de Rousseau, et d'après lesquelles, l'état sauvage est naturel à l'homme, et plus sa vie ressemble à celle des bêtes, plus il est heureux et parfait. L'accusation formulée par Entick est reproduite, mais Beattie ne parle pas de documents. Il dit que Selkirk, étant illettré, raconta à Defoe tout ce qu'il pouvait se rappeler de son existence solitaire, et cette version est beaucoup plus probable que l'histoire de la prétendue visite de Defoe à Bristol pour recevoir des papiers des mains de Selkirk. Du reste, si celui-ci avait jamais tenu un journal, il est probable qu'il l'aurait fait publier avant 1719. Le dernier critique de Defoe, M. Aitken (1) se désintéresse complètement de la théorie des documents, qui ne repose pas sur des bases bien solides, bien que son dernier biographe M. Thomas Wright (2) donne une vue photographique de la maison où l'entrevue aurait eu lieu.

Cette accusation de plagiat de la pire espèce, ressuscitée par Beattie, ne manqua pas d'être relevée en France, comme on l'avait fait dans les occasions précédentes. Dans la *Correspondance secrète* de Métra (3), il se trouve une allusion à une découverte qu'on avait faite au sujet du roman de *Robinson Crusoé* et « qui y ajoute certainement du mérite », nous dit l'écrivain ; c'est que le fond de ce roman était vrai. Comme ses prédécesseurs, il nous raconte l'histoire de Selkirk en insistant sur le prétendu plagiat. Il est à remarquer qu'il parle d'une découverte, mais nous avons démontré que cette soi-disant découverte remonte au moins à 1756, car De Brosse l'avait déjà signalée. On remarque aussi que l'auteur de la *Correspondance* ne cite pas ses sources.

(1) Préface de *Robinson Crusoé*, London, 1895.

(2) *Life of Daniel Defoe*, London, 1894.

(3) Londres, 1787-1788 ; voir sous la date du 17 juillet 1783.

mais il a dû les puiser dans les *Dissertations* de Beattie, car il s'est donné la peine de traduire le morceau où il est question du roman de Quarll. Mais il termine par une phrase qui n'est pas dans l'original et dans laquelle il donne un démenti à une autre rumeur qui circulait sur le compte de Defoe : « On a imprimé que cet écrivain avait été condamné au pilori pour cette supposition ; je ne sais pas s'il l'eût mérité, mais le fait n'est pas vrai. Defoe fut condamné au pilori pour avoir attaqué hautement quelques plans politiques relatifs à l'Angleterre ».

A la fin du siècle et au commencement du dix-neuvième, l'on prétendit réhabiliter la mémoire de Defoe. Le littérateur anglais, Isaac D'Israeli, dans son livre, *Curiosities of literature* (1) annonça qu'il était possible maintenant de suivre l'histoire de cette production littéraire depuis son origine jusqu'à son développement complet. Il nous dit que le capitaine Burney, dans son recueil de voyages (2), a jeté sur ce sujet obscur la plus éclatante lumière, et qu'il a pleinement réfuté les bruits qui circulaient depuis longtemps au préjudice de Defoe. D'Israeli ajoute que puisqu'il est peu probable que l'on cherche dans ces relations de voyages l'origine d'un livre tel que *Robinson Crusoe*, il a cru devoir reproduire les explications de Burney.

Or, si l'on cherche à approfondir la thèse de celui-ci, on se rend compte qu'il n'a apporté à la discussion aucune lumière. Comme tous les voyageurs qui ont visité les mers du sud, il parle du récit de Selkirk, mais il ajoute que c'est probablement à une observation de Steele qu'est dû le chef-d'œuvre de Defoe. Nous avons remarqué plus haut que Steele fut frappé des différents changements qui s'étaient opérés dans l'esprit de Selkirk pendant sa longue solitude. Si donc Burney a fait, comme ses prédécesseurs, le rapprochement du vrai Robinson avec le fictif, ce n'est pas, à proprement par-

(1) 1817, t. III.

(2) *Chronological history of the discoveries in the South Seas*, London, t. IV (1816), p. 462.

ler, qu'il ait apporté de nouveaux éléments à la discussion, mais plutôt qu'il l'a envisagée à un autre point de vue. Du reste, cette constatation avait déjà été faite par Towers dans la *Biographia Britannica* de 1793. En terminant, d'Israeli rappelle que sept ans s'étaient écoulés depuis que Woodes-Rogers et Steele avaient donné au monde le récit de Selkirk et que, par conséquent, les griefs que celui-ci pourrait avoir contre Defoe, étaient sans fondement.

Cet article fut reproduit dans les *Annales maritimes et coloniales* de 1819, sous le titre : *Naufrages et aventures d'après lesquels a été composé Robinson Crusoé*. Enfin, ce prétendu plagiat de la part de Defoe a fait le sujet d'une comédie, jouée à Copenhague dans la même année et dont le héros est Selkirk lui-même (1).

En somme, cette question de Selkirk ne diffère pas dans ses origines, d'autres mystifications littéraires. On sait que les grands succès provoquent souvent des insinuations malveillantes, et c'est bien gratuitement qu'on a essayé de mettre un acte indélicat au compte de Defoe. Notre auteur ne fit que prendre des matériaux qui étaient à la portée de tout le monde, et l'on peut dire que, s'il ne s'était pas occupé d'une situation que son génie a su rendre si attrayante, l'histoire de Selkirk serait tombée dans l'oubli comme les aventures d'autres solitaires.

Il convient d'examiner ici l'opinion qu'a formulée M. Gilbert Chinard (2) sur les origines de *Robinson Crusoé*, et où il cherche à faire valoir des sources françaises. On sait qu'il a été universellement admis jusqu'ici que Defoe s'était inspiré des aventures de Selkirk et nous avons vu que l'accusation d'avoir subtilisé les manuscrits de l'Écossais avait pesé sur lui pendant tout le cours du dix-huitième siècle. Ce fait même, à défaut d'autres preuves, semble établir que le récit de Selkirk avait fourni à Defoe la matière de son roman. Et M. Chinard lui-même, ne nie pas ces origines, car

(1) Voir Ullrich, *Robinson und Robinsonaden*, Weimar, 1898.

(2) *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècles*. Paris, 1913, p. 248 et suiv.

il dit « qu'il est hors de doute que toute la partie qui concerne le séjour de Robinson dans son île, tous les détails pratiques et minutieux sur la façon dont il organise sa vie, domestique des chèvres sauvages et construit sa cabane suit assez fidèlement les renseignements qu'on trouve dans Woodes-Rogers ». Mais il y a évidemment ici une part d'exagération puisqu'un emprunt si important et qu'on peut considérer comme l'essence même du roman, aurait nui à la réputation de Defoe. Pour nous, la ressemblance entre ces deux récits se trouve plutôt dans la situation générale des deux solitaires, et il est indiscutable que la peinture réaliste que Defoe nous a faite de l'installation domestique de Robinson et de l'organisation de sa vie est précisément ce qui constitue l'originalité de son œuvre. A vrai dire, un tel rapprochement n'est guère possible à cause du peu d'étendue du récit de Woodes-Rogers qui est de quelques pages à peine. Par exemple, il nous parle très sommairement de la façon dont Selkirk construit ses deux cabanes, et la seule raison qui pousse le solitaire à domestiquer ses chevreux est, d'après l'auteur, pour s'amuser en dansant avec eux.

M. Chinard dit ensuite que le voyageur et flibustier « Oexmelin, avant Woodes-Rogers, avait raconté l'histoire de Selkirk, presque dans les mêmes termes et en donnant tout autant de détails ». Or, nous ne contestons pas la possibilité que Defoe ait emprunté quelques idées au recueil d'Oexmelin et qu'il se soit inspiré surtout des *Aventures de Raveneau de Lussan* (1), car, ajoute M. Chinard, « on ne saurait rien voir de particulièrement anglais dans ce désir irrésistible de s'enfuir loin de la maison paternelle et de voyager, qui s'empare du jeune Crusoé et qu'il met à exécution malgré les prières de sa mère ». M. Chinard cite aussi beaucoup d'autres sources où Defoe aurait pu puiser cette idée, mais, à notre avis, la passion de voyager qui

(1) Paru en 1689, mais dès 1714, incorporé avec le recueil d'Oexmelin dans l'*Histoire des Aventuriers Flibustiers* dont il forme le troisième tome.

pousse Robinson à parcourir le monde et l'empêche de se fixer dans son pays natal avant qu'il n'ait dépensé son trop-plein de jeunesse et de force, n'est point l'idée maîtresse du roman. Et malgré le désir légitime de M. Chinard de trouver des sources françaises pour le livre de Defoe, nous croyons qu'il force un peu sa thèse en remontant jusqu'à Oexmelin, dont le livre parut, pour la première fois, à Amsterdam, en 1678. Or, il ne faut pas oublier que Selkirk est un personnage authentique, né seulement en 1676. Par conséquent, nous ne comprenons pas comment l'auteur flamand aurait pu décrire l'existence solitaire de l'Écossais qui dura de 1704 jusqu'au commencement de 1709, surtout quand on pense qu'il ne rentra pas en Angleterre avant le mois d'octobre 1711 et que Woodes-Rogers qui l'avait recueilli, ne fit paraître son rapport *officiel* que l'année suivante. Nous avons voulu contrôler l'indication donnée par M. Chinard (*Bucaniers of America*, III, 99, London, 1704), mais dans l'édition que nous avons pu consulter (1), nous n'avons rien trouvé qui puisse être considéré comme se rapportant à l'histoire de Selkirk (2).

De même, parlant des « pirates espagnols qui viennent troubler Robinson dans la possession de son île », M. Chinard croit remarquer, dans ces flibustiers, des descendants en ligne directe d'Oexmelin. Mais il nous semble qu'il a confondu ici les matelots anglais révoltés qui débarquent à l'insu de Robinson et dont les intentions, peu bienveillantes, du reste, n'étaient nullement dirigées contre lui, avec les pauvres naufragés espagnols que notre héros fait venir dans son île pour les secourir. En tout cas, ces révoltés maladroits et peu héroïques n'ont rien à voir avec les flibustiers du genre de Morgan.

(1) *History of the Bucaniers of America*, London, 1699, quatre tomes en un volume. Le premier tome seul contient le journal d'Oexmelin; tome II, nous donne le récit des aventures du capitaine Sharp, par Ringrose. Enfin, le troisième tome renferme le journal de Raveneau de Lussan.

(2) Il se peut que M. Chinard fasse allusion à l'Indien mosquito que le capitaine Dampier recueillit à Juan Fernandez en 1684 et dont il parle dans le récit de ses voyages, publié en 1697.

L'apparition en Angleterre, en 1830, d'une nouvelle biographie de Defoe par Walter Wilson et la critique de cet ouvrage volumineux dans la *Edinburgh Review* de la même année ramenèrent l'attention du public à notre auteur et à son œuvre.

Faute d'avoir soutenu officiellement l'un ou l'autre des deux grands partis politiques, Defoe se vit méprisé par les autres écrivains de son temps, qui briguaient les récompenses de leurs services littéraires. Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle qu'on l'a mis à son rang et non pour des raisons d'ordre politique. Pour la critique moderne, Defoe est un des créateurs du roman anglais, mais ses contemporains le regardaient plutôt comme un journaliste remarquable et le plus zélé des propagandistes. Il est fort probable que Defoe, lui-même, ait attaché moins d'importance à ses romans qu'à ceux de ses ouvrages qui traitent des conditions religieuses, politiques ou sociales de son époque. Les hommes d'Etat ne voyaient en lui qu'un instrument, un espion, un écrivain dont la plume était à vendre. On sait qu'il n'était pas membre du cénacle des grands esprits qui se rencontraient chez *Wills*, et qui le traitaient de mauvais écrivain besogneux et d'homme dénué de principes. Bref, s'il n'avait pas écrit *Robinson Crusoe*, il se peut que la *Dunciade* seule eût empêché son nom d'être oublié. Il a fallu attendre l'œil perspicace et le jugement sûr de Walter Scott (1) pour que Defoe fût traité sans parti pris. Les recherches de Wilson ont tiré notre auteur de la pénombre et montrent le rôle important qu'il avait joué dans les affaires de son temps. Dès lors, jusqu'à la découverte des fameuses lettres en 1864, la réputation de Defoe fut à son apogée. Depuis ce moment, elle a subi une éclipse partielle, malgré la préoccupation constante de son biographe Lee (2) d'interpréter en sa faveur ces lettres compromettantes.

En France, ce réveil d'intérêt trouve sa meilleure ex-

(1) Ouvr. cité, 1837, t. III.

(2) *Daniel Defoe, his life and recently discovered writings*, London, 1869.

pression dans une appréciation éloquent et chaleureuse de Philarète Chasles (1). En quelques traits vigoureux et pleins d'antithèses, il nous fait le parallèle entre la vie pénible menée par Defoe et la réputation posthume qui s'est attachée à son chef-d'œuvre. Il nous montre comment Defoe sut imprimer un tel caractère de vérité à ses fictions, que personne ne voulait croire qu'elles fussent imaginées. Pour cette raison, *Robinson Crusoé*, comme son grand rival du dix-neuvième siècle, le *Robinson suisse*, eut tant de succès, qu'il menaça de faire oublier son auteur ; et notre critique de souligner « la bizarrerie d'une gloire sans gloire, d'un homme de génie qui se sacrifie à sa création et qui s'absorbe dans son œuvre ».

Philarète Chasles passe ensuite à l'examen des idées philosophiques qui se dégagent du roman, telles que le retour de Robinson vers l'esprit religieux, la nécessité de l'état social comme base de l'existence humaine, et l'utilité des arts mécaniques qu'on méprise si souvent. Mais il insiste surtout sur le sentiment religieux qui renaît chez le solitaire, parce que c'est un aspect du livre qui a perdu, en grande partie, son importance pour le lecteur d'aujourd'hui. Pour les compatriotes de Defoe et, en particulier, pour les puritains opprimés, les mémoires de Robinson, « revenu à la vie primitive et retrouvant Dieu dans le désert » ont dû avoir une importance capitale et une portée presque allégorique.

Outre la solitude qui porte à la réflexion et à la méditation, Philarète Chasles voit dans ce livre l'influence que la nature, elle-même, exerce sur le héros, et il dit que « l'Europe fut ravi, non à la pensée puritaine libéralement jetée sur l'œuvre, mais de ce sauvage et minutieux tableau. On était las des grandes

(1) Cette notice fut écrite en 1832, mais ne parut qu'à la fin de 1833, dans la *Revue de Paris*, t. LV et LVI ; elle sert de préface à la nouvelle traduction de *Robinson Crusoé* par Pétrus Borel, 1836, et elle se trouve également en tête de la traduction de Mme Tastu, 1845. Les mêmes sentiments sont exprimés par Philarète Chasles, dans la *Revue des Deux-Mondes*, juin 1844, et les deux articles sont reproduits dans *Le dix-huitième siècle en Angleterre* du même auteur, Paris, 1846, t. II.

villes. Le besoin de la solitude avait saisi les esprits supérieurs ; le Ferney de Voltaire, la retraite de Rousseau, Cowper à Olney, Gibbon à Lausanne, attestent qu'on pressentait une destruction et que chacun fuyait au désert. Robinson toucha tous les buts de l'époque ; livre populaire, d'indépendance, de liberté, d'exaltation, hymne de la vie sauvage, Jean-Jacques y but à longs traits l'amour de la solitude ; l'enthousiaste dont la fibre était si ardemment populaire, comprenait l'œuvre pâle du puritain de Londres ». Cependant, nous croyons que le critique exagère l'importance de *Robinson Crusoe* pour les grands esprits de ce temps et surtout son influence sur Rousseau. Nous n'y voyons guère « l'hymne de la vie sauvage » qui aurait inculqué dans son âme le goût de la solitude. Ce serait plutôt un traité de pédagogie et un manuel d'instruction pratique mise à la portée de l'enfance que Rousseau a trouvé dans notre roman.

Si nous avons laissé parler un peu longuement Philarète Chasles, c'est parce que c'est lui qui a, le premier en France, insisté sur le rôle important joué par Defoe dans l'histoire de son temps, et que son étude est plutôt un tableau de l'époque où vécut notre auteur qu'une simple appréciation de son livre.

Cependant, il faut corriger une impression qui était générale à ce moment et que seules les recherches de Lee ont dissipée plus tard. Philarète Chasles a représenté Defoe comme ayant traîné jusqu'au bout une existence misérable, pour mourir tout à fait désespéré. Or, il est manifeste qu'il y a là une part d'exagération. Profitant de la lumière apportée par Lee, Hermile Reynald se livra à une nouvelle étude où il prit vivement à partie l'article de Chasles (1). Il montre qu'à partir de 1715, Defoe n'était plus pauvre, que ses livres et ses articles de journaux, sauf, bien entendu, le *Robinson Crusoe*, durent lui rapporter beaucoup d'argent, et que

(1) *Revue politique et littéraire (Revue Bleue)* du 23 nov. 1878. Cette étude sert de préface à une nouvelle édition de la traduction de Pétrus Borel, également de la même année.

le gouvernement payait généreusement ses services. Et il conclut : « La lettre à son gendre, citée par M. Philarète Chasles, prouve que Defoe avait alors à souffrir de l'ingratitude de son fils ; elle ne montre pas du tout qu'il fût réduit à la pauvreté. Il n'est pas nécessaire que tous les hommes de lettres meurent à l'hôpital, et si un homme tel que Defoe a pu, par un travail incessant, amasser quelque fortune, il n'y a aucune raison pour ne pas en convenir. Sa part de malheur a été assez grande pour ne pas la grossir dans le but de faire des antithèses à propos de la gloire et de la pauvreté ».

Cette étude, plus sûre, en général, que celle de Philarète Chasles et, quant aux faits, plus exacte, contient, cependant, quelques erreurs à l'égard de l'histoire de Selkirk. Par exemple, il nous dit au commencement de son article, que Selkirk se trouva à Bristol en 1691 « vêtu de peaux de bêtes grossièrement cousues, avec un bonnet de peau, des bottes fabriquées de la même façon, parlant un anglais à peu près inintelligible et s'exprimant comme les sauvages par mots juxtaposés, sans souci des règles de la syntaxe » (1). Or, Selkirk rentra en Angleterre au mois d'octobre 1711, presque trois ans après qu'on lui avait porté secours dans son île. Ainsi, il avait eu largement le temps de se débarrasser de ses habitudes exotiques et de recouvrer l'usage de sa langue maternelle. De plus, comme nous l'avons dit tout à l'heure, il n'est pas établi que Selkirk soit jamais allé à Bristol, et l'affirmation de M. Thomas Wright que Defoe s'y rendit pour rencontrer le matelot et pour recevoir ses papiers, est révoquée en doute par M. Aitken et par l'*Academy* (2).

Nous avons essayé, dans ce premier chapitre, de tracer la fortune du chef-d'œuvre de Defoe dans la mesure où cette question concerne la France. On a vu que le

(1) Il est à noter que cette description fantaisiste de Selkirk est reproduite de l'article de Philarète Chasles ; Reynald dit aussi que ce matelot fut recueilli par Woodes-Rogers en 1690, tandis que Philarète Chasles donne la date exacte.

(2) Du 10 novembre 1894, dans son compte-rendu de la biographie de Defoe, par M. Wright.

succès du livre fut immédiat et que sa diffusion dans ce pays fut très rapide. Les comptes-rendus des journaux contemporains prouvent, sans aucun doute, que le roman fut regardé par beaucoup de lecteurs comme un récit authentique. Le génie de l'auteur et le caractère particulier qu'il a su imprimer à son œuvre, avaient induit en erreur le public, au point qu'il assimila ce roman aux nombreuses relations de voyages que les navigateurs et explorateurs firent paraître à cette époque.

Nous avons discuté ensuite la valeur relative des deux parties du roman, en examinant, en même temps, l'opinion de Defoe lui-même et celle de son traducteur dans cette question, d'où il semble que les contemporains, vu l'importance qu'ils attachaient à la seconde partie, n'avaient pas compris le vrai mérite du livre. Ainsi, les observations de Robinson sur la Chine avaient de l'intérêt pour eux, précisément parce qu'elles ne s'accordaient pas avec les idées qui avaient cours sur ce pays. D'autre part, ces mêmes lecteurs ressentaient peu de curiosité à l'égard de la Sibérie parce que la route que suivit Robinson était celle déjà décrite par un voyageur contemporain. Ces constatations qu'on a vu exprimées par le *Nouveau Mercure*, semblent prouver à quel point Defoe avait berné son public. Les discussions acerbes où certains critiques affirmaient que Robinson n'avait jamais existé et que le livre était une « fable », ne firent, probablement, qu'accentuer l'impression générale de son authenticité. Il se peut aussi que le récit des aventures de Selkirk que Woodes-Rogers avait publié peu de temps auparavant, opérât dans le même sens.

Du vivant de Defoe, il ne semble pas qu'on ait jamais insinué que son roman serait un calque des aventures du matelot écossais. Mais une trentaine d'années après sa mort, on commença à formuler des accusations contre l'auteur, et la question de Selkirk prit rang parmi les grandes mystifications littéraires du dix-huitième siècle. D'abord, on traita Defoe seulement de plagiaire, mais vers la fin du siècle, on prétendit qu'il avait subtilisé les

manuscrits de Selkirk. De nos jours même, certain biographe de Defoe a voulu prouver que des relations personnelles avaient existé entre les deux hommes.

Nous avons montré que cette polémique littéraire fut suivie attentivement en France et qu'un critique moderne vient de donner au problème une solution inattendue, en alléguant pour le roman des sources françaises.

Au premier tiers du dix-neuvième siècle, Defoe fut tiré du demi-jour où il était resté jusqu'alors, et le rôle important qu'il avait joué dans le monde politique et religieux fut démontré par les recherches méticuleuses de son biographe Wilson. Sa place dans l'histoire de la littérature et, en particulier, sa réputation de romancier, fut solidement établie par le jugement énoncé vers la même époque par Walter Scott, mais c'est surtout comme auteur de *Robinson Crusoé* que Defoe a pris rang parmi les créateurs de ce genre littéraire en Angleterre.

Ces efforts pour faire valoir Defoe et son œuvre eurent une répercussion considérable en France, où l'on ignorait presque complètement sa personnalité. Dans ce pays, grâce à Rousseau, *Robinson Crusoé* était depuis longtemps connu et apprécié, mais pour le grand public, Defoe restait toujours l'auteur d'un seul livre. Nous avons vu comment Philarète Chasles se chargea de proclamer ses mérites, en insistant sur l'influence toute spéciale que cette œuvre avait exercée dans les différents milieux sociaux du dix-huitième siècle. C'est surtout en France que cette recrudescence d'intérêt a été la plus féconde en résultats tangibles, car elle a fait naître de nouvelles traductions du roman.

CHAPITRE II

LES TRADUCTIONS.

La première partie de *Robinson Crusœ* parut en Angleterre, sans nom d'auteur, le 25 avril 1719, mais presque une année s'écoula avant que la traduction française fût mise au jour. Sous la rubrique des nouvelles venues d'Amsterdam, on lit, dans les *Neue Zeitungen von gelehrten Sachen* de Leipzig, du 25 avril 1720, qu'Honoré et Châtelain avaient imprimé le livre suivant : *Les aventures surprenantes de Robinson Crusœ, contenant, entre autres événements, le séjour qu'il a fait pendant 28 ans dans une île déserte, située sur la côte de l'Amérique, près de l'Embouchure de la Grande Rivière Oronoque*. Mais cette annonce n'est pas la première indication de la traduction française d'un livre qui fut déjà si goûté en Angleterre que quatre éditions en avaient paru en quelques mois. Dans la même feuille de Leipzig du 14 juin 1719, on lit que Mortier d'Amsterdam avait sous presse la traduction française de ce livre.

Dans ce cas, on se demande pourquoi elle parut seulement en 1720 et pourquoi ce fut Honoré et Châtelain qui la publièrent au lieu de Mortier. Les journaux de l'époque n'expliquent pas la cause de ce retard, mais il est à supposer que Mortier en ait arrêté la publication, afin de donner au public l'œuvre dans son ensemble, quand il apprit que l'éditeur anglais était sur le point de faire imprimer la suite du roman, laquelle parut, en effet, le 20 août 1719.

On ne sait pas la date exacte de son apparition, mais il est probable qu'elle remonte au commencement de l'année 1720, parce que l'*Europe savante* de La Haye, de septembre 1719, annonce qu'Honoré et Châtelain

« impriment et donneront dans peu : *La vie et les Aventures de Robinson Crusôé* ». De plus, les *Nouvelles littéraires* d'Amsterdam, du premier trimestre de 1720, donnent dans la liste des ouvrages imprimés « cette année » la traduction de la première partie de *Robinson*. Pour la date exacte de la seconde partie, nous n'avons pas, non plus, de renseignements précis. Elle n'avait pas encore paru à la mi-août 1720, car le *Journal des Savants*, du 19 de ce mois, ne parle que de la première partie, mais dans le *Nouveau Mercure* de novembre de la même année, il y avait, comme nous l'avons vu tout à l'heure, une longue appréciation de la suite du roman. Les *Réflexions sérieuses de Robinson Crusôé* parurent en 1721, mais, pas plus que pour les deux autres parties, nous n'avons pu préciser exactement la date. C'était probablement dans le second trimestre de cette année, car la *Bibliothèque ancienne et moderne* de Leclerc en parle dans la seconde partie (avril-juin) du Tome XV de 1721 (1).

Il est à noter qu'aucun des journaux contemporains ne parle des traducteurs, mais pour l'auteur anglais, il en est autrement. Il paraît qu'il était connu dans le monde littéraire, non seulement de son pays d'origine, mais aussi à l'étranger, contrairement à ce que dit M. Texte que « les hommes du siècle ne le connaissaient pas » (2) En effet, on lit dans les *Neue Zeitungen* déjà citées, du 13 juin 1720, que l'auteur serait Daniel Foé (3). Dans les *Nouvelles Littéraires* d'Amsterdam, du mois de décembre 1719, le correspondant de Londres, en parlant de l'original, dit qu'il était attribué « au sieur Daniel Foé », et il ajoute : « fameux pour ses écrits politiques, tantôt pour un parti et tantôt pour

(1) D'après M. Staverman (*Robinson Crusoe in Nederland*, Groningue, 1907), le *Bockzaal der Geleerde Wereld*, dans ses nouvelles littéraires, annonça les différentes parties de la traduction française aux dates suivantes : 1^{re} partie, avril 1720 ; 2^e partie, octobre 1720 ; *Réflexions sérieuses*, mai 1721.

(2) Ouvrage cité, p. 153.

(3) « Der Verfasser dieser Lebensbeschreibung soll Daniel Foë sein ».

un autre », — jugement que les derniers biographes ont pleinement justifié.

On peut s'étonner que nulle part Defoe ne s'avoue explicitement comme l'auteur du livre, malgré le grand succès que cet ouvrage rencontra. Il se contente, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, de quelques allusions assez vagues répandues, comme en passant, dans ses autres ouvrages. Cependant, on a la preuve que ses contemporains avaient pénétré le secret de son anonymat, par les attaques persistantes de ses ennemis politiques, et c'est dans la façon acharnée dont il repoussa ces attaques qu'il faut voir le meilleur indice que le livre est de sa plume. Nous avons déjà parlé de la brochure de Charles Gildon qui parut cinq mois après la publication de *Robinson Crusoe*, et dans laquelle Defoe est explicitement cité comme l'auteur du roman. Une preuve indirecte de la paternité de l'œuvre est fournie par le fait que les autres éditeurs de Londres, mécontents que Taylor eût seul bénéficié du succès inattendu, s'associèrent pour publier conjointement la série d'histoires autobiographiques et également anonymes que Defoe donna ensuite au public.

Ainsi, si Fréron, en parlant du roman, a cru devoir rappeler, à deux reprises (1), qu'on en était redevable à la plume de Defoe, ce n'était pas un fait ignoré de ses contemporains. Déjà, De Brosses, dans son *Histoire des Navigations aux Terres australes* de 1756, en parlant de Selkirk, raconte l'avidité avec laquelle il avait lu dans sa jeunesse le roman de *Robinson Crusoe*, « livre composé par Daniel de Foë » (2). Cette insistance de la part de Fréron n'était peut-être pas inutile, car 50 ans après la mort de Defoe, il surgit des rivaux pour lui arracher la gloire de sa belle œuvre. En Angleterre, ces prétendants étaient Arbuthnot (3) et Har-

(1) *L'Année littéraire*, le 30 avril 1766 et le 20 mars 1768.

(2) T. II, p. 185.

(3) « The doctor shared a like fortune with his friends Pope and Swift in having several brats illegitimately fathered upon him, among which the famous romance of *Robinson Crusoe* is

ley, le protecteur de notre auteur, mais à l'étranger, ce fut surtout Steele qui lui disputa l'honneur. En effet, le roman fut attribué à cet auteur dans une édition publiée à Francfort en 1769, et Feutry, dans la première édition de son adaptation de 1766, le lui attribue également, tout en profitant pour la seconde des éclaircissements de Fréron. Cette attribution n'est pas inexplicable, parce que c'était Steele, le premier, pour ne pas tenir compte des voyages de Woodes-Rogers qui donna au monde l'histoire du vrai Robinson, Selkirk.

Si l'original anglais, bien que publié sans nom d'auteur, fut aussitôt assigné par les contemporains à Defoe, l'attribution de la première traduction française ne se fit pas si promptement. Celle-ci resta anonyme pendant une quinzaine d'années, et on apprit alors que Themiseul de Saint-Hyacinthe et Juste Van Effen y avaient collaboré, mais la part exacte à accorder à chaque traducteur n'a jamais été complètement déterminée. Tout ce que nous savons, c'est que Lenglet du Fresnoy (1) donne comme seul traducteur « M. de Themiseul ». Mais, comme dit M. Charles Bastide (2) qui consacre un chapitre de son livre au « traducteur de *Robinson Crusoé*, la vie du chevalier est une énigme comme son nom, et il ajoute : « Guidé par son instinct de journaliste, il avait pressenti la fortune de ce merveilleux roman d'aventures qu'est *Robinson Crusoé*, et il laissa un autre en achever la traduction ». L'auteur anonyme de l'*Eloge historique de Juste van Effen*, inséré en 1737 dans la première partie de la *Bibliothèque française*, cite parmi les ouvrages de Van Effen

worth mentioning », et l'auteur ajoute au bas de la page : « This romance was written in so natural a manner, and with so many incidents, that it was adjudged for some time to be a true story, It was the delectable offspring of the teeming brain of Daniel Defoe ». (*Memoirs of the life of Dr John Arbuthnot, prefixed to his miscellaneous works*, 2 vols, London, 1770, p. XIV).

Il est à noter que dans la question de l'authenticité de *Robinson Crusoé*, l'auteur ne fait que répéter, en se servant des mêmes termes, ce qu'avait dit Cibber en 1753.

(1) *De l'usage des romans*, Amsterdam, 1734, p. 341.

(2) *Anglais et Français du xvii^e siècle*, Paris, 1912, chap. II.

la traduction de *Robinson Crusôé*, à partir de la moitié du premier volume, et quelques bibliographes (1) ajoutent foi à l'opinion de cet auteur qui est censé l'avoir connu particulièrement ou avoir eu des notes précises sur ses ouvrages. Si, pendant leur vie — Van Effen est mort en 1735 et Saint-Hyacinthe en 1746 — les opinions étaient divisées sur l'attribution de la traduction, il semble que la postérité penche plutôt du côté de Saint-Hyacinthe, soit parce que sa personnalité est plus connue que celle de son rival, soit par le désir de trancher la question d'une façon ou d'une autre (2).

Vers la fin du siècle, les éditeurs n'ont pas hésité à citer Saint-Hyacinthe comme seul traducteur, en disant dans leurs préfaces que c'est la version de celui-ci qu'ils préfèrent, laissant croire ainsi au public qu'il existait plusieurs traductions du roman (3). Par exemple, dans la préface de *Robinson Crusôé* qui inaugura en 1787 la collection des *Voyages imaginaires* de Garnier, il est dit : « Nous avons préféré la traduction de Saint-Hyacinthe, parce qu'elle est la plus conforme au texte de l'original ». Labaume qui dirigea l'édition de Mme Pencoucke de l'an VIII, en dit autant. De même, au dix-neuvième siècle, Mme Tastu l'attribue à Saint-Hyacinthe, et Petrus Borel, quoiqu'il parle dans sa préface de l'insuffisance de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Offen (*sic*), relève, dans le texte de son livre, des fautes que, dit-il, Saint-Hyacinthe avait commises. Enfin, M. Eugène Müller, dans son édition du roman, parue en 1888, donne la raison qui lui a

(1) Quérard (*La France littéraire*, t. III, p. 146).

(2) Il est vrai que les auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique* de 1766 ont attribué la traduction à Van Effen seul, mais sans motiver leur décision en aucune manière.

(3) Il est évident qu'on traitait de traductions les adaptations de Feutry (1766) et de Montreille (1767), qui ne sont que des abrégés du roman. Dans l'édition d'Eymery de 1829, on parle aussi des « fautes qui défigurent les autres traductions ». M. Texte dit également (ouvr. cité, p. 153), que l'*Emile* provoqua de nouvelles traductions et il cite les éditions de Feutry et de Montreille. Pour avoir une seconde véritable traduction ou plutôt deux traductions rivales — celles de Mme Tastu et de Petrus Borel — il a fallu attendre jusqu'en 1835.

fait choisir « la traduction due à Themiseul de Saint-Hyacinthe ». D'où il résulte que si les premiers bibliographes accordent à Van Effen une part dans la traduction et vont même jusqu'à lui en attribuer la majeure partie, les critiques modernes semblent en avoir considéré Saint-Hyacinthe comme le seul auteur.

Nous avons vu que les premières éditions de la traduction française de *Robinson Crusoé* furent imprimées en Hollande, et que la première impression qu'on en donna à Paris est de 1761, quoique le privilège fût accordé à l'éditeur dès 1758. Cette édition ne diffère pas beaucoup de celle d'Honoré et Châtelain, si ce n'est que par une infériorité générale. Le texte est celui de Saint-Hyacinthe, et l'on voit reproduites, en nombre considérable, les fautes qui s'y trouvent. Parmi les nombreuses éditions qui suivirent de près l'apparition de l'*Emile* et qui se succédèrent à des intervalles très rapprochés, plusieurs sont à signaler. L'édition de Garnier de 1787, que nous avons citée tout à l'heure, est mieux réussie, à tous les points de vue, que celle de Cailleau de 1761.

Mais il fallait attendre l'édition de Mme Panckoucke, de l'an VIII, pour que l'œuvre fût présentée sous une forme vraiment digne de sa réputation. Cette édition est la première en France où figure le nom de Defoe, et elle nous donne sa vie assez complète, avec un portrait par Medland et les seize belles gravures de Stothard. Vie et gravures, tout est emprunté à l'édition anglaise de Stockdale, édition également soignée, et la première en Angleterre à porter le nom de l'auteur. La vie est celle de Chalmers que nous avons déjà signalée. Cette biographie, traduite par Griffet Labaume, fut la première de longue haleine à paraître en français et elle précède de quelques années celle de Suard dans la *Biographie universelle* de Michaud qui est de 1816. Mais ce n'est pas le premier essai de biographie de Defoe en français. Déjà, dans la seconde édition de son adaptation du roman en 1775, Feutry nous donne quelques renseignements sur la vie de l'auteur, empruntés aux *Vies* de Cibber. Il est à remarquer

que dans l'édition Panckoucke, nous avons la première tentative sérieuse pour corriger les nombreux défauts de la première traduction.

En tête du livre se trouve aussi une préface de l'abbé Montlinot qui, ainsi que Rousseau l'avait déjà fait, indique la partie essentielle de notre roman : « Tant que Robinson est seul, il intéresse, il attache ; il intéresse moins quand il a Vendredi » ; mais l'abbé va plus loin encore, et il ajoute : « Il cesserait d'intéresser, s'il avait une femme dans son île ». Ici, il semble s'opposer formellement à la thèse de ceux qui croient que l'homme est, avant tout, un être social et que la vie d'une famille sur une île déserte a plus d'intérêt général que l'existence isolée d'un Robinson, thèse qui fait le point de départ de toute une catégorie de robinsonades. De plus, l'abbé Montlinot semble avoir l'idée que Defoe a écrit surtout pour les matelots, car il nous dit qu'il est paru à Londres cinq ou six éditions par année pour amuser les marins, et il ajoute plus loin : « La plupart des marins sont mariés ; le public n'aurait pas lu avec plaisir les détails des amours de Robinson, et c'est un mauvais exemple donné aux femmes qui restent à terre. Le mousse qui lit *Robinson* en allant aux Indes ne doit pas avoir l'imagination échauffée par des plaisirs qu'il ne peut goûter et dont la privation lui est si impérieusement commandée : les embarras de Robinson dans son île doivent seuls l'amuser. » Il est évident que l'abbé exagère quand il parle de cinq ou six éditions par an, car, à part les quatre premières éditions de 1719, on n'en a vu guère paraître plus d'une seule chaque année, y compris les éditions contrefaites. Il termine sa préface par une affirmation bien curieuse. Il écarte tout à fait l'opinion courante de ce temps que Defoe n'avait pas seulement incorporé les aventures de Selkirk dans son roman, mais qu'il avait fait main basse sur ses papiers ; l'abbé nous dit, au contraire, qu'il n'avait fallu que deux lignes sur l'abandon du Docteur P. dans une île déserte pour donner à l'auteur de *Robinson Crusôé* l'idée de son roman. Nous n'avons pu trouver de renseignements sur ce Docteur P. ; en

tout cas, il n'est pas compris parmi les vrais Robinsons de MM. Denis et Chauvin (1).

L'édition de Panckoucke, véritable encyclopédie de tout ce qu'on savait jusqu'alors du livre et de l'auteur, ne contient pas, cependant, les *Réflexions sérieuses*. Il est intéressant de noter que cette partie du livre où Defoe a voulu développer avec plus de détails les nombreuses leçons de morale répandues dans les deux premiers volumes et où il s'efforçait de combiner l'instruction avec l'amusement (2), a été plus souvent réimprimée en France que dans son pays d'origine. Depuis la première édition de 1721, les *Réflexions* ont été réimprimées en français jusqu'à huit fois au cours du dix-huitième siècle, tandis qu'en anglais, on ne compte qu'une seule réimpression (3). Il semble que le lecteur français n'a pas été trop rebuté par les pensées quelquefois superficielles et paradoxales de cette troisième partie qui contient, cependant, des thèses très intéressantes, comme, par exemple, l'endroit où Defoe a l'air de défendre l'esprit d'intolérance de la part de Robinson quand il détruit l'idole tartare. M. Louis Mézières (4) a mis en relief cette action vraiment répréhensible, cet excès d'intolérance et de fanatisme, et il soutient que le motif allégué par Robinson « de prouver à ces barbares leur folie à se confier à une divinité qui ne peut se sauver elle-même », serait susceptible de dangereuses applications. Malgré le succès

(1) *Les vrais Robinsons*, Paris, 1863.

(2) Cette préoccupation est naturelle dans ses œuvres franchement didactiques comme le *Family Instructor*, 1715 et le *Religious courtship*, 1722, et, si l'on peut croire à sa bonne foi dans ses préfaces, c'était la véritable raison d'être de ses biographies de criminels réels ou supposés.

(3) Les *Réflexions sérieuses* sont comprises dans les éditions françaises de 1735, 1741, 1742, 1761, 1768, 1770, 1787 et 1796; depuis lors, il n'y a pas eu de réimpressions. En Angleterre, en dehors de la première édition de 1720, il n'y a que celle de 1790 (Logographic press); pour l'allemand, on a seulement l'édition d'Amsterdam de 1721. Pendant le même temps, les deux premières parties furent réimprimées 26 fois en français, contre 37 fois en anglais, non compris les éditions abrégées.

(4) *Histoire critique de la littérature anglaise*, Paris, 1834, t. I,

considérable des *Réflexions* en France, certains critiques comme Grimm et Fréron les ont trouvées « aussi diffuses que déplacées ».

Nous avons parlé tout à l'heure des beaux dessins de Stothard. Il faut ajouter que les gravures des premières éditions d'Amsterdam, par B. Picart, étaient assez bien faites et en plus grand nombre que dans l'original anglais, dont chaque volume ne contient que le frontispice. Certaines éditions, notamment celle de 1735, ont les gravures de Picart, mais en sens inverse et en ayant l'air de calques. Celles-ci sont signées F.-G. Scotin, mais cette édition est probablement contrefaite, bien que sortant ostensiblement de l'imprimerie d'Honoré et Châtelain. Au contraire, l'édition de 1763 de la même maison porte d'autres gravures signées de Scotin, mais cette édition aussi est sans doute contrefaite. Il est certain que l'œuvre de Defoe, si universellement goûtée dès son apparition que l'on en vendit presque une édition par an, a eu beaucoup de reproductions illicites. A part les deux premières qui sont sorties des presses d'Honoré et Châtelain et les deux suivantes (1) qui portent le nom de Zacharie Châtelain, on en trouve plusieurs sans indication d'édition, sans gravures, et d'apparence plutôt médiocre. La première édition de Paris contient des gravures différentes, mais qui traitent en général les mêmes sujets. Parmi les éditions parues depuis celle de Panckoucke, qui méritent une mention spéciale, on peut citer celle de Boisseau (1825) avec six belles gravures de Devéria et celle de 1862, illustrée par Gavarni.

Il existe très peu de livres qui ont autant servi pour les besoins de l'enseignement que *Robinson Crusoe*. Déjà au dix-huitième siècle, on employa le texte original pour enseigner la langue anglaise, et les lecteurs

(1). 1^{re} édition 1720, 2^e 1721, 3^e 1726-1727, 4^e 1742-1743. Pour la liste complète des différentes éditions ainsi que des adaptations et des imitations, nous renvoyons à la bibliographie de M. Ullrich, *Robinson und Robinsonaden (Litterarhistorische Forschungen, t. VII)*, Weimar 1898, et *Ergänzungen zu meiner Robinson Bibliographie (Zeitschrift für Bücherfreunde, 1907, XI, t. II)*.

français n'avaient pas manqué de profiter des nombreuses éditions du texte anglais publiées à Paris vers la fin du siècle (1). En effet, si on ajoute les innombrables éditions annotées qui ont paru jusqu'ici, on peut dire qu'aucun roman étranger ne s'est si bien et si souvent prêté à l'instruction.

Parmi ces éditions scolaires, la plus curieuse, si l'on tient compte des circonstances qui l'ont fait naître, est celle de Mme de Montmorency-Laval, duchesse de Luynes, qui fut tirée en 1797 à un très petit nombre d'exemplaires (2) sur sa presse particulière de Dampierre, et ne fut pas mise dans le commerce. Mme de Montmorency-Laval nous dit, dans sa préface, qu'elle a appliqué à l'anglais la méthode interlinéaire de Dumarsais pour apprendre le latin par la lecture (3). Ce système, réduit à ses principes essentiels, c'est-à-dire, l'enseignement d'une langue par le rapprochement de deux textes, a continué à subsister malgré l'opposition de ceux qui tenaient à conserver les traditions. En 1784, il fut appliqué à l'anglais par Luneau de Boisjermain et son *Cours de langue anglaise* est cité par Mme de Montmorency-Laval dans sa préface.

Après avoir constaté qu'elle trouve la méthode de Dumarsais excellente, Mme de Montmorency-Laval indique le cours de Luneau de Boisjermain, mais, en voulant s'en servir pour son fils, elle y trouva de grands défauts. « Je conviens, dit-elle, que des vers (4) soient bien difficiles à rendre de cette manière, et, d'autre part, le *Télémaque* contient des phrases trop difficiles pour un enfant à comprendre ». Peut-être aussi la mauvaise transcription phonétique que l'auteur fit imprimer au bas de la page (5), pour enseigner la prononciation.

(1) Edition de Stoupe 1779, réimprimée 1780, 1783 et 1801.

(2) A 25 seulement, d'après Machell Stace (*An alphabetical Catalogue of an extensive collection of the writings of Daniel De Foe*, London, 1829).

(3) *L'exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine*, 1722. Voir là-dessus l'Année littéraire, 1768., t. I, p. 60.

(4) Il s'agit du *Paradis perdu* de Milton.

(5) Par exemple, l'auteur nous dit que le son *th* se prononce de sept ou huit manières différentes.

était pour beaucoup dans sa décision de traduire notre roman. Cependant, il faut dire que l'aspect général de ces textes interlinéaires avec l'anglais en caractères romains et le français en italique, n'est pas agréable à l'œil, et, de plus, la mauvaise impression du livre de Mme de Montmorency-Laval en a rendu, sans doute, la lecture encore plus difficile aux enfants. Enfin, il est permis de douter que le système Dumarsais ait rendu, au point de vue pédagogique, tous les services que l'on en attendait (1).

Il est intéressant de noter, en passant, que notre roman a servi de manuel scolaire pour d'autres langues : par exemple, le *Nouveau Robinson* en allemand et en français, « à l'usage des deux nations » (2), et la traduction latine de Goffaux avec le français en regard (3).

Outre les éditions scolaires du texte anglais, il faut citer celle d'Eymery de 1822 qui fut le précurseur des nombreuses éditions en français destinées surtout à la jeunesse. Ici, l'on a divisé le récit en chapitres, en ajoutant des notes explicatives des termes géographiques ou de marine, mais ces explications ne sont pas toujours heureuses, et quelques-unes mêmes ont peu de rapport avec le texte (4). Pour animer la relation que l'éditeur trouve quelquefois un peu froide, on s'est servi du discours direct, surtout pour la longue exhortation, racontée à la troisième personne, que le père de Robinson lui fait au commencement du livre. Ce changement est adopté également par Pétrus Borel, malgré son respect pour le texte original, et son exem-

(1) Remarquons que cette méthode n'est point de l'invention de Dumarsais. Quick (*Essays on educational reformers*, New-York, 1895, pp. 166 et 238) signale des traductions interlinéaires du *Nouveau Testament* et de Plaute qui furent données en 1614 par un professeur de l'université de Rostock, Eilert Lüben ou Lubinus. La préface de son *Nouveau Testament* fut traduite en anglais en 1654 par Samuel Hartlib. M. Quick cite aussi une édition des fables d'Esopé en anglais et en latin, parue en 1703 et due au philosophe anglais Locke.

(2) Fribourg en Suisse 1788, Berne 1788; peut-être la même édition.

(3) Paris, 1809.

(4) Par exemple; *optique*, p. 112.

ple est suivi par les autres traducteurs qui lui succèdent. Le rédacteur de l'édition d'Eymery croit aussi de son devoir de supprimer certains passages qui ne convenaient pas à ses jeunes lecteurs, comme par exemple : « le dogme de la fatalité » et « la haine contre l'église romaine ».

La recrudescence d'intérêt au dix-neuvième siècle pour la personnalité littéraire de Defoe et dont nous avons parlé plus haut, provoqua de nouvelles traductions de son chef-d'œuvre ; mais ce qui fut probablement la cause immédiate, c'était la concurrence que lui faisaient le *Robinson suisse* et les nombreuses imitations suscitées par ce dernier. En effet, il parut le 12 mars 1835 la première livraison d'une nouvelle traduction de *Robinson Crusoé*. Le système de publication par livraisons, si répandue aujourd'hui, remonte précisément au milieu du siècle dernier, et l'on a vu paraître de cette façon, et presque en même temps, non seulement trois traductions différentes de notre roman, mais d'autres chefs-d'œuvre encore, comme le *Gil Blas*, le *Don Quichotte* et le *Paradis perdu* de Milton.

La traduction de *Robinson* que nous venons de citer, fut attribuée d'abord à Louis Reybaud, l'un des rédacteurs du *Voyage pittoresque autour du monde* ; mais, à partir de la sixième livraison, le nom de Mme Tastu parut sur la couverture. Celle-ci nous dit, dans sa préface, qu'elle a eu recours aux conseils d'un ancien officier de marine pour reproduire les scènes de mer aussi fidèlement que possible, parce que le premier traducteur les avait traduites « de manière à faire rire même un marin d'eau douce » (1). Il est intéressant de noter,

(1) Remarquons d'abord qu'à peu près deux tiers des termes de marine sont changés sans que la raison en soit toujours claire, peut-être parce que ceux employés par Saint-Hyacinthe étaient devenus surannés. Cependant, il y a beaucoup de ces termes insuffisamment ou mal rendus par le premier traducteur et que l'expert naval de Mme Tastu a laissé passer. Par exemple, Saint-Hyacinthe rend plusieurs fois (pp. 20, 31, 34 de la 3^e édit. d'Amsterdam 1726) le mot « *mate* » (d'un navire) par « *pilote* » au lieu, de « *second* ». Aucun des premiers traducteurs ne nous donne l'équivalent exact de l'expression : « *bringing to* (c'est-à-dire, s'arrêter) *just athwart our quarter* » (p. 19) ; ils considèrent

en passant, et d'ailleurs Walter Scott l'a constaté, qu'aucun des critiques de Defoe ne lui a jamais reproché des connaissances insuffisantes dans ses descriptions des scènes de mer et de la vie de marin. A cet égard, il a fait preuve d'un savoir extraordinaire, surtout si l'on considère qu'à l'encontre de Smollett, ses expériences de la mer ont dû être très restreintes.

Une autre innovation faite dans l'édition de Mme Tastu regarde les gravures. Jusqu'ici, les artistes qui avaient illustré notre roman, n'avaient pas vu de près les paysages exotiques qu'ils s'efforçaient de nous mettre sous les yeux. Pour cette édition, on s'adressa à un dessinateur de la marine, M. de Sainson, qui avait

cé mouvement comme une partie de l'attaque commencée par le corsaire, au lieu d'un préliminaire du combat. Saint-Hyacinthe le traduit (p. 35) : « il fit une décharge contre un de nos côtés », tandis que Mme Tastu le rend (p. 22) : « il lâcha sa bordée en nous prolongeant par le côté », et Borel dit également (p. 23) : « (il) nous attaqua juste en travers de notre hanche ». Autre exemple où Mme Tastu n'a pas mieux réussi que Saint-Hyacinthe à rendre exactement l'original; Defoe écrit (p. 10) : « *the anchorage good, the ground tackle very strong* ». Il est évident que la dernière partie se rapporte à l'appareil plutôt qu'au fond de la mer, mais Saint-Hyacinthe donne comme traduction (p. 17) : « notre ancrage étant bon et le fond où nous mouillions très ferme », version que l'expert reproduit sous une autre forme (p. 11) : « l'ancrage étant d'ailleurs sûr et de bonne prise ». Les autres traducteurs, du reste, le rendent correctement; Borel dit : « et l'appareil de notre ancre extrêmement solide » (p. 12), et Battier (1877) : « nous avions... des ancres et des câbles solides » (p. 15). Pour traduire « *the foam and spray (sic) of the sea* » (p. 48), Saint-Hyacinthe et Mme Tastu donnent une version incolore et peu précise : « les coups et la fureur des flots », mais Borel réussit mieux : « l'écume et les éclaboussures des vagues » (p. 62). Enfin, le mot *pickled* (« *whipped and pickled* », p. 329), c'est-à-dire, frotter le dos d'un criminel avec du sel et du vinaigre après l'avoir fouetté, a résisté à tous les efforts des traducteurs. Ils se bornent à reproduire, en la variant la première version : « fouettés d'importance » (p. 570), fouettés et corrigés d'importance » (Mme Tastu, p. 362), etc.

Malgré ces quelques incorrections ou insuffisances dans l'édition de Mme Tastu, son collaborateur naval a rendu de grands services aux lecteurs en corrigeant une vingtaine de termes de marine mal rendus dans la première traduction. Ainsi, pour le mot *offing* dans l'expression : « *a storm in the offing* » (p. 81), Saint-Hyacinthe nous donne une version bien étrange : « une tempête qui depuis plusieurs jours emportait le bateau hors de sa route » (p. 159). Dans la traduction de Mme Tastu on le rend tout simplement : « une tempête essuyée au large » (p. 99).

parcouru les côtes et les contrées sur lesquelles Defoe a placé les aventures de son héros.

On parle également dans la préface d'un « soi-disant poète qui a voulu rendre avec l'amphigouri d'une prose poético-romantique les pieuses réflexions, les pensées philosophiques de Robinson si simples et si naïves ». Il s'agit ici de la traduction de Pétrus Borel, dont la première livraison parut le 21 mars de la même année.

Celle-ci était d'abord anonyme, et c'est seulement le second volume qui porte le nom du traducteur. Dans une préface fort curieuse pour les idées exprimées et écrite dans un style plein d'images, Borel juge très sévèrement la traduction de Saint-Hyacinthe et déclare que s'il y avait pu entrevoir seulement le mérite le plus infime, il se serait gardé d'y toucher. « Il n'est pas besoin, dit-il, de beaucoup de paroles pour démontrer le peu de valeur de la vicille traduction ; elle est d'une médiocrité si générale que pas un libraire depuis soixante ans n'a osé la réimprimer telle que telle ». Il y a là évidemment une exagération. De toutes les réimpressions, il n'y en a que deux qui font preuve d'efforts sérieux pour améliorer le texte, celles de Panckoucke et d'Emery. D'ailleurs, il ne semble pas que ces deux éditeurs ont eu recours au texte anglais comme base de leurs corrections, car la plupart des fautes du premier traducteur sont maintenues, telles les omissions, qui ne sont pas rétablies, et les passages de son cru, qu'on n'a pas supprimés. Il est vrai que le style est plus soigné, mais, au fond, c'est l'ancienne traduction reproduite avec les mêmes tournures et les mêmes expressions techniques pour rendre les termes de marine qui se trouvent dans l'original.

Comme Labaume l'avait déjà fait pour l'édition Panckoucke, Pétrus Borel cite le *Dictionnaire historique* pour prouver que Saint-Hyacinthe fut souvent contraint de travailler pour l'argent plutôt que pour la gloire. Il affirme que sa traduction est « absolument inexacte » et n'offre qu'un « assemblage de mots indécis et de sens vagues qui, à la lecture courante, semblent dire quelque chose, mais qui tombe devant toute logique

et ne laissent que du terne dans l'esprit. Partout où, dans l'original, se trouve un trait caractéristique, un mot simple et sublime, une belle et sage pensée, une réflexion profonde, on est sûr au passage correspondant de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Offen (*sic*) de mettre le doigt sur une pauvreté ». Si Borel exagère quelque peu en dépréciant ainsi la première traduction, ses remarques sont, au fond, justes, car la version de Saint-Hyacinthe est notoirement inexacte. Mais il ne faut pas oublier que son but n'était pas le même que celui de Borel. Il nous dit franchement que sa traduction n'est pas littérale, et il ne se pique pas, comme celui-là, d'être un traducteur fidèle.

Pétrus Borel s'attaque ensuite à la traduction « androgyne » de Reybaud et de Mme Tastu, et il dit que « dans cette œuvre tout ce qui nous semble appartenir à Hermès, n'est pas remarquable ; pour ce qui est d'Aphrodite, nous avons trop d'entregent de manquer à la galanterie ; nous nous bornons à regretter qu'un beau nom se soit chargé des misères d'autrui. »

Le traducteur ne se dissimule pas la difficulté de sa tâche et il nous assure qu'à défaut de la plume et du talent d'un Nodier, il y a apporté de l'exactitude et de la conscience. Puis, il déclare tout bonnement que, quelle que soit l'infériorité de sa traduction, elle est au-dessus de celles faites avant lui, de toute la distance qu'il y a de sa traduction à l'original. Dans cette boutade, il y a évidemment une part de vanterie, mais il faut avouer que sa version est beaucoup plus fidèle que celles qu'il cite.

Si Defoe avait écrit *Robinson Crusœ* dans le style classique des grands écrivains de cette époque, son œuvre n'aurait pas produit chez les lecteurs l'impression de vraisemblance et de réalisme qui la caractérise. Nous croyons que cet artifice qui consiste à emprunter le langage naïf et accentué d'un simple marin était voulu, car il est indéniable que le roman a gagné par cette rudesse contrefaite, doublée de maladroites littéraires, un surcroît d'intérêt et une saveur particulière. Philarète Chasles dont l'appréciation du livre

a été déjà examinée, attribuée à ce style expressif et nerveux une grande partie de son succès. Il y trouve « un grand caractère de nudité, de petits détails secs et simples » et il ajoute : « Je ne crois pas qu'il y ait chez lui une description ou une métaphore, aucune fleur, nul ornement, aucune broderie. *Robinson*, œuvre sans couleur, né d'une conviction triste, émeut l'âme, fait pleurer, parcourt les masses, s'y infiltre et devient la propriété du monde ».

Mais ce style populaire a des défauts inévitables qui sont constatés par M. Hillebrand dans une étude déjà citée (1), où il compare la langue « vulgaire et maladroite » de Defoe au style « correct, fin et élégant » de son contemporain Swift. Ce critique trouve chez Defoe « de fréquentes répétitions, d'incessantes négligences, des phrases embarrassées, dont aucune traduction française, même la plus fidèle, ne donne une idée exacte, parce qu'elles veulent où embellir ou éclairer malgré elles ». Il est également sévère quand il parle de la composition « qui, dit-il, est absente de ce livre sans cadre, sans plan, sans commencement, milieu, fin, sans chapitres et sans alinéa ».

Quand on rapproche le texte anglais de la traduction française, on aperçoit plus nettement les défauts de l'original, car Saint-Hyacinthe use d'un style plus coulant et qui rend sa traduction plus agréable à lire. Celle-ci se prête plus facilement à la lecture cursive (2), car le style de Defoe, malgré une simplicité qui n'est qu'apparente, se trouve après un examen plus approfondi, être aussi raboteux, décousu, embrouillé et suranné que celui de Saint-Hyacinthe est clair, soigné, logique et moderne.

Pour donner plus de clarté au récit, le traducteur supprime les idées insignifiantes ou déjà exprimées, et il évite l'emploi exagéré des synonymes : deux fautes

(1) *Revue des cours littéraires (Revue Bleue)*, août, 1866.

(2) Un critique allemand a également relevé ce trait. Il dit : « Jedoch ist die französische Uebersetzung sehr fließend ». (Kippenberg, *Robinson in Deutschland*, Hannover, 1892, p. 23).

graves qui défigurent le style de l'auteur anglais (1). De plus, on rencontre fréquemment chez Defoe des constructions vicieuses. Quand il trouvait la phrase trop longue ou si incohérente qu'il ne pouvait dégager sa pensée, il recommençait, en ajoutant : *I say, in a word*, etc. Cette habitude déconcertante a dû présenter des difficultés à ses traducteurs (2). Un exemple bien frappant de ces négligences en matière de style se trouve à la page 14, où il se sert du mot *shore* cinq fois dans une seule phrase (3); il va sans dire que Saint-Hyacinthe évite cette construction maladroite.

Une autre différence qui ressort d'un rapprochement des deux textes est la façon dont Defoe tourne ses phrases et règle ses alinéas. Si le style de la traduction manque quelquefois de précision à cause d'une longueur excessive des phrases, c'est parce que Saint-Hyacinthe a voulu traduire toutes les idées exprimées dans son texte. Mais la construction de Defoe est plus compliquée encore et souvent incohérente. Il arrive

(1) Par exemple, Defoe écrit dans la même phrase (p. 4): « *men went silently and smoothly through the world... sliding gently through the world;* » et encore (p. 207): « *when we are in (a quandary, as we call it), a doubt or hesitation* », que Saint-Hyacinthe traduit simplement « en hésitant »; et encore (p. 231): « *very well in health, I had no pain, no distemper, no uneasiness of body, no, nor uneasiness of mind* », que la traduction de Saint-Hyacinthe rend (p. 421) « me portant fort bien et de corps et d'esprit »; à la page 233 l'idée du *destin* est exprimée de trois façons différentes: « *what I should do with myself, what would become of me and how I should escape from them* » (c'est-à-dire, des sauvages); Saint-Hyacinthe dit simplement (p. 423): « le sort qui m'attendait ».

(2) Defoe écrit, par exemple, « *I observed in this last part of his discourse which was truly prophetic, though I suppose my father did (not, omis, faute d'impression) know it to be so himself; I say, I observed the tears running down his face very plentifully* » (p. 5). D'autres exemples se trouvent pp. 6, 271, 348 etc.

(3) « *While we were in this condition, the men yet labouring at the oar to bring the boat near the shore, we could see, when our boat mounting the waves, we were able to see the shore, a great many people running along the stand (sic) to assist us when we should come near, but we made but slow way the shore, nor were we able to reach the shore, till the light-house at Winterton, the shore falls off to the westward towards Cromer* ».

parfois que, pour le traduire, on a été forcé de couper ses phrases en deux ou trois tronçons pour mieux dégager l'idée qu'il s'efforçait d'exprimer (1). Quelquefois, elles sont tellement enchevêtrées, avec plusieurs propositions subordonnées, où la pensée de l'auteur se développe péniblement avant d'arriver à une conclusion logique qu'à la rigueur, on pouvait s'imaginer être en plein dix-septième siècle avec le lourd style périodique habituel aux prosateurs de cette époque (2). Ce gâchis littéraire est encore augmenté par les fréquentes parenthèses disposées parfois très maladroitement dans une phrase déjà trop longue. Remarquons, en passant, une tournure souvent employée par Defoe et que le traducteur a trouvé difficile à rendre ; c'est le gérondif, construction très usitée à ce temps-là (3).

Les alinéas sont en général mal réglés par Defoe. Il commence une nouvelle section ou chapitre (4) au milieu d'un paragraphe consacré à d'autres matières, quand, par exemple, il parle du départ de Robinson

(1) Par exemple (p. 6), « It was not until almost a year after this that I broke loose, though in the meantime I containel (sic) obstinately deaf to all proposals of settling to business, and frequently expostulating with my father and mother, about their being so obstinately determined against what they knew my inclinations prompted me to ». Voici la version de Saint-Hyacinthe: « Ce ne fut qu'un an après ceci que je m'échappai. Cependant je m'obstinais à fermer l'oreille à toutes les propositions qu'on me faisait d'embrasser une profession. » Souvent même je me plaignais à mon père et à ma mère qu'ils fussent si fermes à me contrequarrer dans ce à quoi je sentais une inclination prédominante » (p. 10).

(2) Voir pp. 248-249, 260-262, etc.

(3) Par exemple, Defoe écrit (p. 7): « And how justly I was overtaken by the judgment of heaven for my wicked leaving my father's house and abandoning my duty ». Un exemple plus frappant se trouve à la page 139: « the things necessary in providing producing, cutting, dressing, making and finishing this one article of bread ». Si Saint-Hyacinthe n'arrive pas à traduire toutes les idées exprimées dans cette phrase, il nous en donne, toutefois, une version plus élégante: « Mais c'était une chose étonnante... que les préparatifs qu'il faut faire, le travail qu'il faut subir, les formes différentes qu'il faut donner à son ouvrage, avant de pouvoir produire dans sa perfection, ce qu'on appelle un morceau de pain » (p. 274).

(4) A proprement parler, l'œuvre n'est pas divisée en chapitres. C'est l'éditeur Eymery qui eut, le premier, l'idée de la diviser en sections, quoique Montreille l'ait déjà fait pour son adaptation.

de la ville de Hull ou de la dernière partie de pêche à Salé. Dans le même paragraphe qui raconte la vente de sa propriété au Brésil, il se met également à réfléchir sur les aventures de sa vie passée. On ne peut guère attribuer à l'imprimeur ces bizarreries, évitées, du reste, par Saint-Hyacinthe ; c'est plutôt une négligence de la part de Defoe. Ces défauts et d'autres indications encore nous témoignent de la rapidité avec laquelle il a écrit son roman. Les épreuves ont dû être très mal corrigées, et quelques-unes des erreurs ont été de véritables pierres d'achoppement pour les traducteurs (1).

Outre les défauts de style que nous avons signalés, le traducteur a dû tenir compte des erreurs de fond très fréquentes que l'auteur a faites dans la composition du livre. Il semble que Defoe l'a écrit si vite qu'il n'a pu éviter quelquefois de graves inconséquences dans les détails. Charles Gildon, que nous avons cité plus haut, avait déjà, du vivant de l'auteur, indiqué de prétendues absurdités qui ne sont, pour la plupart, que des inadvertances insignifiantes. Robinson, par exemple, avait rempli ses poches de biscuits après s'être débarrassé de ses vêtements pour nager. Il donne un ordre par écrit aux Espagnols et exige d'eux une soumission également écrite, malgré le fait que l'encre lui manquait depuis longtemps, et qu'eux n'en avaient point, etc.

M. Hastings (2) a montré que ces fautes sont de deux genres : les erreurs de chronologie à l'égard des événements de la vie du héros et les détails contradictoires ou confus dans le récit de son existence. C'est surtout le dernier genre de faute qui fut signalé par Gildon,

(1) Nous signalons surtout le *to* superflu dans la phrase: « *I went up to and down the shore* » (p. 181), que Borel traduit: « puis je revins sur le rivage et descendis jusqu'à la rive » (p. 238). Un contresens fâcheux se trouve à la page 200, « *abated my malice* » où il semble que Defoe a écrit *abated* (c'est-à-dire diminuer) au lieu de *baited* (exciter, augmenter). Ici, il faut noter que Borel le traduit tel quel: « mon animosité reculait devant l'horreur » (p. 260), version qui ne s'accorde pas avec le contexte. Nous n'insistons pas sur des négligences grossières, quand Defoe écrit, par exemple: « *to have fallen into the hands of lions and tigers* » (p. 28), où il a voulu dire *griffes*.

(2) *Errors and inconsistencies in Robinson Crusoe* (Modern Language Notes, Baltimore, juin, 1912).

mais M. Hastings a montré que les erreurs de chronologie ont de l'importance pour ceux qui veulent prouver que cette histoire est une allégorie de la vie de l'auteur (1). Les inconséquences dans le récit ont eu, à ce qu'il paraît, peu d'intérêt pour les traducteurs, puisqu'ils les ont rendues, en général, telles quelles (2).

Si nous avons insisté un peu longuement sur les erreurs dans la composition et les défauts de style chez Defoe, c'est pour indiquer les difficultés rencontrées par un traducteur qui veut rendre consciencieusement tout ce qu'il trouve dans le texte et produire en même temps une belle œuvre littéraire. Il s'agit maintenant de montrer comment Saint-Hyacinthe a réussi dans sa tâche.

D'abord, il faut constater que les lacunes que contient sa traduction sont beaucoup plus nombreuses que les passages ajoutés de son propre fonds, à tel point que Borel appelle sa version à lui une « restitution et traduction ». De plus, le *Constitutionnel* (3) en parlant de l'ouvrage de Mme Tastu, dit que « vingt morceaux admirables, tronqués ou supprimés par les précédents traducteurs réapparaissent dans celle-ci avec leur grâce primitive ».

De ces omissions (4), nous en avons trouvé plus d'une quarantaine dans la première partie seulement, d'éten-

(1) Comme erreurs chronologiques, il cite la date assignée à la tempête dans la rade d'Yarmouth, qui serait le 19 décembre au lieu du 16, date indiquée dans les premières pages; les deux dates différentes de la disparition du bâtiment naufragé, suivant le récit général et le journal; la durée du séjour de Vendredi dans l'île, qui serait seulement d'une année au lieu de trois ans, comme Defoe nous dit dans deux endroits différents, etc.

(2) Parmi celles-ci sont à signaler: l'énumération confuse des hommes tués ou blessés dans la révolte contre le capitaine; Defoe oublie les dispositions qu'il a faites dans la première partie pour régler les affaires de Robinson au Brésil, et il parle plus tard d'un associé qui n'existe pas; les deux façons différentes dont les mêmes gros tonneaux de poudre furent amenés à terre. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des inconséquences que Defoe a corrigées lui-même: par exemple, d'après la seconde partie, il y avait cinq matelots rebelles laissés dans l'île au lieu de trois, comme il nous dit dans son premier récit de l'affaire.

(3) Du 6 décembre 1835.

(4) Les exemples les plus frappants sont des passages de six lignes (p. 189 du texte anglais), de dix lignes (p. 205), de cinq lignes (p. 212), de vingt lignes (p. 247), de cinq lignes (p. 269), de six lignes (p. 311) et de sept lignes (p. 347).

due différente, depuis un seul mot jusqu'à des paragraphes entiers. Les trois quarts de ces lacunes ont été rétablies par Mme Tastu (1), et le texte de Borel est à peu près complet. Il faut remarquer que ces omissions sont quelquefois justifiées. Defoe avait la fâcheuse habitude de revenir sur un sujet déjà traité et plusieurs fois même, comme, par exemple, les deux échelles et la manière dont il s'en servait pour atteindre le sommet de son rocher. Il ne se lasse jamais, non plus, de nous rappeler son petit troupeau de chèvres apprivoisées qui le dispensait de tirer des coups de fusil qui pourraient le trahir.

A l'égard des additions faites au texte, Saint-Hyacinthe a été plus modéré. Nous avons pu en découvrir seulement 27, dont beaucoup sont plutôt des embellissements de l'idée un peu crûment exprimée par Defoe que de nouvelles matières intercalées dans le récit. La moitié de ces changements figurent également dans la traduction de Mme Tastu (2), surtout ceux qui semblent expliquer la pensée quelquefois confuse de l'auteur, mais ils sont tous supprimés par Borel. Saint-Hyacinthe se contente souvent de nous donner une périphrase plu-

(1) Des neuf passages qui font toujours défaut chez Mme Tastu, six se trouvent dans la première partie de son livre (avant p. 156) et vu que les cinq premières livraisons seraient de la plume de Reybaud, peut-être Borel avait-il raison de dire que tout ce qui semble appartenir à « Hermes » n'est pas remarquable.

(2) Par exemple, Defoe, parlant des dangers et des malaises causés par la tempête dans la rade d'Yarmouth et que les marins s'efforçaient d'oublier dans de copieuses rasades, dit (p. 9) : « *and we'll forget them* ». Saint-Hyacinthe rend cette idée plus expressive en ajoutant (p. 15) : « et que les plaisirs de Bacchus nous fassent entièrement oublier la mauvaise humeur de Neptune ». Mme Tastu garde cette version, mais Borel dans une note (p. 10) dit que cela n'est pas la traduction de l'original, et il insiste là-dessus pour prouver la valeur négative de toutes les traductions antérieures ou contemporaines. D'après lui, cette phrase est une calomnie contre le bon sens et le goût de Defoe. Quand le texte anglais dit (p. 86) : « *One of these knives is worth all this heap* » (*of money*), Saint-Hyacinthe le rend (p. 128) : « est plus estimable que les trésors de Crésus », version que Mme Tastu modifie, en substituant (p. 78) : « tous les trésors du monde ». Borel signale l'incorrection et reste fidèle à l'original. De même, Saint-Hyacinthe traduit : « *the most covetous griping miser in the world* » (p. 152) par « l'Harpagon du monde le plus complet » (p. 304). D'autres exemples à signaler se trouvent aux pages 22, 128, 240, 331, etc., du texte anglais.

tôt qu'une traduction littérale. Pourtant, il n'y a pas à nier que ces versions sont en général plus élégantes que l'original, malgré l'affirmation de M. Kippenberg : qu'elles enlèvent au texte une partie de son charme (1).

Quant aux erreurs de traduction commises par Saint-Hyacinthe, nous en avons relevé dans la première partie jusqu'à 80 environ, dont les deux tiers ont été corrigées par Mme Tastu (2), et elles ont presque toutes disparu de l'édition de Borel. Ces fautes proviennent de causes différentes ; quelques-unes sont des inadvertances absurdes que le traducteur ou ses imprimeurs auraient dû corriger dans la seconde édition. Il s'agit, par exemple, de la cruauté des Espagnols envers les *Africains*, tandis que l'original parle des massacres en *Amérique* (3). Il est curieux que cette bévue se trouve également dans la première édition hollandaise (4) qui, d'après M. Kippenberg, aurait précédé la traduction française (5). La même erreur se reproduit un peu plus

(1) « Kleine Zusätze und Auslassungen begegnen aller Orten, die doch unmerklich dem Original etwas von seinem Schmuck nehmen » (Ouvr. cité, p. 23).

(2) La moitié de celles qu'elle n'a pas éliminées se trouvent dans les 88 premières pages, c'est-à-dire, dans la partie attribuée à Reybaud.

(3) « La barbarie par laquelle les Espagnols avaient détruit des millions d'Africains » (p. 383).

(4) M. Staverman (*Robinson Crusoe in Nederland*, Groningue, 1907) en signale beaucoup d'autres qui sont communes aux deux traductions.

(5) *Robinson in Deutschland*, Hannover, 1892. M. Staverman prétend que c'est le contraire qui a eu lieu, et il déclare que chaque partie de la traduction hollandaise parut quelques mois après la publication de la partie correspondante de la version française. Selon lui, le *Boekzaal der Geleerde Wereld*, dans ses nouvelles littéraires, signala l'apparition des deux traductions aux dates suivantes : française, 1^{re} partie, avril 1720 ; 2^e partie octobre 1720, 3^e partie, mai 1721 ; hollandaise, 1^{re} partie, juin 1720, 2^e partie, février 1721, 3^e partie, décembre 1721. Enfin, la 3^e partie de la version hollandaise fut annoncée par l'éditeur du livre dans le *'s Gravenhaegse Frydaegse Courant* du 7 novembre 1721. De plus, du fait que le *Boekzaal* remis son examen du roman jusqu'au mois de juillet 1721, afin de le critiquer dans son ensemble, M. Staverman conclut que la traduction française était déjà achevée à ce moment, mais que la version hollandaise ne l'était pas, car, autrement, le critique aurait pu se servir de celle-ci pour son compte-rendu.

M. Kippenberg dit aussi que la traduction française fut faite très vite et avec peu de soins (« sehr flüchtig gearbeitet »), tandis

loin et Saint-Hyacinthe nous dit que Robinson a pu apercevoir de son île la côte africaine (1). On se demande si le traducteur a réellement cru ce qu'il nous raconte, puisqu'il n'a jamais pris la peine de faire corriger cette absurdité dans les éditions suivantes (2). En plus de ces fautes d'inattention, on rencontre de graves négligences d'où il résulte quelquefois des contre-sens choquants (3). Beaucoup de ces erreurs, en effet, sont dues à une connaissance insuffisante de l'anglais (4).

Nous avons vu comment les passages supprimés par Saint-Hyacinthe et ses arrangements du texte ont été traités par Mme Tastu ; il faut ajouter qu'elle a profité aussi des corrections assez nombreuses que Labaume

que M. Staverman soutient qu'elle est beaucoup plus fidèle que la version hollandaise, et que c'est celle-ci qui est négligemment rédigée.

(1) « Une colline... d'où on pouvait découvrir dans un temps serein, le continent de l'Afrique » (p. 469).

(2) Ces erreurs figurent dans la 4^e édition d'Amsterdam (1742-1743), dans la 1^{re} et la 2^e édition de Paris (1761 et 1768), dans la collection des *Voyages imaginaires* de Garnier (1787), pourtant si soignée. Dans la belle édition de Panckoucke, la première erreur est corrigée, mais les habitants de l'île continuent toujours à avoir la vue extraordinairement perçante (t. II, p. 151). La seconde faute se trouve également dans deux des adaptations, celle de Montreille (p. 264) et une version anonyme intitulée : *Histoire corrigée de Robinson Crusoe*, l'an III.

(3) Par exemple, « *a ship bound from the Buenas-Ayres or the Rio de la Plata* » (p. 227) est rendu : « pour Buenos-Ayres ou bien pour Rio de la Plata » (p. 414). A la page 44, Saint-Hyacinthe confond le mot « *beads* » (grains de verroterie) avec le mot *beds*, en le traduisant : « de petits lits » (p. 84), mais quand cette expression revient une seconde fois, il la rend : « matelas » (p. 89).

(4) Pour le mot « *assiento* » (p. 44), c'est-à-dire, marché, convention, il donne l'explication étrange : « assemblée formée par les rois d'Espagne et de Portugal » (p. 85). Ailleurs, Defoe écrit (p. 98) : « *walk right up to her*, c'est-à-dire, s'approcher tout près (du navire), mais Saint-Hyacinthe a trouvé le mot *up* difficile à rendre ; il traduit cette expression : « y aller à pied jusqu'au-dessus » (p. 192). La première fois (p. 133) que se présente l'expression : « *to wring my hands* » (se tordre les mains), Saint-Hyacinthe le traduit : « entrelacer mes mains l'une dans l'autre » (p. 261), mais il la rend correctement la seconde fois (p. 495). Il semble qu'il a fait peu d'efforts pour traduire : « *a tinder-box made from the lock of one of the muskets, with some wild-fire in the pan* » (p. 211). Il le rend simplement : « un fusil à faire du feu » (p. 393). Notons, en passant, la dernière partie

avait déjà apportées à l'édition Panckoucke (1). Cependant, il n'est pas probable que celui-ci eût recours à l'original, mais le style est plus travaillé et quelques négligences ont été éliminées.

Malgré les affirmations de Mme Tastu, et un succès considérable que son ouvrage a trouvé auprès du public, on est obligé de constater que ce n'est pas, à proprement dire, une nouvelle traduction qu'elle nous donne. Elle a suivi de trop près la traduction de Saint-Hyacinthe ; elle en dépend trop, surtout dans la première partie. Partout où il a passablement rendu le texte anglais, sa version est maintenue avec les mêmes tournures et les mêmes expressions. Bref, Mme Tastu n'a mis de son cru que dans le cas où elle a relevé des erreurs chez Saint-Hyacinthe et, cependant, nous

de la version de l'édition Fournier (1840) : « ... et du charbon allumé dans une terrine » (p. 188), traduction aussi absurde que celle de Saint-Hyacinthe est incomplète. Parfois ce n'est qu'une version littérale qu'il nous donne : par exemple, « une vieille chèvre mâle » (p. 392), pour « *old he-goat* » (p. 210), « chèvres femelles » (p. 386) pour « *she-goats* » (p. 206), etc. On trouve quelquefois des locutions qui ont présenté de grandes difficultés à la plupart des traducteurs, tel le mot *ramble* qui se rencontre deux fois et où l'on croit voir un déplacement brusque au lieu d'une marche tranquille. « *The boy* *rambled to it* » (p. 28) est traduit par Saint-Hyacinthe (p. 54) : « il s'y en alla *en trotant* (sic) ; Mme Tastu y substitue (p. 33) « *en gambadant* », tandis que Borel le rend simplement : « il y courut » (p. 36) et Fournier (p. 27) « il s'élança de ce côté ». Egalement pour le substantif : « *a ramble one way, sometimes another* » (p. 230) ; Saint-Hyacinthe et Mme Tastu le traduisent : « m'échapper d'un côté, tantôt de l'autre ». Borel réussit mieux cette fois : « aller ça et là » (p. 295), et Fournier le rend : « je songeais aussi à d'autres expéditions » (p. 205). Aucun des quatre premiers traducteurs n'arrivent à rendre exactement : « *to have the heels of the bear* » (p. 350) ; ils le traduisent : « être sur les talons de l'ours » ; c'est Battier seul, dans sa traduction de 1877, qui en donne une version exacte : « Vendredi qui suivait l'ours, le rejoignit bientôt » (p. 384). Enfin, il est intéressant de comparer les différentes versions du mot *draw* (c'est-à-dire, faire tirer les quatre membres d'un criminel par des chevaux), quand Robinson, attablé pour manger et parlant de ses pauvres sujets qui l'entourent, dit : « *I could hang, draw, give liberty and take it away* » (p. 175). Saint-Hyacinthe traduit assez exactement ce mot : « écarteler » (p. 342), mais les autres traducteurs donnent les versions étranges que voici : « éventrer » (Mme Tastu, p. 203) et « vider » (Borel, p. 230), tandis que Fournier supprime complètement cette idée.

(1) Parmi les corrections adoptées par Mme Tastu, quelques-unes sont à signaler : les mots *non pas* superflus ont été sup-

avons vu qu'elle en a reproduit un grand nombre (1). Il est vrai que son style est très soigné et très serré ; mais, si l'on juge impartialement son livre en tant que traduction, on est forcé de dire que, des trois versions qui ont paru presque simultanément, c'est celle de Mme Tastu qui renferme le plus d'incorrections.

En jugeant la version de Mme Tastu, nous l'avons comparée aux autres traductions contemporaines ; ce n'était que juste. Or, pour avoir une idée exacte du mérite de celle de Saint-Hyacinthe lui-même, il faut faire le même rapprochement ; il faut la comparer, par exemple, avec les premières traductions de Richardson et de Sterne. On sait que tous les traducteurs du dix-huitième siècle se sont permis des libertés avec le texte original et que ce sont plutôt des adaptations de ces auteurs qu'ils nous donnent que de véritables traductions. Voltaire nous dit que c'est jouer un mauvais tour à l'original de le

primés à deux reprises (pp. 85 et 236 du t. I) où Saint-Hyacinthe avait écrit : « que non pas de pouvoir jamais retourner en notre pays » (p. 93) et « que non pas celle que j'avais menée » (p. 261). Labaume écrit « vieux bouc » au lieu de « uné vieillé chèvre mâle », bizarrerie déjà signalée ; et « quelques chemises en toile rayée » (p. 9, t. II) au lieu de « quelques chemises bigarrées » (p. 314), ce qui n'est pas, du reste, une traduction exacte de l'anglais : « *some chequered shirts* » (p. 158). La version de Labaume fut adoptée par Borel aussi bien que par Mme Tastu. Notons que le même mot « *chequered* » dans un autre endroit (p. 62) est rendu par Saint-Hyacinthe : « une chemise déchiquetée » (p. 120) et par Mme Tastu : « déchirée » (p. 74). Cependant, dans la seconde édition de sa traduction, elle reproche à Borel sa version « rayée » (p. 79), qui n'est pas si incorrecte que la sienne, et elle substitue au mot « déchirée » la version exacte « à carreaux » (p. 70). Labaume écrit également « faire la traite » (p. 77, t. I) pour « trafiquer en nègres » (p. 84), mais ni l'une ni l'autre version ne traduit le texte anglais : « *trade with the negroes* » (p. 44), c'est-à-dire, trafiquer avec les nègres ; enfin « j'eus quelques frissons » (p. 199, t. I) remplace « quelque espèce de frissonnement » (p. 220) où Saint-Hyacinthe a voulu traduire le mot anglais *spice* (léger accès) dans l'expression : « *I had a little spice of the cold fit* » (p. 111).

(1) Nous signalons encore quelques fautes graves que Mme Tastu a passées sous silence et qui sont corrigées par Borel. Pour traduire : « *chop a piece of wood* » (p. 208) Saint-Hyacinthe et Mme Tastu donnent une version étrange : « affermir un morceau de bois » au lieu de *couper*, etc. Defoe parle (p. 228) de « *bars or wedges of gold* » trouvés dans le coffre de l'officier espagnol ; cette expression est traduite par Saint-Hyacinthe : « bijoux d'or » (p. 415) au lieu de *lingots d'or*, et Mme Tastu

traduire littéralement (1), et Letourneur déclara, dans la préface de sa traduction des *Nuits* d'Young que le devoir du traducteur est moins de rendre avec fidélité le texte original que d'en faire une œuvre littéraire qui puisse plaire à ses lecteurs. Il ajoute que ces livres étrangers, bien que souvent de mérite supérieur, quant aux idées développées par l'auteur, ne sont pas toujours des modèles du beau style, et l'essentiel est d'assimiler tout ce qu'il y a de bon et de laisser tout ce qui pourrait choquer le goût. Ainsi, les traducteurs de cette époque ne se font-ils pas scrupule d'arranger l'original et de supprimer les passages qui, à leur avis, n'offraient pas grand intérêt aux lecteurs français. Il y en avait même, comme Frénais, le traducteur de Sterne, qui poussèrent ces principes à l'extrême, et l'on a vu Diderot reprocher à l'abbé Prévost les omissions qu'il fit dans sa traduction de *Clarisse Harlowe*. Saint-Hyacinthe, au contraire, s'est borné à traduire son auteur, et si sa version est infidèle, ce n'est point du tout une adaptation ou un nouveau roman sur le même sujet. Il n'a pas appréciablement diminué le texte original, comme Prévost l'a fait pour Richardson en l'allégeant de près d'un tiers, et il n'a pas, non plus, ainsi que Frénais, dans sa traduction de *Tristram Shandy* « taillé, tronqué, supprimé, substitué, de son propre fonds, des pages, des chapitres, et tellement grossi, chargé, grimaqué ce qu'il laissait subsister qu'en comparant le texte et la traduction, l'on semble voir une des bonnes comédies de Molière défigurée par des farceurs de la

donne une version absurde en ajoutant: « qui pouvaient bien valoir ensemble une guinée » (p. 254), au lieu de *peser près d'une livre*, pour rendre la conclusion de la phrase de Defoe: « *I suppose they might all weigh near a pound* ». Le texte original contient (p. 267) une expression curieuse: « *I took Friday to work by way of discourse* » dont nos deux traducteurs donnent la version anodine: « Je résolus de mettre Vendredi au travail », sauf que Mme Tastu substitue au mot « travail » le mot « ouvrage ». Borel le traduit plus logiquement: « Je sondai Vendredi par manière de conversation » (p. 342).

(1) « La plupart des traducteurs gâtent leur original, ou par une fausse ambition de le surpasser, qui les rend infidèles, ou par une plate exactitude qui les rend plus infidèles encore ». (Œuvres, édit. de Garnier, 1879, t. XXIII, p. 417).

Foire » (1). Si on compare donc, la première version de *Robinson Crusôé* avec les premières traductions de Richardson et de Sterne, et en se bornant aux principes énoncés par Letourneur, on peut affirmer que la version de Saint-Hyacinthe est bonne. Le style en est élégant et la pensée de Defoe n'est pas trop dénaturée. Enfin, il suffit de dire que cette traduction a tellement plu au public, qu'il a fallu, malgré l'adaptation fort goûtée de Feutry, attendre plus d'un siècle pour voir paraître des traductions rivales. Mais, ces nouvelles versions n'ont pas réussi à la détrôner, puisque c'est la vieille traduction qu'on imprime toujours, malgré le fait que les principes posés par Letourneur ne sont plus en honneur et c'est surtout la fidélité à son original qu'on exige du traducteur d'aujourd'hui.

Dans son roman, Defoe parle, à trois reprises, de la religion catholique, et c'est, sans doute, parce qu'il n'a point ménagé l'Inquisition que son livre fût mis à l'index en Espagne en 1756 (2). En effet, la seule version de l'histoire qu'on laissa circuler dans ce pays, était l'adaptation de Campe (3). Il semble qu'il y eût aussi des lecteurs français qui voyaient dans le livre des tendances dangereuses et Saint-Hyacinthe, dans sa préface, s'efforce à éclaircir leurs doutes. Il nous dit qu'il se trouvait des personnes qui s'imaginaient que le livre, semblable à l'*Histoire des Sévarambes* et aux *Voyages de Jacques Sadeur*, avait été fait pour saper la base de la religion, « mais, continue-t-il, il n'est pas possible de donner dans un raffinement plus bizarre. Il ne se peut rien trouver de plus orthodoxe que le pauvre Robinson Crusôé, rien n'est plus édifiant que les réflexions continuelles qu'il fait pour justifier la Providence Divine..... Si son but avait été de répandre un venin caché dans son ouvrage, il en avait une occasion très naturelle, quand, s'étant assujetti un sauvage

(1) *Journal encyclopédique*, 15. août 1786.

(2) D'après Hazlitt, ouvr. cité, t. II, p. xiii, de la préface de *Robinson Crusôé*.

Madrid 1789. Les premières traductions espagnoles de l'œuvre de Defoe que nous ayons trouvées sont celles de Paris 1826 (abrégée) et 1835.

du continent, il s'efforçait à jeter dans l'âme de ce barbare les premiers fondements de la religion chrétienne. Il était le maître de prêter à ce sauvage toutes les difficultés qu'il pouvait croire embarrassantes, mais bien loin de là, il lui donne une raison bien simple, et lui fait recevoir les principaux de ces dogmes avec une grande docilité ». Montreille parle également dans son édition abrégée des « maximes dangereuses » de l'original et le *Journal encyclopédique* (1) en annonçant la seconde édition de l'adaptation de Feutry dit que l'auteur a purgé l'œuvre de Defoe de « l'absurde système de fatalisme que favorisaient les réflexions aussi diffuses que déplacées ».

Or, les biographes de Saint-Hyacinthe nous disent qu'il se convertit au protestantisme pendant son séjour en Hollande, mais qu'on ne sait pas exactement en quelle année. Il est intéressant de constater, vu son état d'esprit, qu'il a fait preuve de beaucoup de modération en traduisant les sentiments hardis et peu voilés du puritain anglais, quand celui-ci parle de la religion catholique (2). Néanmoins, sans trop fausser les sentiments de Defoe, il réussit à les traduire de façon à ne pas froisser les susceptibilités de ses lecteurs catholiques, car il ne semble pas qu'on ait jamais essayé d'entraver la circulation du livre en France, et, presque au moment même où on l'interdit en Espagne, le privilège fut accordé pour la première édition de Paris. Enfin, il est à remarquer qu'aucun des « traducteurs fidèles » du dix-neuvième siècle, qui n'avaient pas le même intérêt à être si circonspects en matière de foi, que Saint-Hyacinthe, n'a rendu exactement le texte de Defoe.

En effet, Mme Tastu, en parlant du missionnaire français qui visita l'île de Robinson, semble avoir donné libre carrière à son imagination, à tel point que Borel s'en plaint en termes assez amers : « Ici, dans la traduction contemporaine, indigne du beau nom de Mme Tastu, est intercalé un long rabâchage sur la sin-

(1) Juillet 1775.

(2) Nous renvoyons une longue note là-dessus à la fin du volume. Voir à l'appendice A.

cérité de cet ecclésiastique et sur le faux zèle et la rapacité des missionnaires, où il est dit que le Chinois Confucius fait partie du calendrier de nos Saints. Je ne sais si ce morceau fort regrettable est de Daniel Defoe ; je ne l'ai point trouvé dans l'édition originale de Stockdale, ni dans une édition donnée par John Walker en 1848 » (1). Le passage en question est apparemment de son cru, car il n'y a rien de pareil dans le texte original, ni dans la traduction de Saint-Hyacinthe, ni dans aucune autre édition que nous avons pu examiner. Les préoccupations égoïstes qu'elle prête aux missionnaires sont si extraordinaires que ses propos sont à signaler (2). Malgré la critique mordante de Borel, Mme Tastu conserva ce passage dans la seconde édition de son livre, mais il est supprimé dans la troisième édition de 1845. Remarquons aussi un autre passage apocryphe à propos d'encre, relevé également par Borel (3) et qui est conservé même dans cette dernière édition. Ce petit paragraphe (4) qu'il qualifie de « fort niais et malencontreux », nous paraît inventé par Mme Tastu, puis-

(1) P. 294, t. II.

(2) « J'ajouterai cependant un mot ou deux sur mon honnête prêtre papiste ; car, quoique l'opinion de sa secte sur nous, et, en général, sur les autres hérétiques, comme ils nous appellent, soit aussi peu charitable qu'elle puisse l'être, je crois, cependant, que cet homme était vraiment sincère et désirait le bien de tous ses semblables. Je crois aussi qu'il mettait la plupart du temps une grande réserve dans ses expressions, par la crainte de m'offenser : car je l'entendis à peine une fois invoquer la Saint-Vierge (sic), ou nommer Saint-Jacques, ou son ange gardien, chose si commune parmi ses co-religionnaires. Cependant, je le répète, je n'eus pas le moindre doute sur sa sincérité et sur ses pieuses intentions ; et j'ai la ferme conviction que, si les autres missionnaires papistes lui ressemblaient, ils courraient visiter les pauvres Tartares ou les Lapons, qui n'ont rien à leur donner, au lieu d'envahir par troupeaux l'Inde, la Perse, la Chine, les plus opulentes des contrées païennes ; car, s'ils n'en espéraient aucun profit pour leur Eglise, on pourrait admirer qu'ils en soient venus à admettre le Chinois Confucius dans le calendrier des saints chrétiens. Ceci soit dit en passant » (p. 220, t. II).

(3) P. 419.

(4) « Ici je ferai remarquer que le capitaine avait de l'encre à bord ; mais il fut grandement surpris de ce que je n'avais pas trouvé moyen d'en fabriquer avec du charbon et de l'eau ou tout autre ingrédient, moi qui avais exécuté des choses bien plus difficiles » (p. 358).

qu'il ne se trouve pas, non plus, dans l'original, ni dans aucune autre traduction que nous avons eue entre les mains.

Ces commentaires sévères de la part de Borel ont eu, sans doute, pour cause, la jalousie professionnelle, parce que le public accueillait avec plus de faveur la traduction de Mme Tastu. Les livraisons qu'elle donnait tous les huit jours, avaient un aspect plus attrayant et les grandes et belles planches de Sainson étaient plus propres à contenter ses lecteurs que les petites vignettes de l'édition rivale. En outre, son ouvrage avait eu, pour ainsi dire, l'honneur d'une approbation officielle. Le *Constitutionnel* (1) nous dit que les éditeurs « ont été admis à présenter leur ouvrage à S. A. R. le prince de Joinville, qui en a accepté la dédicace ». Par conséquent, il n'est pas étonnant qu'un jeune écrivain inconnu, ayant des ambitions littéraires, n'ait pu pardonner à un auteur aussi réputé que Mme Tastu les infidélités nombreuses de sa traduction, alors surtout que cette version était plus goûtée que la sienne.

Cette préférence de la part du public est attestée par le plus grand nombre d'éditions (2) et aussi par des comptes-rendus de journaux plus favorables et plus nombreux. Du reste, Mme Tastu en témoigne, elle-même, au cours de la querelle qui s'éleva. Une preuve encore plus certaine de cette popularité est fournie par la préface de l'édition Jouast. L'éditeur nous dit comment il a été amené à préférer le texte de Borel. Malgré sa prédilection pour des traductions contemporaines, il n'avait pu adopter celle de Saint-Hyacinthe, bien qu'elle jouît d'un certain crédit, car elle contenait un trop grand nombre d'inexactitudes et il continue : « Nous devons écarter aussi la traduction notoirement infidèle, quoique très populaire de Mme Tastu..... Nous nous sommes

(1) Du 4 décembre 1835.

(2) La traduction de Mme Tastu a eu quatre éditions : 1835, 1839, 1845 (toutes de Paris) et 1842, Bruxelles. Pour la version de Borel, à part une édition scolaire enrichie de notes allemandes par Charles Courtin et publiée à Stuttgart la même année, nous n'avons trouvé que l'édition Jouast, 1878.

arrêté à la traduction de Pétrus Borel, qui est en même temps très exacte et d'un écrivain reconnu ». Mais il n'a pas voulu reproduire les vignettes de cette édition. « Quelles gravures ! dit-il, on n'en voudrait pas aujourd'hui pour la plus infime des publications populaires illustrées » (1).

Comme on peut bien le supposer, ces attaques contre la traduction de Mme Tastu se trouvent plutôt dans la seconde partie du livre de Borel, quoiqu'il eût pu relever les mêmes fautes dans les premiers chapitres et en plus grand nombre encore. On trouve aussi qu'elles augmentent progressivement de force et d'amertume ; il y a toute la gamme. Borel commence par une simple allusion à « une traduction contemporaine » (2), puis, il parle d'une « édition où l'on se borne au rôle de traducteur fidèle » (3) et ce n'est qu'à la page 284 qu'il commence à citer le nom de l'auteur. A partir de ce point jusqu'à la fin du volume, nous le voyons lancer, par dix fois, et avec une persistance acharnée, ce trait virulent : « la traduction contemporaine, indigne du beau nom de Mme Tastu ». L'édition Jouaust, déjà citée, a conservé les notes de Borel au bas de la page, « quoique, dit l'éditeur, elles aient, pour la plupart, perdu de leur intérêt, ayant surtout pour but d'attaquer la traduction *androgyn*e de Mme Tastu et que, dans leurs répétitions incessantes, elles finissent par tourner à ce qu'on appelle vulgairement aujourd'hui une scie ».

Pourtant, quelques-unes des fautes relevées par Borel sont graves, comme les commentaires intercalés que nous venons de citer. D'autres, au contraire, sont des inadvertances dont il exagère à dessein l'importance, comme le fait, du reste, à son égard, Mme Tastu, dans sa contre-attaque (4). Mais, la traduction de Borel, lui-même, quoique, en général, très fidèle, contient quel-

(1) Cependant, le *Journal des enfants*, parlant de ces gravures, les trouve de « petits chefs-d'œuvre » (1835, p. 319).

(2) P. 186 et 419 (seules allusions dans la première partie).

(3) P. 42, t. II.

(4) Nous renvoyons une longue note là-dessus à la fin du volume. Voir à l'appendice B.

ques erreurs sérieuses et inattendues (1). De plus, son texte est défiguré par quelques bizarreries d'orthographe qu'il s'efforce, d'ailleurs, à justifier dans sa préface (2).

Nous avons cité tout à l'heure deux autres traductions, une version anonyme de 1840 (3) et celle donnée par Battier en 1877. De ces quatre nouvelles versions, c'est l'édition Fournier qui a eu le plus de réimpressions (4), et, quant à celle de Battier, on ne signale qu'une seule édition. L'édition Fournier, ornée de très nombreuses et belles gravures de Grandville, n'est pas si fidèle que la traduction de Borel, mais le style est travaillé et mieux soutenu. L'auteur l'a serré en supprimant beaucoup de détails peu importants que Borel a tenu à conserver pour rendre intégralement son texte. Il est à noter que le prospectus de la première livraison contient des citations de l'article sur Defoe de Walter Scott et publié peu de temps auparavant.

Pour l'édition de Battier, il suffit de dire que c'est la meilleure des quatre si l'on regarde la fidélité à l'ori-

(1) Par exemple, il traduit « *state-room* » par « chambre de parade » au lieu de « cabine ». Pourtant, il s'attaque quelquefois aux difficultés que les autres traducteurs tranchent par le procédé peu ingénieux de supprimer le passage en question. Ainsi pour rendre: « *we thought our anchor had come home* » (p. 10), il écrit: « il nous sembla que notre ancre labourait le fond » (p. 12), détail que Saint-Hyacinthe et Mme Tastu passent sous silence. Mais Borel ne se gêne pas, lui aussi, pour profiter à l'occasion, de leurs traductions, quand, par exemple, il s'inspire de la version de Mme Tastu pour décrire le briquet de fortune fabriqué par Robinson. Un autre emprunt moins heureux est: « chambre du conseil » (p. 412) pour traduire « *the round house* » (p. 322), c'est-à-dire, *cabine du capitaine*, d'après le dictionnaire de la marine du capitaine Smith, 1627. On remarque (p. 83) qu'il reproche injustement à Saint-Hyacinthe sa façon de rendre: « *a hogshead of bread* ». Ce n'est pas « un morceau de biscuit », mais « un grand tonneau de biscuit » qu'a écrit le premier traducteur (p. 125).

(2) Par exemple, « *touts* » pour « *tous* » et « *mouce* » (d'un navire) pour « *mousse* ». On remarque aussi des néologismes, quand, par exemple, il écrit: « un bonnet très commode et assez *fashionable* » (p. 316) pour traduire le même mot anglais.

(3) Publiée par Fournier aîné (1^{re} livraison, 27 avril 1839).

(4) Elle fut réimprimée quatre fois (1852, 1859, 1869 et 1881) et, de plus, une édition abrégée en est parue en 1870 qui eut cinq réimpressions.

ginal en même temps que le mérite littéraire. Mais celle-ci, non plus, n'est pas exempte de petites erreurs (1).

Nous avons vu qu'aucune de ces nouvelles traductions n'a eu un succès permanent. Dans les très nombreuses éditions du roman qui ont paru depuis (2), c'est le texte de Saint-Hyacinthe que les éditeurs ont continué à nous donner en supprimant, par ci, par là, les fautes les plus notoires, que les nouveaux traducteurs avaient indiquées. Il est à déplorer qu'aucun effort sérieux n'ait été fait pour donner une version fidèle de ce grand classique, en conservant comme base le texte de Saint-Hyacinthe, et en y incorporant les corrections apportées par Borel et par Battier.

Il reste maintenant à voir de quelle façon les critiques ont accueilli ces nouvelles traductions. La *Revue de Paris* qui avait déjà signalé (3) le livre de Mme Tastu à l'apparition du premier volume en disant qu'elle s'y était montrée digne de sa réputation, revint sur le même sujet dans son numéro de janvier 1836. Le critique y démontre le besoin urgent qui avait motivé cette nouvelle version, parce que, dit-il, en réimprimant, les uns après les autres, la vieille traduction de Saint-Hyacinthe, les éditeurs avaient trouvé son style trop suranné et trop incorrect ; « mais alors, que faisaient-ils ? Ils retouchaient ses phrases sans même recourir à l'original, en ajoutant ainsi de nouveaux contre-sens et des fautes en tout genre ; puis, avec un sang-froid imperturbable, ils appelaient cela *une traduction nouvelle* ». Ensuite, le critique nous dit que Mme Tastu, qui rendait, par ses propres ouvrages, tant de services à la jeunesse, avait entrepris de réhabiliter *Robinson*. D'au-

(1) Par exemple, il rend le mot « colliers » (p. 12) par « caboteurs » (p. 18) au lieu de *charbonniers*, et pour traduire : « *we should have tided it up the river* » (p. 10) il écrit : « nous aurions gagné la rivière en louvoyant » (p. 15), mais qui est plus correctement traduit par Borel (p. 12) : « et nous eussions dû, à la faveur de la marée, remonter la rivière ».

(2) D'après le catalogue de la Bibliothèque Nationale, elles se chiffrent à 110 environ (jusqu'en 1907), non compris les éditions abrégées.

(3) Juin 1835.

tres journaux en parlent dans le même sens, tout en louant le style élégant mais toujours naturel du traducteur (1). Or, il est à remarquer qu'aucun de ces critiques contemporains ne parle de la valeur intrinsèque de son livre et de sa fidélité comme traduction ; c'est seulement au point de vue littéraire qu'ils l'ont jugé. D'autre part, c'est à peine si les journaux signalent la version de Borel. Le seul qui en parle (2) l'indique comme la plus parfaite des « nombreuses » traductions du roman.

Il convient, en terminant, de passer rapidement en revue les constatations que notre examen des différentes traductions françaises nous a amené à faire, et de résumer en quelques mots les conclusions qui ont pu s'en dégager.

D'abord, nous avons démontré que, contrairement à ce qu'ont dit les critiques, le nom de l'auteur de *Robinson Crusoe* était connu, même dès l'apparition du livre, non seulement en Angleterre, mais aussi à l'étranger. Mais il n'en est pas moins vrai que la réputation du livre a bien vite surpassé celle de l'auteur.

La première traduction française, quoique anonyme, est attribuée par les contemporains conjointement à Saint-Hyacinthe et à Van Effen. Mais, quand il s'agit de préciser la part exacte de chaque collaborateur, nous avons vu que l'accord n'existait plus ; il devient impossible, à plus forte raison, de faire aujourd'hui le partage. De plus, nous n'avons pu trouver dans la traduction elle-même, des indications qui prouvent que la seconde partie du premier volume soit d'une autre main que la première, comme l'auteur de *l'Eloge historique de Juste van Effen* nous l'affirme. D'autre part, on voit que, depuis le milieu du dix-huitième siècle, l'opinion est unanime pour en accorder l'honneur à Saint-Hyacinthe seul.

(1) Voir le *Journal des Débats*, 25 avril 1835; *Chronique de Paris*, 6 déc. 1835, le *Constitutionnel*, même date.

(2) *Journal des Enfants*, 1835, p. 319. L'article est signé: A. de S., et il est probablement de la plume d'Alexandre de Saillet, auteur du *Robinson des mers*, 1861.

Quant à la valeur littéraire de la traduction de Saint-Hyacinthe, nous croyons avoir démontré que, par rapport à l'époque, on peut le considérer comme une bonne traduction, qui avait pleinement satisfait les lecteurs pendant plus d'un siècle et qui, seule, continue à être imprimée de nos jours.

Il a été démontré également qu'au commencement du dix-neuvième siècle, le réveil d'intérêt pour la personnalité littéraire de Defoe, joint au succès grandissant du *Robinson suisse*, fit paraître quatre nouvelles traductions qui avaient pour but de corriger les infidélités notoires de l'ancienne version. Mais ces dernières n'ont eu qu'un succès relatif et passager, si l'on tient compte seulement du nombre d'éditions qu'elles ont eues.

L'insuccès de cet effort déterminé que firent quelques lettrés pour épurer l'ancienne version s'explique difficilement. Il se peut que le public n'ait pas regardé d'un œil favorable la polémique littéraire où Mme Tastu et Pétrus Borel s'étaient engagés et les paroles offensantes qu'ils s'étaient permises dans un livre destiné aux jeunes lecteurs.

Mais il y a une seconde raison plus importante et qui a ses origines plus profondes : c'est qu'il s'agit d'un public tout spécial qui ne demande pas des éditions critiques. Depuis sa *découverte* par Rousseau, cette œuvre a été reléguée au domaine de la jeunesse. Il semble que ces lecteurs étaient si habitués à lire les aventures de Robinson dans la traduction de Saint-Hyacinthe et que les éditeurs avaient pris si fortement l'habitude de faire imprimer cette version qu'il n'y avait plus de place pour d'autres traductions. Il est reconnu aujourd'hui que ce roman célèbre est devenu classique et qu'il faut le lire, sinon dans le texte anglais, au moins dans une traduction contemporaine où les auteurs ont su garder beaucoup du charme et de la saveur particulière de l'original.

CHAPITRE III

LES ADAPTATIONS (1)

Nous avons cité plusieurs fois les premières adaptations de *Robinson Crusôé*, celles de Feutry et de Montreille (2). Plusieurs critiques et bibliographes ont parlé de ces remaniements de l'original comme s'ils étaient de nouvelles traductions, mais il n'y a rien qui indique que ces auteurs ont eu recours au texte anglais. Au contraire, il est à supposer que, pour arranger le récit, ils ont simplement abrégé la traduction française, parce que, de temps en temps, on trouve des phrases entières reproduites textuellement. De plus, on rencontre des particularités et des erreurs de traduction qui proviennent, sans aucun doute, de la version de Saint-Hyacinthe (3). Pourtant, comme s'il voulait écarter tout soup-

(1) Le roman fut abrégé ou arrangé cinq fois en français et 17 fois en anglais pendant le dix-huitième siècle, mais tandis qu'en Angleterre, il s'agissait plutôt d'abrégé le récit, en France, au contraire, on l'a remanié complètement. En français nous signalons les adaptations de Feutry 1766, Montreille 1767, Campe 1779 et 1783 (l'édition de Paris) et deux éditions anonymes, l'an III et 1843; en anglais, nous citons seulement l'édition de Cox 1719 et celle de Stoupe, imprimée à Paris en 1779, 1780, 1783 et 1801. Cette dernière a été arrangée indépendamment des adaptations françaises.

(2) *Robinson Crusôé, nouvelle imitation de l'anglais, par M. Feutry*, Amsterdam et Paris 1766. Il a été réimprimé six fois: Francfort 1769, Lille et Paris 1775, Paris 1780, 1788 et 1807. Liège 1809. Il fut abrégé à son tour par Elisabeth Brun, Lille 1852.

L'Isle de Robinson Crusôé, extraite de l'anglais par M. de Montreille, Londres et Paris, 1767, réimprimée 1775. Une nouvelle édition parut en 1807, réimprimée 1816-1817, 1821 et 1827.

(3) Par exemple, Feutry se sert des mêmes métaphores expressives déjà relevées chez Saint-Hyacinthe: « les plaisirs de Bacchus » et « la mauvaise humeur de Neptune »; le navire espagnol était destiné pour Buenos-Ayres; comme Montreille, Feutry conserve la version de Saint-Hyacinthe: « fleur de muscade » au lieu de « fleur de farine »

çon d'indélicatesse, Feutry indique, par une note au bas de la page, qu'il a emprunté certains paragraphes à l'ancienne traduction.

Dans sa préface, il expose les raisons qui l'ont poussé à refondre l'œuvre de Defoe. On sait que la dernière moitié du dix-huitième siècle a été la période classique de la pédagogie et que de nouveaux systèmes d'éducation furent partout préconisés. Or, ces idées ont été développées, non seulement dans des traités de métaphysique, mais aussi dans le roman. Parmi les livres qui revêtent ce caractère spécial pour répandre des théories philosophiques, on peut dire que l'*Emile* de Rousseau a été le plus important et le plus fécond en résultats.

Feutry commence par citer le passage de l'*Emile* où le maître fait l'éloge si connu de notre roman et, en particulier, le paragraphe où il exprime le désir de mettre entre les mains de son élève un remaniement du livre : « Ce roman, débarrassé de tout son fatras, ... sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile ». Feutry ajoute que Rousseau n'était pas le seul à qui cette idée fut venue, et qu'il n'y avait presque pas de lecteurs à qui ne parussent « aussi déplacées que dangereuses » les réflexions qui coupent à chaque moment le fil de la narration. Il relève également l'opinion de Rousseau que la situation de Robinson était décrite avec plus de vérité et de simplicité que « nos philosophes ne pourraient le faire », mais il déclare que personne ne serait de cet avis si l'auteur de l'*Emile* eût daigné le refondre lui-même. On peut se demander pourquoi Rousseau n'a pas entrepris ce travail, ne fût-ce que pour compléter son nouveau système pédagogique, en fournissant à son élève un instrument dont il avait besoin, c'est-à-dire, un manuel scolaire où les nouveaux principes pourraient trouver leur application prati-

Montreille de son côté, reproduit la bérue « quelques matelas » pour traduire « *beds* » ; il parle des « trésors de Crésus » et sa description de l'aspect bizarre que présentait la personne de Robinson, est prise presque en entier dans le texte de Saint-Hyacinthe.

que (1). Pour justifier son remaniement, Feutry ajoute qu'indépendamment de la raison invoquée par Rousseau, on pourrait abrégé un peu le récit pour lui donner plus de rapidité.

Une dédicace, deux fois répétée, nous fait savoir que Feutry avait passé l'été de 1765 au château de Buzancy, près de Soissons. Le nom du marquis n'est pas indiqué, mais, dans un exemplaire de la troisième édition qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, le nom de M. de Puységur est ajouté en manuscrit. Dans un post-scriptum, long de dix pages, à propos duquel il dit que c'est, en quelque sorte, un chapitre sur la pédagogie, Feutry fait l'éloge de l'éducation, pratique tout autant que théorique, que ce père donnait à ses fils. C'était pour les distraire que lui, Feutry, avait entrepris la refonte de *Robinson Crusoé*. Il termine en évoquant l'auteur de *l'Emile*, et il ajoute qu'on les élevait ainsi avant que cette œuvre ne fût connue en France.

La version de Feutry étant une adaptation, il n'est pas étonnant qu'il ait remanié le récit à sa façon. Ainsi, au lieu d'entrer directement dans le corps du sujet, comme le fait Defoe, il débute par une espèce d'apologie des aventures extraordinaires qu'il va raconter, en protestant, comme l'auteur des *Voyages de Gulliver* que le vrai est quelquefois peu vraisemblable et que le mensonge se pare souvent du langage de la vérité.

Quelques-uns des changements opérés par lui sont heureux : par exemple, il supprime le « journal » qui n'est pas absolument nécessaire. On sait que Defoe raconte, à deux reprises différentes, les péripéties de la vie solitaire de son héros. D'abord, ces événements ont leur place dans la relation générale de ses aventures, et ensuite l'auteur en parle de nouveau dans un prétendu journal intercalé dans le récit. Cette double façon d'agir entraîne forcément beaucoup de répétitions. Sans doute, Defoe s'est servi du « journal », parce que

(1) On sait que dans une lettre du 25 mai, 1764, écrite à Panckoucke, Rousseau s'est excusé de diriger pour lui une édition abrégée des œuvres de Richardson, alléguant, parmi d'autres raisons, son ignorance de la langue anglaise.

c'est du réalisme le plus saisissant, et si ce n'est pas de son invention, il a su, cependant, en faire un usage très efficace. Mais il est évident que cette interruption de la marche normale du récit nuit à l'œuvre et amène quelquefois des contradictions de fond. Du reste, un journal en manuscrit n'est pas ici indispensable, vu que Robinson va retourner dans sa patrie (1). Quant à Feutry, puisqu'il a parlé, à plusieurs reprises, de l'encre et du papier de Robinson, il a cru devoir se tirer d'affaire en prétextant que celui-ci avait perdu son journal ; toutefois, cette perte, nous rassure-t-il, n'est pas sérieuse, car le manuscrit était si mal rédigé qu'il ne valait pas la peine d'être publié.

Plus loin, vient un détail qui semble avoir échappé à l'esprit pratique et réaliste de Defoe et qui mérite d'être relevé. Le Robinson de Feutry maintient toujours un grand feu, en guise de phare, au sommet de son rocher, de façon que la fumée, dans la journée, ou bien la flamme, pendant la nuit, puisse signaler sa présence aux navires que le hasard amènerait dans ces parages.

On arrive maintenant à la différence la plus importante qui distingue ces adaptations de l'ancienne traduction. Les critiques de cette époque sont d'accord pour déclarer que Feutry avait bien fait d'écarter les inutilités et les longueurs ennuyeuses de l'original. Ainsi, il résume en peu de mots la conversation entre Vendredi et son maître et surtout celle de Guillaume Atkins avec sa femme, afin de supprimer le caractère trop didactique de ces expositions philosophiques sous forme de dialogue. Il est à remarquer aussi que le langage enfantin de Xury et de Vendredi, qui consiste à employer

(1) On trouve dans plusieurs des imitations de notre roman que le héros a l'habitude de consigner ses aventures dans des mémoires. Dans cette catégorie on peut citer : le *Solitaire anglais* 1729, l'*Ile inconnue* 1784, *Mémoires de sir George Wollap* 1787, le *Robinson suisse* 1812, *Emma ou le Robinson des demoiselles* 1834, le *Robinson des glaces* 1835, *La petite-fille de Robinson* 1844, etc ; même avant Defoe, ce système d'un journal fictif se remarque dans le *Joris Pines* 1668 et le *Simplicissimus* 1688. Dans le cas où le solitaire — ou bien une famille solitaire — devait rester dans son île, l'auteur prétend le plus souvent recevoir le manuscrit d'un voyageur qui y avait fait escale.

le verbe toujours à l'infinitif et les pronoms personnels sous la forme emphatique, est également supprimé (1). Au lieu de parler nègre, ces personnages se servent d'un bon français ; Montreille, au contraire, conserve le texte original à cet égard.

Nous avons relevé plus haut certaines négligences de Defoe dans la composition du récit ; la plupart de ces fautes, quoique reproduites par Saint-Hyacinthe, sont évitées par Feutry. Par exemple, son Robinson laisse cinq matelots révoltés dans l'île au lieu des trois de l'original. On se souvient que, dans la seconde partie de l'histoire, Defoe avait besoin de parler de deux autres qui faisaient bande à part et il a dû corriger sa première version. Quant à Montreille, qui s'occupe de la première partie seulement, cette difficulté ne le regarde pas. Feutry corrige également la bévue bien connue de l'original où Robinson remplit ses poches après s'être dépouillé de ses vêtements, en le faisant manger tout simplement, dès qu'il a réussi à grimper sur le pont. Chez Montreille, Robinson, après avoir mangé à sa faim, prend d'autres vêtements dans les coffres des matelots ; après quoi, il se remplit les poches. De même, la façon sommaire et indifférente dont Defoe parle du chien et des chats de Robinson est mise au point par Feutry, et il nous explique pourquoi le solitaire ne parle pas de son chien à sa première visite du navire. Il est à noter aussi que Robinson débarque dans l'île le 30 septembre, mais que, dans le journal, il n'est pas question du chien avant le 5 novembre. De plus, il ne lui donne même pas de nom, d'où il faut conclure que Defoe, en vrai citadin, n'était pas ami des animaux domestiques.

Cependant, si Feutry a beaucoup supprimé, il a ajouté assez souvent des idées de son invention qui, comme les passages intercalés par Mme Tastu, sont quelquefois inexplicables. Ainsi, d'après Feutry, Robinson trouve dans son île des cannes à sucre, propres à être

(1) Defoe est peut-être le premier romancier à faire parler petit nègre à ses personnages.

transplantées et cultivées, « mais, dit-il, dans ma situation, cette sensualité m'eût paru déplacée, pour ne pas dire coupable ; ce superflu, d'ailleurs, m'eût demandé une culture et un temps que je devais employer aux choses utiles et indispensables. Je ne peux m'empêcher d'observer ici que la plupart des honnêtes gens auraient cette denrée en horreur, s'ils savaient ce qu'elle coûte à l'humanité, à moins qu'on ne cherchât à employer d'autres moyens pour sa préparation » (1). On se demande pour quelle raison Robinson critique si sévèrement l'emploi de sucre comme aliment et la façon de le préparer. Peut-être faut-il voir ici une protestation de la part de Feutry contre l'esclavage, mais cette préoccupation ne se trouve pas dans l'original. D'autres embellissements, mais de moindre importance, sont à signaler : Feutry dit, par exemple, que le vêtement de peau que portait Robinson « ressemblait à une robe arménienne » et que ses moustaches à la mahométane étaient si monstrueuses que « je ne crois pas que Turc, Corsaire, Polaque et même Chinois en aient jamais vu de pareilles ».

Nous avons dit plus haut que le génie de Defoe s'est manifesté surtout par le réalisme intensif qu'il a su imprimer à son roman. Une nouvelle preuve en est fournie par la façon dont Feutry a traité l'histoire de l'intéressant Xury. On sait qu'en général, nos premières connaissances et les premiers incidents de la vie n'ont pas une grande influence sur notre avenir ; ils passent et l'impression qu'ils laissent s'efface avec le temps. A cet égard, la vie de Robinson n'est pas une exception. Walter Scott a mis le doigt sur ce trait si réaliste du génie de notre auteur, et il déclare que le romancier des temps modernes aurait essayé de tirer profit des personnages comme Xury, du frère aîné de Robinson, officier, et même de son pauvre père. Ces personnages, bien que secondaires, se seraient assurément présentés au cours de l'histoire, et l'auteur d'aujourd'hui ne les aurait pas lâchés avant qu'ils n'eussent rendu le maxi-

(1) P. 183.

mum de services. Ainsi, chez Feutry, on voit que Xury est libéré suivant la promesse du capitaine portugais, qu'il est mis en condition dans une bonne famille du Portugal et qu'il meurt quelque temps après sa conversion au catholicisme. Une autre innovation se trouve dans les circonstances qui motivent la vente de la plantation de Robinson dans le Brésil. Dans l'original, il s'en défait à cause d'une persécution possible de la part de l'Inquisition au cas où il voudrait s'établir dans ce pays sans embrasser la religion catholique. Chez Feutry, au contraire, c'est pour parer aux besoins éventuels de sa famille et pour être à même de se fixer avec elle dans sa province.

Il convient de remarquer ici que les membres de cette famille, et surtout sa femme, ne portent pas de nom distinctif dans le roman de Defoe ; ce ne sont que des figurants qui passent. Cette constatation, parmi d'autres, a attiré sur Defoe le reproche que certains éléments du caractère humain manquent chez ses personnages, et surtout c'est l'absence de tout sentiment d'amour et d'affection. Dans les dispositions prises par Robinson pour régler la vie sociale de la petite communauté qu'il établit dans son île, les devoirs conjugaux n'entrent guère. La plupart des Espagnols et les quarante sauvages sont condamnés au célibat comme si leur existence devait s'écouler dans un couvent ; bref, ce n'est pas la vie normale qui leur est destinée. Quant à Feutry, il nous présente Clarisse et sa famille, il nous décrit le caractère aimable de cette jeune personne et développe les raisons qui ont poussé Robinson à en faire sa femme (1).

Dans la seconde partie de l'histoire, quand il s'agit de récompenser le domestique du prince russe qui avait sauvé la caravane par l'artifice des feux de bivouac destinés à masquer leur fuite, Feutry profite de l'occasion pour traiter un sujet qui a vivement intéressé Defoe, c'est-à-dire les obligations mutuelles du maître et de ses domestiques. Le Sibérien et Vendredi sont cités par

(1) Voir l'intéressante étude de Mme Wherry sur Defoe, London, 1905, p. 94.

Feutry comme des serviteurs modèles et il ajoute : « Si la plupart des domestiques avaient ce désintéressement (1), cette fidélité et cette intelligence, leur état ne serait plus une servitude ; et, semblables à mon cher Vendredi, que je regretterai toujours, ils deviendraient, pour ainsi dire, les enfants de leurs maîtres » (2). Or, Defoe avait fait paraître en 1724 un ouvrage où il avait étudié cette question (3), mais il est peu probable que Feutry en avait connaissance, car ce livre n'est pas compris dans la liste des ouvrages de Defoe, empruntée aux *Vies* de Cibber et donnée dans la seconde édition de son adaptation. Par contre, il nous dit, lui-même, qu'il était redevable de cette idée à Rousseau (4). Pour Feutry, le prince russe serait M. de Wolmar.

Dans la première esquisse de son adaptation, Feutry s'était proposé de la terminer à l'endroit où Robinson quitte son île pour la seconde fois, mais, pour donner satisfaction aux lecteurs qui voulaient savoir ce qu'était devenu le héros, il a cru de son devoir de donner la suite de ses aventures (5).

Tous les critiques ont accueilli la version de Feutry avec la plus grande faveur. Ils font l'éloge de ses efforts pour dégager le roman de tout ce qui était superflu et le *Mercur de France* (6) croit qu'il y avait réussi. Fréron dit qu'on ne saurait trop remercier M. Feutry du véritable service qu'il avait rendu à la société, « parce qu'on peut mettre ce roman entre les mains des jeunes gens, que les moralités y sont à la portée de l'âge le plus tendre, et qu'enfin il est propre à former des hommes et des citoyens », et il déclare que c'est un livre « qui, sans être neuf, sera toujours nouveau, parce que

(1) A ce propos, Feutry dit que le Sibérien avait refusé toute récompense qui n'était pas autorisée par son maître ; ce qui n'est pas dans l'original.

(2) P. 234.

(3) *The great law of subordination considered, or the insolence and insufferable behaviour of servants in England.*

(4) P. 235. Il renvoie aux *Pensées*, extraites des œuvres de Rousseau par l'abbé de Laporte, Amsterdam, 1763. Le chapitre en question (*Maîtres et Domestiques*) est reproduit de la *Nouvelle Héloïse* (t. IV, lettre 10).

(5) P. 138.

(6) 1766, juin.

c'est la nature même dans toute sa simplicité et sa vérité » (1). Cependant, le *Journal encyclopédique* (2), tout en reconnaissant que Feutry a rapproché les événements que les réflexions font souvent perdre de vue dans l'original, s'exclame : « mais que d'auteurs auraient fait leur profit de ce que M. de Feutry regarde comme superflu ! ». Le même journal, en parlant de la seconde édition de 1775, dit que le livre a eu, dans sa nouveauté, tout le succès que son rédacteur pouvait désirer et « l'on ne doute pas, dit-il, qu'il ne devienne, en quelque sorte, classique, d'autant plus qu'on vient de l'adopter dans plusieurs collèges » (3). Le critique ne ménage pas, non plus, son éloge du style qui est à la fois « simple, élégant, pur, clair, rapide et partout convenable au sujet ». Dans son numéro de mai 1780, le même journal dit que l'ouvrage « sera lu encore plus, parce que l'auteur l'a retouché en divers endroits et qu'il en a mieux soigné le style ».

Nous avons indiqué dans le chapitre précédent que c'était dans la seconde édition de 1775 que Feutry cita le nom de Defoe. Il nous donne aussi des renseignements assez vagues sur sa vie et sur quelques-uns de ses ouvrages. Tout est emprunté aux *Vies* de Cibber (4), mais non pas sans qu'il se soit glissé dans le texte quelques erreurs (5). Parlant de *Robinson Crusoé*, Feutry dit que ce livre seul suffirait pour rendre immortelle la mémoire de Defoe et il cite le témoignage de Cibber. Bien que la plupart des ouvrages de Defoe ne portent pas de nom d'auteur ni même de pseudonyme, il est

(1) *Année littéraire*, 1766, avril.

(2) 1766 (juin), t. IV.

(3) 1775 (juillet), t. V.

(4) *Lives of the poets of Great Britain and Ireland*, London, 1753, t. IV.

(5) Par exemple, il dit que Defoe mourut à Plington au lieu d'Islington. Cette faute, due évidemment à l'imprimeur, est reproduite dans l'édition des *Voyages imaginaires* de Garnier de 1787 et même dans l'édition très soignée de Panckoucke de 1799. Elle n'est corrigée que dans l'édition de Dauthereau de 1827. Également, parmi les ouvrages de Defoe cités par Feutry figure : *L'histoire du colonel Sack* au lieu de *Jack*, erreur qui est répétée dans les deux éditions déjà mentionnées.

curieux que la liste donnée par Cibber et copiée par Feutry n'en mentionne que onze (1). On s'étonne aussi de voir que Cibber lui attribue les *Mémoires de Cleveland*. Cette petite liste est également reproduite par l'éditeur Garnier et par Labaume, mais, si Feutry ignorait, à ce qu'il paraît, que les *Mémoires de Cleveland* sont de l'abbé Prévost, Garnier a dû supposer qu'il existait deux ouvrages différents sous ce titre, car il ajoute : « Quelques-uns disent que l'abbé Prévost avait connaissance de ce dernier ouvrage et qu'il ne lui a pas été inutile lorsqu'il a donné son *Cleveland* ».

La version de Montreille (2) est beaucoup plus une traduction abrégée et tronquée qu'une adaptation et, à cet égard, ne mérite pas d'être comparée à celle de Feutry. La partie qui traite des premières aventures de Robinson est assez bien réussie ; mais, après l'arrivée du héros dans son île et dans tout le reste du volume, Montreille suit de trop près le texte de Saint-Hyacinthe, à tel point que le passage où il est question du naufrage, est reproduit chez lui à peu près textuellement.

Comme Feutry, il ne peut renoncer à embellir le texte par des morceaux de son cru. Par exemple, à l'endroit où l'on trouve dans la traduction de Saint-Hyacinthe — qui se conforme ici strictement à l'original — le passage suivant : « Un matin il me fit venir dans sa chambre où il était confiné à cause de la goutte », Montreille nous fait le petit tableau que voici : « Il me fit venir dans son cabinet. Le bon homme était déjà sur l'âge et il avait la goutte. Je crois le voir et l'entendre encore. Il était en robe de chambre, assis sur son fauteuil, appuyé

(1) Ce sont : *Un plan de commerce* ; *Des mémoires sur la Peste*, publiés en 1665 ; *Les galanteries religieuses* ; *L'instruction de famille* ; *L'histoire des apparitions* sous le nom de Moreton ; *L'histoire politique du diable* ; *Robinson Crusoé* ; *L'histoire de la magie* ; *Calydonia*, poème à la louange de l'Ecosse ; *De jure divino* (poème sur le droit divin) ; *Le commerçant anglais* ; *L'histoire du colonel Sack*. Feutry ajoute : « On lui attribue aussi les *Mémoires de Cleveland* ».

A noter le rôle prépondérant que joue dans la liste les ouvrages sur les sciences occultes.

(2) De son vrai nom Savin, professeur des humanités à Bordeaux. Barbier (*Dictionnaire des Anonymes*) l'appelle l'abbé Savin.

sur un de ses coudes, et la jambe étendue sur un tabouret. J'étais debout devant lui, la tête baissée et mon chapeau à la main » (1). Montreille s'est sans doute inspiré ici de la gravure de l'ancienne traduction qui nous montre cette entrevue si féconde en conséquences pour Robinson. Mais son remaniement du texte n'est pas toujours heureux ; tel l'incident où, dans l'original, Robinson fit son souper de deux ou trois œufs de tortue, tandis que Montreille ne lui en donne que deux, en ajoutant : « quelquefois j'allais jusqu'au troisième, mais c'était là mes jours de débauche ; encore n'arrivaient-ils que fort rarement et pour cause » (2).

Nous avons déjà indiqué que son adaptation était la première version du roman qui fût mise en chapitres, sans doute, afin de mieux servir aux besoins pédagogiques. Mais l'histoire se prête mal à un tel morcellement, puisque Montreille n'a voulu traiter qu'un seul incident par section. Par conséquent, il a été forcé de tronquer certaines parties du récit où Robinson raconte ses expériences en grand détail et d'en amplifier certaines autres qui sont traitées trop sommairement. On trouve parfois des négligences fâcheuses qu'on aurait pu facilement éviter (3).

La conclusion diffère absolument de celle de l'original. Ici, l'Espagnol va seul pour faire la commission de Robinson auprès de ses compatriotes, et le père de Vendredi accompagna son fils en Angleterre, où il meurt chez la sœur de Robinson. La raison de ce dénouement inattendu n'est pas si claire que celle qui a motivé un changement analogue dans l'*Histoire corrigée de Robinson Crusoé* (4). On a voulu démontrer ici que l'amour de son pays était plus fort chez Vendredi que sa gratitude envers Robinson, car il est

(1) P. 3.

(2) P. 99.

(3) Par exemple, Robinson allait à bord chaque jour « pendant la marée haute » (p. 57) au lieu de la marée basse suivant l'original. Et encore : « Je conclus de cette observation qu'elles (les chèvres) voyaient au-dessus (*sic*) d'eux, mais ne voyaient au-dessus de leur tête ».

(4) Paris, l'an III.

écrit : « Je lui avais déjà proposé, je l'avais prié même, de m'accompagner, mais il ne m'avait répondu qu'en me montrant son pays et en nommant son père ».

Il est à remarquer aussi que Montreille a supprimé toutes les aventures qui arrivent à Robinson dans les Pyrénées. On se demande si c'était pour se conformer au titre : *L'île de Robinson Crusôé*, ou pour abrégér le roman encore davantage, vu que son livre porte comme épigraphe le mot de La Fontaine : « Les longs ouvrages me font peur ». Montreille ne donne, non plus, aucune indication sur le fait que Robinson visite une seconde fois son île (1), ou qu'il court après d'autres aventures. Notre auteur termine son récit en disant qu'il y a longtemps que ce voyageur acharné était guéri de toutes ses folies et qu'il aimait mieux être bourgeois à Londres que souverain ailleurs.

L'ouvrage de Montreille ne fut pas aussi bien accueilli par les critiques que celui de Feutry. Des journaux de l'époque, seuls *l'Année littéraire* et le *Mercur de France* (2), en parlent. Mais Grimm le critique très sommairement et flétrit la fureur de compiler, d'abrégér ou d'extraire « qui est si grande, dit-il, qu'un certain M. de Montreille qui est sans doute compagnon de la communauté de sangsues, vient d'abrégér le roman de *Robinson Crusôé*. Il dit qu'il en a surtout retranché les maximes dangereuses. Il peut compter que, lui, il sera retranché de toute bibliothèque bien composée » (3).

Bien que Montreille n'invoque pas le témoignage de Rousseau comme l'a fait Feutry, c'était évidemment pour répondre au désir du philosophe qu'il avait entrepris ce travail, car Fréron, dans son compte-rendu du livre, dit que, depuis que Rousseau avait vanté *Robin-*

(1) *L'Année littéraire* (1768, mars) signale cette lacune en disant que le lecteur est fâché de ne pas y voir revenir Robinson, et que Feutry avait senti combien ces détails étaient intéressants; « aussi s'est-il bien gardé de les proscrire, comme a fait M. de Montreille; celui-ci aurait pu en donner aussi le précis et ramener Robinson à Londres, sans le suivre dans ses autres voyages, dont le lecteur ne s'embarrasse guère ».

(2) 1775, fév. (à propos de la 2^e édition).

(3) *Correspondance littéraire*, fév., 1768.

son Crusôé comme utile aux jeunes gens, on avait essayé plusieurs fois de l'abrégé.

Les pédagogues allemands, s'inspirant également de Rousseau, ont donné, à leur tour, des adaptations du roman dont deux parurent en même temps. Celle de Campe (1) fut traduite en français (2) immédiatement, pour l'usage de ceux qui apprenaient cette langue, ainsi que nous dit la préface.

De tous les remaniements de l'œuvre de Defoe, celui de Campe fut le plus goûté, à tel point qu'il fût traduit, à son tour, en presque autant de langues que l'original (3). Pour le français seul, on trouve jusqu'à

(1) Johann Heinrich Campe (1746-1818) succéda en 1776 à Basedow comme directeur de l'école modèle de Dessau, connue sous le nom du Philanthropinum. En 1778, il s'établit à Hambourg et se chargea de l'éducation de douze enfants d'après les principes de Rousseau, modifiés par lui-même et les autres réformateurs allemands. Il fut nommé, en 1785, inspecteur de l'enseignement dans le duché de Brunswick, et dirigea en même temps une librairie d'éducation. On peut le considérer comme le créateur de la littérature pédagogique en Allemagne, et il donna à la littérature enfantine un plus grand développement. Il n'est pas douteux que Berquin, qui créa ce genre de littérature en France, a subi l'influence de Campe dont les écrits, traduits de très bonne heure, étaient universellement répandus dans ce pays. Ainsi, la pédagogie allemande, après avoir subi si puissamment l'influence de Rousseau, réagit, à son tour, sur la France. Quand la Révolution éclata, Campe visita Paris en 1789, et trois ans après, l'Assemblée législative lui défera le titre de citoyen français. *Robinson der Jüngere* parut à Hambourg, t. I, en 1779 et t. II en 1780. Hettner (*Geschichte der englischen Literatur* 1894, p. 284) dit qu'il en est paru cent éditions jusqu'en 1880.

D'après Hettner, l'adaptation de Wetzel est également sortie de la réforme des philanthropinistes, mais aucune traduction française n'en est signalée par M. Ullrich dans sa bibliographie de *Robinson Crusôé*. Le livre de Wetzel parut à Leipzig en 1779 et 1780.

(2) *Le Nouveau Robinson*, pour servir à l'amusement et à l'instruction des enfants. Traduit de l'allemand de M. Campe, Hambourg, 1779.

(3) D'après la bibliographie Ullrich, il paraît que l'original a été traduit en 27 langues, au moins : hollandais (Amsterdam) 1720 ; français (Amsterdam) 1720, (Paris) 1761 ; allemand (Hambourg) 1720 ; italien (Venise) 1731 ; danois (Copenhague) 1744 ; suédois (Stockholm) 1745 ; serbe (Vsevolissa) 1799 ; gallois (Caerfyrddin) 1810 ; arménien (Venise) 1817 d'après Hazlitt, et 1836 ; polonais (Pulawy) 1830 ; arabe (Malte) 1835, traduit aussi par Burekhardt vers 1819, mais non imprimé ; espagnol (Paris) 1826 (abrégé) et 1835, (Madrid) 1849 ; portugais (Paris) 1836, (Rio de

six traductions dont les deux premières sont anonymes (1).

Nous avons montré que les ouvrages de Feutry et de Montreille sont plutôt des traductions abrégées que de vraies adaptations. Le *Nouveau Robinson*, au contraire, est, avant tout, une adaptation, et le récit original a subi ici un remaniement complet.

Dans sa préface, dont la traduction se trouve en tête de l'édition française de 1783, Campe nous indique quelques raisons qui le poussèrent à ce travail. D'abord,

Janeiro) 1863; vieux grec (Athènes) 1840; romain (Athènes) 1863; finnois (Helsingissä) 1847; maori (Wellington, Nouvelle-Zélande) 1852; bengali 1852; maltais (Malte) 1857; hongrois (Buda-Pest) 1858; syriaque (Beyrouth) 1861; hébreu (Berlin) 1861; esthonien (Tartus) 1866; perse (Londres) 1878; tchèque (Zagrebu) 1879; islandais (Reikiavik) 1886; russe (Odessa) 1887 et roumain (Porasov) 1891.

L'adaptation de Campe a été traduite, pour le moins, en 19 langues: français (Hambourg) 1779, (Paris) 1783; anglais (Hambourg) 1781, (Londres) 1788; hollandais (Amsterdam) 1781; italien (Berlin et Leipzig) 1784, (Livourne) 1816; danois (Copenhague) 1784; latin (Züllchow) 1785, (Paris) 1809; espagnol (Madrid) 1789; vieux grec (Vienne) 1792; grec (Athènes) 1860; croate (Zagrebu) 1796; tchèque (Kuttay) 1797; polonais (Breslau) 1806, (Varsovie) 1830; serbe (Budima) 1807; lette (Jelgava) 1824; hébreu (Bidingen) 1824; roumain (Jassy) 1835; suédois (Stockholm) 1842; finnois (Pernos) 1842; turc (en caractères grecs, Constantinople) 1853.

(1) Celles-ci furent imprimées à Hambourg, la première probablement par les soins de Campe lui-même (t. I, 1779, édit. comp. 1781). Les traducteurs de l'édition de 1784, également de Hambourg et qui n'est peut-être qu'une réimpression de la précédente, sont indiqués seulement par les initiales K et B. La première édition qui parut en France est celle de 1783, réimprimée en 1785 avec trente gravures dont quatre figuraient déjà dans l'édition de 1783. Le traducteur en est inconnu et le *Mercure de France* (août 1785) parle de l'anonyme « qui vient de nous donner une nouvelle traduction ». Mais l'édition de 1785 dont parle le critique n'est pas une nouvelle traduction; c'est simplement une réimpression de celle de 1783 avec une nouvelle préface. Dans son avertissement le libraire dit « qu'il existe deux différentes traductions françaises. Celle que je publie est la plus littérale ». Il s'agit probablement de l'édition de Hambourg et de celle de 1783.

La première édition anglaise de 1788 reproduit intégralement la préface de l'édition française de 1785, mais le récit est complètement refondu. Tandis que le texte français est une traduction assez fidèle de l'allemand, dans la version anglaise, c'est dans une famille de cette nation que l'histoire est racontée et qui habite Londres au lieu de Hambourg.

Mais si les premières traductions françaises sont anonymes,

il a voulu instruire les enfants en les amusant (1). Il s'est proposé de nouer au fil de la narration autant de connaissances élémentaires que possible, prises dans la vie domestique et dans la nature. Mais une raison plus importante l'amena à placer les situations de manière qu'elles fissent naître beaucoup d'occasions de développer chez les enfants le sens moral et religieux. Il semble que l'ouvrage fût composé sous l'influence du piétisme qui préoccupait à cette époque l'esprit des protestants allemands. Enfin, Campe a voulu combattre « la plaie de la sentimentalité » qui sévissait partout à ce moment et surtout dans son propre pays. L'histoire de la littérature et de la société allemandes, pendant une partie du dix-huitième siècle, est pleine de cette espèce de névrose qui rendit l'homme maladif de corps et d'âme et qui troublait profondément la vie sociale (2). Campe a essayé de réagir contre cette fausse sentimentalité et d'arracher les âmes d'un monde chimérique et pastoral qui n'existait nulle part.

Comme cette maladie du siècle menaçait même la littérature destinée à la jeunesse, Campe chercha à y remédier en produisant un livre qui serait le contrepied de ces ouvrages à tendances outrées et raffinées. Il se rappela que les idées et les exigences de Rousseau à l'égard du livre qui devait résumer l'éducation d'Emile, étaient dictées par le même besoin que les siennes, c'est-à-dire, le retour à la nature. Il se sou-

Ersch (*La France littéraire*, Hambourg, 1802) dit que l'édition de Berne de 1794 fut traduite par Auguste-Simon d'Arnay ou d'Arnex. Celui-ci fut attaché de 1788 à 1798 à la chancellerie de Berne comme traducteur.

(1) D'après la réforme inaugurée en Allemagne par Basedow et les philanthropinistes, il fallait instruire sans enseigner formellement, placer l'enfant dans des conditions telles qu'il apprenne de lui-même, supprimer tout ce qu'il y avait de pénible dans le travail intellectuel et ainsi faire sortir l'instruction de la récréation; les maîtres pourraient être remplacés par de bons livres scolaires.

(2) M. Liebhaber rappelle qu'on pleurait partout alors en Allemagne et il cite notamment le cas de Klopstock. D'après lui, cet état d'âme est de la même nature que la mélancolie qui inspira *Werther* et *René*. (Préface de son édition du *Nouveau Robinson*, 1891).

vint surtout que Rousseau avait souhaité un tel livre et qu'il l'avait trouvé en partie : « Robinson Crusôé dans son ile, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instruments de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation et se procurant même une sorte de bien-être ; voilà un sujet intéressant pour tout âge et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfants » (1). Mais Campe ajoute que Rousseau se trompait et que l'ancien Robinson avait de nombreux instruments qu'il avait sauvés du vaisseau. Le Nouveau Robinson, au contraire, est le véritable naufragé, et il devait se servir uniquement de son cerveau et de ses mains. D'après Rousseau, le livre, tant désiré, avait existé depuis longtemps. « Oui et non », répond Campe, suivant que l'idée du philosophe est seulement esquissée ou bien que l'ouvrage en contient l'entier développement. Et il constate que, dans ce dernier cas, le livre manquait absolument. A son point de vue, le sujet était trouvé, mais il fallait le traiter. Selon Campe, les instruments d'Europe procuraient à l'ancien Robinson beaucoup des commodités de la vie civilisée et que, par conséquent, l'œuvre de Defoe n'était pas propre à montrer au jeune lecteur la véritable situation d'un homme seul en face de la nature. Ces diverses raisons d'ordre didactique obligèrent Campe à remanier complètement le sujet.

Le but principal qu'il visait dans son livre, c'était de démontrer tout ce que l'individu doit à la société et tout ce qu'il faut d'efforts et de chances heureuses pour pouvoir se passer des secours de la vie sociale. Pour mener à bien ce projet, il partagea l'histoire de son Nouveau Robinson en trois parties. Dans les premières années de son séjour, Robinson est seul, et son existence pénible montre combien la réflexion et le travail assidu peuvent améliorer sa condition. Dans la seconde période, Campe lui donne un compagnon et fait voir combien l'association des volontés et des efforts peut encore perfectionner leur état. Enfin, il fait échouer,

(1) *Emile*, livre III.

dans la dernière partie, un vaisseau d'Europe sur les côtes de l'île et laisse ses solitaires se munir de la plupart des choses considérées ordinairement comme nécessaires à la vie. Il tient ainsi à montrer la valeur relative de ces commodités dont on fait peu de cas en général, parce qu'on n'en a jamais été dépourvu.

L'ouvrage de Campe diffère aussi en sa forme de l'original, puisqu'il est composé d'une série de dialogues. L'auteur nous assure que ce ne sont pas des dialogues imaginaires et que les personnages étaient également réels. On peut supposer que c'était Campe lui-même qui raconta, avant de les écrire, les aventures de Robinson à sa petite famille scolaire de Hambourg. Le livre trouva un accueil des plus favorables, car l'auteur nous dit, dans la préface de la seconde édition, que l'on en avait vendu deux mille exemplaires l'année même de sa publication.

Nous avons constaté que cet ouvrage fut écrit pour les enfants, et le langage naïf dont se sert Campe, en est la meilleure preuve. Peut-être avons-nous ici l'explication du fait que, dans tous les pays sauf l'Allemagne, l'original a fini par prévaloir sur l'adaptation (1). Rien, au contraire, ne nous fait supposer que *Robinson Crusôé* fut écrit spécialement pour la jeunesse. Il se peut que M. Anatole France ait raison quand il dit que « les enfants montrent, la plupart du temps, une extrême répugnance à lire les livres qui sont faits pour eux. Cette répugnance ne s'explique que trop bien. Ils sentent, dès les premières pages, que l'auteur s'est efforcé d'entrer dans leur sphère au lieu de les transporter dans la sienne, qu'ils ne retrouveront pas, par conséquent, sous sa conduite, cette nouveauté, cet inconnu dont l'âme humaine a soif à tout âge.....

(1) Il faut noter qu'avant l'apparition du livre de Campe l'ancienne version eut, à peu près, le même succès en France qu'en Allemagne. D'après la bibliographie Ullrich, la traduction française eut 19 éditions et la version allemande parut 15 fois. Au dix-neuvième siècle, au contraire, l'original n'a eu en Allemagne que dix éditions, tandis qu'on compte pour le récit de Campe et les différentes adaptations de ce livre 276 éditions (jusqu'en 1907)..

L'auteur qui les replie sur eux-mêmes et les retient dans la contemplation de leur propre enfantillage les ennuie cruellement » (1). Il est intéressant de remarquer que l'adaptation de Wetzel n'est pas écrite dans ce style enfantin, et que cet auteur flétrit sévèrement les livres destinés à la jeunesse et qui avaient l'air d'être écrits *par* les enfants au lieu d'être composés *pour* eux (2).

L'histoire du Nouveau Robinson commence à Hambourg où demeure la famille Crusoé et, comme dans l'original, notre héros part pour Londres avec un camarade. Pour mieux se conformer aux désirs de Rousseau, Campe supprime les premières aventures, et cette innovation fut maintenue dans d'autres adaptations (3). Par contre, nous avons vu que Feutry et Montreille ont suivi à cet égard le texte original. Il n'est question ici ni du séjour de Robinson chez les barbaresques, ni de la façon dont il s'échappe de son esclavage. Mais il ne semble pas que l'auteur ait ainsi tronqué le récit pour l'abréger, parce qu'il prend aussi ses matériaux dans la seconde partie du livre, laquelle ne devrait pas l'intéresser, s'il veut rester dans les limites imposées par Rousseau. Ainsi, pendant le premier voyage de Guinée avec le capitaine anglais, Robinson rencontre les deux vaisseaux sinistrés qui ne devaient paraître que plus tard, c'est-à-dire, le navire embrasé et celui dont l'équipage et les quelques passagers étaient affamés. Le second navire est amené à Madère où Robinson trouve le capitaine portugais avec qui il se met en route pour le Brésil : mais, chemin faisant, le vaisseau échoue et se perd complètement. A partir de ce point, l'histoire continue comme dans l'original, mais

(1) *Paris-Revue*, janvier, 1913.

(2) « Ich begreife nicht, dit-il dans sa préface, warum ein kraftloser wässrichter, schlechter Stil, voll ekelhafter Wiederholungen und täthclender Ausdrücke, dem Kinderverstande angemessener sein sollte. Bei den meisten Kinderbüchern sollte man glauben, dass sie von Kindern und nicht für Kindern geschrieben werden ».

(3) Par exemple, l'édition de Henri Lemaire, Limoges, 1810 et une adaptation anonyme de 1843.

elle est morcelée de façon que le père puisse en raconter chaque soir un épisode à ses enfants.

La situation pénible du Nouveau Robinson, dépourvu de tout, se prête mieux que l'original à l'enseignement de la morale et de la philosophie. De plus, cette instruction théorique est appuyée sur des exercices pratiques ; par exemple, les petits lecteurs sont invités à imiter Robinson en fabriquant les mêmes objets qu'il avait faits lui-même. Pour rendre le récit plus utile, le père engage ses enfants à chercher le meilleur moyen de résoudre les difficultés du héros. Ainsi, on voit que le but de l'auteur est franchement didactique.

Campe puise ses sujets d'instruction dans toutes les branches des connaissances humaines, mais quand il aborde les sciences physiques et chimiques, il tombe dans des fantaisies que le bon sens de Defoe a toujours su éviter. En parlant de la peur que la foudre cause à Robinson, quoique les découvertes de Franklin eussent déjà montré au monde l'absurdité de ces notions populaires, Campe explique que « vraisemblablement l'amas de soufre, de bitume, de nitre et de sels qui forme le tonnerre et qui s'enflamme, cause dans sa chute des incendies et que l'orage purge l'air de ses vapeurs sulfureuses » (1).

L'auteur ne perd aucune occasion de garnir son récit de réflexions morales. Chaque événement de la vie de Robinson, comme, par exemple, la façon fortuite dont il trouve le feu, est étudié avec les petits auditeurs, et Campe en fait le point de départ d'une discussion philosophique. La découverte inattendue d'une pépite d'or fournit le texte d'une dissertation sur l'inutilité des richesses, mais, comme le Crusoé de Defoe met soigneusement de côté, pour ses besoins futurs, l'argent qu'il avait trouvé dans son navire, de même Campe laisse son héros emporter avec lui son trésor à son départ pour Hambourg.

Pourtant, le récit n'est pas dépourvu de mérite, car l'auteur s'ingénie et se donne beaucoup de peine pour

(1) P. 173.

tirer son héros des difficultés qui ne se présentent pas au Robinson de l'original, celui-ci étant plus largement muni des instruments et des ustensiles nécessaires. La description du tremblement de terre et de l'ouragan qui l'accompagnait est plus développée et plus réussie ; du reste, la situation est ici plus terrible parce qu'un volcan surgit soudainement et les inondations sont si effrayantes que Robinson est forcé de se réfugier sur un arbre. Mais, l'auteur fait flèche de tout bois et tous les phénomènes de la nature sont réquisitionnés pour subvenir aux besoins de notre héros. Ainsi, un arbre embrasé par la foudre lui donne du feu, le tremblement de terre agrandit sa caverne, le volcan lui fournit de la pierre à chaux déjà calcinée avec laquelle, l'ayant rendue propre au maçonage, il construit un petit four pour faire cuire ses aliments.

Cependant, ses prêches interminables et l'abus qu'il fait de ses préceptes de morale, n'empêchent pas l'auteur de traiter son sujet d'une façon assez réaliste. Il trouve des situations qui ont échappé à l'esprit clairvoyant de Defoe : par exemple, les moustiques empêchent le Nouveau Robinson de dormir, et les fameuses bottes en peau de chèvre ne sont pas faciles à préparer ni à porter, parce que ces peaux non apprêtées lui écorchent les pieds, même après de petites marches. Mais, dans sa recherche du réalisme, Campe est loin d'égaler son devancier. Un des moyens les plus efficaces dont Defoe se sert, pour donner un air de vraisemblance à son récit, c'est l'indication exacte du temps. Les jours, les mois et les saisons avec les intempéries habituelles au climat des tropiques sont soigneusement rapportés, mais ces indications, qui donnent tant de relief à l'original, ne se trouvent pas dans l'ouvrage de Campe.

La partie du livre qui traite des relations de Vendredi avec son maître n'est pas si bien réussie que chez Defoe ; le burlesque y entre pour une trop grande part. L'influence que l'ancien Robinson exerce sur son compagnon et serviteur provient de son état supérieur de civilisation et notamment du mystère qui entoure ses armes à feu dont Vendredi a eu un si éclatant témoi-

gnage. Mais, dans le livre de Campe, cette différence n'existe pas, car la condition matérielle du sauvage est égale, sinon supérieure, à celle du maître, puisque celui-là sait faire du feu, ce que Robinson n'avait jamais pu réussir. Leurs armes étaient à peu près les mêmes, et il est ridicule de dire que Vendredi était « incertain, si ce qui venait de se passer sous ses yeux contribuerait à sa conservation, ou qu'il devait succomber à son tour sous les coups redoutables de cet être inconnu » (1).

L'état précaire où Robinson se trouve, ne justifie aucunement les phrases pompeuses que l'auteur lui met dans la bouche. Quand Vendredi présente humblement la lance à son maître en signe de soumission, celui-ci « avec la dignité d'un monarque, lui tendit la main d'un air de protection, et lui ordonna de prendre place pour souper avec lui » (2). Les sentiments de reconnaissance et même d'affection que les deux héros de l'original éprouvent l'un pour l'autre, contrastent singulièrement avec les relations factices et absurdes que Campe leur prête : « Après le repas, il plut à sa Majesté d'ordonner très gracieusement tout ce qu'elle entendit devoir être observé au coucher. Il n'était pas prudent que Vendredi, qui était parvenu en si peu de temps, à être tout à la fois son sujet et son premier ministre, son général en chef et toute son armée, son grand maréchal et son maître d'hôtel, son chambellan et son valet de chambre ; il n'est pas, dis-je, prudent que cet homme nouveau reposât dans la même chambre que sa Majesté..... Il fut donc ordonné à Vendredi de se préparer un lit de foin à la cave pendant que sa Majesté aurait la sage précaution de porter elle-même toutes les armes dans la chambre à coucher. Ensuite, elle ne dédaigna pas de se donner elle-même en spectacle à tout un peuple, dans l'emploi le plus humble et le plus rustique..... Robinson, monarque de toute l'île, maître absolu de la vie et de la mort de tous ses

(1) T. II, p. 37. Il s'agit de la délivrance de Vendredi et de la mort de ses ennemis sauvages.

(2) T. VI, p. 58.

sujets, ne rougit nullement de s'abaisser en présence de Vendredi à une fonction, dirai-je, servile ? Il s'approcha des lamas renfermés dans l'enceinte et, de ses mains royales, il se mit à les traire. C'était une instruction qu'il donnait à son premier ministre sur lequel il voulait désormais se reposer de ce soin » (1). Voilà, il nous semble, du burlesque pur, surtout quand on se souvient que les armes dont il est ici question, n'étaient qu'une hache en pierre, une lance et des flèches garnies d'arêtes de poisson.

De plus, Campe, en supprimant les premières aventures de Robinson qui, dans l'original, durèrent sept ans, a réduit, du même coup, la différence d'âge des deux solitaires, à tel point que, pendant tout le cours du récit, il traite son héros d'adolescent. Mais, quoique le fusil de l'ancien Robinson ne soit pas de la partie, un peu de l'étonnement qu'éprouva Vendredi, en voyant son maître se servir du mystérieux « tonnerre », est reproduit ici ; c'est que le sauvage croit que l'eau bouillante est l'œuvre d'un sorcier caché dans la terrine. Il est vrai que, dans la troisième partie, Robinson se sert, pour étonner Vendredi, des armes à feu qu'il a prises dans le vaisseau naufragé, mais cet incident ne produit plus le même effet sur l'esprit du sauvage à cause des relations différentes qui s'étaient établies entre les deux hommes. Un événement qui ne figure pas dans le roman anglais, mais qui est d'une conception heureuse, fournit à Vendredi l'occasion de sauver la vie à son maître qui faillit être noyé en revenant du navire.

Mais, les conseils que le père de famille donne à ses enfants ne se bornent pas aux préceptes de morale et aux règles de conduite. Les enfants sont invités à prendre Robinson pour modèle et à imiter son abnégation. On sait que, dans le récit de Campe, le héros, pour se rappeler sa vie solitaire, renvoie Vendredi pendant vingt-quatre heures et il se contente des aliments crus dont il était forcé de se nourrir quand il n'avait

(1) T. II, p. 60.

pas encore découvert le moyen de se procurer du feu. De même, le père invite ses enfants à se priver de leurs petites friandises ; ils s'engagent à jeûner et à se priver de sommeil. De son côté, le père ajoute l'exemple au précepte, car il renonce aux habitudes de fumer et de boire qu'il avait acquises dans sa jeunesse. Ainsi, une espèce d'école de sagesse est inaugurée et, pour exercer leur patience et leur courage, les enfants se rendent de bon cœur chez le dentiste pour faire arracher leurs dents cariées, en gardant, pendant l'opération, un air ferme et riant qui étonne beaucoup ce praticien. Le récit est souvent interrompu par les plus jeunes de la famille qui posent des questions sur des termes de marine ou sur des faits d'histoire naturelle, et les aînés sont invités à y répondre pour mettre à profit les connaissances déjà acquises.

La préoccupation constante, de la part de Campe, de prêcher et de faire de la morale à ses lecteurs le pousse quelquefois à fausser les situations de l'original. Par exemple, afin de faire ressortir le devoir filial, il parle, à propos de la commission que l'Espagnol devait faire auprès de ses compatriotes naufragés, d'une contestation qui s'éleva entre Vendredi et son père pour savoir lequel des deux risquerait sa vie en accompagnant l'Espagnol. La séparation fut si douloureuse que, même après le départ, « Vendredi se jeta à la mer, gagna à la nage un côté de l'esquif pour embrasser encore une fois son père et lui dire un dernier adieu qui fut comme étouffé par ses sanglots. De retour au rivage, il s'assied sur une hauteur, d'où, en soupirant et fondant en larmes, il fixa les yeux sur le canot qui cinglait, jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement perdu de vue » (1). Une exagération si manifeste de l'original, afin d'insister sur les devoirs filiaux est contre le bon sens et la logique, vu que les voyageurs devaient revenir dans quelques semaines. La découverte du lama dans la caverne est également arrangée de façon à mettre en relief le danger de se livrer à des terreurs pani-

(1) T. II, p. 330.

ques sans s'en rendre compte des causes. Ici, c'est Vendredi qui est le lâche et Robinson qui joue le rôle de mentor. Quand l'aboïement de leur barbet les avertit de l'existence de la caverne, Robinson envoie Vendredi pour l'explorer, mais celui-ci revient précipitamment et, avec des cris de terreur, il explique qu'il y a vu un monstre affreux. Quand ils sont revenus de leur frayeur, Robinson se met en devoir de sermonner le pauvre Vendredi. Mais on n'oublie pas que ce Robinson qui prêche le courage à son-serviteur, est le même qui, tout à l'heure, à la vue des traces de pieds nus sur le sable, en eut tellement peur que, d'après Campe, il courut affolé pendant plus d'une heure ; sa terreur était telle que, tournant en cercle, il arriva, à son insu, à l'endroit d'où il était parti et s'imagina qu'il avait devant lui de nouvelles empreintes ; l'affolement le saisit de nouveau et il s'enfuit pour tomber plus loin éreinté et sans connaissance. Peut-être Campe, en mettant sous nos yeux la panique de Vendredi, exagérée à dessein comme l'est également celle de Robinson, a-t-il voulu montrer combien celui-ci avait bien profité de ses infortunes précédentes.

Vers la fin du récit, il devient de plus en plus clair que l'auteur fausse délibérément chaque incident de l'original pour le conformer à ses préceptes de morale. Par exemple, il accentue la joie de Robinson au moment où celui-ci reçoit la nouvelle que le capitaine anglais s'était de nouveau rendu maître de son navire, pour le terrasser ensuite par des émotions contraires : « Jamais Robinson ne fut plus agité qu'il l'était actuellement par le transport de sa joie. Tantôt, il montait sur la colline, se prosternait, levait ses yeux vers la voûte étoilée et rendait grâce à Dieu de lui avoir enfin procuré le moyen de sortir de son île déserte. Bientôt il redescendit, embrassait son cher Vendredi, ne parlait que de Hambourg et commençait à emballer ses effets. C'est dans cette agitation qu'il passa la nuit, sans penser un instant à prendre quelque repos. Dès la pointe du jour, ses regards furent tournés et fixés du côté où le vaisseau était à l'ancre... Ciel ! se peut-il ?

quel effroi ! — il voit, à n'en pouvoir douter, que le vaisseau a disparu : il pousse un cri et tombe » (1). Immédiatement, Campe ajoute son inévitable réflexion morale : « Robinson nous montre ici, par son exemple, combien les hommes, même les plus imparfaits, doivent être attentifs à ne point se laisser maîtriser par leurs passions. S'il ne se fût pas d'abord livré à une joie immodérée, il ne serait point ensuite tombé dans un chagrin excessif, qui obscurcit entièrement sa raison » (2).

En effet, tout le récit n'est qu'une longue série d'incidents propres à fournir à l'auteur les sujets de ses plates et ennuyeuses dissertations. Quelquefois, le père s'arrête brusquement au beau milieu de l'histoire dans la partie la plus émouvante pour renvoyer la suite au lendemain ; et cela afin de supprimer toute curiosité malsaine et d'inculquer aux enfants l'habitude de vaincre l'impétuosité de leurs désirs. Pareillement, après leur avoir promis de les conduire le lendemain à Travemunde et quand cette promenade projeté a remué les esprits au plus haut point, le père annonce, au moment du départ, qu'il fallait remettre la partie et se rendre au travail ; et la raison ? c'est uniquement pour enseigner la patience et l'empire sur soi-même. C'est ainsi que Campe montre la nécessité du renoncement volontaire, pour préparer l'enfant aux renoncements forcés auxquels, devenu homme, il devra se résigner.

Comme c'était à attendre d'un livre de morale, Campe proteste énergiquement contre l'effusion inutile du sang et l'on voit son Robinson se tirer d'affaire sans porter atteinte à la vie de ses semblables. Dans ses combats avec les Caraïbes, il essaie de leur sauver la vie en versant du vin dans leurs blessures. Les matelots révoltés qui débarquent dans l'île, sont maîtrisés par la ruse ou par des moyens énergiques, sans que Robinson ait cru nécessaire de les fusiller, et le capitaine reprend ensuite possession de son navire par les mêmes procédés.

(1) T. II, p. 365.

(2) T. II, p. 367.

L'histoire se termine d'une façon qui diffère absolument du récit original. Le père de Vendredi, à qui Campe a donné le nom de Jeudi arrive dans l'île avec les dix-sept Espagnols avant le départ du navire anglais, et le capitaine les ramène en Europe. Avant de quitter son île, Robinson exhorte les six révoltés anglais laissés comme colons, à la concorde, au travail et surtout à la piété ; puis, on met à la voile. Mais, le pauvre Jeudi meurt en route et, pour comble de malheur, quand le vaisseau arrive à l'embouchure de l'Elbe, il est pris dans une tempête et submergé dans les flots. Avec beaucoup de difficultés, les survivants arrivent à Cuxhaven. De retour à Hambourg, après une absence de douze ans, Robinson trouve son père encore en vie. Cependant, il n'a point l'esprit vagabond et la passion des voyages qui caractérisent l'ancien Robinson. Il ajoute l'exemple aux préceptes qu'il donne aux jeunes gens qui écoutaient le récit de ses aventures ; avec son fidèle Vendredi, il se fait apprenti menuisier. En peu de temps, ils sont passés maîtres dans ce métier et le reste de leur vie s'écoula dans « une piété pure, sincère et active ».

Malgré la similitude du sujet, on voit une grande différence entre les deux *Robinsons*. Defoe met en scène son héros qui raconte lui-même ses aventures ; ce procédé donne évidemment beaucoup d'intérêt au récit et il est beaucoup plus favorable à l'effet dramatique. Chez Campe, c'est le père qui raconte l'histoire, et les enfants l'écoutent et l'interrogent. C'est le père également qui commente les aventures de Robinson et qui mêle à son récit toutes ses vues personnelles sur l'éducation, la morale ou la religion. C'est le père qu'on entend d'un bout à l'autre de l'histoire, de sorte que c'est lui qui en est le véritable héros, ce n'est pas Robinson ; et, dans le père, c'est-à-dire Campe lui-même, s'incarne la nouvelle pédagogie inaugurée par Basedow et les philanthropinistes. Ainsi, le livre de Campe est un roman à thèse et une œuvre de propagande. En ordonnant par son testament qu'il fût imprimé à sa mort, une édition spéciale de son *Robinson*,

à deux mille exemplaires, pour être distribué gratuitement aux enfants pauvres, Campe montra qu'à ses yeux cet ouvrage était le type de la littérature enfantine telle qu'il la concevait.

Quand on pense au succès extraordinaire qu'a eu ce livre à la fin du dix-huitième siècle, et dans les premières années du dix-neuvième, on se rend compte difficilement des raisons de cette vogue. En Allemagne surtout, où l'esprit de discipline librement consentie et l'asservissement de la volonté individuelle sont devenus une caractéristique nationale, le livre de Campe fit immédiatement fortune, et les centaines d'éditions qui ont paru depuis, n'ont fait qu'accentuer cette popularité, tandis qu'à peine une dizaine d'éditions de l'original fut vendue pendant le même laps de temps. Son succès en France fut considérable (1), mais en Angleterre, il fut reçu avec moins d'enthousiasme, peut-être parce qu'il y rencontra un concurrent du même genre, mais de provenance indigène (2). D'après un critique anglais, c'était cette préoccupation didactique, frisant l'absurdité (3), qui poussa les jeunes anglais de ce temps à s'aventurer sur mer et leurs sœurs aînées à s'enfuir n'importe où, à « Gretna Green », de préférence, si les circonstances leur étaient favorables (4).

(1) Jusqu'en 1813, il parut d'après la bibliographie Ullrich et le catalogue de la Bibliothèque Nationale, 38 éditions ou réimpressions du *Nouveau Robinson* dont la plupart imprimées hors de France. Mais l'apparition du *Robinson suisse* lui enleva sa popularité et à partir de ce moment jusqu'en 1874, on ne compte que neuf éditions du livre de Campe. Une nouvelle traduction de Gérard, publiée cette année lui valut encore quatre réimpressions. Par contre, dans la même période (1874-1909) il parut 26 éditions, au moins, du *Robinson suisse*.

A son tour le *Nouveau Robinson* fut refondu par Bouillon en 1838 et le récit en forme de dialogue fut remplacée par une narration suivie, mais déjà Blanchard avait donné en 1836 une édition où un grand nombre des dissertations morales de l'original sont supprimées. Comme indication que l'ouvrage de Campe avait perdu de sa faveur en France, il suffit de signaler un nouveau remaniement de l'ancienne version, paru en 1843, qui s'inspira aussi de Rousseau et dont nous parlerons tout à l'heure.

(2) *Sandford and Merton* par Thomas Day, London, t. I, 1783, édit. comp. 1784; traduit en français en 1786.

(3) « Didactic run mad » (Goodrick, A-T-S, *Robinsonaden*, *Blackwood's Magazine*, mai, 1908).

(4) « It was this kind of thing that made boys of twelve in

Il est à supposer que le grand mérite de *Robinson Crusôé*, quoique signalé par Rousseau, ne fut reconnu par ses contemporains que du moment où le livre fut remanié par Campe, parce que, dans la période de vingt ans qui sépare l'*Emile* du *Nouveau Robinson*, sept éditions seulement de l'original parurent en français (1). Par contre, tel fut le succès de la version de Campe, dans les vingt dernières années du siècle, qu'elle fût réimprimée quinze fois en langue française (2). Dans la même période, on note neuf éditions de l'original (3) parmi lesquelles figure celle de Pancoucke. On ne s'étonnera donc pas que la concurrence que se faisaient ces deux livres eût sa répercussion sur le théâtre contemporain ; en effet, quatre pièces sur le sujet de Robinson parurent vers cette époque (4).

Pourtant, les journaux français se sont très peu occupés du livre de Campe. Le *Mercure de France* y consacre quelques lignes, et constate qu'il a eu beaucoup de succès (5). Fréron, dans un long article, déclare que l'auteur est entré parfaitement dans les idées de Rousseau : « Il faut l'avouer, ce Jean-Jacques, à travers toutes ses erreurs et tous ses paradoxes, avait d'excellentes idées » (6). Le critique croit que Campe a fait de *Robinson*, déjà fort intéressant, un livre très utile aux jeunes lecteurs et qui pourrait, dans bien des cas, remplacer tous les autres. Il trouve que, partout,

that day, run away to sea, all for the good of the empire, though they knew it not, and their sisters run in all directions — to Gretna Green at the best of times ». (Goodrick, *Idem*).

(1) Quatre éditions d'Amsterdam (1763, 1764, 1770 et 1775), Francfort et Leipzig (1769), Neuchâtel (1776) et Paris (1768).

(2) D'après la bibliographie Ullrich, la presque totalité en parurent hors de France : Hambourg (1779, 1781, 1784), Francfort (1787, 3^e édit. 1788, 1794), Berne (1787, 1794), Brunswick (1787, 1793, 1797), Fribourg en Suisse (1788), Basle (1788) et Paris (1783, 1785).

(3) Londres (1784), Paris (1787 et 1796), Liège (1796), Dampierre (1797), Nîmes (an III), Paris (an VIII, deux édit.) et Berne (1799).

(4) *Robinson Crusôé dans son île*, comédie d'Arnault, 1787 ; *Robinson Crusôé*, mélodrame de Girard, an VIII ; *Robinson Crusôé*, mélodrame de Pixérécourt, an XIV ; *Robinson cadet*, vaudeville de Simonnin et Guesdon, an XIV.

(5) 1785, mai.

(6) *Année littéraire*, 1785, t. V.

l'instruction, l'agrément et l'intérêt marchent de front ; « c'est le livre le plus utile que l'on puisse mettre entre les mains de l'enfance et de la jeunesse ».

D'autre part, l'éditeur d'une adaptation rivale, l'*Histoire corrigée de Robinson Crusôé* (1), est très sévère pour l'ouvrage de Campe, tout en louant les corrections que Feutry avait apportées dans le style de l'ancienne traduction. Il rappelle aussi que le fatras dont Rousseau se plaignait, existait plutôt dans les idées et que Feutry n'avait rien fait pour corriger ce défaut. Puis, il sévit impitoyablement contre les mêmes excès dans le *Nouveau Robinson*. « Et quant au fatras, dit-il, ah ! c'est bien autre chose que dans l'ancien ! La force de la vérité m'entraîne à dire qu'il m'a fallu du zèle et même du courage pour aller jusqu'à la fin. Croirait-on que ce *Nouveau Robinson* soit épuré quand on saura que la partie historique que l'auteur a traitée, ne contient que 500 pages dans l'ancien et que, dans le nouveau, elle en contient près de 800, même format, même caractère ! ».

L'auteur de cette nouvelle adaptation se réclame, lui aussi, de Rousseau, et il prétend avoir donné une édition conforme aux désirs du philosophe. Seulement, il a pensé qu'il ne fallait pas faire arriver Robinson trop brusquement dans son île, et il a tenu à conserver ses premières aventures, parce qu'elles ont, dit-il, quelque chose de piquant et d'instructif.

Bien qu'il déclare avoir rendu le style de l'original beaucoup moins diffus et avoir écarté toutes les réflexions insignifiantes, il ne peut résister, ainsi que Montreille, à rendre son récit plus pittoresque en y ajoutant des détails qui ne sont pas dans le texte de Defoe. Par exemple, le père de Robinson « avait le corps enveloppé dans une robe de chambre à fleurs rouges et bleues, et ses cheveux blancs couverts d'un bonnet de velours noir » (2). Et encore, en parlant du chevreau que Robinson essaya d'élever, il donne le

(1) Paris, an. III. L'auteur en est inconnu. La préface d'une réimpression du livre de Montreille de 1807 parle de Feutry et de l'auteur de *Robinson corrigé* ; il ne nomme pas ce dernier.

(2) P. 21.

détail intéressant mais inédit que « de temps en temps mon chien le léchait et avait pour lui beaucoup de complaisance » (1). Mais, c'est surtout en peignant l'étonnement et la joie de Robinson à la vue du blé miraculeux qu'il donne libre cours à son imagination : « Je me jetais à terre ; mes lèvres n'osèrent pas se porter sur ces épis mêmes ; et j'avoue que je baisai dix fois la terre qui en couvrait les racines. Il n'y en eut pas un qui ne reçut ainsi mon hommage. Je contemplai ces épis pendant une heure entière ; ma main tremblait en les touchant, et je les arrosais de mes larmes. O Nature, Nature !!! » (2). Quel travestissement de l'original ! que Saint-Hyacinthe rend fidèlement, du reste : « Cette idée (que Dieu avait fait croître ce blé miraculeusement) toucha mon cœur jusqu'à faire couler les larmes de mes yeux ».

Cependant, tout bien considéré et malgré les prétentions de l'auteur, son adaptation n'est pas bonne ; elle ne garde pas la mesure. Les premières aventures du héros, avant son naufrage, sont très peu abrégées, et ce n'est qu'à partir de ce moment que commencent les *corrections*, lesquelles, d'ailleurs, ne sont pas toujours heureuses. Ainsi, les changements opérés dans l'âme de Robinson, pendant sa maladie, sont très imparfaitement décrits : « Les paroles que j'avais entendues en songe, de la bouche de mon père, vinrent à mon secours. Le scélérat seul doit craindre la mort parce qu'il laisse après lui une mémoire livrée à l'opprobre et à l'ignominie. L'honnête homme, au contraire, qui a bien vécu, qui a été utile à sa patrie, qui a été bon mari, bon père, vit d'âge en âge dans le cœur de ses concitoyens. Sa patrie reconnaissante décerne à sa cendre les honneurs dus à ses vertus : l'histoire fidèle transmet ses actions à la postérité, à laquelle le ciseau, le burin, le pinceau transmettent aussi son image » (3). Certes, il faut avouer que ces platitudes n'ont pas beaucoup de rapports avec les tortures physiques et

(1) P. 136.

(2) P. 138.

(3) P. 148.

morales de Robinson et ne représentent aucunement l'impression que firent sur son esprit l'apparition de l'ange vengeur et les conseils salutaires de son père. Ce sont plutôt les paroles sonnantes et le style pompeux des orateurs de la Révolution que nous donne ici l'auteur (1).

Comme pour les autres adaptations, la conclusion du récit diffère foncièrement de celle de Defoe. Vendredi est nommé gouverneur de l'île et reste seul avec trois des révoltés anglais. Robinson raconte sa seconde visite à la colonie où il trouve Vendredi avec son père et les Espagnols établis dans la forteresse. Il retourne ensuite en Angleterre et vit tranquillement dans sa famille.

On ne s'étonne pas que le *Nouveau Robinson*, si goûté à son apparition, ait suscité des imitations dont les auteurs sont obsédés, à leur tour, par le même désir d'instruire. Le traducteur d'une des plus réussies de ces imitations (2), en témoignant du succès qu'a obtenu l'ouvrage de Campe, déclare qu'un écrivain allemand, son émule, avait pensé qu'il manquait à ce livre une suite qui présentât plus de faits, plus de connaissances positives, et complétât, par conséquent, l'utilité du premier. « C'est ce qui l'a engagé à faire voyager une seconde fois Robinson, non pas dans une île inconnue, imaginaire et déserte, mais dans des contrées peuplées et célèbres, dont il étudie les productions, les lois, les mœurs et le caractère des habitants ».

A la mort de son père, Robinson, à l'instigation de Vendredi, fait un voyage en Angleterre. Après un séjour de cinq semaines à Londres, ils se dirigent vers

(1) On trouve des propos semblables dans le mélodrame de Girard cité tout à l'heure. Peut-être est-il aussi l'auteur de ce *Robinson corrigé*!

(2) Il est paru en Allemagne en 1803: *Robinson des Jüngerer Beschreibung seiner Reise nach Otaheiti und den Südseeinseln, ein nützliches Lesebuch für die Jugend nach Campe's Lehrart bearbeitet*, Altona, avec une *Zweite vermehrte und verbesserte Auflage*, Magdeburg, 1814. Nous n'avons pu préciser en quelle année ce livre fut traduit en français, mais la cinquième édition est de 1820 et elle porte le même titre que l'ouvrage de Campe: le *Nouveau Robinson*, etc. La bibliographie Ullrich donne aussi les traductions suivantes: hollandais 1807 et polonais 1827.

l'Océan Pacifique pour débarquer à l'île d'Otahiti, but de leur voyage. On nous décrit la traversée qui est interrompue à Rio de Janeiro parce que la plupart des hommes de l'équipage souffraient du scorbut.

Dès le commencement du livre, on remarque que les préoccupations didactiques de Campe sont ici accentuées, mais au lieu d'être dirigées du côté moral, cet enseignement prend la forme de dissertations sur la géographie et l'histoire naturelle des régions par où l'on passait. A ce point de vue, on peut considérer cet ouvrage comme un des précurseurs du *Robinson suisse*. Avec ces digressions ennuyeuses qui interrompent la marche de l'histoire — six pages, par exemple, sont consacrées à l'otarie, suivies immédiatement d'un examen, en cinq pages, des symptômes du scorbut et des mesures à prendre pour combattre ce fléau — il n'est pas étonnant que la suite du *Nouveau Robinson* n'ait pas eu le même succès que le livre de Campe. Comme dans celui-ci, le récit est souvent suspendu, à l'endroit le plus émouvant, et les enfants, quoique fort inquiets sur le sort de leur ami Robinson, renoncent volontairement à satisfaire leur curiosité.

On trouve aussi intercalé dans le récit un aperçu très détaillé des découvertes des premiers navigateurs dans les mers du sud (1), accompagné de longues citations prises dans leurs voyages et surtout dans les itinéraires de Wallis et de Cook. On voit bien que, suivant la tradition du dix-huitième siècle, la géographie est utilisée dans ce livre comme un moyen d'élargir l'esprit, car, à cette époque, les descriptions des pays étrangers contenaient autant de dissertations morales que d'observations scientifiques.

Il est évident que le récit de ces aventures apocry-

(1) On peut se demander pourquoi Robinson avait choisi comme but de son voyage l'île d'Otahiti. C'est, sans doute, que l'attention du public venait d'être attirée vers cette île merveilleuse. « Les îles de l'Océanie étaient l'asile du bonheur, de toutes les vertus primitives : Otahiti, la nouvelle Cythère rappelait les merveilles de l'âge d'or ». (Léon Fontaine, *Le théâtre et la philosophie au XVIII^e siècle*, 1878, p. 129). Voir aussi A. Lichtenberger. *Le socialisme au XVIII^e siècle*, 1895, et G. Chinard, ouvr. déjà cité.

phes de Robinson n'est qu'une espèce de cadre pour les réflexions multiples de l'auteur et qu'en se servant ainsi du nom de notre héros, il a voulu profiter de la grande vogue dont jouissaient les livres de Defoe et de Campe. Du reste, sa narration contient très peu d'événements et cet ouvrage a plutôt l'air d'un livre de morale qu'un roman, ce qui le rend extrêmement ennuyeux. Pourtant, le but de l'auteur est manifeste : c'était de placer les deux héros dans une situation où ils seraient livrés à leurs propres ressources, et, cette fois, non pas sur une île déserte, mais dans un endroit où il y aurait d'autres hommes dans les mêmes conditions.

La fourberie des commerçants qui avaient fourni leur équipement de colon, est cause que nos voyageurs se trouvent dans le dénûment voulu par l'auteur. A Londres, ils s'étaient munis de quatre grands coffres pleins d'outils et d'ustensiles de toute sorte, mais, dès leur arrivée à Otahiti, ils constatent qu'on les a trompés et que les coffres ne contiennent que des pierres et du sable. Cette perte fâcheuse non seulement les gêne beaucoup, mais elle porte atteinte à leur réputation et à leur bonne foi auprès du chef qui les a reçus dans sa famille. Cependant, on leur permet de séjourner dans l'île et de construire une maison, opération très facile pour eux, grâce à leur adresse dans ce métier et à quelques outils qu'ils avaient eu la prévoyance de placer dans une valise. Le terrain qui entoure leur habitation est défriché et, en attendant la récolte qui devait les nourrir, c'est la chasse qui fournit leur subsistance ainsi que le moyen de faire le troc avec les indigènes.

Il est intéressant de remarquer que, si l'auteur n'invoque pas, comme Campe, le nom de Rousseau, il ne lui est pas moins redevable des idées développées dans son livre ; car, dans une lettre qu'il envoie à un ami de Hambourg par un navire qui fait escale dans l'île, il dit que son existence constitue un état mitoyen entre l'indépendance des sauvages et la civilisation européenne et que cet état convient parfaitement à un

homme de la nature tel que lui, que rien n'est plus agréable que la pensée qu'on peut fournir facilement à tous ses besoins sans emprunter le secours d'autrui, enfin, que les habitants de l'île sont les plus heureux de la terre et qu'ils ne connaissent pas la dissimulation. Donc, il n'est pas étonnant que l'auteur laisse ses colons à Otaïti ; leur retour à Hambourg sera raconté, nous dit-il, dans un volume supplémentaire.

On a vu, tout à l'heure, comment le livre de Campe, après une vogue qui dura une trentaine d'années, avait dû céder le pas en France au *Robinson suisse* et à l'ancienne version. La cause de cette défaveur se trouve, sans doute, dans les trop fréquentes leçons de morale qui déparent cet ouvrage. En 1843, un auteur anonyme reprit la situation imaginée par Campe et donna une adaptation (1) qui prétendait, comme le *Nouveau Robinson*, se cantonner dans les limites prescrites par Rousseau, mais où sont retranchées les réflexions si longues et si souvent hors de propos, que l'écrivain allemand y avait introduites.

Dans sa préface, l'auteur se plaint de la façon dont les enfants, dans le livre de Campe, interrompent la narration pour demander l'explication des termes employés, d'où il résulte une lenteur dans le récit qui déplaît à la vivacité française, laquelle ne peut « s'acomoder d'un ouvrage dont la lecture exige le flegme germanique ». Pour cette raison, il évite la forme du dialogue. Il dit aussi que Campe n'est pas très heureux en inventions, et il cite la manière extraordinaire dont celui-ci pourvoit de feu son héros, tandis que lui, emploie un procédé qui ne sent aucunement le miracle et qui permet à son solitaire de profiter de la fermentation du foin humide. Il fait remarquer que les lamas dont Campe a peuplé son île, ne se trouvent que sur les hautes montagnes du Pérou et qu'ils n'ont pas de bosses. Il s'attaque aussi à la faune et à la flore mal

(1) *Le Robinson industriel, histoire semée de détails sur la botanique, sur la physique, la géographie, les arts industriels, l'histoire naturelle, etc.* Par ***. Paris 1843. Ce livre eut trois réimpressions dont la dernière (1862) fut revue par l'abbé Laurent.

définies que produit l'île du solitaire de Defoe : « l'auteur, dit-il, ne nomme ni un animal ni une plante qui appartienne au pays où son île est située. Il ne voit que des espèces d'osier, des espèces de saules, des espèces de lièvres, des espèces d'éperviers ». Par contre, il nous assure avoir fait les recherches les plus exactes pour ne placer dans l'île de son Robinson que les productions des régions de l'Amérique centrale.

Le « Robinson industriel » est le fils d'un négociant de Bordeaux et il part avec un camarade pour la Martinique. Les premières aventures du héros de l'ancienne version sont supprimées comme dans le récit de Campe, et la façon de présenter les autres incidents n'est pas celle employée par l'auteur allemand. Ainsi, le vaisseau naufragé qui fournit au solitaire les moyens d'augmenter son bien-être, échoue contre les rochers de son île avant l'apparition de Vendredi. Par conséquent, la condition matérielle de Robinson n'étant pas pareille à celle du sauvage, la situation absurde et même burlesque du souverain en face de son esclave que nous avons remarquée chez Campe, n'existe plus ici.

En outre, il semble que l'absence de toute réflexion, soit d'ordre philosophique comme dans l'original, soit d'ordre moral, comme dans le récit de Campe, a forcé l'auteur, non seulement à utiliser tous les événements racontés par Defoe, mais même à en ajouter d'autres.

Cependant, cette histoire est loin d'être une simple adaptation comme celles que nous avons déjà examinées, bien que, dans la première partie où Robinson est seul, elle suive d'assez prêt le récit de Defoe. Le solitaire, par exemple, se guérit de la fièvre avec du tabac, il perd la notion du temps pendant sa maladie, il est emporté hors de la vue de son île par un courant pour être ramené par un autre. Mais, malgré ces ressemblances, le remaniement a été si complet qu'il a fait perdre à ce livre l'air de vraisemblance qui constitue le grand mérite de l'original. Ce n'est plus le Robinson que nous connaissons : homme ordinaire, qui raisonne peu, d'esprit plutôt borné, tout dépourvu de

génie et dont les seules qualités sont la patience, l'assiduité et la résignation. Le solitaire qu'on nous présente ici, avec ses artifices grotesques pour effrayer les sauvages, rappelle trop « l'Aventurier français » (1) ; il est trop ingénieux et il fait des prodiges d'invention dans les arts mécaniques. Il suffit de signaler le moulin et le tamis actionnés par une chute d'eau qu'il avait imaginés pour moudre et pour vanner son blé et qu'il avait construits au moment où ses ressources étaient des plus modiques.

Ce qui nous frappe surtout dans cet ouvrage et qui est également une caractéristique de « l'Aventurier français », c'est l'optimisme et la bonne humeur du héros. « Ainsi, dit l'auteur dans sa préface, au lieu de remplir de ses lamentations les trois quarts du livre comme l'ancien Robinson, il aura montré tout ce que peut faire une âme vigoureuse qui, dédaignant de vaines plaintes, puise, dans l'adversité même, le courage et la force de triompher ».

De l'examen que nous venons de faire des différentes adaptations de *Robinson Crusoé*, il ressort que l'idée prédominante des éditeurs était de rendre le livre plus propre à être mis entre les mains des enfants. On a vu comment ils avaient retranché le « fatras » dont Rousseau se plaignait, en ne conservant que la partie qu'il jugeait utile pour son Emile et qui pouvait servir de commentaire au système d'éducation naturelle préconisé par le philosophe.

Le récit devait commencer, d'après Rousseau, au naufrage de Robinson près de son île et se terminer à l'arrivée du navire qui l'en tire ; tout le reste devait être écarté comme inutile au développement de son idée philosophique. Mais on peut objecter à ce jugement que si les premières aventures étaient supprimées, le livre, ainsi tronqué, perdrait son caractère d'œuvre vivante, malgré la situation extraordinaire de Robinson, qui ne serait plus que le héros didactique d'une

(1) *L'Aventurier français ou Mémoires de Grégoire Merveil*, Paris, 1782.

froide étude, incapable de passionner les esprits. Par contre, Defoe nous peint un caractère bien défini, et il nous fait assister au développement graduel de cette nature inquiète et aventureuse.

Quelques critiques vont plus loin même que Rousseau et trouvent qu'à son point de vue trop exclusivement moraliste, l'histoire perd de son utilité à l'apparition de Vendredi, et que l'éducation du sauvage n'a rien à voir avec les problèmes qui se présentent à Robinson tant qu'il est seul (1). Pour ces critiques, l'histoire devait être un récit des luttes du solitaire, d'abord contre la nature, pour lui arracher sa subsistance et la faire contribuer à sa conservation et à sa délivrance ; ensuite contre lui-même et ses mauvais instincts. Mais puisqu'un tel livre renfermé dans ce cadre étroit ne serait autre chose qu'un traité sur « l'homme de la nature », sous forme d'allégorie, il est permis de douter que la situation du héros serait aussi intéressante pour les enfants que le récit tel que Defoe nous l'a donné.

En tout cas, il n'y a pas la moindre indication que Rousseau lui-même ait voulu supprimer toute la partie qui regarde Vendredi. Ce livre, dit-il, « sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile », et les auteurs des différentes adaptations ont eu soin de conserver ce double caractère. Ils tiennent à nous montrer que la partie philosophique du livre est fournie par les leçons de patience, de persévérance et de confiance en Dieu qui s'en dégagent, en nous rappelant en même temps que l'homme est ordinairement l'artisan des peines et des calamités qui fondent sur lui et dont il accuse sans cesse la destinée. D'autre part, le côté humain et social, qui est aussi le plus dramatique, manquerait

(1) Cf. l'appréciation de *Robinson* par Eusèbe G... (P. A. Eusèbe Girault de Saint-Fargeau) dans la *Revue des Romans*, Paris, 1839, p. 247. Eusèbe dit que le seul défaut qu'on puisse reprocher à ce livre, c'est que l'intérêt devient presque nul aussitôt que Robinson n'est plus seul. « Dès que Vendredi et bientôt après, deux autres personnages viennent partager son sort, l'aider de leurs bras et de leur industrie, on devient presque indifférent au reste de ses aventures. L'intérêt finit entièrement à la délivrance de Robinson ».

au tableau sans la présence de Vendredi, et l'on a pu remarquer que les enfants, soit dans la vie réelle, soit dans les livres, qui jouent au Robinson, conservent toujours ce rôle.

Nous avons montré que les adaptations de Feutry et de Montreille sont plutôt des éditions abrégées de l'ancienne traduction, et que, seul, ce dernier s'est conformé, bien qu'imparfaitement, aux conditions posées par Rousseau. Mais ni l'un ni l'autre n'étaient obsédés par les préoccupations philosophiques du maître au même degré que Campe, et il fut réservé à celui-ci d'appliquer à la lettre les préceptes du philosophe.

Son point de départ était la constatation que le Robinson de Defoe, muni des instruments d'Europe, jouissait d'un bien-être relatif, tandis que lui, Campe, place son héros dans la condition du sauvage et en fait un vrai « élève de la nature », sauf qu'il le laisse conserver ses souvenirs de la vie civilisée.

Si les premières adaptations furent motivées par le désir de donner une édition épurée du roman, le but de Campe était d'en faire un livre de morale suivant le goût du siècle. Son désir était d'instruire plutôt que d'amuser, et nous avons vu comment cette préoccupation le poussa à changer complètement le caractère de l'œuvre et à fausser l'état d'esprit du héros. Cependant, la vogue extraordinaire de cet ouvrage qui nous paraît maintenant fade et ennuyeux, montre bien qu'il répondait aux besoins de cette époque. Cette popularité amena des suites dans le même genre, mais l'original, arrangé et imité à son tour, continué à jouir de la même faveur qu'autrefois auprès du public allemand d'aujourd'hui.

CHAPITRE IV

ROBINSON CRUSOÉ ET LE ROMAN DU XVIII^e SIÈCLE.

On ne trouve pas au XVIII^e siècle, en France, les nombreuses imitations qui, en Allemagne, en Autriche et même en Hollande, suivirent de près l'apparition du roman de Defoe. Dans ces pays chaque province, plusieurs villes mêmes et différents corps de métier ont donné leur nom à des imitations plus ou moins bien inspirées de l'original (1). Chaque petit état allemand voulut avoir son *Robinson* spécialement composé à son intention. En effet, ce genre de littérature était si répandu en Allemagne qu'on lui a donné le nom de *Robinsonades*. En Angleterre, également, la fortune extraordinaire du roman ne manqua pas de susciter des imitations (2) dont plusieurs, traduites en français, eurent du succès. Mais si, en France, cette influence ne se fit pas sentir immédiatement et d'une façon aussi claire, cependant, les fréquentes allusions au *Robinson Crusoé* dans les romans de l'époque témoignent de la grande influence indirecte que le livre de Defoe a dû exercer dans ce pays.

On sait que, dans le roman d'aventures de ce temps les corsaires figuraient souvent, avec le récit des aventures plus ou moins fantastiques qui arrivaient au héros, mais plus fréquemment à l'héroïne pendant son esclavage dans les pays barbaresques. Et s'il ne faut pas considérer Defoe comme le créateur de ce genre, l'on peut dire, au moins, qu'il a beaucoup fait pour lui donner un air de vraisemblance et de réalisme qu'il ne possédait guère avant lui.

(1) Voir Hettner, *Robinson und die Robinsonaden*, Berlin, 1854, et Ullrich, *Robinson und Robinsonaden*, ouvr. déjà signalé.

(2) Voir l'intéressante étude de Mlle Zora Prica, *Defoe's Robinson Crusoe und Robert Paltock's Peter Wilkins*, Budapest, 1909.

Mais, vers le milieu du siècle, ce qui frappait surtout les lecteurs, c'était l'isolement romanesque de Robinson, plutôt que ses aventures chez les Maures ou ailleurs. Comme M. Texte (1) l'a bien montré, ce fut presque une tradition chez les romanciers de faire séjourner leur héros sur une île déserte, et il cite notamment le *Philosophe anglais* de l'abbé Prévost et le séjour dans deux îles successives que fait Saint-Preux dans la *Nouvelle Héloïse*. Mais si la mode était ainsi aux naufrages et aux îles désertes, il faut bien se garder de trop exagérer sur ce point l'influence de *Robinson Crusoé* et de vouloir la remarquer justement dans tout ouvrage où le héros fait un séjour plus ou moins prolongé dans une région inhabitée. Une existence solitaire, comme, du reste, le naufrage ou une révolte de l'équipage qui en était le plus souvent la cause, figurait communément dans les romans à tendances utopiques et philosophiques (2), ou bien dans les récits de voyages authentiques antérieurs à l'époque de Defoe. D'autre part, certains critiques se refusent à admettre « que Robinson ait introduit en France le goût des îles désertes et des relations de voyages » (3). Cependant, sans aller jusqu'à nier absolument l'influence de notre roman à cet égard, on peut constater que ce goût devint très prononcé à partir de 1730, et nous croyons que la vogue de l'œuvre de Defoe y a contribué pour une grande part (4).

(1) Ouvr. cité, p. 151.

(2) Par exemple: l'*Histoire des Sévarambes* (1677), *Voyages de Jacques Sadeur* (1692) et *Voyages et aventures de Jacques Massé* (1710).

(3) G. Chinard, ouvr. cité, pp. 83 et 250.

(4) A titre documentaire, nous citons quelques romans — en dehors de ceux que nous allons examiner plus en détail — où il est question d'un séjour sur une île déserte ou d'une existence solitaire quelconque: *Les Voyages et aventures du capitaine Robert Boyle, avec la relation du voyage, du naufrage et de la conservation miraculeuse du sieur Castelnau*, etc., Amsterdam 1730; *Les femmes militaires, relation historique d'une île nouvellement découverte... par le C. D...*, Paris 1735; *Le solitaire espagnol ou Mémoires de don Vérasque de Figueroas, par le sieur P. B.*, Leyde 1738; *L'infortuné français ou les Mémoires et aventures du marquis de Courtanges, traduit de l'anglais*, Londres et Paris, 1752; *Le soldat parvenu ou Mémoires et aventures de M. de Verval, dit Bellerose, par M. de M...*, Dresde, 1753; *Mémoires du Chevalier*

Par contre, il ne faut pas chercher chez Robinson le goût de la solitude et l'amour de la nature qui se trouve exprimé dans la littérature de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Pour lui, son séjour involontaire était une peine imposée par le destin, et sa préoccupation constante était de rendre sa condition aussi supportable que possible. Comme Defoe lui-même, Robinson est un être social, d'esprit éminemment positif, et quoi qu'on nous raconte, par exemple, que Defoe s'adonnait volontiers aux travaux du jardinage, nous ne voyons pas, cependant, dans son tempérament l'amour de la solitude et de la nature sauvage dont l'âme de Rousseau est si fortement imprégnée. On ne trouve rien, chez Defoe, de comparable aux tableaux exquis des paysages suisses et savoyards et qui prouvent à quel point l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* a su apprécier les merveilles de la nature. Defoe n'était ni paysagiste ni naturaliste, et à peine trouve-t-on chez lui une description détaillée de l'île qui fut pendant si longtemps la prison de son héros et dont la richesse tropicale n'aurait pas manqué d'inspirer la plume d'un Rousseau. *Robinson Crusoé* ne nous semble point « l'hymne de la vie sauvage » que Philarète Chasles y voit, car ce n'est pas le goût d'une vie errante ou le désir d'explorer l'inconnu que Defoe a voulu inculquer. Son but était plutôt de démontrer chez son héros la faculté de s'adapter à un milieu quelconque, de limiter ses désirs, d'arracher à la nature, par un travail assidu, sa subsistance,

de Berville ou les deux amis retirés du monde, Paris, 1763; *La Voix de la Nature ou les aventures de Madame la marquise de...* par Madame de R. R., Amsterdam et Paris 1763. *Histoire des Galligènes ou Mémoires de Duncan*, Amsterdam et Paris, 1765; *La destinée ou Mémoires de lord Kilmarnoff*, traduit de l'anglais de Miss Woodwill par M. Contant Dorville, Amsterdam et Paris 1766; *Histoire d'Amande*, écrite par une jeune dame, Paris, 1767; *La République des Philosophes ou l'Histoire des Ajavoiens*, Genève, 1768; *L'infortuné ou Mémoires de M. de ...*, Amsterdam et Paris 1768; *Les Effets des Passions ou Mémoires de M. de Floricourt*, Londres et Paris 1768; *Le Nagzag ou Mémoires de Christophe Rustaut, dit l'Africain*, Amsterdam et Paris, 1771.

Il faut ajouter qu'il y a à peu près de tout dans cette liste : des romans d'aventures, des romans sentimentaux et même des romans utopiques comme l'*Histoire des Galligènes* et *La République des Philosophes*.

et généralement de se tirer d'affaire par son ingéniosité. Voilà, nous semble-t-il, les caractéristiques qui ont valu à cette œuvre sa grande popularité, œuvre dont le réalisme est tel que le lecteur est amené à se mettre, pour le moment, à la place du héros, à s'intéresser à ses moindres actions, à se réjouir avec lui quand ses projets ont réussi et à se désoler quand ils n'aboutissent pas. Ce sont les mêmes sentiments qui avaient porté le colon de l'Ohio, signalé plus haut, à se reconforter de son travail laborieux de la journée par la lecture de son *Robinson* où il puisait, en même temps, un soutien et un encouragement pour le lendemain.

Dans cet exposé sommaire, nous avons essayé de définir l'influence que *Robinson Crusé* a pu exercer sur le roman en France et d'en indiquer les limites. Nous allons maintenant passer en revue quelques romans où des traces en ont été relevées, soit par les contemporains de ces auteurs, soit par la critique moderne. Cette influence se manifeste de deux façons. On la trouve quelquefois dans la conception générale du sujet, laquelle est empruntée, dans ses grandes lignes, à notre roman. D'autres ouvrages, au contraire, contiennent seulement des allusions à ce livre, soit dans leurs préfaces, soit dans le texte même, sans que, pour cela, l'on puisse les considérer comme des imitations.

Parmi les livres qui répondent le mieux à cette double influence, directe et indirecte, il faut citer le *Solitaire anglais* (1). Dans sa préface, l'éditeur anglais prétend traiter avec mépris le roman de Robinson, parce que ce récit serait fictif et il cherche à profiter ainsi de sa réputation pour lancer son propre ouvrage. Il nous

(1) ou *Aventures merveilleuses de Philippe Quaril*, par M. Dorrington, traduit de l'anglais, Paris, 1729 (Rotterdam, 1728), réimprimé en 1787 dans les *Voyages imaginaires* de Garnier qui le déclare la meilleure des imitations de *Robinson Crusé*, quoique très inférieur à son modèle. L'original parut à Londres sous le titre *The Hermit* en 1727 et il eut jusqu'à dix réimpressions. L'auteur en est inconnu; il s'est contenté de signer P. L. On ne connaît pas, non plus, le traducteur français, mais l'éditeur Garnier le croit étranger parce que, dit-il, « nous y remarquons que notre langue lui est peu familière ».

dit, en effet, que « depuis quelques années il a paru en Angleterre divers livres dans l'espèce desquels on pourrait bien confondre celui-ci. Tels sont *Robinson Crusôé*, *Moll Flanders* et le *Colonel Jack*... Mais on ferait tort au *Solitaire anglais* de le ranger dans cette classe ». Il nous explique ensuite que son livre n'est pas aussi rempli d'histoires plaisantes que ceux qu'il vient de citer et « qu'il ne s'y trouve pas un seul mot qui ne soit conforme à l'exacte vérité ».

On nous raconte comment Dorrington retrouva Quarll dans une île qui, comme celle de la colonie mystérieuse du *Philosophe anglais*, était presque inabordable, à cause des rochers à pic qui l'entouraient de tous les côtés. Les voyageurs voient s'approcher un vieillard, suivi d'un compagnon étrange qui se trouve, vu de près, être un singe dont Quarll a fait son domestique. Le propriétaire fait alors à ses visiteurs les honneurs de son île et leur montre, entre autres curiosités, la grotte où ses prières du soir sont répétées par ce qu'il appelle son « chœur invisible », c'est-à-dire, par l'écho merveilleux de l'enceinte des rochers. Pendant que ses hôtes se restaurent par un repas copieux qui dépasse tout ce qu'ils attendaient des ressources limitées de l'île, le solitaire leur raconte ce qui restait à ajouter aux mémoires de sa vie. A leur départ, il en remet le manuscrit à Dorrington, pour que son histoire soit donnée au public. Lui-même, contrairement à Robinson dans un cas semblable, refuse de profiter de cette occasion pour mettre un terme à son séjour dans une île où il fut jeté cinquante ans auparavant.

Ces mémoires fortement imprégnés, dans la première partie, de l'esprit picaresque, nous montrent la vie mouvementée de Quarll à Londres et dont les péripéties ressemblent beaucoup à celles du jeune Jack du roman de Defoe (1).

Quarll, cependant, n'est nullement un criminel; il est plutôt la victime de son imprudence et de ses mauvaises fréquentations. Il nous fait le récit de ses quatre

(1) *The history of Colonel Jack*, London, 1722, cité par l'auteur dans sa préface.

mariages et des difficultés inextricables où il se trouve engagé par les poursuites en justice et les vexations de toute sorte qui s'ensuivent. Son procès à Newgate, sa condamnation à mort et la grâce qui lui est enfin accordée à condition qu'il quitte le pays, tout cela est raconté longuement et remplit 120 pages, soit le tiers du volume.

Le récit de son naufrage n'offre rien de particulier; mais les procédés qu'il emploie pour se nourrir et se loger, nous rappellent l'existence précaire de Selkirk plutôt que la condition relativement supportable de Robinson Crusoé. En effet, l'auteur a largement puisé dans le récit de Selkirk, car, dans l'histoire de Thomas Jenkins, racontée pendant le voyage de retour de Dorrington en Angleterre, nous trouvons les mêmes arbustes à piment dont le solitaire de Juan Fernandez se servait pour assaisonner ses aliments. Jenkins avait également la même façon d'attraper les chèvres à la course et la même difficulté que Selkirk à s'habituer à la nourriture d'Europe quand il est recueilli à bord d'un navire.

Les ressources de Quarll sont beaucoup plus limitées que celles de Robinson Crusoé; comme outils, il n'a que son couteau et une hache. Cependant, malgré l'éloge que fait Garnier de cet ouvrage, l'on n'y trouve pas le même air de vraisemblance qui a valu à l'œuvre de Defoe sa grande popularité. De plus, il n'y a rien de plus prosaïque que le récit des sept fèves et des trois petits pois que Quarll plante, dans l'espoir qu'il en aura bientôt une moisson abondante, récit qui ne peut se comparer au passage où Robinson raconte la manière quasi miraculeuse dont il s'approvisionne de blé et de riz. Toutefois, la modicité des ressources de Quarll ne l'empêche pas de se pourvoir, de la façon la plus ordinaire et la plus banale des outils et des ustensiles dont il a besoin. Il se fait, par exemple, des tonneaux pour ses salaisons avec des planches qu'il a sauvées du vaisseau naufragé, ce qui constitue un prodige que Robinson, avec toute son ingéniosité et ses moyens supérieurs, n'a pu accomplir. Cette facilité d'exécution nous rappelle le solitaire dont la vie est

décrite par Marivaux (1). Mais les tableaux que nous donnent ces auteurs, ne font nullement sentir ce que la vie, en de telles conditions, suppose de difficultés vaincues et d'efforts accomplis.

Quoique l'auteur anonyme ait le sentiment de la nature plus développé que Defoe, quelques-unes de ses descriptions, cependant, manquent de précision et tiennent du mysticisme dont la nature de Quarll est si fortement imprégnée. Tel le monstre à la gueule sanglante qui sort de la mer et lui lance des regards terribles quand il veut se jeter à l'eau, désespéré, parce que les premiers êtres humains qu'il voit depuis quinze ans, s'éloignent, empêchés d'aborder dans son île par les nombreux rochers qui entravent la navigation.

D'autre part, on trouve des faiblesses dans la composition du récit dont les différentes parties manquent de proportion. Par exemple, des épisodes d'importance capitale, comme le débarquement des sauvages et la descente que firent chez Quarll deux matelots français pour piller sa maison pendant son absence, sont racontés en deux paragraphes successifs, comme si l'auteur s'était subitement avisé qu'il fallait présenter des diversions de ce genre. Une autre faiblesse à signaler, c'est la façon sommaire dont il raconte le séjour de dix ans que fit chez lui un jeune mousse et qui contraste vivement avec l'histoire détaillée de la vie que Robinson et Vendredi mènent en commun pendant trois ans. Il existe aussi des invraisemblances sur lesquelles nous n'insistons pas; entre autres et pas des moindres, l'impossibilité pour un être humain de vivre seul pendant cinquante ans sans devenir fou ou, au moins, sans perdre sa langue. Les relations de Quarll avec les animaux qui habitent son île, sont également à noter. On voit que ce qu'il nous dit à ce sujet, est tout de fantaisie quand on fait le rapprochement des deux manières

(1) *Les effets surprenants de la sympathie*, 1713. Le solitaire de Marivaux voulait donner de la soupe à de pauvres sauvages malades, mais il n'a ni feu, ni marmite, ni viande. Que faire? pour lui pas de difficulté! Il tue des oiseaux à coups de flèche, pétrit quelques mottes de terre avec de l'eau pour en faire un vase qu'il fait sécher au soleil, et une heure après, le bouillon est prêt.

dont chaque héros traite ses bêtes et surtout si l'on pense aux rapports naturels de Robinson avec les siennes. Que deux singes de races différentes le visitent pour solliciter son intervention dans une dispute occasionnée par le partage de quelques fruits tombés des arbres, nous semble du domaine de la fable, même si l'on accepte comme vraisemblable le dressage savant et merveilleux de Beaufidèle.

Les réflexions de Quarll dans sa solitude sont semblables à celles de Robinson. Comme lui, sa condition pitoyable est accentuée par de fréquents songes. Or, on sait le rôle que jouent les songes dans la vie de Robinson. Dans le *Solitaire anglais* ce mysticisme est plus évident et le récit des rêves de Quarll constitue une véritable allégorie de l'histoire de l'époque. Par cette façon symbolique, il est renseigné sur plusieurs grands événements qui s'étaient passés en Europe depuis son départ. Il assiste aux guerres de Louis XIV et aux querelles en Angleterre entre la Haute et la Basse Eglise ; la réunion de l'Ecosse avec l'Angleterre lui est ainsi signalée.

Le souvenir de ces songes ne le quitte jamais et toute son existence en est dominée. De solitaire, il se fait ascète. Il pense à ce qu'il serait devenu si on ne l'avait pas grâcié, et il veut consacrer le reste de sa vie à la prière et à la contemplation. Cet esprit de piété et d'abnégation ne se trouve pas chez Defoe; pour cela, il faut remonter au *Simplicissimus* (1) que notre auteur a sans doute connu, car Quarll a beaucoup de ressemblance avec le héros de Grimmelshausen. Par suite de cet état d'esprit que l'auteur s'efforce de mettre en relief en insistant, comme l'on a vu, sur l'esprit picaresque de sa vie antérieure, Quarll ne semble pas éprouver la même horreur de la solitude qui obsédait Robinson. Même quand il se trouve abandonné par le jeune Français qui lui avait tenu compagnie pendant si longtemps, il ne se désespère pas. Enfin, rien ne montre mieux cet

(1) 1669, traduit en anglais en 1670, d'après M. Aitken, (préface de *Robinson Crusoe* 1895), mais en 1688, suivant une indication de la presse contemporaine (annonce de l'éditeur Baldwin).

esprit de résignation que son refus de quitter son île : « Quand je devrais être l'empereur de l'univers, je ne vous suivrais pas, et vous même, vous cesseriez de m'en presser, si vous saviez combien je mène ici une vie heureuse et tranquille » (1).

De cet examen sommaire du *Solitaire anglais*, on voit que ce roman n'est nullement une plate imitation de *Robinson Crusoé*. Cependant, il y a dans les deux livres des situations pareilles, et la manière dont Quarll organise sa vie ressemble assez aux moyens employés par le héros de Defoe, qu'on peut dire que l'auteur a subi, dans une certaine mesure, l'influence de cette œuvre.

A son apparition, le livre fut bien reçu par le public, comme en témoignent les deux éditions parues à un très court intervalle (2). Même en 1783, on le trouve cité de façon qui prouve qu'il restait toujours bien connu (3). La *Bibliothèque des romans* (4) en donne un long compte-rendu où il est parlé, du reste, de la mort de Charles I^{er}, et de quelques personnages historiques, tel que Monmouth, Cromwell et Charles II, mais ces allusions ne figurent point dans le texte. De plus, l'aperçu que nous donne ce journal des scènes mouvementées auxquelles Quarll aurait assisté dans ses rêves, est quelque peu romanesque.

Plusieurs critiques ont vu dans le *Philosophe anglais ou histoire de M. Cleveland* (5) de l'abbé Prévost, des indications de l'influence de *Robinson Crusoé*. M. Lebreton (6) dit que Prévost s'est souvenu de ce livre dont la vogue était grande et M. Schröder (7) déclare qu'il a dû le lire. Sa conception de l'existence solitaire que le misanthrope Lambert mène dans l'île Serrane — séjour qui, du reste, ne dure que quelques mois — serait tirée, d'après M. Texte (8) des souvenirs qu'il avait gardés

(1) P. 21.

(2) Le *Mercure de France* (fév. 1729) annonce que le *Solitaire anglais* se débitait avec succès chez Ganeau.

(3) La *Correspondance secrète* (de Métra) du 17 juillet parle du « roman de Philippe Quarle ».

(4) 1779, mars, p. 39.

(5) Utrecht et Paris, 1731.

(6) Ouvr. cité, p. 138.

(7) *L'Abbé Prévost*, 1898, p. 334.

(8) Ouvr. cité, p. 151.

du roman de Defoe. Nous sommes loin de contester ces affirmations, mais, à notre avis, l'influence dont il s'agit ici, comme c'est le cas également pour les *Aventures de Beauchêne* de Lesage, est plutôt indirecte et difficile à saisir.

On peut relever, cependant, quelques ressemblances entre les deux livres. Dans l'un comme dans l'autre, le héros n'est jamais content de son sort, et il disserte volontiers sur ses infortunes. Pendant toute sa vie et partout où il se trouve, Cleveland se lamente, à la caverne de Rumney, en France, chez les Abaquis, à l'île de Cuba chez son beau-père et à Saumur où il se retire. Il ne peut savourer le bonheur qui lui arrive, parce qu'il pense toujours à ce que la destinée pourrait lui réserver. Une autre ressemblance, c'est l'apparence de la vérité que Prévost, comme Defoe, sait donner à son récit par la richesse de ses descriptions naturelles et le sentiment de la couleur locale qu'on y remarque. Par exemple, la caverne de Rumney nous est décrite avec une minutie de détails qui prouve que l'auteur l'a fait d'après nature. D'ailleurs, il déclare dans sa préface qu'il l'avait visitée et il revient au même sujet dans le *Pour et contre* (1).

Pourtant, nous ne sommes pas d'accord avec M. Schröder quand il dit que Cleveland chez les Abaquis rappelle souvent Robinson dans son île, et que les deux écrivains se font de la vie et des mœurs sauvages une idée analogue. Or, tout ce que savait Robinson de la vie et des mœurs des sauvages, sauf leurs horribles festins qu'il avait vus de près, lui fut appris par Vendredi, et l'on ne peut guère rapprocher ces connaissances de seconde main des relations directes de Cleveland avec les Abaquis. D'autre part, si le tableau de la vie sauvage que nous fait Defoe, par la bouche de Vendredi, est éminemment réaliste, nous croyons que les efforts de Cleveland pour civiliser ses sauvages et en faire une société idéale, tiennent du romanesque et du sentimental. Rien n'est plus fantaisiste que son récit du « conseil des anciens » qu'il leur donne et où les

(1) N° 86.

femmes pourraient être élues au même titre que les hommes, si ce n'est ses tentatives de leur imposer un système militaire calqué sur des modèles européens.

Nous avons dit plus haut que la preuve de l'influence de *Robinson Crusoé* sur les *Aventures de Beauchêne* (1) n'est pas concluante. Parlant de ce roman, M. Texte dit que les critiques anglais (2) ont noté certaines ressemblances entre *Robinson* et le roman de Lesage, mais il ne pense pas qu'il y ait lieu de croire à une imitation. M. Lebreton, au contraire, y voit une certaine ressemblance, et il dit qu'il est bien visible que Lesage n'a pas écrit *Beauchêne* sans avoir lu *Robinson Crusoé*. On sait, d'ailleurs, qu'il l'avait lu, puisqu'il en a tiré une pièce pour le théâtre de la Foire.

Comme preuve de cette influence, M. Lebreton déclare, en parlant de la seconde partie du récit de *Beauchêne*, que le naufrage sur la côte d'Afrique et les scènes de cannibalisme sont « une plate imitation de *Robinson* ». (3). Or, ce naufrage n'est pas un naufrage dans le sens ordinaire du mot, puisque *Beauchêne* avec quelques compagnons, prisonniers comme lui des Anglais, fut abandonné sans armes, sans nourriture et presque sans vêtements dans une région déserte de la côte. Errant pendant quelques jours et en proie aux souffrances les plus atroces qui coûtent la vie à deux d'entre eux, ils arrivent enfin au Cap Corse, où ils sont recueillis par leurs compatriotes. Quand aux prétendues scènes de cannibalisme, il faut avouer que nous n'en trouvons pas. Tout ce qui peut donner lieu à cette supposition, ce sont les propos d'un des flibustiers que

(1) *Les Aventures de M. Robert Chevalier dit de Beauchêne, capitaine de Flibustiers dans la nouvelle France, rédigées par M. Le Sage, Paris, 1732.*

(2) L'avis de M. Saintsbury est cité (*Short History of French Literature*, 5^e édit Oxford, 1897), mais il faut noter que tout ce que dit le critique anglais, c'est d'appeler *Beauchêne* « à Defoe-like book ». Il est possible que M. Saintsbury pensait à d'autres romans de Defoe, par exemple, *Adventures of Captain Singleton*. Cependant, dans son livre, *Essay on French Novelists* (London, 1891), le même auteur, parlant de *Beauchêne* dit : « This work brings Lesage curiously near to Defoe, especially as in this, not less than in the English case, a ground work of actual memoirs is said or supposed to have existed » (p. 74).

(3) Ouvr. cité, p. 369.

nous rapporte Monneville (1). Ce moribond prie ses camarades de se servir de son cadavre pour prolonger leur propre vie, mais grâce au secours inattendu des sauvages amis qu'ils rencontrent bientôt après, ils ne se trouvent pas réduits à cette extrémité. Cet épisode nous semble loin des véritables scènes de cannibalisme décrites par Robinson.

Cependant, en rapprochant ces deux livres, mal composés, du reste, et écrits, l'un comme l'autre, dans un style vif et naturel, mais assez médiocre (2), l'on peut constater quelques ressemblances. D'abord, c'est le peu de place que tient l'étude psychologique des personnages. Lesage nous a décrit, de la manière la plus réaliste, les souffrances physiques de Beauchêne, mais son état d'âme nous paraît le même du commencement jusqu'à la fin de sa carrière. Malgré cette lacune, le portrait qu'on nous donne de ce loup de mer est si saisissant, qu'on dirait y voir l'un des flibustiers authentiques de cette époque. Or, ce sont justement ces deux caractéristiques, indifférence générale pour la mentalité des personnages jointe à un réalisme intense, qui donnent à ce livre l'air d'une véritable relation de voyages et qui en fait, comme l'a bien remarqué M. Léo Claretie (3) un roman fort approprié à la jeunesse. Et ce sont les mêmes raisons qui ont valu à *Robinson Crusôé* sa grande vogue auprès des jeunes lecteurs. Ici, comme chez Beauchêne, on trouve peu de traces d'une étude voulue et systématique de l'état d'esprit du héros, et si Defoe nous a montré l'évolution qui s'opère dans ses sentiments en face de ses infortunes, ce n'était pour lui qu'une préoccupation secondaire. On peut dire, en effet, que l'élément psychologique ne figure dans le livre que par hasard. Pour les jeunes générations, comme pour

(1) « Au nom de Dieu, que ma mort vous devienne utile. Ne périssez pas de faim de propos délibéré dans ces déserts pour deux ou trois jours de chemin qu'il vous reste à faire. N'épargnez pas ma chair; vous en pourrez manger dans un moment et emporter le reste » (t II, p. 292).

(2) Cf. M. Morillot (Petit de Julleville, *Hist. de la langue et de la litt. franç.*)

(3) *Lesage* (collection des classiques populaires), p. 196.

les premiers lecteurs, cette œuvre n'est autre chose qu'un roman d'aventures.

Mais le trait le plus frappant qui caractérise *Beauchêne*, c'est l'exotisme curieux des descriptions et les essais de couleur locale, poussés à un point jusqu'alors inconnu dans la littérature française. M. Lebreton a démontré que la soi-disant couleur locale qu'on trouve chez les écrivains de cette époque était le plus souvent « incolore ou d'un coloris faux » et, en général, « de quelque nationalité que soit le personnage il sent et pense à peu près comme un Français ». (1) Si l'on ne tient pas compte des efforts des missionnaires et des voyageurs pour ajouter un peu de réalisme aux descriptions qu'ils nous donnent des pays où ils avaient séjourné, on peut dire qu'avec *Beauchêne* se manifeste pour la première fois dans le roman en France une autre conception de la vie dans ces régions éloignées. Lesage nous donne des portraits de flibustiers pris sur le vif et des figures de sauvages dessinées avec fidélité et vigueur. De plus, le tableau de la vie quotidienne de ces personnages est orné d'une richesse de documentation géographique et ethnographique que seules nous fournissent à cette époque les relations de voyages authentiques. Cet exotisme tout nouveau a fait pour le roman d'aventures français ce que *Robinson Crusoé* avait fait pour ce genre en Angleterre, c'est-à-dire, lui a donné un air de réalisme et de netteté qu'il ne possédait guère avant Lesage.

Nous avons fait allusion plus haut au rôle unique que joue *Robinson Crusoé* dans le système pédagogique de Rousseau. Cet écrivain a démontré que l'existence solitaire de notre héros, livré à ses propres ressources, devait servir d'exemple à son Emile, et que les expériences de Robinson feraient les frais de nombreux commentaires et un sujet inépuisable pour les leçons de philosophie qu'il donnait à son élève. Nous ignorons à quel âge et dans quelles circonstances Rousseau avait pu lire le roman de Defoe. En tout cas, l'impression produite par cette lecture ne fut nullement passa-

(1) Ouvr. cité, p. 371.

gère ; comme dit M. Chinard (1), Rousseau eut, pendant toute sa vie « la nostalgie de l'île déserte », et chaque fois qu'il en eut l'occasion il « joua au Robinson ». Faute des documents indispensables, il serait oiseux d'essayer de préciser exactement cette influence. Tout ce qu'on peut faire, c'est de constater l'utilité matérielle et morale qu'il tira lui-même de la solitude et le goût de la vie champêtre qu'il chercha à inculquer à ses contemporains, en ajoutant l'exemple à ses préceptes. Il imposa également ce genre d'existence aux personnages de ses livres, et, de la *Nouvelle Héloïse*, ces sentiments s'infiltrèrent dans toute la littérature bourgeoise et sentimentale. Cependant, cet amour de la nature qui était une des principales manifestations de la révolution dans les idées qui s'effectuait à ce moment, ne se trouve pas chez Defoe, car ni son tempérament ni l'esprit classique de son époque ne le permettaient.

Dans son traité d'éducation Rousseau examine la situation de son élève en se plaçant au point de vue du solitaire : « Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venait à lui manquer ; qu'il examine la conduite de son héros, qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avait rien de mieux à faire, qu'il marque attentivement ses fautes et qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas » (2). Mais, comme contraste avec cette façon positive et pratique d'apprécier la vraie valeur de l'œuvre de Defoe nous avons dans la *Nouvelle Héloïse* une conception sentimentale du séjour (que fait Saint-Preux dans deux îles différentes : « J'ai séjourné trois mois dans une île déserte et délicieuse, douce et touchante image de l'antique beauté de la nature et qui semble être confinée au bout du monde pour y servir d'asile à l'innocence et à l'amour persécutés ;... Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point » (3).

Or, c'est justement ces rêves d'Utopie et cette manière d'idéaliser la solitude qui sont devenus la tradi-

(1) Ouvr. cité, p. 347.

(2) *Emile*, livre III, p. 507, édit. de Furne, 1846.

(3) 4^e partie, 3^e lettre.

tion que nous avons signalée plus haut. On ne nous parle point des difficultés de la vie quotidienne de ces solitaires et l'on ne nous raconte même pas toujours les circonstances qui les ont amenés dans leur île ni la façon dont ils réussissent à s'échapper de leur prison. Cette existence solitaire n'est, en général, qu'un épisode intercalé comme par hasard, ou bien pour donner au personnage l'occasion de s'épancher ; et cette manière fantaisiste d'envisager la situation est loin de l'esprit pratique qui caractérise le *Robinson Crusoé*. Par conséquent, il ne faut pas voir dans ces romans sentimentaux la moindre influence de l'œuvre de Defoe. Cependant, certains de ces livres n'appartiennent pas exclusivement au genre sentimental ; on y trouve aussi une part d'aventures où sont racontées, parfois avec de grands détails, les péripéties d'une existence à la Robinson.

On sait que l'apparition de l'*Emile* fut suivie d'une foule d'ouvrages où l'on cherchait à mettre en pratique les théories pédagogiques de Rousseau et à montrer la part que la nature devait prendre à l'enseignement de la jeunesse. Les auteurs de ces livres s'efforçaient de prouver, chacun d'une façon différente, que le mal provient de la société, et que seul, en face de la nature, l'homme est bon et heureux. Et si ces idées philosophiques préoccupaient fortement les écrivains, le public, de son côté, ne s'intéressa pas moins vivement à la découverte, dans les forêts de plusieurs pays, d'enfants sauvages qui furent rendus ensuite à la civilisation. Quelques-uns de ces ouvrages sont, comme l'*Emile* même, des traités d'éducation sous forme de roman, dont les plus célèbres peut-être sont l'*Elève de la Nature* de Gaspard-Guillard de Beaurieu (1) et l'*Homme sauvage* de Louis-Sébastien Mercier (2).

Or, le livre de Beaurieu, bien que compris par M. Ullrich dans sa bibliographie des robinsonades, n'est pas à proprement dire, une imitation de *Robinson*

(1) La Haye et Paris 1763. Cet ouvrage parut sans nom d'auteur. C'est Grimm qui, le premier, l'attribua à Beaurieu (*Correspondance littéraire*, déc. 1763).

(2) Paris 1767.

Crusoé et ne montre guère son influence. Il est vrai que l'avertissement du libraire rappelle que, d'après Rousseau, « le seul roman qu'un jeune homme dût lire, était *Robinson* », et qu'une grande partie de l'action se passe dans une île déserte où le héros est plus dénué de ressources que Robinson lui-même. Mais l'auteur se préoccupe beaucoup plus des premières sensations physiques de son élève et de l'éclosion de ses facultés intellectuelles, que de la façon dont il pourvoit à ses besoins matériels. A cet égard, « l'élève de la nature » mène une existence des plus précaires et pire que celle des peuplades les plus sauvages, car seuls, les besoins élémentaires de manger et de boire le préoccupent, avec la nécessité de s'abriter contre les intempéries des saisons. En effet, ce livre est à tel point une imitation de l'*Emile* que, dans l'édition de 1771, Beurieu se plaint qu'un libraire de province avait osé mettre le nom de Rousseau à une édition parue sans l'autorisation de l'auteur (1). De plus, accusé d'avoir imité la scène qui se passe entre Jean-Jacques, Emile et le jardinier Robert, Beurieu fait cette réponse : « Je conviens que c'en est une imitation; je conviens avec plaisir et reconnaissance que je prends pour maître l'auteur d'*Emile* et ici et dans tous les endroits où de grands motifs ne m'obligent pas de l'abandonner ». (2).

Quelques critiques anglais ont remarqué dans les *Hommes volants* (3) de Robert Paltock des traces de l'influence de *Robinson Crusoé* (4), mais il serait plus juste de dire avec Grimm que « c'est une bien mauvaise

(1) Dans les *Mémoires secrets* (de Bachaumont) on attribue la première partie à Diderot et la seconde à « une main étrangère » (1764, 8 fév.).

(2) T. III, p. 114, édit. de 1771.

(3) ou les *Aventures de Pierre Wilkins*, traduit de l'anglais, Paris, 1763, réimprimé dans les *Voyages imaginaires* de Garnier (t. 22 et 23). L'original parut à Londres en 1751 et fut traduit par Philippe Florent de Puisieux ; il eut une douzaine d'éditions dont la dernière en 1884.

(4) « It seems to be the illegitimate offspring of no very natural conjunction like *Gulliver's Travels* and *Robinson Crusoe* ». (*Monthly Review*, déc. 1751).

La *Retrospective Review* dans un très long article, apprécie la valeur de ce livre et y voit « its close resemblance and at the

copie de *Gulliver* de l'inimitable Swift » (1). Cet ouvrage, en effet, s'occupe beaucoup plus de l'utopie imaginée par l'auteur que de l'existence solitaire menée par Wilkins (2).

Si certaines ressemblances dans les détails (3) montrent que l'influence de *Gulliver* est considérable, cependant, la conception générale du livre de Paltock est entièrement différente, et l'élément satirique de Swift n'y trouve aucune place. Il est à remarquer que Paltock conçoit son état idéal d'une autre façon que celle employée par la plupart des utopistes. Au lieu de le trouver déjà établi et de se contenter de nous en décrire le fonctionnement, Wilkins, à l'invitation du roi, se rend dans ce pays et s'efforce de donner aux habitants les éléments de la civilisation européenne. Une caractéristique de ce livre, et qui se trouve également chez *Gulliver*, c'est l'emploi de quelques termes baroques que l'auteur aurait pris dans la langue de ses êtres sur-humains.

D'autre part, il y a une différence importante qui sépare les *Hommes volants* du roman de Defoe : l'esprit prêcheur qui est tout en évidence dans ce dernier, y manque complètement. L'auteur fait grâce à ses lecteurs des réflexions morales de Robinson et de l'examen sévère de sa vie passée, traits qui donnent un caractère particulier au livre de Defoe.

Nous avons constaté plus haut l'habitude que les romanciers de cette époque avaient prise de faire séjourner leur héros dans une île déserte. Dans le cas du roman sentimental, ce séjour peut être envisagé sou-

same time sensible inferiority to *Robinson Crusoe* » (1823, t. VII).

« This book is not so skilfully imagined as *Robinson Crusoe* to whom it owes not a little » (Gosse, *History of Eighteenth Century Literature*, 1906, p. 244).

« He (l'auteur) is treading in the track of Defoe » (Raleigh, *The English Novel*, 1894, p. 219).

(1) *Correspondance littéraire* 1763, fév.

(2) Le récit de cette partie de sa vie n'occupe que cinq chapitres sur 52.

(3) Par exemple, la manière dont les deux héros reviennent respectivement sur terre, après avoir quitté leur utopie, est la même. Wilkins, ainsi que *Gulliver*, tombe dans la mer, pour être recueilli par un navire de passage dans ces régions.

vent comme une espèce de pénitence destinée à racheter une conduite répréhensible. Cet aspect de la vie solitaire, c'est-à-dire le repentir, suivi du réconfort provenant de la méditation et de l'étude, figure dans *Robinson Crusoé* et surtout dans le *Solitaire anglais*. Il se manifeste aussi dans plusieurs romans du genre sentimental et notamment dans les *Mémoires du Chevalier de Kilpar* (1).

L'auteur nous parle dans sa préface de l'intention qu'il avait eue d'abord d'intituler son ouvrage le *Nouveau Robinson*, « mais ayant appris qu'il avait paru les années précédentes un livre sous le même titre, il s'est décidé d'autant plus volontiers à le changer que, si le chevalier de Kilpar passe, comme Robinson, quelques années dans une île, où la tempête l'a jeté, il y jouit de toutes les douceurs de la vie, avec une épouse chérie et un ami respectable; plan, comme on le voit, bien différent de celui de Robinson et tout autrement intéressant ». Il est question probablement du *Robinson* remanié par Feutry et qui avait paru deux ans auparavant.

C'est seulement dans le second volume que nous trouvons des souvenirs de *Robinson Crusoé*. Le chevalier, à bout de ressources, part pour les Indes dans l'espoir de rétablir sa fortune. Au large de la côte de Coromandel le navire est jeté hors de sa route.

Le récit du naufrage diffère quelque peu de celui de Robinson, car le chevalier est forcé de rester à

(1) *Traduits ou imités de l'anglais de M. Fielding, par M. D... M... U... D...*, chez Duchesne, Paris, 1768. M. Ullrich le cite autrement: *Les aventures ou la vie et les voyages du nouveau Robinson, chevalier de Kilpar, traduction libre de cet ouvrage anglais, attribué au célèbre M. Fielding*, Paris, 1768. Puisque cette édition ne porte pas de nom d'éditeur, c'est probablement une contrefaçon. D'après Quérard, l'auteur serait Louis-Laurent-Joseph Gain de Montagnac. Il paraît que Fielding, comme Steele, du reste, était si apprécié à l'étranger qu'on lui a attribué la paternité des ouvrages d'autres écrivains anglais moins connus; ainsi, on trouve: les *Aventures de Roderick Random*, traduites de l'anglais de Fielding, London et Paris, 1761.

Les *Mémoires du Chevalier de Kilpar* furent réimprimés en 1769, à Paris et aussi à Francfort et Leipzig, mais l'édition allemande est reliée avec l'abrégé de *Robinson* de Feutry.

bord après le départ de l'équipage dans les embarcations. La chance continue encore à le favoriser car, au lieu de se voir contraint d'improviser un radeau pour transporter à terre tout ce qu'il a pu sauver du naufrage, il trouve un petit canot attaché à la poupe et qui avait résisté à la tempête. Dans sa première cargaison se trouve un coffre plein de livres dont il nous parle longuement dans la suite du récit. Le sort du chevalier est plus supportable que celui de Robinson, car il réussit à enlever du navire tout ce dont il avait besoin : « Un heureux succès m'accompagne constamment; je me vis pourvu de tout ce qui pouvait contribuer à adoucir l'horreur de mon sort » (1). Il est évident que la situation du naufragé est trop favorable et l'histoire commence à manquer un peu de vraisemblance.

On se rappelle que Robinson repousse d'abord dédaigneusement l'argent qu'il a trouvé dans la chambre du capitaine, mais son bon sens pratique le lui fait prendre dans l'espoir qu'il pourrait avoir, par la suite, l'occasion de s'en servir. De même le chevalier, trouvant un petit coffre qui contenait dix mille guinées, hésite longtemps pour savoir s'il devait le prendre : « Que faire, en effet, de cet argent dans un désert; cependant par réflexion et dans l'incertitude d'être rendu quelque jour à la société, je m'en saisis ». (2).

Dans le choix d'un endroit où il puisse s'abriter, comme pour ses moyens de débarquement, il se trouve plus heureux que Robinson : « A un quart de lieue du rivage, s'élevait en amphithéâtre une colline arrosée par un ruisseau qui serpentait en descendant du sommet. Des bosquets d'arbres plantés çà et là, une grotte spacieuse taillée par les mains de la nature, dans le roc vif, au milieu de la colline; la vue de la mer qu'on découvrait dans un éloignement considérable, me firent choisir ce lieu pour y fixer ma demeure. J'étais à portée d'apercevoir les navires que le hasard amène-

(1) P. 19.

(2) P. 21.

rait sur cette côte » (1). On voit que sa grotte remplit toutes les conditions posées par Robinson, et cela, sans exiger les efforts pénibles que fait celui-ci pour rendre la sienne habitable.

A tous les égards, sa situation matérielle est supérieure à celle de Robinson et, dès le premier jour, il est pourvu des ustensiles et des outils que son prototype n'arrive à fabriquer qu'au prix d'efforts incessants et de nombreux insuccès qui, cependant, ne le découragent pas. Il trouve ainsi que ses ressources en blé sont si grandes qu'il se flatte de n'en manquer jamais. Il est clair que cette situation privilégiée enlève au récit, malgré l'affirmation de la préface, une grande partie de l'intérêt qui s'attache à *Robinson*.

Comme on pouvait attendre du héros d'un roman sentimental, le chevalier, complètement à l'abri des soucis matériels, se consacre aux occupations littéraires plutôt que manuelles. Son étude favorite était la géométrie, mais « j'y mêlais l'étude de l'histoire et de la philosophie. J'étais pourvu des meilleurs écrivains dans ces deux genres » (2).

Après une matinée consacrée à l'étude, il passait ses soirées dans la forêt où il se livrait à la chasse ou à la pêche. Il ne nous dit pas qu'il s'ennuyait dans sa solitude; nous trouvons, au contraire, que tout comme Robinson, il se console d'être privé de la société de ses semblables, car il ne voit pas les vices ni les crimes des hommes.

Au bout de trois ans de cette existence philosophique, il découvre dans son île deux autres naufragés qui se trouvent être sa fiancée, Mlle de Konisberg et son oncle, M. Bossant. Son étonnement est grand, car il supposait qu'ils avaient péri au siège de Berg op Zoom.

Il serait trop long de raconter comment la jeune femme s'était soustraite aux horreurs d'une ville prise d'assaut, pour tomber ensuite au pouvoir d'un officier dont elle avait pu heureusement déjouer les sinistres projets et comment elle fut hébergée chez un solitaire

(1) P. 21.

(2) P. 25.

philosophe qui fait, comme Rousseau, le procès de la société, et dont la conversation pendant leurs promenades dans la forêt, fournissait à tout moment quelque nouveau sujet d'instruction : « Une fleur, un oiseau, une pierre, un arbre, l'herbe qu'ils foulaient aux pieds, tout était pour lui matière à réflexion » (1). Point n'est besoin, non plus, de raconter comment elle est allée avec son oncle à Batavia pour essayer de réparer les revers de fortune qu'ils avaient éprouvés et enfin, comment en rentrant en Europe, ils sont jetés sur la même côte où se trouvait le chevalier.

Le récit de leur naufrage n'offre pas beaucoup d'intérêt. Ils sont venus à terre sur quelques planches que M. Bossant a pu réunir et attacher ensemble. Les voilà dénués de toute ressource, et pour comble de misère, ils n'ont pu trouver aucune épave de leur navire. On ne nous dit pas de quelle façon ils ont pu subsister pendant les quelques mois de leur pitoyable existence.

Maintenant qu'ils se sont retrouvés, l'union du chevalier avec Mlle de Konisberg, projetée depuis si longtemps et arrêtée brusquement par la guerre et par les infortunes nombreuses qui s'ensuivirent, est enfin consommée.

La vie que mène dans cette nouvelle Arcadie cette famille tant éprouvée, est consacré aux travaux champêtres. Aucune des commodités de la vie ne leur manque : « Après avoir supputé ce qu'il nous fallait de grain pour une année, nous trouvâmes que nous en étions pourvus pour dix ans, ce qui nous fit abandonner le dessein de semer, ne jugeant pas à propos de nous imposer un surcroît de travail sans doute inutile » (2). Que nous sommes loin ici de la vie laborieuse et précaire du pauvre Robinson ! L'existence paisible et philosophique de cette famille dont les soucis matériels sont complètement écartés et dont les seules préoccupations sont l'étude et la méditation, offre un contraste singulier et frappant avec la vie mondaine des milieux

(1) P. 124.

(2) P. 54.

européens, qui est flétrie en termes sévères par le chevalier.

Une fille lui est née, et la mère, se conformant aux principes de Rousseau, décide de la nourrir elle-même et se demande s'il est « vraisemblable qu'une étrangère, une femme de la lie du peuple, ait les entrailles d'une mère ! » (1).

Après dix ans, la provision de blé que le chevalier avait estimée suffisante, commence à manquer et il devient nécessaire de remuer la terre et de faire les semailles; mais combien ces travaux sont faciles quand on les rapproche des insuccès et des difficultés de toute sorte que rencontra Robinson. Le chevalier avait plusieurs instruments de labourage; à l'aide de ses livres d'agriculture et de ses observations sur le climat et sur la nature du sol, leur travail ne fut pas infructueux. Les dix sacs de blé qu'ils avaient semés leur en rendirent cents. Tout se fait sans la moindre difficulté, mais combien cette facilité même nuit à l'intérêt du récit!

Tels sont, dans les grandes lignes, ces mémoires que le *Mercur de France* (2) déclare pleins de sentiment. Nous avons essayé de montrer que l'influence prédominante qui s'y trouve, est celle du genre philosophique et moral inauguré par Rousseau plutôt que le réalisme de *Robinson Crusoé*, et cela, malgré certaines situations et certains incidents communs aux deux livres. Il nous semble, en effet, que l'auteur a voulu créer pour son Robinson une existence idéale, en appuyant surtout sur le côté sentimental de sa solitude et en pourvoyant à ses distractions intellectuelles autant qu'à ses besoins matériels; enfin, en réunissant autour de lui tous ceux qui lui sont chers, il comble son bonheur domestique. On peut dire aussi que cette petite colonie est le prototype des nombreuses familles naufragées, menant une existence à la Robinson qui ont figuré dans le roman depuis cette époque et parmi lesquelles celle du *Robinson suisse* est assurément le plus célèbre.

(1) Dans un troisième naufrage, son ancienne domestique fut jetée dans l'île.

(2) 1768, avril.

Quoique la plupart des écrivains du XVIII^e siècle aient dû lire *Robinson Crusoé* dans leur jeunesse, il y en a très peu, cependant, qui nous le disent eux-mêmes dans leurs ouvrages. En dehors de Rousseau, du voyageur De Brosses et des journaux de l'époque dont nous avons déjà parlé, il n'y a guère que Marmontel (1) et La Harpe qui, à la fin du siècle, nous ont laissé leur appréciation de ce livre. Cependant, dans une relation de voyages qui a plutôt l'air d'un roman (2), l'auteur parle de ses souvenirs de *Robinson Crusoé*. Il nous dit que la mère d'un de ses camarades au Collège de Beauvais à Paris, où il faisait ses études « lui prêta différents mémoires, parmi lesquels étaient ceux du P. Labat, les surprenantes *Aventures de Robinson Crusoé* et quantité d'autres de cette espèce », qu'il lut « avec une avidité insatiable ». D'après ce que nous dit le chevalier de ces ouvrages, il avait l'air de croire que le roman de Defoe, comme les *Voyages* de Labat, est une relation véridique, car il dit : « Je crus de bonne foi et à la lettre les auteurs sur leurs écrits;... j'étais bien éloigné de penser que des gens qui annonçaient dans leurs ouvrages vouloir instruire le public, fussent capables d'en imposer aussi grossièrement » (3).

(1) Wilson (ouvr. cité) relève l'observation suivante de Marmontel, sans d'ailleurs en donner la source : « *Robinson Crusoe* was the first book I ever read with pleasure, and I believe every boy in Europe might say the same thing ». Nous n'avons pu malheureusement trouver cette remarque dans aucune des œuvres de cet auteur et, autant que nous le sachions, nul critique français ne le cite. Il n'est pas hors de propos de donner également l'opinion d'Alphonse Daudet sur *Robinson Crusoé*. Nous en sommes redevables au *Westminster Review*, de décembre 1894 qui la cite dans un compte-rendu de la biographie de Defoe par M. Thomas Wright. Il s'agit apparemment d'un jugement exprimé dans un roman de M. Daudet : « If he were condemned to a long period of reclusion and were allowed only one book to read, he would choose *Robinson* ». Pas plus que pour Marmontel, nous n'avons pu réussir à vérifier la citation. Nous n'insistons pas ici sur les souvenirs de notre roman que M. Daudet évoque dans le *Petit Chose* (1868). Nous trouvons, du reste, le témoignage de l'influence que ces premières lectures ont exercée sur son enfance dans le livre de M. Ernest Daudet : *Mon frère et moi* (1882).

(2) *Voyages et aventures du Chevalier de...*, Paris et Londres, 1769.

(3) P. 3.

Il nous paraît difficile de croire que seule la lecture de notre roman (1) a pu créer chez Bernardin de Saint-Pierre l'état d'âme qui, se traduisant d'abord par un désir irrésistible de voyager, fit ensuite germer en lui le goût de l'exotisme et lui fit trouver son vrai rôle littéraire. M. F. Maury (2) nous montre, en effet, que cette influence fut aidée par un concours très propice de circonstances dont les principales étaient le voisinage de la mer et la fréquentation du jeune Bernardin avec les nombreux voyageurs du port. On peut dire même de lui qu'il avait hérité des traditions maritimes, car son oncle commandait un navire. Pour ce jeune Havrais, Robinson n'était pas du domaine des songes; le héros de Defoe s'incarnait dans les voyageurs qu'il connaissait et qu'il fréquentait. La vie mouvementée du solitaire représentait quelque chose de réel, et il voulait, à son tour, mener une existence pareille (3). Le roman n'était pas pour lui une œuvre littéraire ou philosophique mais « une page arrachée au journal d'un bord quelconque » (4). Il lui était facile, du reste, de réaliser ses rêves; il n'eût qu'à demander à ses parents la permission de monter à bord du vaisseau de son oncle, et voilà parti pour la Martinique notre voyageur, ayant à peu près le même âge que son héros.

Mais on nous montre ensuite la désillusion amère que produisit ce voyage qui contribua pour beaucoup, sans doute, à chasser de son esprit les impressions de ces premières lectures. Le mal de mer le prit dès le départ comme ce fut le cas pour Robinson, et son

(1) « C'est à la lecture de *Robinson*, à la fin du siècle, que sur les bords de la Manche, Bernardin de Saint-Pierre sent s'éveiller en lui la nostalgie des pays inconnus ». (J. Texte, ouvr. cité, p. 151).

« C'est lui (*Robinson Crusôé*) qui a éveillé la vocation de Bernardin de Saint-Pierre et a fait de lui un voyageur » (A. Lebreton. ouvr. cité, p. 363).

(2) *Bernardin de Saint-Pierre*, 1892, p. 6.

(3) Voir le récit fantaisiste mais plein de charme de ses expériences sur un rocher désert au large du Havre, par Mme Eugénie Foa, le *Robinson du Havre* (*Les petits poètes et littérateurs*), Paris, 1858.

(4) Maury, *idem*, p. 6.

enthousiasme se refroidit. « Cette longue course, entreprise comme une partie de plaisir, exigeait son genre d'occupations et de contraintes, menus détails de la vie maritime et dont ne parlent pas les livres d'aventures... Le débarquement à la Martinique fut une autre déconvenue : les passionnantes découvertes et les circonstances dramatiques ne surgissaient point au milieu des soucis mercantiles du déchargement et du rechargement. L'Amérique fit regretter l'Europe, et le retour fut encore gâté par l'impatience de l'arrivée » (1).

Il est probable qu'un des premiers livres qu'il ait lus, la *Vie des Saints*, a contribué à faire de lui un rêveur, en éveillant dans son âme l'amour de la solitude qu'il cherchait à satisfaire par de longues contemplations au bord de la mer. Ces méditations, sans doute, le rendirent capable d'apprécier, peut-être mieux qu'un autre, l'existence solitaire de Robinson (2). Cependant, il semble que ce fut la vie aventureuse de son héros, et non sa solitude, qui frappa le jeune Bernardin et qui produisit chez lui l'influence directe et immédiate que nous avons constatée. Mais ce goût pour la vie de marin était seulement passager. Quoiqu'il fit plus tard de longs et laborieux voyages à travers l'Europe, le souvenir des déboires résultant de sa première traversée de l'océan lui resta longtemps dans la mémoire, à tel point qu'en s'embarquant pour l'Île de France, il était, nous dit-on, « un peu timide devant la mer » (3).

Ainsi, l'influence de *Robinson Crusoé* n'ayant pas duré longtemps, il semble un peu exagéré de dire que cette lecture a éveillé chez lui sa vocation. En tout cas, nous croyons que d'autres romans d'aventures et surtout les récits véridiques des explorateurs auraient donné au jeune collégien la même envie de parcourir le monde. Nous savons, d'ailleurs qu'il se passionnait pour des relations de voyages.

(1) Maury, *idem*, p. 7.

(2) « Il rêvait à la vie des anachorètes dans le désert et se faisait de petits ermitages au milieu des chèvre-feuilles et des abeilles » (Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VI, p. 416).

(3) Maury, *idem*, p. 72.

La raison qui amena sa marraine à lui mettre entre les mains l'histoire de Robinson, provenait, nous semble-t-il, de l'absence presque complète d'une littérature destinée à la jeunesse. En dehors du *Télémaque*, il existait, à cette époque, très peu d'ouvrages de longue haleine à la portée des jeunes esprits, mais bientôt, grâce à l'éloge de Rousseau, *Robinson Crusoé* devait occuper une place toute spéciale parmi ce petit nombre de livres. Cette œuvre, au lieu d'être « le conseil de l'âge mûr », devint « l'amusette de l'enfance » (1). Or, la plupart des romans d'aventures de ce temps laissaient à désirer, surtout au point de vue de la morale, et cette considération, pour ne pas insister ici sur les leçons de toute sorte fournies par les expériences du naufragé, fait que *Robinson Crusoé* fut donné en pâture à la jeunesse de tous les pays. Mais c'est surtout l'existence aventureuse du héros qui fut tant goûtée et il ne paraît pas que le récit de sa solitude et les dissertations morales intercalées dans l'œuvre aient fait plus d'impression sur ces enfants que sur les jeunes lecteurs d'aujourd'hui.

Nous avons montré plus haut que le grand intérêt de *Robinson Crusoé* se trouve dans la solution heureuse que donne Defoe au problème suivant : comment le solitaire, en se servant des médiocres ressources à sa disposition, peut-il rendre son existence supportable et même se procurer quelques-unes des commodités considérées comme nécessaires à la vie civilisée. Or, le problème suppose deux conditions : d'abord, que le naufragé soit solitaire, c'est-à-dire, qu'il soit privé de tout secours humain, et ensuite, que la nature soit favorable à ce genre d'existence. La plupart des imitateurs de *Robinson Crusoé* écartent la première condition ; au lieu d'un solitaire, on nous donne des solitaires ; on nous raconte les aventures d'une famille ou d'une communauté menant une vie à la Robinson. Mais il n'y a qu'un seul cas où la vie menée en commun par plusieurs personnes offre un intérêt permanent :

(1) Maury, *idem*, p. 7.

c'est celui des malheureux abandonnés non seulement par leurs semblables mais aussi par la nature elle-même. Nous avons précisément cette situation dans le *Naufrage et aventures de Pierre Viaud* (1), et ici la seconde condition que nous avons formulée, fait défaut.

À proprement parler, cette histoire n'a pas la moindre ressemblance avec l'œuvre de Defoe; cependant, elle contient des événements si extraordinaires et si invraisemblables que Grimm a été amené à dire, quoique les contemporains en aient attesté l'authenticité, qu'il trouve « plus de candeur et de vérité dans le roman de *Robinson Crusoé* que dans le naufrage véritable de Pierre Viaud » (2).

Celui-ci et ses compagnons, lâchement abandonnés par un Indien qui devait les conduire au continent, se trouvent dans une situation désespérée, sur une île non seulement déserte mais en même temps stérile. Après une suite de malheurs qui réduisent la petite compagnie à trois personnes : le capitaine Viaud, Mme La Couture et un domestique nègre, ils arrivent à la côte américaine sans provisions et n'ayant pour se défendre qu'un couteau. Ici leur situation empire, car les coquillages qui les nourrissaient dans leur île, font maintenant défaut et, en outre, ils ont à lutter contre les ani-

(1) Bordeaux et Paris, 1770, mais il a dû paraître à la fin de l'année précédente, puisque le *Journal encyclopédique* de janvier 1770 donne la date 1769 et l'*Année littéraire* du 10 novembre 1769 consacre un long article à ce livre. C'est cette date, du reste, que cite la *France littéraire* de La Porte. Par contre, les *Siècles littéraires de la France* de Désessarts donnent, comme date de la première édition, 1768, date qui est reproduite dans plusieurs bibliographies, mais on a dû confondre ce livre avec un autre ouvrage du même auteur (Jean-Gaspard Dubois-Fontanelle): *Les Effets des Passions ou Mémoires de M. de Floricourt*, qui parut en 1768. Cependant, celui-ci, bien que contenant un naufrage, n'a rien à voir avec les aventures de Viaud. Quérard ajoute même que quelques éditions des *Mémoires de M. de Floricourt* portent pour titre: *Naufrages et aventures de Pierre Viaud*.

Le récit du capitaine Viaud fut réimprimé en 1770, 1772, 1780, dans les *Voyages imaginaires* de Garnier et en 1788. Il fut traduit en anglais par Mme Griffith en 1771, avec de nouvelles réimpressions en 1774, 1798, 1799 et une nouvelle traduction parut en 1814.

(2) *Correspondance littéraire*, mars, 1770.

maux sauvages.. En proie aux tourments les plus affreux, ils sont réduits à sacrifier le nègre et à se servir de cette chaire immonde pour apaiser leur faim, jusqu'à ce que le hasard leur donne l'occasion de tuer un caïman. Une de leurs plus grandes infortunes est de perdre une pierre à fusil, seul moyen qu'ils possèdent pour mettre le feu aux bûchers qui écartent les bêtes fauves pendant la nuit, mais ils la retrouvent après des efforts inouïs. C'est le récit de cette pierre à fusil perdue et retrouvée que Grimm a lu avec un grand intérêt, quoique les autres aventures lui aient paru également invraisemblables. Enfin, exténués par la faim et par la fatigue, et réduits au plus profond désespoir, ils sont recueillis par l'équipage d'un bateau anglais, après avoir suivi la côte pendant quatre-vingt-un jours.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que la plupart des romans qui ont subi l'influence de *Robinson Crusoe* ne citent pas directement cette œuvre. Parmi le petit nombre qui en parlent, et cela non seulement dans la préface mais dans le corps du livre, il faut citer l'*Aventurier français* (1), de Robert Martin Le Suire, dont Monselet parle dans *Les oubliés et les dédaignés* (2).

C'est la ressemblance physique entre deux frères qui ne se connaissent pas, avec les contretemps et les difficultés presque inextricables qui en résultent, qui fait les frais de ce livre où l'on nous raconte, à n'en plus finir, les espiègleries et les étonnantes aventures de Merveil. Le « traître » du roman est le marquis de Noirville qui se trouve, par la suite, être l'oncle du héros.

Merveil s'éprend de Julie, fille de Noirville qui le

(1) ou *Mémoires de Grégoire Merveil*, Londres et Paris, 1782. Une nouvelle édition en est parue en 1783 et deux autres en 1784 et 1785. Ce livre eut tant de succès que l'auteur y ajouta une suite qui parut en 1783 et qui contient aussi un naufrage, puis encore deux autres suites en 1785 et 1788, le tout formant un ouvrage en dix volumes. Il fut traduit en anglais en 1791.

(2) « Le Suire, un romancier qui a écrit un roman inouï, plein de réalités et de chimères, une merveille, un cauchemar, une mine : *L'Aventurier français* » (p. 294).

chasse incontinent de chez lui. Mais Julie reste fidèle à son malheureux cousin et les épreuves douloureuses par où doivent passer les deux amants, les humiliations et même les souffrances physiques que la jeune fille est appelée à subir dans sa famille, pour être enfermée ensuite dans un couvent où on la contraint à prendre le voile, le stratagème par lequel Merveil est amené à prononcer ses vœux de moine, les déguisements qu'il prend pour se mettre en rapport avec sa cousine, la façon dont ils s'échappent de leurs couvents respectifs et leur condamnations au cul de basse-fosse d'où ils réussirent encore à s'évader, toutes ces péripéties fantastiques sont dues à l'inimitié de Noirville et à sa poursuite acharnée des malheureux amants. On voit que ce livre est un amas de fictions romanesques comme il n'en existe guère, tant il est rempli de bizarreries et d'invéraisemblances.

C'est seulement dans le second volume que nous trouvons des souvenirs de *Robinson Crusoé*. Les projets néfastes de Noirville semblent sur le point de réussir et il croit se défaire définitivement de Merveil en l'envoyant aux Iles. Chemin faisant, le navire, jeté hors de sa route par une tempête, est pris par les corsaires, et tout l'équipage est jeté par-dessus bord pour être dévoré par les requins. Seul Merveil parvient à atteindre la côte où il se trouve dans une situation déplorable, nu et affamé, sur un rivage désert et stérile où il n'y avait rien à manger et où même l'eau douce faisait défaut ; comme il dit, il ne jouissait exactement que de l'air et de la lumière. Mais vers la nuit, il pleut et en recueillant un peu d'eau dans un trou qu'il fait dans le sable il réussit enfin à apaiser sa soif. Il a la chance également de trouver quelques coquillages sur le rivage. Dans ce désert, il manque aussi l'arbre qui permit à Robinson de passer la nuit à l'abri de tout danger et Merveil est réduit à coucher sur un amas de feuilles. A son réveil, il se voit couvert de neige et il est transi de froid. S'éloignant du rivage, il aperçoit des arbres dans le lointain et il arrive bientôt à un petit bois.

Son premier soin est de trouver le moyen de se chauf-

fer et plus heureux que le « Nouveau Robinson » de Campe, il réussit facilement à faire jaillir du feu à l'aide de deux morceaux de bois pourri, en les frottant l'un contre l'autre. En effet, tout ce que fait Merveil s'effectue sans la moindre difficulté (1) et l'on peut aller jusqu'à dire que cette partie du livre est une caricature de *Robinson*. Des fruits et une espèce de blé sauvage qu'il rend mangeable en le rôtissant, lui servent de nourriture, et il réussit à fendre l'écorce d'un palmier d'où découle une liqueur qui étanche sa soif. Ses premiers besoins satisfaits, il pense ensuite à se vêtir, et, apercevant de petites touffes de laine attachée aux buissons, il en ramasse une grande quantité qu'il mélange avec des feuilles. Ainsi il arrive, en collant le tout ensemble avec de la gomme extraite des arbres, à en faire une espèce de feutre dont il se confectionne un vêtement.

Pour conserver son eau de pluie et son vin de palmier il construit, comme Robinson, mais sans les succès fréquents qu'éprouva celui-ci, des pots d'argile qu'il fait cuire au feu. Comme mégissier, il réussit mieux que Crusoé, car, au moyen de l'huile d'un certain fruit, il prépare les peaux des bêtes qu'il abat, et en fait du cuir. « Je jouais ainsi au petit Robinson, nous dit-il, et le lecteur va craindre peut-être de se trouver enfermé vingt-huit ans avec moi dans une île, à l'instar de ce fameux voyageur anglais ; mais qu'on se rassure, je ne resterai pas si longtemps dans ma retraite ; j'y fus actif, et je ne m'appesantirai pas sur une situation qui, dans l'original, est fort intéressante, mais dont la copie ne peut se sauver que par une marche plus rapide et plus expéditive » (2).

Après plusieurs mois d'une existence nomade, il se propose de construire un vaisseau et malgré la difficulté que présente une telle entreprise, il en vient à bout avec

(1) P. 11, je ramassai du bois sec et des feuillages arides que j'allumai aisément ; p. 13, je fis aisément de la ficelle ; p. 14, je fis aisément du fil ; *ibid.*, j'abattis aisément du gibier ; p. 16, je trouvai peu d'animaux féroces et je vins aisément à bout de les détruire ; p. 17 (les moutons) à qui j'appris aisément à me suivre ; p. 25, je lançai (mon petit vaisseau) facilement à l'eau, etc...

(2) T. II, p. 15.

la plus grande facilité. Il arrive à créer les nombreux outils nécessaires et il construit jusqu'à un tour pour façonner ses instruments. Nulle difficulté ne l'arrête. « J'avais besoin de toile pour en former les voiles et pour m'habiller. Je vins à bout de composer un métier de tisserand » (1).

Toutefois ses travaux des arts mécaniques ne l'empêchent pas de cultiver la terre et toujours avec le même succès : « Je semai du grain dont je me fis de bon pain ».

Plus tard, il ajoute à ses autres états celui de serrurier ou plutôt d'orfèvre, car il découvre dans son île une mine d'or. Avec ce métal il se fait des ustensiles ordinaires et même un fusil. En effet, son génie d'inventeur ne connaît pas de bornes et bien que les outils perfectionnés lui fassent défaut, il parvient à confectionner une pendule en or, ce qui est bien extraordinaire, puisqu'il avoue qu'il n'en avait jamais examiné le mécanisme. Après ces tours d'adresse il n'est pas étonnant que les contemporains de l'auteur aient trouvé son ouvrage « un tissu d'extravagances dénuées totalement de raison et de vraisemblance » et le critique continue : « Merveil sait tout et ses connaissances profondes n'ont coûté rien à l'auteur » (2).

Au milieu de ces occupations mécaniques il brûle du désir d'écrire ses pensées et d'adresser des vers à sa Julie, mais le fait de manquer d'encre qui força Robinson d'interrompre son journal, n'empêche pas Merveil de s'exprimer par écrit. Il arrive à en fabriquer aisément. De plus, il grave sur les rochers et sur les arbres le nom de son amante, car, à la poésie, il joint l'art du graveur. Puis, il se fait artiste et sculpteur. Avec des couleurs qu'il extrait du sol, il fait un portrait de Julie ; il modèle aussi sa statue en terre qu'il reproduit plusieurs fois en plâtre, et il place ces statues dans différents endroits de son domaine. Il va même jusqu'à faire d'elle un portrait en miniature.

Mais, quoiqu'il consacre ainsi ses loisirs aux arts

(1) P. 19.

(2) *Année littéraire*, 1782 (t. IV).

d'agrément, il poursuit ses grands travaux de construction navale ; son bâtiment est terminé en moins d'une année, et cela sans les efforts pénibles et incessants que le canot modeste de Robinson lui a coûtés. En outre, le vaisseau de Merveil n'est pas construit de la même façon primitive que celui du solitaire de Defoe, laquelle consistait à creuser laborieusement un arbre abattu au prix de grands efforts. Merveille, au contraire, le construit avec des planches ; les ferrements qui les rattachent et les renforcent sont en or. Quand on pense qu'il fallait à Robinson 42 jours pour faire une seule planche, l'on ne s'étonne pas qu'après tant de preuves de l'ingéniosité merveilleuse de son héros, Le Suire se croit dans l'obligation de s'excuser, dans une certaine mesure, auprès de ses lecteurs : « Nos lecteurs de Paris, dit-il avec une malice charmante, qui savent tout, qui jugent à merveille de toutes les situations qu'ils n'ont jamais éprouvées, qui calculent parfaitement la portée de la nature dans tous les pays qu'ils n'ont pas vus, ces lecteurs, dis-je, décideront que je me vante de mille choses que je n'ai pu faire et de mille sensations que je n'ai pu connaître ; mais s'ils ne veulent pas me croire qu'ils se transportent dans la même solitude et la même situation que moi, et qu'ils voient alors ce que la nature et le besoin leur feront exécuter » (1).

Il faut remarquer aussi que Merveil n'a jamais les accès de découragement qu'éprouvait Robinson dans les premières années de sa solitude ; son tempérament est tout autre. Pour lui, le temps passe vite, et il ne s'ennuie guère le soir après le travail de la journée. Au clair de lune il montait sur une colline qui dominait la mer et au son d'une lyre qu'il avait confectionnée, il chantait les éloges de sa Julie.

Quand l'état de son navire est assez avancé, il le lance à l'eau avec la facilité qui lui était habituelle, bien qu'il fût assez grand pour porter sur son bord une petite embarcation. Pour Merveil la partie la plus difficile est de dresser les mâts, mais il en vient à bout au moyen d'une machine spéciale de son invention.

(1) P. 24.

De nouvelles aventures et de plus merveilleuses encore l'attendent, et le destin le conduit au pays des gnomes où tout est en or, mais où le pain fait défaut. Si le récit de la première partie de sa vie est du genre picaresque, il faut voir dans la description de cet étrange pays souterrain et dans les efforts qu'il fait pour donner à ce peuple les éléments de la civilisation européenne, un essai d'utopie comparable à celui que nous avons remarqué dans les *Hommes volants*. En effet, cette partie de l'*Aventurier français* montre, à la satire près, l'influence très marquée du *Gulliver* de Swift (1).

Mais l'utopie imaginée par Le Suire pour ses gnomes est trop fantastique et frise trop l'absurdité, surtout quand on voit le héros qui, de sa vie, n'a jamais reçu d'instruction, organiser un théâtre, en former les acteurs, écrire pour eux des pièces calquées sur celles qu'il a vu jouer en Europe, pourvoir à l'instruction des enfants et donner à ses administrés — car il épouse la fille du roi des gnomes — les premières notions de la peinture, de la sculpture, de la poésie, de la musique et des mathématiques. En effet, tous ces prodiges d'adresse et d'énergie, et tous ces événements inattendus dépassent, comme dit l'*Année littéraire* qui parle longuement de ce « moderne Robinson », tous les enchantements des livres de féerie. Et, continue le critique, « je n'imaginais pas qu'il y ait jamais eu, depuis qu'on noircit du papier, un monument plus frappant de déraison et de délire que l'*Aventurier français* ».

Pour se rendre compte de l'invraisemblance de cette histoire extravagante il suffit de la rapprocher du roman vécu de Defoe ou des récits sobres des Robinsons authentiques tels que Serrano, Guillaume l'Indien mosquito ou Selkirk qui, eux, sont venus à terre mieux pourvus des moyens de subsistance que Merveil. En effet, dans le peu de temps qu'il séjourne dans son île, il arrive, par son ingéniosité et grâce aux seules ressources de la nature, à un degré de bien-être auquel

(1) Toute la partie qui traite de la « France australe » nous semble une imitation de l'île de Babilary du *Nouveau Gulliver* de l'abbé Desfontaines, Paris, 1730

Robinson n'avait jamais aspiré pendant toute la durée de son existence solitaire.

Quoique l'*Année littéraire* n'accorde à « cet amas de folies » aucune utilité ni aucun but moral, il serait plus juste, à notre avis, de le regarder comme une parodie (1) des romans d'aventures en général, de la même façon que le *Don Quichote* est une caricature des romans de chevalerie et que le *Berger extravagant* de Sorel tourne en ridicule le roman pastoral de son temps. Nous avons montré avec quelle désinvolture Le Suire traite le *Robinson Crusoé*. D'autre part, s'il n'a pas la plume mordante de Swift ni la pénétration de cet écrivain, il essaie, du moins, de lui emboîter le pas. Quant aux aventures picaresques et bouffonnes de son héros, elles ont tout le piquant du *Román comique* ou du *Gil Blas*. Enfin, pour ce qu'il y a de fantastique et d'utopique dans les descriptions des régions mystérieuses visitées par le héros, nous croyons que l'*Aventurier français* ne le cède en rien aux autres voyages imaginaires que le dix-huitième siècle a produits en si grand nombre.

Aucune des imitations de *Robinson Cruséé* n'a été, à son apparition, si vivement critiqué que l'*Ile inconnue* (2), et très peu en ont eu tant de contrefaçons (3). Puisque plusieurs des journaux contemporains (4) ont

(1) Presque tous les noms propres de ce roman sont de formation pareille: Noirville, Orville, Loiville, Mirville, etc. Faut-il y voir simplement un effet de la composition hâtive du livre ou serait-ce une partie essentielle et voulue de la caricature?

(2) ou *Mémoires du Chevalier des Gastines*, recueillis et publiés par M. Grivel, des Académies de Dijon et de La Rochelle, Paris, Moutard, 1783. Réimpressions: 1784 (Moutard), 1804, 1806, 1812 (Briand), 1812 (Ledoux et Tenré), 1816 (*Idem*). Désessarts (*Siècles littéraires de la France*, 1800), cite les éditions suivantes: 1786, 1787 (Cuchet), 1793 (Bossange). La suite des *Mémoires* parut en 1787.

(3) Il est probable que les éditions de Ledoux et Tenré soient contrefaites, parce que celle de Briand contient une note de cet éditeur où il est dit que lui seul est le propriétaire de cet ouvrage et où l'on parle de poursuites contre les contrefacteurs.

(4) Voir le *Mercur de France* du 27 sept. 1783; le *Journal de Monsieur*, 1783, t. IV; la *Correspondance secrète* (de Métra), du 29 oct. 1783; le *Journal des Savants* de mai, 1784 et l'*Année littéraire* 1784, t. IV; enfin, l'éditeur des *Voyages imaginaires* (1787-1789) étudie cette question.

pris l'auteur à partie à cause de la ressemblance — dans le premier volume, au moins — de son ouvrage avec le *Robinson Crusoe* et qu'il a lui-même prévu, dans sa préface, ces reproches, il serait bon d'examiner comment et jusqu'à quel point l'*Ile inconnue* peut être considérée comme une imitation de l'œuvre de Defoe.

D'abord, l'auteur est le premier des imitateurs qui, du naufrage, fait la situation principale de son récit. Presque dès le commencement de son livre il jette ses personnages sur leur île, tandis que, dans les imitations précédentes, cette existence solitaire n'a été qu'un événement secondaire de l'histoire.

Le chevalier des Gastines s'embarque sur un vaisseau anglais pour suivre Eléonore d'Aliban qu'un père quelque peu tyran allait marier dans le Bengale au fils d'un de ses amis. A la hauteur des Iles Maldives, le navire échoue sur des rochers. Tout l'équipage pérît, mais le chevalier sauve la jeune femme au moyen d'un radeau.

Dans les coffres qu'ils avaient emportés ils trouvent de quoi se rafraîchir et, pour passer la nuit, le chevalier fait une hutte de branchages pour Eléonore et dresse une tente à côté pour lui-même. Son premier souci, le lendemain, est de visiter le lieu du naufrage et, comme Robinson, il observe le flux et le reflux de la marée pour en profiter dans ses voyages au navire échoué. Ce dernier contient plusieurs animaux domestiques qu'il réussit à sauver. La douleur d'Eléonore est augmentée par la découverte, sur le rivage, du cadavre de son père, à qui le chevalier élève un monument en pierre sur son tombeau. Pendant ce travail qui dure trois mois, il ne manque pas de visiter le navire naufragé pour en tirer tout ce qui leur est utile.

Or, il est évident que leur situation matérielle est plus favorable, même dès le commencement, que celle de Robinson. D'abord, étant deux, ils peuvent se consoler et s'enfr'aider. On voit ici, en écartant l'existence sentimentale menée par le chevalier de Kilpar et son épouse, la première esquisse d'une famille naufragée, projet qui se développe plus tard avec tant de succès

dans le *Robinson suisse*. Puis, leurs ressources sont beaucoup plus étendues et plus variées que celles du solitaire de Defoe, car ils ont du grain pour ensemençer la terre et des animaux pour former une basse-cour ; bref, ils sont à même de créer plus tard une communauté qui saura subvenir à ses propres besoins.

Les attentions assidues qu'a le chevalier pour sa compagne lui déplaisent, car elle veut laisser passer l'année du deuil avant de l'épouser. Il faut dire que, dans cette histoire, il règne la plus grande décence, contrairement à ce qu'on trouve dans l'*Aventurier français* qui manque souvent à la bienséance. Après leur mariage, cérémonie qui nous est décrite dans toute sa simplicité et sa solennité, le chevalier commence la construction d'une demeure assez vaste, pour remplacer la cabane et la tente qui les ont abrités respectivement jusqu'ici. Cette maison de deux étages est une merveille d'ingéniosité si on la compare aux constructions grossières de Robinson, et surtout quand on pense aux difficultés qu'ont dû éprouver ces deux solitaires tant pour en dresser la charpente que pour la distribution du logement.

Comme dans d'autres traités d'éducation de ce temps-là, mis sous forme de roman, il est décidé que tous leurs enfants à venir seront élevés d'après les doctrines de Rousseau. On veut aussi qu'ils soient sains, robustes et courageux ; non seulement on leur enseigne le manie-ment des armes, mais on leur inculque le goût des sports et de la gymnastique. La première partie de cet ouvrage est, au fond, un traité d'éducation et Grivel qui était déjà connu par sa *Théorie de l'Education* (1), montre qu'il a subi l'influence de l'*Emile* au même degré que l'auteur de l'*Elève de la Nature*. Dans son roman on voit en action bon nombre de principes qui n'étaient que préconisés dans sa *Théorie de l'Education*. En effet, le troisième tome est presque entièrement consacré à l'éducation des enfants du chevalier — il en a vingt-deux — et, en premier lieu, à l'éducation physique. Quand ils sont arrivés à l'âge fixé par le père, il leur enseigne le

(1) 1775, 3 vol. in-12.

labourage et l'agriculture, ensuite les arts mécaniques de première nécessité ; enfin, les lettres, la grammaire et les langues ne sont pas négligées.

Le but de cet ouvrage étant d'instruire plutôt que d'amuser, il est évident qu'il n'a pas l'agrément du *Robinson Crusoé*. De plus, la première partie manque d'intérêt dramatique, car, à part le naufrage, les seuls épisodes qui donnent du mouvement au récit, sont l'incident de l'aigle et l'accident qui faillit coûter la vie à Eléonore et à sa fille aînée, tombées toutes les deux dans la rivière.

L'esprit didactique prédomine partout dans ce livre et, d'une étude pédagogique, on arrive inévitablement à une vraie utopie. On ne nous décrit pas en détail la vie intime du chevalier et de sa famille, et si le but de l'auteur est de nous montrer comment une famille éloignée du monde peut se suffire à elle-même, il faut reconnaître que cette idée est mieux développée dans le *Robinson suisse*. Nous avons, il est vrai, quelques indications vagues des caractéristiques morales et physiques des différents membres de la famille du chevalier, mais ces personnages sont plutôt des abstractions que des créations nettes et précises telles que Robinson et Vendredi. L'auteur se préoccupe, avant tout, du rôle que doit jouer, dans cette petite société idéale, chacun de ses enfants dont les descendants devaient former les grandes divisions ou tribus de la population. Il manque, d'ailleurs, à cette histoire les menus détails de la vie quotidienne qui font la base du réalisme de *Robinson Crusoé*.

Mais c'est surtout quand on considère les prodiges d'ingéniosité et d'énergie dont fait preuve la famille du chevalier que l'improbabilité du récit devient évidente. Tout ce que Robinson a accompli, porte le cachet de la vérité et n'importe qui aurait pu faire comme lui. Nous voyons clairement la modicité de ses moyens, provenant soit du manque des outils indispensables, soit d'une insuffisance d'idées. C'est surtout dans ce respect de la vraisemblance que le roman de Defoe reste supérieur à tous ses imitateurs. Mais quand les fils du che-

valier confectionnent des pendules, font des roues et des tonneaux, et construisent des moulins à eau, des fonderies et des forges, il est clair que cette histoire dépasse un peu la vraisemblance, sans aller toutefois jusqu'à l'extravagance de l'*Aventurier français*. Et quoique Eléonore eût appris dans sa jeunesse à préparer la laine et le chanvre et, qu'ayant trouvé un métier démonté dans le navire, on réussit à en faire d'autres pareils, cependant, les difficultés d'ordre matériel que de telles opérations devaient nécessairement présenter, ne semblent pas exister pour notre auteur.

Il serait trop long de raconter, dans tous ses détails, l'histoire de la petite colonie. Dans une société patriarcale comme celle-ci, où l'ambition et l'intérêt personnel ne pouvaient avoir aucune activité, au moins dans les premiers temps, c'est l'amour seul qui devait y porter le trouble. Le second fils du chevalier, vif, emporté et amoureux d'une sœur destinée à son frère aîné, s'enfuit avec un autre de ses frères, pour ne pas être témoin de son bonheur. De cette fuite vient le premier danger qui faillit causer la ruine de la colonie. Les deux frères, en rentrant, sont aperçus et poursuivis par des sauvages. L'attaque est facilement repoussée et tous les envahisseurs sont tués à l'exception de deux qui sont gardés comme esclaves pour travailler dans les champs, mais, comme dans le *Robinson Crusoé*, ces deux sauvages s'échappent malgré toutes les précautions prises par les colons. Comme chez Defoe, ils reviennent quelques mois après avec toute une armée, et ce n'est qu'au prix d'une lutte acharnée qu'on arrive à s'en débarrasser. Pour parer à d'autres attaques éventuelles, le port et les alentours du petit hameau sont fortifiés avec des canons que les colons arrivent à forger, et pour aller combattre chez leurs ennemis, ils construisent un grand navire ponté, également muni de canons. Une autre idée qui nous semble empruntée au *Robinson Crusoé*, c'est le débarquement d'une tribu de sauvages avec des prisonniers blancs destinés à être mangés.

La population ayant à cette époque notablement augmenté, les besoins se multiplient, et chaque famille, avec

ses descendants, a sa spécialité de travail. Ainsi, le ménage, étant incapable de se suffire à lui-même, comme dans les premiers temps, le troc est établi et l'argent trouvé dans le navire est mis en circulation. Mais ce n'est pas le communisme, système préféré des romans utopiques du siècle précédent que le chevalier inaugure dans son île, car chaque famille reçoit une parcelle de terrain. C'est le pouvoir paternel et héréditaire qui est la base de toute autorité et le chevalier, comme prince et père, établit une constitution et donne un code à la petite communauté. L'enseignement des enfants est organisé systématiquement, mais l'instruction morale est donnée dans la famille. Le commerce extérieur prend naissance et la famille des Ardents, descendants du deuxième fils du chevalier, pousse ses entreprises jusqu'en Chine et à Java. L'industrie prend de l'extension, mais c'est surtout l'agriculture qui donne à cette société la vigueur de constitution qui lui est nécessaire.

Or, ce roman est intéressant, non pas précisément à cause de l'influence de *Robinson Crusoé* qui nous paraît, en somme, minime et qui se voit plutôt dans les détails que dans la conception générale, mais parce que les contemporains ont cru y voir une imitation. Ils y ont vu « un homme jeté par le naufrage sur une île déserte, suppléant par l'activité et l'industrie à ce qui lui manque, se logeant, se nourrissant et se défendant avec une poignée d'hommes contre des armées de sauvages » (1). Ils ont trouvé aussi que l'avantage était à l'*Île inconnue* et que l'adjonction de l'amour conjugal et du dévouement familial donne à cet ouvrage « un intérêt touchant et une sensibilité douce qui manque à Robinson » (2).

En effet, l'auteur, dans sa préface, prévient le reproche d'une ressemblance possible de son roman avec le *Robinson Crusoé*, et il répond qu'elle se borne à un seul détail, à savoir, que Robinson et le chevalier des Gastines sont jetés chacun sur une île déserte et que tout le reste est son œuvre. « J'en demande pardon, continue-t-il, à Rousseau et à tant d'autres panégyristes du

(1) *Année littéraire*.

(2) *Idem*.

roman anglais, mais c'est un ouvrage manqué : petites vues, petits moyens, petits effets », et il développe ainsi sa thèse. La situation relative de deux hommes jetés sur une île déserte est fausse, si l'un est considéré comme maître et l'autre comme esclave. Elle est révoltante aussi, car si l'auteur poursuit son dessein jusqu'au bout, ces deux hommes sont condamnés d'avance à périr misérablement. Mais si le héros a une compagne d'infortune, quelle carrière alors ne s'ouvre pas devant eux ! La famille est née, la société se forme et nous avons l'histoire du genre humain.

L'opinion de l'auteur sur cette question d'une prétendue ressemblance entre son livre et celui de Defoe fut vivement discutée par les journaux et son affirmation que *Robinson Crusoé* soit un ouvrage manqué, fut révoquée en doute. *L'Année littéraire* surtout le blâme d'avoir traité aussi lestement cette œuvre. On nous dit qu'il n'est pas juste de regarder comme un ouvrage manqué « celui qui nous montre un homme seul luttant contre le malheur et en triomphant par la constance ». Et, à la thèse avancée par l'auteur que les deux héros de Defoe, s'ils restent seuls dans leur désert, n'ont qu'à attendre une misérable vieillesse et une mort malheureuse, Fréron répond : « N'est-ce pas beaucoup que pendant sa vie, l'un d'eux ait supporté avec courage sa situation ? Qu'importe qu'il vieillisse et qu'il meure ? N'aurait-il pas vieilli et ne serait-il pas mort ailleurs ? Un ami, son cher Vendredi, lui aurait fermé les yeux ; et quand il n'aurait pas eu ce compagnon, il serait mort seul comme il avait vécu. Ce n'est pas que je sache mauvais gré à l'éditeur de nous présenter un couple heureux et une nombreuse progéniture ; l'effet en est, sans doute, plus agréable, plus varié ; mais les vues n'en sont pas plus grandes, non plus que le résultat ; et toujours est-il vrai de dire que *l'Île inconnue* a de grandes obligations à *Robinson* ».

Dans sa nouvelle édition de 1784 Grivel relève cette critique et nous dit qu'il se préparait à y répondre « lorsqu'il a paru dans le *Mercure de France* une lettre

anonyme qui me dispense pleinement de ce soin » (1). Cette lettre cherche à répondre aux critiques qui déclaraient que l'auteur a voulu déprécier le roman anglais pour élever le sien, et surtout elle développe la pensée sommairement exprimée dans la première édition, que *Robinson Crusoé* serait un ouvrage manqué. Le critique constate d'abord le but respectif des deux romanciers et il ajoute que chaque auteur a parfaitement rempli ses vues.

Il montre que Defoe s'était proposé de faire voir ce qu'un homme séparé de toute société, exposé à tous les besoins et luttant contre la nécessité peut trouver de ressources en lui-même, tandis que le dessein de l'auteur de *l'Ile inconnue* était de faire connaître l'origine et la formation de la société et de présenter en raccourci l'histoire de la civilisation. Ainsi, le but des deux auteurs étant absolument contraire, Robinson, pour être intéressant, devait être toujours seul, et son état, sans espoir de secours, excite la pitié du lecteur qui s'identifie avec lui. On est attristé de ses privations et de l'insuffisance de ses moyens, on souffre avec lui et l'on s'alarme des dangers qui l'entourent. Mais, avec l'avènement de Vendredi, survient un changement dans nos sentiments à son égard. Au lieu de sympathie et de commisération nous ne gardons qu'un intérêt bienveillant pour les deux aventuriers quoique leur situation ne soit pas notablement changée et que leurs efforts tendent toujours à se procurer les nécessités et quelques commodités de la vie. Toutes leurs pensées tournent autour de cette idée et il semble qu'ils n'ont guère fait que perfectionner l'état sauvage.

(1) Cette lettre est datée le 1^{er} octobre. Il se peut qu'elle soit apocryphe et de Grivel lui-même; en tout cas, nous n'avons pu la trouver dans le *Mercury de France* et il est probable qu'elle n'ait pas paru dans ce journal, car, dans son numéro d'avril 1785 il est dit, à propos du roman de Grivel: « On a mis à la tête de cette édition une lettre anonyme dans laquelle on répond au reproche qui a été fait à ce roman de ressembler à celui de *Robinson Crusoé* ». Si cette lettre avait paru en premier lieu dans le *Mercury*, il est naturel de supposer qu'on aurait rappelé ce fait à l'attention du public.

Par contre, dans l'*Ile inconnue* la scène change et devient consolante. Ce n'est pas que le chevalier et sa compagne ne se trouvent, eux aussi, dans une situation fâcheuse. Ils sont soumis à des travaux longs et pénibles et l'accroissement de leur famille leur impose de plus grands devoirs. Comme amants, comme époux, comme chefs de famille, leurs rapports s'étendent sans cesse. Que de scènes variées nous présente ce tableau en miniature de la race humaine, cette famille de vingt-deux enfants qui se distinguent tous par la diversité de leur caractère et de leurs talents ! Quels enseignements ne peut-on tirer de l'histoire du chevalier ! Quel idéal n'y voit-on pas de l'amour innocent, de l'amour conjugal et de la félicité domestique ! et combien l'œuvre accomplie par des Gastines est-elle un modèle de l'éducation parfaite, des bonnes mœurs et du civisme désintéressé !

« Mais, continue l'auteur anonyme, quel sera donc le résultat des deux ouvrages ? Les deux anglais n'ont de mieux à faire que de sortir de leur île. Tous les moyens qu'ils ont employés n'ont abouti qu'à les faire subsister et seulement tant qu'ils travailleront. Mais si les maladies arrivent, mais quand les infirmités de la vieillesse arriveront, leur vie va cesser douloureusement avec leur travail ; leur ouvrage tombe avec eux et ils se trouvent dans la situation la plus déplorable où ils aient jamais été,..... si l'auteur qui n'a que des vues bien courtes et qui ne leur a donné que des moyens bien bornés, ne leur amène des secours étrangers, ou ne les retire de leur île. C'est ce dernier parti qu'il prend. Robinson quitte son île, c'est-à-dire que l'auteur abandonne son plan et tout son édifice est détruit. Si M. Grivel considère l'ouvrage sous ce point de vue, quand il l'appelle un ouvrage manqué, je crains qu'il n'ait raison ;... mais on ne craint rien pour Gastines ; il s'est entouré de tous les secours, de toutes les consolations, de tous les biens ; il s'est assuré une vieillesse tranquille ou plutôt il a réservé pour sa vieillesse ses plus beaux jours ; et combien sa mort sera douce ! Il mourra dans son île comme il a vécu ; y a-t-il pour lui sur la terre un plus beau séjour ? Là, sa patrie, son domaine, son bonheur et sa gloire. ».

Nous avons vu que Grivel dans sa préface s'est mis en désaccord avec Rousseau et qu'il a osé contester l'opinion du maître sur *Robinson*. Cette hardiesse lui attira une verte réprimande du *Journal de Monsieur* qui demande lequel des deux il faut croire : « Sera-ce M. Grivel dont la décision dans cette circonstance est très légère ? Sera-ce Rousseau dont les jugements littéraires étaient dictés par une raison solide ? Jusqu'ici, on avait rangé, d'une voix unanime, *Robinson Crusoé* dans la classe des bons livres, des livres instructifs ; et voilà qu'un académicien de la Rochelle nous apprend que nous n'avons pas le sens commun d'honorer de notre suffrage une production aussi médiocre ! Il faut être prodigieusement tourmenté de la fureur des paradoxes pour s'aviser de lancer un pareil arrêt. Croit-on renverser ainsi d'un seul mot une réputation consacrée par de longues années ? Si M. Grivel avait dessein d'exciter la confiance, il devait s'y prendre différemment ; il devait, en auteur discret, ne pas dépriser *Robinson Crusoé*, dont l'*Île inconnue* est visiblement une imitation ; il ne devait pas dire enfin que tout est vrai dans les *Mémoires du Chevalier des Gastines*, pendant qu'on y démêle des événements qui ne sont pas vraisemblables ».

Une des imitations qui se rapproche le plus du *Robinson Crusoé* quant à l'esprit pratique et pour la richesse des menus détails qui donnent un air de vérité au récit, c'est le livre du père Joseph-Romain Joly (1).

Comme Robinson, Mathurin Bonice s'embarque et tombe entre les mains des corsaires barbaresques. Ses aventures sont plus extraordinaires et plus variées que celles du héros de Defoe, car, dans presque tout le premier volume, il ne fait que changer de maître et de pays. Enfin, il est acheté par un capitaine anglais et part avec lui pour les Indes.

Au large du cap Verd le navire est jeté contre un banc de sable, on met les embarcations à la mer et le capi-

(1) *Les Aventures de Mathurin Bonice, premier habitant de l'Île de l'Esclavage, par un académicien des Arcades, Paris, 1783.* Il ne semble pas qu'il ait été réimprimé, mais, en 1787, il en parut une suite : *Le portefeuille de Mathurin Bonice.*

taine, en tête de ses hommes, quitte le vaisseau. Il y avait aussi à bord la fille du capitaine et les deux petites nièces de celle-ci avec une domestique. Tout ce monde, ainsi que Mathurin, furent abandonnés sur le navire.

Le lendemain, notre esclave trouva un petit canot sur le pont et, ayant réussi à le mettre à flot, il le chargea de quelques aliments et de plusieurs outils. Il y prend place avec les femmes et les fillettes, on part à l'aventure, et, après quatre heures de marche, on arrive à une côte stérile et déserte. Mais à l'intérieur de l'île, ils découvrent une vallée fertile où ils s'établissent.

Cette vallée était un endroit idéal ; aucun lieu n'était plus champêtre ni plus solitaire. On n'y rencontrait aucun animal malfaisant, aucun oiseau de proie, aucun insecte venimeux. Les naufragés eurent encore la chance de découvrir une demeure toute faite dans une suite de cinq cavernes dont la plus grande contenait une source, ce qui leur assurait une provision d'eau pendant la saison où il était impossible de sortir.

L'auteur résout, de la façon la plus simple, les problèmes économiques qui se présentent à nos solitaires, questions de logement, de nourriture, de boisson et d'éclairage. Ils se nourrissent surtout de fruits et de légumes, et la fertilité de l'île était si grande que la nature seule subvenait à leurs besoins. Ils menaient une vie simple et tranquille, et, comme ce fut le cas pour Robinson, leurs devoirs religieux n'étaient nullement négligés.

Dans ce roman paraît pour la première fois, une caractéristique qui est plus en évidence dans le *Robinson suisse*, et que nous avons déjà remarquée dans un ouvrage faisant suite au *Nouveau Robinson* de Campe : ce sont les longues digressions dans le domaine de l'histoire naturelle. Quand l'occasion se présente, Mathurin nous donne des renseignements curieux et détaillés qui prouvent que l'auteur était un homme instruit. Il nous parle des abeilles, des flamands, des cailles et des innombrables pigeons qui leur fournissaient une nourriture abondante. Sous quelques rapports l'auteur est plus documenté que Defoe, et ce qu'il nous raconte, par exemple,

de la tortue et de ses habitudes est plus détaillé et plus intéressant que ce qu'en dit Robinson, bien que cet animal ait fourni à lui aussi une nourriture substantielle. La façon dont on prépare la racine du manioc, nous est décrite avec la richesse de détails et une précision qui n'appartiennent qu'aux descriptions de première main.

Dans ce livre, on ne voit rien des projets ambitieux de l'*Île inconnue*, ni de la vantardise et de l'extravagance de l'*Aventurier français*. Il y manque également l'esprit sentimental du *Chevalier de Kilpar*. Par contre, on remarque chez Mathurin le caractère positif de Robinson, quoique l'auteur n'insiste pas, au même degré que Defoe, sur les difficultés innombrables de la vie quotidienne de ses naufragés.

Une des parties les plus intéressantes du livre est la description minutieuse et réaliste de la nature pendant la saison pluvieuse. Tous les phénomènes habituels des tropiques y sont peints, les pluies diluviennes, l'effet foudroyant des éclairs, les torrents qui se précipitent bruyamment des hauteurs, la brume qui pèse sur toute la nature, les bas-fonds inondés par les rivières qui débordent et le jeu scintillant du double arc-en-ciel quand, par moments, le soleil perce le rideau épais des nuages, tout nous est vivement décrit comme le ferait un témoin oculaire. Même la vie animée n'échappe pas à l'observation, et l'influence qu'exerce la nature courroucée sur les animaux et les oiseaux, ajoute une note sombre au tableau, car ces derniers restent silencieux et tristes, et se cachent sous les grandes feuilles des bananiers. Cet essai d'exotisme (1) est supérieur à toutes les tentatives de ce genre qui se trouvent dans *Robinson Crusoe* où Defoe se préoccupe surtout de l'effet de la tempête sur l'état d'esprit de son héros que d'une peinture minutieuse de ses manifestations extérieures.

Bien que les journaux (2) nous disent que cet ouvrage est intéressant par les détails qu'il donne sur les mœurs

(1) Voir pp. 29-34.

(2) *Mercur de France* (25 jan. 1783); *Journal encyclopédique*, (1783, t. II).

et sur l'histoire naturelle, qu'il est écrit sans prétention et peut être mis dans les mains de toutes sortes de lecteurs ; cependant l'auteur de la *Correspondance secrète* (1) est plus sévère dans son jugement : « Prenez un livre de géographie, quelqueune des mille compilations qui existent sur l'histoire naturelle, un volume de sermons ; chargez un copiste d'extraire au hasard des morceaux de l'un et de l'autre, amenez ces citations par une fable quelconque et vous aurez un roman comme les *Aventures de Bonice* dont l'auteur, pour ne pas se fatiguer l'imagination, a tout bonnement emprunté l'idée dans le roman beaucoup trop vanté de *Robinson Crusé*. »

Nous avons constaté, en parlant du *Chevalier de Kilpar* la tendance dans la littérature bourgeoise et sentimentale de faire séjourner le héros ou l'héroïne dans une île déserte, sans, toutefois, faire de ce séjour l'intérêt principal de l'ouvrage, comme c'est le cas pour l'*Île inconnue*. La même obsession se manifeste dans le roman de Mme Daubenton (2), car une grande partie de l'action se passe dans un endroit solitaire de l'île de Sumatra ; ou plus exactement, l'intérêt dramatique se développe dans ce « désert » pour se dénouer dans la partie de l'île colonisée par les Hollandais. Cet ouvrage ressemble fort au *Chevalier de Kilpar* et par ses situations et par son style. Comme celui-ci, il est fortement imprégné de la sentimentalité de l'époque. La netteté des milieux décrits et la richesse dans le détail qui caractérisent le roman réaliste, y font défaut.

Comme dans l'*Île inconnue*, l'héroïne Zélie, son fiancé

(1) du 30 juillet, 1783.

(2) *Zélie dans le désert*, par Madame D..., Londres et Paris, 1786. Cet ouvrage eut un succès mérité, car il en parut des éditions successives en 1787 et 1788, et l'on en note jusqu'à 21 réimpressions avant 1861. Il se peut que les éditions de 1795 et de 1804, données par Quérard soient contrefaites, car 1819 et 1823 sont indiquées comme les dates de la quatrième et de la cinquième édition respectivement.

Grimm nous dit que l'auteur en est Mme Daubenton et Quérard ajoute que c'était la femme du célèbre naturaliste et professeur au Muséum et au Collège de France, Louis-Jean-Marie Daubenton.

et son père s'embarquent pour l'Orient. La jeune fille amène avec elle une compagne, Nina de Lizardie, que l'amour avait rendu coupable ; elle s'en va dans les Indes pour cacher sa honte. Arrivés presque à destination, les voyageurs font naufrage et la tempête les sépare. Zélie est jetée sur une côte inconnue et déserte, mais on ne nous dit pas de quelle façon elle réussit à gagner le rivage. D'abord, elle est seule, sans ressources ni espérances, mais bientôt elle retrouve Nina, sauvée aussi miraculeusement qu'elle-même.

Leur condition rappelle un peu celle de Robinson : « c'est le fond, nous dit le *Journal des Savants* (1) de la situation connue de Robinson, du moins, depuis le moment où celui-ci a pour compagnon Vendredi ». Et le critique de nous montrer jusqu'où va cette ressemblance. Il nous dit « qu'en se rapprochant de *Robinson* par la situation, il fallait s'en éloigner par les détails et que la manière dont Robinson et après lui, le chevalier des Gastines retrouvent successivement... tous les arts nécessaires dont ils avaient eu les premières notions en Europe, étant un morceau de distinction, c'était précisément ce tableau qu'il fallait éviter ». D'autre part, l'industrie un peu merveilleuse de ces personnages « eût été entièrement invraisemblable chez deux jeunes filles élevées dans la mollesse, dans l'ignorance des arts mécaniques et accoutumées à toutes les délicatesses des peuples civilisés ». En effet, comme nous rappelle Grimm, en parlant de ce roman, « il serait difficile de peindre une femme aussi abandonnée de la nature entière que l'est *Robinson Crusoé* » (2).

Il fallait absolument les pourvoir des choses nécessaires et c'est pourquoi l'auteur les conduit à la maison de M. de Mercourt que la mort de sa femme avait amené à s'ensevelir dans cet endroit solitaire. Nina de Lizardie met au monde une fille qu'on appelle Ninette et qu'elle recommande en mourant à Zélie. La perte de son amie est suivie bientôt par celle de M. de Mercourt, et voilà

(1) 1787, avril.

(2) *Correspondance littéraire*, 1787, janvier.

Zélie redevenue seule et ne tenant plus à la vie que par cette enfant qu'elle avait juré, à la mère, de ne point abandonner.

Pendant dix ans, elle dut subvenir à ses besoins et à ceux de Ninette, mais l'auteur ne nous parle pas des nombreuses difficultés que devait surmonter une femme seule avec la lourde charge que son amie lui avait laissée. Toutefois, ses ressources, soit en maïs, soit en riz, étaient toujours certaines, car la terre était si féconde qu'elle produisait tous les ans et sans beaucoup d'efforts de la part de Zélie tout ce qu'il leur fallait. De plus, le soin de la basse-cour était pour elle une distraction.

Le roman de Mme Daubenton comme l'*Elève de la Nature* et l'*Ile inconnue*, porte un caractère didactique bien marqué. En expliquant le système d'éducation qu'elle employait pour Ninette, Zélie nous dit que son élève n'avait pas d'heures fixes, ni pour ses devoirs, ni pour ses plaisirs, puisqu'une exactitude rigoureuse dégoute les jeunes esprits.

Au bout de dix ans un changement considérable se produisit dans la condition de Zélie ; elle retrouva son fiancé, M. d'Ermancour qui avait été jeté sur une autre partie de la côte. Voilà maintenant une situation semblable à celle de l'*Ile inconnue* : la même résistance opposée par Zélie aux vœux de son amant — car il lui avait annoncé la mort de son père, — et le récit de son mariage avec la même solennité ; tout rappelle singulièrement l'ouvrage de Grivel. Mais le livre de Mme Daubenton est plus fortement empreint de la sensibilité qui caractérise ce genre de roman, et cinquante pages, par exemple, sont consacrées à la rencontre des deux amants.

Il ne nous reste maintenant qu'à ajouter ce que nous avons dit pour les *Mémoires du chevalier de Kilpar*, que le roman sentimental de Mme Daubenton ne porte guère de traces de l'influence de *Robinson Crusoé* et que le réalisme de Defoe y est complètement absent ; mais le caractère différent de ces deux ouvrages n'a pas empêché les contemporains de les rapprocher.

Pour se rendre compte combien était forte à cette épo-

que la tradition de l'île déserte, il suffit de lire dans l'*Année littéraire* (1) l'analyse des *Mémoires de sir George Wollap* (2), roman médiocre du genre de l'*Aventurier français* et l'œuvre d'un auteur qui ne l'est pas moins. « Depuis *Cleveland* et *Robinson*, nous dit Fréron, on ne voit plus que des îles désertes, où une ou deux personnes abordent, échappées du naufrage ; le ciel nous fait imitateurs. Dans ce seul roman vous verrez trois aventures semblables ; mais celle de Wollap est la principale ». Après des aventures en France et en Italie, le héros « part pour la Chine et jusqu'au cap de Bonne Espérance la traversée est heureuse. Mais, à cette hauteur, il s'élève une violente tempête ; c'est l'usage ; bref, un naufrage affreux ; cinq hommes échappent, car il s'échappe toujours quelqu'un. Ces cinq sont sir George d'abord, comme de raison, Rick, charpentier, Jack, armurier, John, contre-maitre et Will, boulanger. Quand on aurait choisi son monde exprès, on n'aurait pu mieux faire ; le hasard les jette sur une île déserte. Voilà du *Robinson* tout pur ».

On voit bien par le ton caustique de Fréron que ces aventures chez les pirates, ces naufrages, ces séjours dans des îles désertes, en un mot, tout cet appareil habituel et quasi indispensable aux auteurs de ce genre de roman, commençait à déplaire aux critiques, sinon aux lecteurs qui finissaient par être rassasiés de ces pastiches.

En effet, ces mémoires sont pleins de souvenirs de la première partie de *Robinson Crusoé*. D'abord, le récit est écrit sous forme de journal et dans le style banal et peu inspiré qui caractérisent ordinairement les livres de bord. Ensuite, la façon dont ces Robinsons mettent leur navire à contribution et s'installent dans leur île n'a rien d'original.

(1) 1787, t. VI (11 sept.).

(2) *Ses Voyages dans différentes parties du monde; aventures extraordinaires qui lui arrivent, découvertes de plusieurs contrées inconnues; descriptions des mœurs et coutumes des habitants*, par M. L. C. D., Londres et Paris, 1787. D'après Barbier, l'auteur serait le chevalier Pierre Duplessis. Il n'y a pas eu de réimpressions de cet ouvrage.

Au cours de notre examen de ces soi-disant imitations de l'œuvre de Defoe, nous avons rencontré plusieurs exemples d'un homme qui mène une existence à la Robins-son, et Mme Daubenton nous a raconté l'histoire d'une femme solitaire. Il fut réservé à Ducray-Duminil (1) de nous présenter des enfants en très bas âge jetés sur une île déserte et obligés pendant quelques années de pour-voir à leur subsistance. Il est vrai que Gaspard de Beau-rien avait fait mener cette existence précaire à son « élève de la nature », mais celui-ci avait quinze ans au moment où il fut abandonné à ses propres ressources, tandis que Lolotte et Fanfan, exposés à cette épreuve à trois ans et demi devaient se tirer d'affaire tant bien que mal, et cela pendant quatre ans.

Si cet ouvrage n'est pas, comme on nous dit dans la préface, ni *Robinson Crusoé* ni *l'Elève de la Nature*, l'auteur a probablement connu, en plus de ces deux livres, l'un des nombreux ouvrages (2) qui racontent la façon miraculeuse dont des enfants abandonnés à eux-mêmes, ont été conservés et nourris à la mamelle par des animaux sauvages, car il nous dit que Lolotte et Fanfan tétai-ent le lait d'une chèvre.

Milord Welby qui revenait de la Jamaïque, voit à la hauteur des îles Bahamas son vaisseau pris dans une tempête furieuse et jeté sur les rochers. Il n'a que le temps de saisir une planche et de sauter dans la mer,

(1) *Lolotte et Fanfan, ou les aventures de deux enfants abandonnés dans une île déserte, rédigées et publiées sur des manuscrits anglais par M. D... du M...*; Charlestown et Paris, 1788. Toutefois, la date de la première édition n'est pas bien déterminée, car Pigoreau (*Petite bibliographie biographico-romancière*, 1821), donne 1787, date qui est maintenue dans les biographies de Michaud et de Hoefer; en tout cas, la seconde édition en est parue en 1788. Il y eut de très nombreuses réimpressions dont la dernière en 1865. Ce roman fut traduit en allemand en 1789, en espagnol, 1824 et en anglais, 1839. En 1814, il fut mis sur la scène par M. Frédéric sous le titre: *Lolotte et Fanfan, ou les Flibustiers*, pantomime en trois actes.

(2) Dans cette catégorie, on peut citer: *The improvement of the human reason, exhibited in the life of Hai Ebn Jokdhan written in Arabic above 500 years ago by Abn Jaafar Ebn Tophail...* translated by Simon Ockley, London, 1708; *The history of Automans*, London, 1736; *l'Automates* de John Kirkby, London 1745.

mais, grâce à ce secours, il parvient à se sauver. Quand il revient de son évanouissement il voit devant lui deux petits enfants qui lui donnent à manger. Il n'est pas étonnant que l'auteur d'un roman sentimental soit plus préoccupé à peindre l'émotion et la surprise qu'éprouve milord Welly à cet événement extraordinaire, que de nous dire comment les enfants se sont ainsi approvisionnés. Comme Robinson, ils ont tenu compte du temps qu'ils avaient passé dans leur île en faisant chaque jour une entaille dans le tronc d'un arbre.

Malgré l'affirmation de l'auteur qu'il ne s'est pas inspiré du livre de Beurieu en composant le sien, son ouvrage porte des traces bien prononcées des nouvelles idées pédagogiques propagées par Rousseau. Milord Welly se décide à élever ces enfants, car il croit que Dieu, en le sauvant du naufrage, lui a réservé cette charge.

Un incident singulier et des plus invraisemblables lui fait retrouver les débris de son navire. Une baleine qui aurait passé la nuit au fond de la mer, revient à la surface portant sur son dos le vaisseau naufragé et milord ne laisse pas échapper cette occasion inattendue.

Son premier soin est de construire une cabane à la manière des nègres ; puis, il s'improvise menuisier et en fait les meubles. Ces opérations pénibles et fatigantes furent expédiées en quinze jours avec une facilité qui aurait étonné le pauvre Robinson.

La vie quotidienne des solitaires ressemble fort à celle de Mathurin Bonice. Le soir, assis au bord de la mer, les enfants écoutaient les leçons de morale, d'astronomie, d'histoire et de géographie que milord leur donnait. Ils apprennent aussi à lire et à écrire, et c'est la forêt qui leur fournit le papier et l'encre.

Comme dans le roman de Defoe, les Caraïbes visitaient cette île de temps à autre, mais ceux-ci ne sont pas des anthropophages. Par malheur, dans la septième année du séjour de milord Welly, il arriva aux sauvages, au cours de leurs débauches, de mettre le feu à la partie de la forêt où se trouvait sa cabane, et il en résulta que celle-ci fut détruite.

Cette perte poussa milord à construire une pirogue afin de sortir de son île ; mais la facilité avec laquelle ce travail s'effectue nous étonne, surtout quand on pense que Robinson était beaucoup mieux pourvu d'outils que lui, et que le bateau de Welly devait être assez grand pour porter plusieurs personnes.

Comme tous les autres romans que nous avons examinés, *Lolotte et Fanfan* contient de nombreuses digressions. De même, ainsi que dans *Mathurin Bonice*, l'auteur a semé, çà et là, de multiples détails sur la géographie et l'histoire naturelle des pays visités par ses personnages.

Enfin, à l'exemple de Robinson, milord revient dans son île avec les enfants qui quittent de nouveau leur famille pour le suivre, et ils sont accompagnés de six cents personnes. Il y fonde une colonie, établit un code de lois pour ses sujets qu'il gouverne jusqu'à sa mort.

Dans cet exposé sommaire nous avons essayé de mettre en relief certaines ressemblances avec *Robinson Crusoé*, que nous avons cru remarquer dans ce roman, d'où il n'y a pas lieu de douter, à notre avis, que Duccray-Duminil n'ait subi, dans une certaine mesure, et malgré l'affirmation de sa préface, l'influence de cette œuvre.

CHAPITRE V

Le Robinson Suisse

En parlant de l'*Île inconnue* nous avons vu quel fut le jugement des contemporains sur cet ouvrage. Ils trouvèrent surtout que l'auteur avait complété l'œuvre de Defoe, en faisant pour la famille ce que celui-ci avait fait pour l'individu. Cependant cette situation plus compliquée n'a pas pour nous le même intérêt que celle du solitaire, laquelle s'adresse personnellement au lecteur et, comme Rousseau l'a bien démontré, évoque des sympathies et des velléités de nous mettre à sa place. Par contre, la condition d'une famille isolée et, à plus forte raison, d'une société, n'est intéressante qu'aussi longtemps qu'il s'agit de subvenir aux premiers besoins de ses membres, et le récit tend bientôt à revêtir un caractère philosophique et utopique. C'est pour cette raison que le *Robinson Crusoé* intéresse plus vivement que le *Robinson suisse*, tandis que celui-ci reste supérieur à l'*Île inconnue*, qui devient réellement une utopie dans ses dernières parties.

Malgré l'opinion de ses contemporains, il ne faut pas croire que Grivel a été le premier à peindre la vie d'une famille séparée du monde et livrée à ses propres ressources. Nous avons vu que l'auteur des *Mémoires du chevalier de Kilpar* avait intercalé dans ce roman sentimental une esquisse de l'existence idéale d'une famille naufragée. Mais il manque à ces deux récits la vraisemblance et le cachet du réalisme ; pour avoir le portrait achevé de cette vie domestique et champêtre, il a fallu attendre le *Robinson suisse* (1).

(1) ou *Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants*. Traduit de l'allemand de M. Wyss par Madame de Montolieu, Paris, 1813 ; 2^e édition, revue et augmentée des *Petits Robinsons dans leur île*, comédie, Paris, 1816. Il est curieux de constater

Le livre de Wyss est plutôt une œuvre didactique qu'un essai d'économie politique (1) ; en effet, l'auteur l'écrivit pour instruire, et amuser en même temps, les jeunes lecteurs. Par contre, le *Robinson Crusoé*, roman d'aventures, destiné à l'âge mûr, n'est tombé que par hasard dans le domaine de la jeunesse. L'auteur de *l'Ile inconnue*, également, ne s'est jamais adressé aux jeunes et il s'est bien vite écarté de l'intimité de la famille, afin de lancer ses projets ambitieux pour la reconstitution de la société.

Comme les critiques avaient fait, à son heure, le procès de *Robinson Crusoé* au profit du livre de Grivel, on fit valoir de nouveau les mêmes objections contre l'œuvre de Defoe, mais cette fois-ci en faveur du *Robinson suisse*. On nous montre que l'intérêt de l'ancien Robin-

que Mme Montolieu ne semble pas tenir compte de la première édition de 1813, car, dans la préface de la suite qu'elle donna en 1824, elle dit, en parlant du livre de Wyss : « je publiai ma traduction en 1816 à Paris ».

Le *Robinson suisse* a été traduit en plusieurs langues, dont la bibliographie Ullrich signale les suivantes : anglais (Londres) 1814, italien (Milan) 1818, polonais (Varsovie) 1833, suédois (Stockholm) 1855, et l'auteur de la seconde traduction française (1834) cite des versions en espagnol et en russe. M. Staverman signale une traduction hollandaise (Haarlem, 1813).

La comédie de Mme de Montolieu ne renferme rien d'extraordinaire si ce n'est l'ingéniosité que l'auteur a déployée pour tirer une pièce de théâtre d'un roman où il n'y a guère d'intérêt dramatique et dont la seconde partie qui, seule, semble se prêter aux exigences de la scène, n'avait pas encore paru. Il y est question du *Robinson Crusoé* que la mère tire de son sac mystérieux pour amuser le petit François.

Il est intéressant de constater que le roman de Defoe a fait les frais d'au moins onze pièces de théâtre en France, tandis que deux seulement furent tirées du *Robinson suisse*. Mais, s'il n'est pas établi que la comédie de Mme de Montolieu ait jamais été jouée, nous avons sur l'autre pièce qui, du reste, ne paraît pas avoir été imprimée, des indications plus précises. Cette pièce qui a pour titre le *Robinson suisse* en six actes et en prose, fut jouée au Gymnase enfantin (Gymnase des enfants) le 23 décembre 1837, année où il parut trois traductions différentes du roman. Elle fut reprise au même théâtre le 30 décembre 1841. On note également un mélodrame tiré du roman de Wyss, qui fut joué à la Scala de Milan, en 1816.

(1) Grivel, dans son utopie, effleure une foule de problèmes sociaux et économiques comme, par exemple, la question de la liberté du commerce des grains.

son, parfaitement légitime quand il s'agit des devoirs du héros envers Dieu et envers lui-même, fait défaut quand il n'est plus seul. On reproche surtout au solitaire d'absence des sentiments dont le cœur humain a besoin, c'est-à-dire, l'amour et l'affection ; il manquait à ce foyer, nous dit-on, un père, une épouse et des enfants.

A ce propos, Charles Nodier a justement remarqué (1) : « Vous n'y entendrez nulle part, ni la voix consolante des femmes, ni les bégaiements délicieux des petits enfants ; vous n'y aimez rien, pas même Robinson ; la sympathie qui vous entraîne vers lui dans tout le cours de sa lutte héroïque avec la destinée, n'est pas le résultat d'un sentiment affectueux, c'est tout simplement le retour involontaire de votre pensée vers vous-même ; c'est cet instinct universel, ou d'égoïsme, ou de pitié, qui vous associe par l'imagination à des malheurs que vous auriez pu subir ». Même l'affection de Vendredi pour son maître ne comble pas cette lacune, car une affection qui est basée sur la reconnaissance seule, n'est nullement comparable aux sympathies réciproques et aux sollicitudes mutuelles qui unissent étroitement les membres d'une même famille. On se rappelle dans le récit, peu touchant, de la mort de Vendredi, l'absence presque complète de cette douleur poignante qu'un auteur, d'esprit moins terre à terre et plus inspiré que Defoe, aurait su exprimer dans un pareil cas. Du reste, ce défaut signalé par Charles Nodier et qui est inhérent à la forme de l'ouvrage, avait déjà été constaté par les critiques de *l'Île inconnue*.

Le Robinson suisse, à son origine, fut raconté, par fragments détachés, à l'auteur et à ses trois frères. Wyss nous dit lui-même que le premier plan en fut conçu par son père (2) que l'histoire resta ignorée pendant vingt ans dans la famille pour laquelle elle avait été composée et qu'enfin, reconnaissant son utilité pour

(1) Introduction en tête de la traduction du *Robinson suisse*, par Mme Elise Voiart, 1841.

(2) La narration serait l'œuvre du pasteur Johann David Wyss (1743-1818) de Berne, mais la rédaction est due à Johann Rudolf Wyss (1781-1830), qui était professeur à l'Académie de Berne.

la première éducation, il s'était décidé à la rendre publique. Dans sa préface, il croit devoir faire l'apologie à ses lecteurs des ressemblances entre son livre et le *Robinson Crusoé*, mais il fait ressortir, en même temps, les différences qui les séparent : « Le naufrage, l'île déserte, le secours que l'on trouve dans le vaisseau échoué sont communs aux deux *Robinsons*, et ne présentent rien de nouveau ; mais le tableau de cette famille, le développement des caractères différents des quatre jeunes garçons ; le parti que le père de famille tire de leur situation pour les instruire dans différents arts et sciences et former à la fois leur cœur et leur esprit, en fait vraiment un ouvrage utile à la jeunesse ».

Bien que nous soyons à une époque où l'on ne s'occupait guère des jeunes lecteurs, la grande valeur, au point de vue didactique, de ce livre fut vite reconnue par les critiques. L'adaptation de Campe qui, malgré son mince intérêt dramatique et le ton prêcheur de l'auteur, avait pendant cinquante ans nourri les jeunes esprits, commençait à céder la place au *Robinson suisse* et à l'ancienne version de Defoe. On a déjà vu que cette dernière eut, à son tour, l'honneur de trois nouvelles traductions.

Charles Nodier n'oublie pas de souligner l'importance du livre de Wyss dans l'éducation de la jeunesse : « Cet ouvrage, dit-il, mérite peut-être la première place parmi tous les ouvrages d'imagination destinés à l'enseignement des enfants et à celui des hommes. Ne cherchez ni dans les romans, ni dans les écrits les plus spéciaux eux-mêmes qu'ait inspirés une douce philanthropie éclairée par la science, un code d'éducation physique, intellectuelle, morale, à préférer à celui-ci. Je voudrais qu'il pût se trouver, mais vous ne le trouveriez pas ». Et Charles Nodier avait raison de louer un livre qui, bien que trop alourdi de matières accessoires pour plaire à la jeunesse moderne, fut l'ouvrage de prédilection des enfants pendant trois quarts de siècle. Il ne s'agit plus ici de la vie attristante et des efforts pénibles d'un pauvre solitaire, car les personnages du *Robinson suisse* sont des enfants de différents âges et de

caractère varié qui, par leurs propos naïfs, rompent agréablement la monotonie du récit individuel. Ainsi, ces personnages intéressent-ils, d'une manière toute spéciale, les jeunes lecteurs.

Charles Nodier avait raison également de vouloir faire accorder, tous les ans, à ce livre, par l'Académie française le prix Montyon et de conseiller la distribution gratuite de cet ouvrage dans les écoles, en attendant qu'il en parût d'autres dignes du même prix.

La traduction du *Robinson suisse* eut un grand succès auprès du public français, et elle était déjà à sa cinquième édition (1) quand Mme de Montolieu se décida à y donner une suite (2). En effet, il lui en manquait une, et surtout une fin, car l'ouvrage, tel que Wyss l'avait donné au public, s'arrêta brusquement au premier anniversaire du débarquement, et tous ses jeunes lecteurs, nous dit la traductrice, voulaient savoir si cette famille qui les intéressait si vivement, resterait dans son île. Il est à supposer aussi que Mme de Montolieu fût sollicitée par son éditeur de donner cette suite et qu'elle se fût même engagée avec lui pour une date fixe car, apprenant de Wyss qu'il n'avait même pas commencé la rédaction de cette seconde partie, elle lui aurait demandé la permission de la compléter elle-même. Elle nous dit également qu'elle voulait intéresser les jeunes filles aussi bien que les garçons et, à leur intention, elle introduisit l'épisode d'une femme et de ses deux fillettes naufragées sur une île voisine : « En amenant cette infortunée et ses enfants dans l'île de nos Robinsons, j'ai voulu tranquilliser l'imagination du lecteur sur leur

(1) Les dates des premières éditions sont les suivantes : 1813, 1816, 1820 (3^e édit.), 1823 (5^e édit.), 1826, 1829, 1833. A partir de 1834, époque où plusieurs nouvelles traductions de l'ouvrage complet parurent, il ne semble pas que celle de Mme de Montolieu ait été réimprimée; cependant, plusieurs éditions postérieures, censées être sa traduction, contiennent le texte intégral de Wyss et non pas la suite telle que Mme de Montolieu l'a donnée, par exemple, les quatre éditions de Barba, dans le *Panthéon populaire*, 1853, 1854, 1864 et 1865, et les éditions que la maison d'Ardant de Limoges donna à partir de 1876.

(2) *Continuation du Robinson suisse de Wyss*, Paris, 1824.

avenir, en évitant cependant tout ce qui pouvait éveiller les passions ». Il est probable que les déclarations de Mme de Montolieu étaient de bonne foi et que le peu de succès que l'ouvrage de Wyss avait rencontré en Allemagne et dans son propre pays (1) ne le poussa pas à l'achever immédiatement. En tout cas, Mme de Montolieu le devança et Wyss, tout occupé de ses fonctions académiques et qui travaillait lentement, nous dit-on, ne donna sa suite que trois ans après.

Or, si la suite de Mme de Montolieu n'est pas celle qu'on lit ordinairement aujourd'hui, elle a cependant une certaine importance ; d'abord, parce que l'intérêt dramatique y est plus grand, et ensuite, parce qu'il est évident que Wyss y puisa plusieurs idées qu'il a développées dans son propre ouvrage.

L'accident qui arrive à Elisabeth pendant l'absence de son mari, le Robinson suisse, constitue le point de départ d'où découlent toutes les situations de la suite de Mme de Montolieu. Pour permettre à leur mère de prendre l'air pendant sa convalescence, ses fils construisent une galerie devant la grotte, avec, à chaque extrémité, un pavillon où était installée une fontaine. Or, dans l'ouvrage de Wyss, on voit reparaître la même conception que l'écrivain suisse s'est appropriée jusque dans les détails (2). Pour transporter leur mère de Falkenhorst à Zellheim, les fils confectionnent un panier ou palanquin auquel sont attelés deux de leurs animaux domestiques ; ce moyen de locomotion figure également chez Wyss. Désireux de créer pour elle un abri contre le soleil, où elle peut se reposer de son travail, ils trouvent, par hasard, une seconde grotte ; Wyss aussi nous présente une seconde grotte dont, toutefois, il n'a su tirer aucun parti. L'anniversaire du débarquement dans l'île est représenté chez Mme de Montolieu par la fête de la convalescence d'Elisabeth, et l'incident du combat contre les ours figure, dans des circonstances analogues, dans les deux récits. Même l'épisode dramatique de la mort du boa qu'on peut considérer comme

(1) Jusqu'alors (1824), l'original, paru en 1812-1813, n'avait eu qu'une seule réimpression, celle de 1821.

(2) Si l'on compare le récit de Mme de Montolieu avec celui

le clou du récit de Wyss a été, en quelque sorte, anticipé par Mme de Montolieu. Mais plusieurs de ces ressemblances se trouvaient déjà dans le *Robinson français* signalé tout à l'heure. Ici les cavernes jouent un très grand rôle, et les solitaires fêtent les anniversaires respectifs de leur arrivée dans l'île. Même l'incident du boa y paraît à deux reprises. Le massacre des singes

de Wyss (traduction de Mme Elise Voiart, édit. de 1841), on voit combien ce plagiat est grave :

Mme de Montolieu,
t. I (p. 179).

Lorsqu'ils (les douze bambous) furent plantés en ligne, à cinq pieds de distance, ils formaient une colonnade très agréable à l'œil et très régulière... (p. 187). Lorsque j'eus posé au-dessus de mes colonnes une planche taillée en arcade, qui les réunissait..., j'établis dessus des bambous... je relevai ensuite le terrain d'un p'ed pour qu'il n'y eût point d'humidité et je pavai l'intérieur de la galerie avec mes carrés de pierre de rocher.... (p. 189). Ils leur donnèrent (aux pavillons) une forme très élégante, un peu dans le genre chinois; ils étaient exactement carrés, formés par quatre colonnes; ... le toit, à quatre pans, finissait en pointe, et donnait l'idée d'un grand parasol. Les précieuses fontaines furent placées au milieu; le bassin, à hauteur d'appui, fut encore formé de la carapace de deux tortues de notre réservoir maritime.

Wyss
(p. 486).

Le toit descendit du rocher et s'appuyait sur quatorze colonnes de bambou... chaque extrémité était terminée par un cabinet..., une source qui venait au milieu de la galerie tomber dans un bassin d'écaille de tortue, répandait tout alentour une douce fraîcheur; une autre source, moins élégante, coulait à l'une des extrémités, et s'en allait par des canaux de bambou se perdre dans le potager... Les deux cabinets qui terminaient la galerie et servaient comme d'abri aux fontaines, avaient deux petits toits pointus et relevés aux angles; ce qui, avec leurs treillis de bambous, leur donnait l'apparence de deux pavillons chinois; on y montait par trois marches, ainsi que dans le reste de la galerie que nous avions pavé de grandes dalles d'une espèce de pierre.

Il se peut que l'idée de faire, de la carapace d'une tortue, un bassin de fontaine et d'y conduire l'eau au moyen de bambous, ait été empruntée indépendamment par Mme de Montolieu et par Wyss au *Robinson français* (paru en 1822) où un incident pareil est raconté. Voir pp. 249, 256 et suiv.

qui se trouve dans la seconde partie du livre de Wyss, a pu être inspiré aussi par un épisode analogue de cet ouvrage.

Mais il y a une idée plus importante que ses autres emprunts et dont Wyss est redevable à Mme de Montolieu : c'est la conception du rôle que devait jouer l'élément féminin dans la vie sociale de la petite communauté ; et encore cette idée, il ne l'a pas complètement assimilée, mais il l'a laissée, pour ainsi dire, dans le vague. Aussi faut-il croire qu'il méditait une seconde suite où cette conception serait pleinement réalisée, et que sa mort, survenue trois ans après, coupa court à ce projet. C'est de cette façon que l'auteur du *Pilote Willis* (1855) a interprété la conclusion trop hâtive et très peu satisfaisante de l'ouvrage de Wyss. Il semble qu'il lui manquait un chapitre et c'est ce dernier chapitre qu'on vient de faire paraître dans une grande revue suisse (1).

Fidèle aux traditions chères aux auteurs de robinsonades, Mme de Montolieu fait intervenir les sauvages dans la vie paisible de la colonie, en créant ainsi une situation dramatique qui ne le cède en rien aux incidents les plus émouvants de l'œuvre de Defoe. Pendant l'absence du père et de ses trois fils aînés, des sauvages font une descente dans l'île et emmènent avec eux la mère et le petit François. On les poursuit jusque dans leur village où on trouve le reste de la famille sain et sauf, mais prisonnier. A leur grand étonnement, le père et ses fils rencontrent ici d'autres naufragés qui avaient été secourus par les indigènes, à savoir, Mme Hirtel et ses deux filles. Il y avait aussi un missionnaire anglais qui avaient réussi à gagner l'estime des sauvages. Les Robinsons suisses, maintenant réunis, rentrent dans leur île, accompagnés par le missionnaire Willis et la famille Hirtel.

Pour donner une conclusion satisfaisante à son histoire et, en même temps, pour mettre la petite colonie en relations avec la mère patrie, Mme de Montolieu fait

(1) *Bibliothèque universelle et revue suisse*, juillet, 1914.

venir dans l'île un navire européen. Ce vaisseau emmène le savant Ernest en Europe d'où il revient deux ans après avec sa femme. La fête qui célèbre son retour est suivie par d'autres réjouissances. Avec le concours du pasteur Willis trois autres mariages sont célébrés. De cette façon, chaque membre de la famille Robinson se trouve établi, et le roman s'achemine vers une conclusion naturelle qui satisfait pleinement les lecteurs les plus méticuleux.

De cet exposé rapide des circonstances qui motivèrent la suite de Mme de Montolieu et de la façon dont elle a accompli sa tâche, il est évident qu'elle s'est départie, en quelque sorte, du plan que Wyss s'était primitivement proposé. Celui-ci, en sa double qualité de philosophe et de professeur, fut pénétré des nouvelles idées pédagogiques courantes à cette époque et qui valurent en Allemagne, à la fin du dix-huitième siècle, le remaniement du *Robinson Crusoé*, pour en faire tout simplement un livre de morale. Wyss aussi, en montrant comment sa famille Robinson se tire d'affaire, subvient à ses besoins et améliore peu à peu sa condition, a voulu faire, non un roman, mais un livre d'instruction et de morale ; c'est pourquoi il a incorporé dans son récit les multiples détails que l'on sait sur l'histoire naturelle de son île. Cependant, il a fait entrer si adroitement cette matière accessoire dans le fond du sujet que le lecteur ne s'en trouve pas trop ennuyé, comme c'est le cas pour le *Nouveau Robinson* de Campe.

On peut dire, en effet, que Wyss a exagéré la portée de son œuvre, car on ne trouverait dans aucune île des tropiques la richesse végétale et la profusion d'animaux dont il peuple la sienne. *Robinson Crusoé* ne rencontre que les animaux et les plantes propres au climat de son île, d'après sa position géographique. Il semble que Wyss, au contraire, a voulu réunir dans l'île du Robinson suisse toute la vie animale et végétale qui fourmille dans les forêts des régions équatoriales. Il a l'air d'oublier que chaque partie de la terre a sa part dans cette distribution générale, et que les productions de l'Australie, par exemple, ne sont pas celles des deux Amériques.

Mme de Montolieu, au contraire, a tenu à faire, en premier lieu, un roman, mais, pour rester dans le cadre que s'était créé Wyss, elle ajoute, au bas de certaines pages des renseignements d'ordre botanique ou zoologique, si le sujet demande une explication brève ; autrement, elle rassemble à la fin du chapitre ses notes explicatives, surtout quand il s'agit de longues citations prises dans des relations de voyages ou des traités d'histoire naturelle. Car Mme de Montolieu ne sait pas, comme Wyss, dorer la pilule et faire avaler à ses jeunes lecteurs la potion amère sans palliatif. Elle les incite, au contraire, à sauter ces explications fastidieuses en les faisant imprimer en caractères plus petits. Toutefois, quand l'auteur ne s'appuie pas sur ses autorités, elle tombe dans les erreurs populaires, comme par exemple, quand elle nous dit, ainsi que Campe, que le tonnerre est formé par la combinaison de plusieurs matières inflammables, telles que le salpêtre et le nitre (1).

Mais si le livre de Mme de Montolieu a manqué le but que Wyss s'était proposé, c'est-à-dire, d'instruire les enfants en les amusant, il faut reconnaître que pour l'intérêt du sujet, il l'emporte sur la suite *officielle*. Il n'y a rien, chez Wyss, de comparable à la douleur poignante exprimée par le père quand il se rend compte de l'enlèvement de son épouse, ni à la détresse touchante de ces trois fils dont le courage, cependant, n'est pas abattu. D'autre part, les péripéties de la vie menée par la famille Hirtel chez les sauvages et l'affolement de la pauvre mère indienne dont l'enfant fut emporté et soigné par une ourse, sont infiniment plus émouvants que l'histoire de miss Jenny. Si le récit de Mme de Montolieu est moins didactique que celui de Wyss, il est toutefois plus romanesque et se prête mieux aux développements dramatiques qu'exige ce genre littéraire. Par l'intérêt du sujet, le charme des détails et la variété des connaissances mises à la portée de l'enfance, il a mérité un meilleur sort (2).

(1) T. I, p. 58.

(2) Il n'a été réimprimé qu'une seule fois, en 1829.

L'apparition de la seconde partie du livre de Wyss en 1827 fut bientôt suivie en France de plusieurs nouvelles traductions, mais jusqu'à sa mort en 1832, personne n'est venu disputer à Mme de Montolieu la grande vogue dont jouissait sa traduction et la partie originale qu'elle y avait ajoutée. En effet, il paraît que sa renommée était en train de surpasser celle de l'auteur parce que le second traducteur Jules Lapierre nous dit qu'à la mort de Mme de Montolieu, le nom de Wyss fut effacé du titre de sa traduction, et que le *Robinson suisse* semblait être ainsi attribué à l'auteur de *Caroline de Lichtfeld*.

Dans sa traduction, parue en 1834, Lapierre a supprimé la forme dialoguée qu'affectaient les Allemands et que Campe avait donné à son adaptation de *Robinson Crusoe*. Cette traduction de l'ouvrage complet de Wyss ne semble pas avoir gagné la faveur du public, pas plus qu'une traduction anonyme qui parut l'année suivante (1). C'est surtout celle de Frédéric Muller (2) qui l'emporta par le nombre des éditions, car, en 1876, il en avait déjà paru vingt. L'année 1837 vit paraître deux nouvelles traductions dont celle de Gérard est très abrégée. De tous les traducteurs qui, depuis Mme de Montolieu, ont rendu si populaire en France l'œuvre de Wyss, c'est assurément Mme Elise Voiart (3) qui est la plus connue, grâce surtout à l'étude claire, raisonnée et pleine de pénétration que Charles Nodier a mise en tête de la première édition par livraison, et dont nous avons déjà souligné l'importance.

À côté de cette notice de Nodier, il faut mettre le jugement sûr, impartial et motivé que P.-J. Stahl (4) a

(1) *Traduit de Victor J.*, Besançon 1835. D'après Quérard, l'auteur est Pierre-Victor Jaillant. C'est ce texte que, deux ans plus tard, l'éditeur Pierre Blanchard adopta pour les nombreuses éditions qu'il a données depuis. La traduction de Lapierre n'eut qu'une seule édition.

(2) Paris, Lavigne, 1836. À partir de la troisième édition, c'est la maison Mame de Tours qui le publia.

(3) Paris, Didier, 1837, avec préface de Nodier, Paris, Lavigne, 1841. Mme Voiart était la belle-mère de Mme Amable Tastu, dont nous avons parlé précédemment.

(4) Pseudonyme du littérateur et éditeur, Pierre-Jules Hetzel.

exprimé dans la préface d'une nouvelle traduction qui parut en 1865 (1). Le critique s'efforce à expliquer ce double fait : « un livre célèbre et un auteur qui ne l'est pas », et il constate que le *Robinson suisse* qui, dans son petit cercle, faisait une concurrence heureuse au *Robinson Crusoe*, a maintenu son premier succès, tandis que l'auteur ne méritait de vivre qu'à l'ombre de son œuvre, car, dit-il, à côté de Defoe, Wyss ne compte pas dans la littérature.

Une autre constatation qu'a fait Stahl, c'est la réputation croissante dont cette œuvre exotique n'a cessé de jouir en France, tandis que dans son pays d'origine et en Allemagne, sa vogue ne fut jamais grande et tend même à périr. Il nous dit que son succès fut tel, dans son pays d'adoption, que vingt éditions en parurent, coup sur coup, et il aurait pu ajouter que sept traductions différentes se disputèrent l'honneur de faire la fortune de cette œuvre incomparable en son genre. En effet, l'on ne peut pas reprocher au critique des affirmations exagérées ; il a plutôt diminué qu'augmenté le nombre des éditions qui avaient paru jusqu'alors. Ce n'est pas vingt éditions, mais une soixantaine qui furent publiées avant 1866 (2).

Il se demande aussi pourquoi le succès de ce livre a été si médiocre en Allemagne et si grand en France, car, dit-il, « le *Robinson suisse* est très allemand et les Allemands ne sont pas de ceux qui répudient leurs gloires, qui diminuent leurs écrivains. Si ce n'était pas une sorte de qualité, on pourrait bien, au contraire, les accuser d'aimer à surfaire ce qu'ils ont. Pourquoi donc le *Robinson suisse* avait-il été mieux accueilli chez nous que chez eux ? » Et la raison, Stahl la trouve dans l'in-

(1) Traduction d'Eugène Müller, Paris, Hetzel.

(2) D'après le *Journal général de la librairie*, les chiffres des traductions parues jusqu'alors sont les suivants : la traduction de Mme de Montolieu, 12 éditions, celle de F. Müller, 15 ; l'édition Blanchard, 8 ; la traduction de Mme Elise Voiart, 10 éditions et encore quatre avec la préface de Nodier ; la traduction de Gérard, 7 éditions et celle de Mme Frias Desjardins, trois éditions.

fériorité littéraire qui caractérise le livre de Wyss mais qui est racheté par l'excellence des traductions françaises. Au lieu de trahir leur original, les traducteurs, comme nous l'avons déjà constaté pour le *Robinson Crusoé*, avaient rehaussé son mérite, en supprimant les longueurs et les lourdeurs du style, et en retranchant les passages qui laissaient voir le culte que professait l'écrivain réformé et où il louait le génie et la piété de Luther. Ces défauts avaient été en partie voilés par les traducteurs et surtout par Mme de Montolieu, et l'œuvre de Wyss n'avait pu qu'y gagner. Ne se sentant pas en présence d'un chef-d'œuvre qu'il fallait respecter jusque dans ses imperfections, ils avaient, soit ajouté, soit retranché au texte primitif. Ils avaient refondu le récit en faisant disparaître ces longs dialogues écrasants qui empêchent de serrer le style, mais qui se prêtaient si bien au but didactique de l'auteur.

Cependant, la traduction contient toujours, malgré ces retranchements du texte original, les dissertations d'histoire naturelle que l'auteur débite avec tant de complaisance. Alors ! comment expliquer la popularité toujours croissante de cette œuvre ? Et Stahl s'avise d'aller poser cette question aux jeunes lecteurs eux-mêmes. « Rien de plus facile à expliquer que ce prétendu phénomène, nous dit-il. Ces passages défectueux ou fastidieux, aucun ne les avait lus ; or, ce qu'ils passent dans un livre n'ennuie jamais les enfants. Mais les incidents, mais les courses sur mer et sur terre, à pied, à âne ou en chariot, à dos de buffle et à dos d'autruche, mais ces découvertes étonnantes, arrivant toujours si à propos, mais les chasses et les pêches miraculeuses, mais les bons repas aussi variés qu'inattendus, voilà ce qui les captivait et justifiait leur passion pour le *Robinson suisse*, car là était le mérite réel de leur livre préféré, mérite dont on aurait tort de faire fi, puisqu'il a suffi à le faire vivre avec honneur. »

Bien que les constatations de Stahl soient très intéressantes, nous ne croyons pas qu'il ait indiqué la vraie raison du peu de succès de cette œuvre en Allemagne et de sa popularité immédiate et continue en France et

en Angleterre. Pour lui, le Robinson suisse est allemand ; il serait beaucoup plus juste de dire que, bien qu'écrit dans cette langue, ce livre est foncièrement suisse. Les personnages sont suisses ; ils appellent leur colonie la Nouvelle Suisse ; leurs pensées tournent toujours vers la mère patrie, ses montagnes et ses vallées qu'ils comparent volontiers avec celles qu'ils découvrent dans leur île. Le vrai *Robinson* allemand est plutôt celui de Campe. Ici, Robinson lui-même est allemand ; il est de Hambourg et c'est dans une famille allemande que son histoire est racontée. On peut aller jusqu'à dire que la réputation du livre de Campe était trop solidement établie dans ce pays pour qu'un ouvrage du même genre vint le détrôner et surtout quand ce parvenu affichait si ouvertement son pays d'origine.

Du reste, le chiffre des éditions en langue allemande qui avaient déjà paru, nous renseigne indiscutablement sur le succès respectif de ces deux livres. D'après la bibliographie Ullrich, il n'y a eu en tout que sept éditions du *Schweizerischer Robinson* et toutes sont sorties de la même maison zurichoise (1). Dans la même période (1812-1907) le récit de Campe eut 247 réimpressions dont la moitié sont des adaptations ; d'autre part, le *Robinson Crusoe* de Defoe fut réimprimé neuf fois seulement. Ainsi les traductions françaises (2) dépassent en nombre toutes les éditions de l'original, et la période de la plus grande activité des traducteurs ne voit paraître qu'une seule édition en langue allemande. Son succès en Angleterre fut presque aussi retentissant qu'en France : le même bibliographe cite seize éditions parues entre 1814 et 1865.

Deux des traducteurs français (3) ne manquent pas

(1) Orell, Füssli et Cie. Les dates sont les suivantes : 1812-1813, 1821, 1826-1827, 1841-1842, 1851 (1^{re} partie seulement), 1874 et 1895. Il en est paru, en outre, six adaptations, toutes de provenance allemande.

(2) En plus des traductions que nous venons de citer, on note celles de Mme Frias Desjardins (1840), A. Bordot (1860), Mme de Barins (1865) et Henri de Suckau (1869) ; mais, celle de Mme de Barins est très abrégée.

(3) Mme Elise Voiart et H. de Suckau.

de signaler les grandes qualités didactiques de l'œuvre de Wyss. Pour rendre plausible une histoire un peu abracadabrante et pour ne pas trop étonner les naïfs lecteurs, en leur montrant de petits garçons qui déploient dans des circonstances difficiles un sang-froid et une ingéniosité sans bornes, on fait, pour ainsi dire, l'apologie de ces jeunes artisans universels. On nous dit que, dans la mère-patrie, et même pendant la traversée de l'océan, ces enfants avaient acquis une foule de connaissances qui faisaient d'eux des colons en herbe. On tient à justifier ainsi les exploits d'une jeune fille trop précoce, à nous démontrer que ce talent extraordinaire d'adaptation et d'initiative est tout simplement le résultat d'un long entraînement et que ces enfants ne sont point les prodiges qu'à première vue, on serait tenté de les croire. C'est ainsi qu'on cherche à rassurer les jeunes lecteurs qui, autrement, seraient amenés à en faire des héros et des modèles. La belle besogne ! Daniel Defoe, le père des *Robinsons* a écrit d'une façon si ingénue mais si réaliste son histoire que les premiers lecteurs la prirent pour une relation authentique. C'est justement cette préoccupation de la part de Wyss de faire de son roman une encyclopédie en pratique, un cours d'éducation physique, intellectuelle et morale, bref, un manuel du père de famille, qui constitue l'infériorité du *Robinson suisse* vis-à-vis du livre de Defoe.

Il est tout naturel que les fils du pasteur suisse emportent avec eux, dans leur course lointaine, leur livre préféré, et quand ils se trouvent échoués sur une île déserte, ils font de Robinson Crusoé leur modèle et leur conseiller : « Puisque le ciel nous a destinés au même sort, nous ne pouvons consulter personne qui nous soit plus utile ; ...nous ferons comme lui, et bien plus facilement, puisqu'il était seul et que nous sommes six, dont quatre au moins en état de travailler » (1). Comme le colon de l'Ohio que cite Philarète Chasles, ils

(1) Traduction de Mme de Montolieu, t. IV, p. 85.

font cette lecture avec un grand intérêt, et y puisent une foule d'instructions et un réconfort solide. On trouve dans le livre de Wyss d'autres allusions à l'existence de Robinson. On fait « un almanach à la Robinson » (1), il est question de « fortifier leur caverne à la Robinson » (2) et le petit François désire avoir à son service un Vendredi. Mais quand Ernest veut être abandonné dans un îlot et vivre seul « comme un autre Robinson », le père lui répond sévèrement que « la vie de Robinson n'est belle que dans les livres » (3). On trouve même une allusion au *Nouveau Robinson* de Campe, quand les fils s'aperçoivent que les parois de cristal de leur grotte scintillaient comme la « mine d'or de Robinson ». Or, c'est chez Campe que le solitaire découvre une pépite d'or dans sa caverne. Dans la suite de Mme de Montolieu également, il s'agit de *Robinson Crusoe* et Fritz le traite d'œuvre de « pure imagination » mais le père lui répond que si leurs propres aventures étaient données au monde on les rangerait dans la même catégorie (4).

Nous avons dit plus haut qu'il manque un chapitre au *Robinson suisse* de Wyss. Le départ précipité de Fritz et de Franz pour l'Europe avec leur sœur d'adoption fait naître chez le lecteur des sentiments d'indifférence et de mélancolie qui contrastent vivement avec l'optimisme répandu dans le reste du livre. Ce dénouement peu satisfaisant a besoin des précisions qu'exigent les ouvrages de ce genre, et c'est cette lacune que Mme de Montolieu s'est efforcée, la première, de combler, en donnant une suite à sa traduction du livre de Wyss. Depuis, deux autres écrivains ont donné, chacun à sa façon, au *Robinson suisse* la conclusion logique qui fait défaut à l'original. Celle d'Adrien Paul qui est de 1855 (5) est plus développée et de plus grande envergure

(1) Traduction de Mme Elise Voiart (édit. de Lavigne), p. 231.

(2) *Idem*, p. 350.

(3) *Idem*, p. 272.

(4) T. I, p. 119.

(5) Le *Pilote Willis* pour faire suite au *Robinson suisse*, Tours, 1855.

que celle qui a paru tout récemment dans la *Bibliothèque universelle et revue suisse*.

L'auteur du *Pilote Willis* déclare que Wyss avait, en quelque sorte, pris l'engagement de continuer son histoire, parce que l'apparition de la famille Wolston au dernier chapitre n'amène aucune péripétie et n'est nullement exigée par le récit. Cette apparition momentanée ne peut être considérée que comme la base d'un nouveau conte qu'il avait l'intention de bâtir sur le premier.

Comme Mme de Montolieu, Adrien Paul avait compris qu'il manquait des sœurs à ces quatre frères, et il comble cette lacune en gardant dans l'île les deux filles des époux Wolston, tandis que Wyss envoie l'aînée en Europe avec miss Jenny. Personne, en effet, ne quitte la Nouvelle Suisse, parce qu'au moment où une chaloupe du *Nelson*, conduite par le pilote Willis, était venue à terre pour prendre les deux fils qui devaient partir, il survient une tempête, comme dans la suite de Mme de Montolieu, qui chasse le navire de la côte.

L'intérêt dramatique de ce livre n'est pas très grand et dans la première partie surtout, les incidents, brossés à grands traits, sont peu nombreux et manquent presque toujours d'une conclusion logique. Ainsi, on commence la construction d'un nouveau château aérien pour l'usage de la famille Wolston, qui, apparemment, n'est jamais achevée. Il y a également la fameuse chasse qui échoua d'une façon si pitoyable et l'excursion en bateau terminée brusquement par la chute de miss Espérance dans la mer. En effet, ces épisodes ne sont qu'un prétexte pour permettre à l'auteur de remplir son rôle d'éducateur, car, comme Wyss, sa première préoccupation est d'instruire. Le moindre événement sert à entamer une dissertation savante, ou à faire éclater une discussion entre les membres de ces deux familles.

Cependant, un événement tragique vient s'ajouter au bonheur qui avait été leur partage jusqu'ici. On se rend compte qu'Elisabeth, la femme du pasteur suisse, est atteinte d'un cancer. Il est décidé que Fritz et Jack se mettent en route immédiatement pour faire venir d'Europe l'aide chirurgicale qui, seule, peut lui sauver la

vie. Malgré l'opposition de leur mère, les deux fils s'en vont dans la pinasse dont la direction est confiée aux mains sûres du pilote Willis. Leurs aventures, assez mouvementées occupent le reste du volume et la petite colonie est reléguée au second plan, ce qui est étrange dans un livre qui se donne comme suite du *Robinson suisse*. Après bien des péripéties ils arrivent au Havre. Malheureusement pour nos jeunes gens leur bateau est confisqué avec sa cargaison, à cause du blocus continental, et pour vivre, ils se font embaucher dans un chantier.

Arrive maintenant la partie la plus invraisemblable de l'histoire. Willis qui cherchait à affréter un bâtiment pour les ramener dans la colonie avisa, un jour, dans un chantier, un navire désemparé qu'il reconnaissait pour son ancien navire, le *Nelson*. Son premier soin est de l'acheter et de l'équiper. Les voilà prêts à mettre à la voile. Mais il manquait toujours l'habile chirurgien dont les soins étaient si nécessaires à leur pauvre mère, et il semblait que cette expédition si longue et si hasardeuse avait manqué son but. Erreur ! car il se trouvait déjà à bord dans la personne de Jack que rien ne rebutait. Les grands praticiens n'avaient voulu à aucun prix entreprendre un pareil voyage pour une simple opération chirurgicale. Alors, désespérant de trouver un homme à ce point humanitaire et désintéressé, l'étourdi s'était adressé au médecin-chef des hôpitaux du Havre, pour acquérir certaines connaissances médicales et la pratique nécessaire qui lui permettraient d'opérer sa mère lui-même. Le matin, il fréquentait les hôpitaux à l'insu de son frère et de Willis, et ne se rendait qu'à midi à son travail dans le chantier.

Leur retour en Nouvelle Suisse s'effectue sans les contretemps qui avaient marqué leur premier voyage. L'opération a lieu en présence de toute la famille. Mais quel miracle ! l'issue n'est point douteuse ; et comment peindre la surprise de la pauvre mère devant la hardiesse et le sang-froid de son fils !

Vient ensuite le dénouement qu'exigeaient les lecteurs de Wyss. Fritz et Jack épousent les filles des Wols-

tois. Franz et le pilote Willis se rendent en Europe, où le cadet de la famille va se faire ordonner ministre du Seigneur.

Tels sont, dans les grandes lignes, les incidents de cette invraisemblable histoire, et il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pas trouvé, auprès du public, la même faveur que le *Robinson suisse* (1). Elle ne la mérite pas, non plus, pour d'autres raisons. A part l'imagination et la morale, il fallait à ce livre sa partie instructive, mais puisque Wyss avait passé en revue toutes les richesses tropicales du Nouveau Monde, il fut interdit à l'auteur du *Pilote Willis* de revenir sur ce sujet. Toutefois, il a effleuré ça et là, dans le cours de son récit, les principes élémentaires des sciences physiques et naturelles, et il l'a fait d'une façon plus intéressante que celle employée par Wyss ou par Mme de Montolieu. Au lieu de rattacher, comme Wyss, plus ou moins étroitement, son petit cours de botanique ou d'histoire naturelle à l'incident qui le fait naître, ou de rassembler ces notes explicatives hors du texte, à l'exemple de Mme de Montolieu, Adrien Paul fait jaillir, le plus naturellement possible, du fond même du sujet, ses dissertations et les discussions qui s'ensuivent. Il y greffe quelquefois de longues histoires secondaires qui n'entravent pas trop la marche du récit. Toutes ces matières accessoires sont si indissolublement combinées avec les événements et liées à la vie quotidienne des naufragés que le lecteur d'âge mûr n'en est pas ennuyé et ne peut guère les sauter. Mais l'effet de cette lecture sur les enfants a dû être tout autre, comme c'est le cas pour certaines fables et certains contes de fées que la jeunesse ne sait ni comprendre ni apprécier. On peut dire, en effet, que cette riche pâture d'instruction et l'habileté qui a présidé à l'exécution de cet ouvrage, ont fini par le faire sombrer. Pourtant le but que se proposait l'auteur, est digne d'éloge ; il a voulu épargner à ses jeunes lecteurs l'effort laborieux de puiser eux-mêmes, ces connaissances dans Buffon, dans Gay-Lussac ou

(1) Il n'y eut qu'une seule réimpression : en 1884.

dans Arago, et il a eu comme seul résultat de les rebutter. L'érudition pédante qu'étaient les membres cadets de la famille, est peut-être cause que la fortune de ce livre a été si différente de celle du *Robinson suisse*. Quand, par exemple, il est question du choix d'une carrière pour chacun des jeunes gens, les analyses subtiles de Jack et le fond de connaissances dont fait parade ce jeune écervelé, ne sont pas calculés pour plaire aux enfants.

Il faut ajouter que ces nombreuses discussions animées regorgent de plaisanteries et de traits d'esprit. Comme Mme de Montolieu a fait pour la suite qu'elle a donnée à l'œuvre de Wyss, l'auteur nous présente des personnages dont le caractère est modifié et développé, d'une façon normale, par le temps et par les épreuves qu'ils ont traversées.

Le dernier chapitre du *Robinson suisse* vient d'être écrit d'une autre manière par M. René Morax (1) avec une pointe de malice charmante, et il est tout à fait en harmonie avec les 62 autres qui le précèdent. Le lecteur se trouve presque aussi étonné que le pauvre pasteur lui-même des résultats inattendus du bref séjour de ses fils en Europe. Une aptitude extraordinaire pour des entreprises commerciales s'était développée en eux, et comme leurs compatriotes de la mère patrie, ils avaient appris à exploiter les richesses naturelles de la colonie.

Un jour un navire aborde et ramène les deux frères avec leurs femmes. Minna, la femme de Franz est accompagnée de sa sœur Adélaïde qui avait été institutrice dans une grande maison de Russie. Ernest, séduit par les charmes sérieux que donne l'instruction, la demande en mariage. En même temps, Jack prie son père de lui accorder la main de miss Caroline, la fille des Wolstons.

Mais voilà que Frédéric fait à son père des propositions qui vont avoir une grande influence sur l'avenir de la colonie. Il avait remarqué qu'en Europe les mer-

(1) *Bibliothèque universelle et revue suisse*, 1914, juillet.

veilles naturelles de sa chère patrie étaient l'objet d'une exploitation systématique des plus rémunératrices ; ses glaciers sublimes, ses hautes montagnes, ses forêts, ses cascades et ses lacs, tout était devenu la source d'un commerce lucratif qui comptait parmi les grandes industries nationales. Des hôtels simples, propres et chers recevaient les nombreux étrangers et « un descendant du célèbre navigateur Cook », à l'instar de son illustre aïeul, avait organisé des entreprises de voyages. Avec son concours pécuniaire Frédéric se proposait d'élever sur les divers points de l'île des stations d'été et d'hiver. Il avait même fait un stage chez un architecte allemand pour acquérir le secret de ces vastes établissements pourvus du tout dernier confort. Sa femme, Jenny, s'était perfectionnée dans le service de la lingerie, et la cuisine ainsi que la tenue de la maison seraient confiées à sa mère, Franz et Minna s'occuperaient du personnel qui serait recruté parmi les indigènes des îles voisines. Quant à son père, en sa qualité d'ancien pasteur, il aurait la charge de la nouvelle église, et le service anglais que les nombreux Anglo-Saxons ne manqueraient pas de réclamer, serait assuré par les soins de M. Wolston. Ernest, le savant de la colonie, serait appelé à diriger l'institution scolaire indispensable à une station balnéaire, et l'excellente Adélaïde surveillerait la maison d'éducation destinée à donner aux jeunes personnes les connaissances de la vie pratique doublées de l'attrait des manières distinguées. Pour Jack, il avait sa sphère tout indiquée ; son esprit inventif et son trop-plein d'énergie le rendraient propre au commerce et à l'industrie. Ce serait lui qui dirigerait les grandes fabriques de chocolat que leurs plantations de cacao et leurs raffineries de sucre permettraient de développer rapidement. De même, il saurait trouver de nouveaux débouchés pour les productions de l'île, pour ses épices, pour la viande congelée de ses troupeaux et pour ses fruits exotiques conservés par des procédés nouveaux.

C'est ainsi qu'on introduirait le Progrès dans leur île en la dotant de la civilisation européenne. Et le vénérable pasteur termine son journal par un aperçu géné-

ral des entreprises qu'il avait inaugurées et qui étaient à cette époque en pleine prospérité. Dans ces dernières réflexions on voit l'orgueil légitime d'un bienfaiteur national se mêler à la sage prévoyance de l'administrateur. Il remercie le Seigneur de lui avoir accordé l'honneur d'être le premier à donner une colonie à sa chère patrie.

CHAPITRE VI

LES IMITATIONS DU XIX^e SIÈCLE.

Le livre de Wyss, en faisant pour la famille ce que Defoe avait fait pour l'individu, sembla, pour ainsi dire, mettre le comble à l'édifice élevé par l'écrivain anglais. On serait tenté de croire que cette œuvre, dont il a fallu attendre, presque un siècle, l'achèvement, devait consacrer le type définitif des Robinsons, en rattachant l'existence anormale et passagère du solitaire à la vie régulière et permanente du colon, et que la longue série des robinsonades devait trouver ainsi sa conclusion naturelle. Mais c'est le contraire qui eut lieu, et le succès extraordinaire du *Robinson suisse* ouvre une nouvelle série d'imitations qui s'inspirent tantôt de l'ancienne version et tantôt de la nouvelle. Quelques-unes mêmes réunissent les mérites des deux récits en combinant la méthode didactique de Wyss avec la situation vieille, mais toujours attachante du solitaire de Defoe. Mais c'est la dernière idée qui prédomine, car la vie de Crusoé, par son caractère mouvementé et les conditions aléatoires qui la gouvernent, est d'un intérêt inépuisable et touche plus profondément le lecteur que l'existence plus large, plus utile et, par conséquent, plus banale, menée par des colons ou par une communauté de Robinsons. Ce sont surtout les successeurs immédiats du *Robinson suisse* qui répondaient à cette double influence et qui affichaient le plus ouvertement leurs prétentions didactiques.

Parmi ceux-ci, on peut en signaler plusieurs qui parurent avant la seconde partie du livre de Wyss et qui ont pu avoir une certaine influence sur cet ouvrage. Il est fort probable que le *Robinson français* (1) fut écrit

(1) ou *histoire d'une famille française habitant une île de la mer du sud*; publiée d'après le manuscrit original et enrichie de notes sur l'histoire naturelle, sur des animaux et des végétaux

pour faire concurrence à l'œuvre de Wyss, et nous avons montré que celui-ci, dans la seconde partie de son livre, lui était sans doute redevable de certains incidents. Mais ce roman n'a pas le même intérêt que le livre de Defoe, parce que le héros, bien que seul pendant une grande partie de son séjour dans cette île, se trouve abondamment pourvu, dès le commencement de tout ce dont il a besoin. Ce n'est pas, du reste, dans le *Robinson Crusoé* que l'auteur a puisé son inspiration, parce qu'il nous dit, dans sa préface, que si le piquant des grandes catastrophes, des naufrages ou des combats avec les sauvages, manque à son livre, on y trouve, au contraire, une foule d'observations curieuses sur les plantes et les animaux qui peuplent son île. Plus même que dans le *Robinson suisse* l'auteur a sacrifié la partie divertissante de son ouvrage à la partie utile. La préoccupation constante d'instruire ses lecteurs prédomine partout, et, avec une insistance déconcertante, il fait défiler devant nos yeux les produits de tous les pays jouissant à peu près du même climat que son île. Comme dans ce genre de livre, il croit aussi augmenter l'intérêt en ajoutant des pages entières de notes tirées du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*.

Pourtant, cet ouvrage contient plusieurs allusions au *Robinson Crusoé*, et il semble que la tendance que nous avons remarquée dans les livres d'aventures du dix-huitième siècle de citer ce livre célèbre, devient, dès l'apparition du *Robinson suisse*, une véritable tradition. En effet, des 70 robinsonades (1) qui ont paru en

les plus remarquables, dont il est fait mention dans cet ouvrage. Par J. F. W., Lausanne, 1822. On note une autre édition (Genève et Paris, 1822) qui est probablement la même que celle de Lausanne.

La ressemblance des initiales de l'auteur inconnu avec celles de Wyss, est également à noter. Faut-il voir ici une intention sournoise d'attribuer le livre à Wyss pour profiter de la popularité toujours croissante de cet ouvrage dont cinq éditions, tant en français qu'en allemand, avaient déjà paru? D'après Vinet, l'auteur serait « un Vaudois, M. Wyder, connu pour ses études sur les serpents » (*Revue suisse*, 1844, jan.).

(1) Pour la liste complète de ces imitations, nous renvoyons à la bibliographie spéciale de M. Ullrich et son supplément dans la *Zeitschrift für Bücherfreunde*, cités précédemment.

France depuis ce moment, la plupart évoquent, d'une façon ou d'une autre, chez le lecteur, ses souvenirs du roman et de son héros. Le « Robinson français » cite ce livre plusieurs fois. Parmi les relations de voyages qu'on lui avait laissées, les *Robinsons* étaient sa lecture favorite « depuis le premier, *Robinson Crusoe*, le meilleur et le plus attrayant de tous, jusqu'à la misérable rhapsodie du *Chevalier des Gastines* » (1).

Quoique cet ouvrage cherche ostensiblement à marcher sur les brisées du *Robinson suisse*, il ne fut pas écrit, comme celui-ci, pour la jeunesse, malgré le bagage encombrant de notes explicatives dont ses pages sont chargées. Bien que le héros ait une compagne pendant la dernière partie de son séjour, cependant, il manque à ce livre tout ce qui fait le charme de l'œuvre de Wyss, c'est-à-dire, les petits soucis de la vie de famille, les sollicitudes mutuelles et les joies qui se partagent, mais surtout, l'ardeur impétueuse de ces quatre fils qu'aucun obstacle ne rebute et dont l'activité débordante se fait sentir sous tant de formes.

Un autre écrivain qui chercha à peindre une existence solitaire et qui est obsédé, comme Wyss, par le besoin d'instruire, c'est Mme Mallès de Beaulieu (2). Ce livre, bien écrit et plein d'intérêt, reprend une idée déjà exploitée par Defoe et qui figure dans plusieurs des imitations de ce temps. Ces auteurs soutiennent la thèse que le séjour solitaire du héros constitue une période de pénitence pendant laquelle le malheureux expie la faute qu'il avait commise en négligeant les conseils de ses parents pour aller courir le monde. Comme chez Robinson Crusoe on voit s'effectuer dans l'esprit du coupable une régénération morale due à la méditation ou à la lecture de la Bible, même en certains cas, à celle du roman de Defoe.

Quoique ce dernier livre ne soit pas cité par Mme

(1) T. I, p. 146.

(2) *Le Robinson de douze ans, histoire curieuse d'un jeune mousse français abandonné dans une île déserte*, par Mme Mallès de Beaulieu, Paris, 1818. Cet ouvrage eut une grande vogue et sa vingtième édition fut publiée en 1856. Il en est paru une en 1892.

Mallès de Beaulieu, les situations qu'elle nous décrit, ressemblent étrangement à celles de la première partie de l'adaptation de Campe. Comme son prototype, le héros a un Vendrédi, petit enfant sauvage qu'il avait recueilli à la mort tragique de ses parents. Il l'élève et lui donne même le baptême. Enfin, une autre naufragée qui se trouve être sa propre mère et qui avait quitté l'Europe pour aller à sa recherche, vient échouer sur le rivage de son île.

On voit paraître ici, pour la première fois, un dénouement qui n'est pas dans l'ancienne version. Ordinairement les Robinsons quittent leur île, pour rentrer dans le monde, par le moyen d'un navire que le hasard amène dans ces parages. Par contre, dans plusieurs des imitations, y compris celle que nous examinons, ce sont leurs parents ou des personnes qui s'intéressent à eux, qui viennent les recueillir (1).

Dès son apparition et pendant bien des années, le livre de Mme Mallès de Beaulieu jouit d'une faveur qui dépassa, pour le moment, celle du *Robinson suisse* et de l'original anglais. Cette popularité s'explique peut-être par le fait que l'auteur évite les trop nombreuses digressions dans le domaine de l'histoire naturelle qui déparent souvent les pages de Wyss, tandis que les observations d'ordre moral ou philosophique qui s'y trouvent, sont mieux subordonnées à l'idée principale que dans le roman de Defoe.

C'est un fait avéré qu'il y a pour les livres, comme pour les personnes, des titres heureux qui font la fortune de ceux qui les portent, et l'on a remarqué chez certains auteurs qui manquaient d'initiative, une tendance à tirer parti d'une œuvre de génie qui avait gagné la faveur du public. Or, cet esprit d'imitation qui pousse un écrivain à s'approprier un titre célèbre, n'a pas de meilleur exemple que la grande famille des *Robinsons*. Déjà, au XVIII^e siècle, les *Mémoires du Chevalier de Kilpar* et la comédie *Azémi*a portent comme sous-titre le

(1) Tels, par exemple: *Le Robinson français* (1822), *Emma ou le Robinson des demoiselles* (1834), *Le Robinson des glaces* (1835), *Le Robinson du Havre* (1858), *L'Ecole des Robinsons* (1882).

Nouveau Robinson bien que l'intérêt qu'ils ont pour nous, ne soit pas du tout celui qui a fait la fortune du roman de Defoe. Nombreux sont les cas du même genre au xix^e siècle. Il suffisait qu'il y eût, intercalé parmi les autres incidents, un naufrage et une existence solitaire quelconque, pour que l'auteur donnât à son livre le nom de *Robinson*, même si ces situations sont subordonnées à l'intérêt principal. La plupart de ces auteurs, du reste, ont cru apparemment qu'il leur incombait de justifier cette manière de capter la confiance du public, en évoquant de temps à autre des souvenirs du roman et de son héros (1).

Nous avons vu que tous les écrivains qui ont cité le *Robinson Crusoé* en ont parlé en termes plus ou moins élogieux, mais, sauf l'*Aventurier français*, aucun n'avait essayé jusqu'alors de tourner en ridicule cette œuvre. Cependant, de fortes tendances à la parodie se rencontrent dans un ouvrage qui a pour titre : le *Robinson des sables du désert* (2). Bien que le héros n'ait que quatorze ans, il parvient à faire des choses incroyables, malgré la modicité de ses ressources matérielles et de ses forces physiques.

Quand son navire fut totalement vidé, l'idée lui vint que la carcasse lui ferait une habitation assez commode, s'il pouvait trouver le moyen de la mettre à sec. Pour effectuer ce déplacement, il se sert des procédés employés dans les chantiers de construction. A la marée haute, il manœuvre son cabestan et, en un quart d'heure, il ramène le navire jusque sur le rivage. Puis, avec une scie et une hache il le coupe en deux. Il choisit le côté de la proue pour en faire la charpente de sa maison, qui présentait ainsi de face la forme d'un arceau gothi-

(1) Par exemple, le *Robinson du faubourg Saint-Antoine*, Paris, 1817.

(2) ou *Voyage d'un jeune naufragé sur les côtes et dans l'intérieur de l'Afrique*, offrant le tableau résumé des curiosités naturelles, des mœurs, usages et coutumes de ces contrées peu connues, par C.-H. de Mirval, Paris, 1837. Le vrai nom de l'auteur serait, d'après Barbier, J.-B.-J. de Champagnac. Ce livre eut un succès assez grand, puisque la cinquième édition est de 1853, et d'autres parurent en 1865 et 1874.

que. La poupe lui sert également de magasin pour ses provisions.

Comme Robinson, il tient à avoir un compagnon, et il sauve une poule, seule survivante de la volaille qui était à bord : « J'étais heureux d'avoir enfin trouvé un être vivant, ... et qui me semblait avoir été préservé de la mort pour être la compagne de ma solitude » (1) ; et encore il dit : « Ma pauvre poule était le seul être vivant avec qui j'entretenais une conversation dont je faisais presque tous les frais » (2). Mais il regrette toujours de ne pas avoir d'amis à qui il puisse communiquer ses pensées : « Parfois Robinson m'apparaissait avec son ami Vendredi et son perroquet causeur. Alors, je me voyais beaucoup plus malheureux que lui ; mais aussi j'osais me trouver plus intéressant que ce héros imaginaire des naufrages ; il me semblait que je lui étais supérieur et je me carrais à mes propres yeux » (3).

Cet ouvrage a aussi son côté didactique et il prétend renseigner les lecteurs sur cette terre mystérieuse qu'était à cette époque l'Afrique centrale. L'auteur se plaint, dans sa préface, que la plupart des traités de géographie n'apprennent guère aux enfants que des noms de pays ou de villes, et ne leur donnent, par conséquent, que des notions vagues et arides.

On a sans doute remarqué, en passant, que les femmes auteurs ont joué un rôle important quand il fut question de faire connaître au public français le livre de Wyss. Elles ont fourni également une grande partie des imitations qui firent concurrence à cette œuvre pendant la première moitié du siècle. Nous avons déjà signalé le grand succès du *Robinson de douze ans* de Mme de Beaulieu. Mais, en général, ces auteurs n'ont pas beaucoup innové ; elles se sont contentées, pour la plupart, de reproduire les mêmes situations et les mêmes incidents qui avaient déjà séduit les lecteurs, en y mêlant, dans des proportions diverses, les leçons de morale de Campe et l'instruction positive et scientifique du livre

(1) P. 32.

(2) P. 40.

(3) *Idem.*

de Wyss. De plus, elles ne se font pas scrupule de s'emprunter mutuellement de petits détails, très importants pour leurs personnages sans doute, mais d'une banalité qui saute aux yeux. Ainsi le petit héros de Mme Julie Delafaye-Brehier (1) s'égaie dans sa solitude en jouant d'une clarinette qu'il avait emportée au moment du naufrage, et la pauvre Emma de Mme Woillez (2) eut de la joie à trouver, parmi les effets jetés sur le rivage, la boîte qui contenait sa guitare. On se rappelle que le petit François dans la suite du *Robinson suisse*, donnée par Mme de Montolieu, gagna les bonnes grâces des sauvages en jouant des airs sur sa flûte. Un chien, Azor, figure dans les deux livres que nous venons de citer. Le héros, comme la petite héroïne, a tout juste quinze ans ; ils se réfugient, l'un comme l'autre, dans le creux d'un baobab.

Mais le livre de Mme Woillez a beaucoup de rapports avec l'ancien *Robinson* par la description précise qu'elle nous donne de la vie quotidienne d'Emma et de la façon dont celle-ci surmontait les mêmes difficultés qui se présentèrent à Crusoé, c'est-à-dire, le problème de se nourrir, se vêtir, se chauffer et s'éclairer pendant les longues veillées d'hiver. Comme Robinson, elle fait son calendrier sur le tronc d'un arbre, et elle prend un jeune perroquet auquel elle apprend à parler.

L'auteur nous donne, ainsi que Wyss, un tableau de la richesse tropicale de l'île où tous les fruits exotiques abondent, comme, du reste, dans celle du petit « Robinson français », qui était un véritable paradis terrestre.

Mais beaucoup plus que chez Mme Delafaye-Brehier, le livre de Mme Woillez est, comme celui de Campe, franchement didactique. Elle s'adresse souvent à ses jeunes lectrices : « O vous, jeunes filles, élevées dans la mollesse et dont les doigts délicats se sont peut-être

(1) *Le Robinson français, ou le petit naufragé*, par Mme Julie Delafaye-Brehier, Paris, 1827. Revu par E. Du Chatenay en 1883, ce livre a eu un retour de faveur et quatre éditions en ont paru depuis.

(2) *Emma ou le Robinson des demoiselles*, par Mme Woillez, Paris, 1834; réimprimé en 1862 et 1878.

fatigués en effeuillant quelques roses, ou en reproduisant sur une gaze légère la fleur que vous aviez admirée sur sa tige, suivez au milieu du désert cette jeune fille infortunée... qui se voit tout à coup réduite, sans appui, sans consolation, à chercher péniblement chaque jour sa chétive nourriture ; qui n'a que la terre pour lit, des feuilles pour couverture, et qui enfin, manquant de tout à la fois, ne peut se procurer les premières nécessités de la vie, qu'en se livrant aux plus rudes travaux » (1). Quand Emma essaie de se confectionner des pots de terre et quelques meubles grossiers, l'auteur fait la morale à son petit monde : « O vous, enfants de l'opulence, dont les pieds délicats n'ont presque jamais foulé qu'un tapis moelleux ou une pelouse de verdure,... ne plaindrez-vous pas cette pauvre Emma qui, les pieds nus et ensanglantés, va péniblement chercher au loin, par une pluie abondante et froide, une énorme charge d'argile qu'elle rapporte sur sa tête, dans la seule vue de fabriquer quelques misérables vaisseaux de terre dont vos yeux se détourneraient peut-être avec dédain ? » (2).

Une particularité du premier *Robinson*, c'est le journal que le solitaire tient et où, à défaut d'autre compagnon, il s'épanche et découvre son âme. Emma, aussi, a son journal dans lequel elle enregistre ses impressions, ses espérances et son inquiétude au sujet de son père qui l'accompagnait dans ce voyage malheureux, et dont elle ignore le sort. C'est surtout le récit de ses souffrances pendant sa maladie — car elle fut atteinte de la rougeole — qui nous rappelle la situation pitoyable de *Crusoé* dans un pareil cas.

Dans le livre de Mme Delafaye-Brehier on rencontre aussi des souvenirs de *Robinson Crusoé*. Son jeune solitaire trouve des traces de pas humains sur le sable. Seulement, il s'agit ici de pieds chaussés, puisque des Européens avaient débarqué dans l'île au moment où le petit Georges explorait l'intérieur du pays. Le regret d'avoir perdu cette occasion d'être secouru le jette dans

(1) P. 115.

(2) P. 164.

le désespoir et provoque une fièvre. Comme Robinson sur son lit de douleur, il a des remords cuisants. Il se reproche d'avoir cédé aux projets ambitieux qui l'ont poussé à quitter sa mère et sa patrie pour courir le monde à la recherche des richesses. Ce livre, en effet, est de caractère beaucoup plus didactique et pessimiste que le *Robinson Crusoé*. D'autre part, tout en contenant moins d'incidents, il renferme deux longues digressions qui coupent le fil de l'histoire.

En parlant du *Robinson suisse*, nous avons vu que la famille du pasteur avait puisé dans le roman de Defoe non seulement des réconforts mais des renseignements utiles. Des circonstances analogues se présentent dans plusieurs des imitations et notamment dans le *Robinson des glaces* (1), où tout un chapitre est consacré au *Robinson Crusoé*.

Le héros de ce livre est abandonné par son capitaine dans une île des régions arctiques pour avoir commis un acte d'indiscipline. Pendant sa convalescence après un accès de fièvre il lit le roman de Defoe. Ses réflexions sont consignées dans son journal qu'il jette dans la mer avant que l'île soit entourée d'une barrière de glace. Par une chance extraordinaire, la bouteille, contenant son manuscrit, est emportée par les flots jusqu'à la côte de son pays de Bretagne où sa mère la trouve.

Guénolé se trouve plus malheureux que le héros de Defoe et il compare la situation de Robinson avec la sienne : « Quelle différence ! le naufrage lui a laissé tout un navire chargé des nécessités de la vie ; ... il a tout en abondance. On ne m'a laissé que quelques livres de biscuit, des patates en abondance aussi, mais aucune boisson salubre, aucun cordial qui m'eût été si précieux pendant ma maladie. Sa terre est chaude, brûlante quelquefois, et cependant rafraîchie par de limpides courants d'eau ; la mienne est froide, glacée et ne me donne pour me désaltérer que la neige durcie, fondue à grand'peine auprès du feu. Il peut tous les jours parcourir son île, il y trouve de riants bosquets, de fraîches vallées,

(1) Par Ernest Fouinet, Paris, 1835. Ce livre eut beaucoup de succès et fut réimprimé 18 fois, jusqu'en 1895.

il s'y fait une maison de campagne ; moi, je suis relégué entre ces cloisons que perce le froid, où cependant la fièvre me consume... Il avait laissé tomber sur la terre quelques graines, elles verdirent et fructifièrent bientôt, ... mais je n'ai pas un grain de blé, pas un grain de seigle. Enfin, il n'était pas seul, il avait un chien, un chevreau, un chat, tous animaux assez grands pour le caresser et lui parler, en quelque sorte, du regard ; moi, je n'ai que cette souris blanche, petite, inaperçue, sans expression dans les yeux » (1).

Le premier sentiment que le journal de Crusocé fait naître en lui, c'est la jalousie, mais il raisonne et se demande s'il a bien le droit d'être jaloux et s'ils ne sont pas tous les deux punis en raison de leurs fautes. Mais la lecture du livre continue de l'attrister. Il ne peut surmonter ses sentiments d'envie quand il trouve que Robinson était heureux et résigné.

Ici nous sommes obligés de reprocher à l'auteur du *Robinson des glaces* qu'il ne rend pas justice à Crusocé. Son Guénolé nous dit qu'une chose l'avait toujours frappé dans sa lecture du roman : c'est que dans son isolement Robinson « n'a pas un souvenir pour son père, pas un soupir, un regret, un remords ! Oh ! moi ! j'éprouve tout cela !... je ne pense qu'à ma mère ! » (2). Or, il est évident que l'auteur pousse l'exagération un peu loin dans le but de faire des antithèses à propos de l'ingratitude et du devoir filial, car nombreux sont les endroits où Robinson parle de son père et regrette amèrement de ne pas avoir suivi les conseils salutaires que celui-ci lui avait donnés. En dehors de ses tristes réflexions pendant sa maladie, on peut signaler surtout le passage où il nous raconte le voyage téméraire et malencontreux de Guinée, source de tous ses malheurs. On peut citer également la partie de son récit où se trouve cruellement déçu son espoir de rencontrer des êtres vivants sur le second navire naufragé.

Le *Robinson des glaces* a bien mérité son succès.

(1) P. 209.

(2) P. 217.

L'analyse psychologique que l'auteur fait de l'âme de Guénolé, rend son héros aussi intéressant que Robinson et montre que tous les deux sont animés du même esprit. Bien que les incidents soient peu nombreux, l'intérêt de son récit n'est pas moindre que celui soulevé par les infortunes du héros de Defoe. D'une plume habile, l'auteur a su mêler aux souffrances de Guénolé et aux souvenirs de sa jeunesse, les impressions qu'il avait gardées de ses camarades, car ils avaient passé ensemble une année entière dans cette île, devenue maintenant sa prison.

Au cours de notre étude, nous avons constaté, à plusieurs reprises, l'influence énorme que les aventures de Robinson ont exercée sur l'esprit des jeunes lecteurs. Mais la lecture seule ne leur a pas toujours suffi. La soif des sensations nouvelles et le voile de mystère qui entoure la vie solitaire les ont tellement séduits qu'ils ont voulu, à leur tour, mener une existence pareille. C'est probablement Rousseau qui a, le premier, signalé cette manie des enfants d'imiter Crusoé, quand il nous dit que son Emile ne manquerait pas d'aller former un établissement semblable, car « c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge ». Et, en effet, parmi les imitations du roman il s'en trouve plusieurs où les petits héros, sous l'influence exercée par ce livre, se sont mis, eux-mêmes, à jouer au Robinson.

Le premier exemple que nous allons étudier est un conte charmant de Mme la comtesse de Germanie (1). L'histoire du solitaire avait fait une profonde impression sur l'esprit de la petite Anna Robinson, à tel point que sa passion pour lui devint une monomanie, et elle le mêla à ses jeux en imitant ses occupations dans son île. Un jour, la petite fortune de son père fut enlevée par une faillite et ils furent contraints d'aller aux colonies où ils avaient des parents. La traversée fut heureuse jusqu'à l'instant où l'on approcha du terme du voyage. A ce moment, le navire fut jeté sur des rochers par une tempête. Grâce au dévouement d'un matelot,

(1) *La petite-fille de Robinson*, Paris 1844, réimprimé en 1848

Anna fut déposée sur le rivage, mais son sauveur s'évanouit et fut noyé.

Or, cette terre était une île et Anna se trouvait dans une situation analogue à celle de Robinson. Bientôt elle se crut dans l'île même du solitaire, car elle y découvrit son château fort avec tout ce qu'il renfermait, tel qu'il l'avait laissé à son départ. Mais après quelque temps, cette illusion fut dissipée par la découverte d'un grand volume à images des *Aventures de Robinson Crusoé*, et elle comprit alors que cette demeure avait appartenu à quelqu'un qu'il aimait, comme elle-même, cette histoire. Toutefois, elle ne peut comprendre pourquoi il avait tout abandonné et comment il avait pu quitter l'île.

Pendant les cinq mois de séjour qu'elle y fit, elle joua au Robinson de la façon la plus complète, pourvoyant à sa subsistance comme son héros l'avait fait, et allant jusqu'à confectionner un calendrier et à tenir un journal. Elle eut même, comme Crusoé, un accès de fièvre dont elle put se remettre assez vite.

Alors un événement fort troublant survint : elle trouva des traces récentes d'un pied d'homme qu'elle suivit jusqu'au rivage. Elle remarqua qu'on était entré même dans son château et qu'on avait feuilleté son journal pendant son absence.

Les émotions soulevées par cette aventure, étaient à peine calmées quand, quatre jours après, elle vit sortir du taillis un jeune garçon qui se donna pour le petit-fils de Vendredi. On fit un gai repas au cours duquel la fillette lui raconta ses infortunes. Vers le soir, Vendredi lui annonça que, comme esclave, il était obligé de rentrer chez son maître, mais il s'engagea à faire toutes les démarches possibles pour découvrir ce qu'était devenu son père.

Deux jours plus tard arriva une grande chaloupe contenant des messieurs et des dames élégantes. Alors, Anna apprit, à son grand étonnement, que le prétendu Vendredi était le fils du gouverneur des colonies françaises de cette région. Henri explique que, comme elle, il avait conçu une passion violente pour les aventures de Robinson Crusoé et que le comte, son père, lui avait

donné, en toute propriété, cette île où elle avait abordé et où il venait passer ses vacances. Mais le récit est interrompu par le père d'Anna qui brûlait d'impatience de revoir sa fille et qui lui apprend comment il a pu être sauvé par une frégate anglaise.

Si nous avons insisté un peu longuement sur cette fiction pleine de grâce et de fantaisie, c'est pour montrer à quel point les jeunes esprits étaient obsédés, vers le milieu du siècle, par les aventures du solitaire. À ce moment, il est paru, non seulement deux éditions de cette histoire attrayante, mais encore trois nouvelles traductions de *Robinson Crusoé*, et en dehors de l'influence énorme exercée dans ce sens par les six nouvelles traductions du *Robinson suisse*, il faut tenir compte aussi de plusieurs pièces de théâtre sur le même sujet qui furent jouées à cette époque.

La situation extraordinaire où se trouvait Anna, fut reproduite plus tard par un écrivain russe (1). Ses naufragés, jetés sur une île, y rencontrent des traces d'un premier occupant. Dans une caverne ils découvrent un exemplaire de *Robinson Crusoé* avec un journal écrit sur des feuilles de palmier. Chaque jour, la jeune fille lit à son père aveugle un chapitre du roman qui leur rappelle si bien leur propre condition.

En étudiant l'influence que la lecture de *Robinson* aurait exercée sur l'âme du jeune Bernardin de Saint-Pierre, nous avons signalé l'histoire fantaisiste d'Eugénie Foa (2) dont l'écrivain célèbre est le petit héros.

Henri, au lieu d'étudier, comme le faisaient ses camarades, se laissa absorber par son *Robinson*, et pour éviter la punition que la découverte de cette lecture clandestine, par le maître, devait amener, il s'enfuit de

(1) *La Nouvelle Robinsonette*, par E. Granström, adapté par Léon Golschmann et Ernest Joubert, Paris, 1895.

(2) *Le Robinson du Havre (Les petits poètes et littérateurs)*, Paris, 1858. L'auteur est de son vrai nom, Mme Eugénie Rébecca. Rodrigues-Gradis. De sa plume également, on cite *Le petit Robinson de Paris* qui, accompagné de son chien, se promène avec son *Robinson* sous le bras, et qui trouve qu'on est mille fois plus malheureux dans une grande ville où rien ne manque que sur une île déserte où tout fait défaut.

l'école. Avec son petit ami Pierre, il s'empare d'un bateau de pêche et on part à la recherche d'une île déserte. Après plusieurs heures de promenade et au prix de pénibles efforts ils arrivent à une petite île inhabitée. Ils s'y installent et comme il faut à tout Robinson son Vendredi, Henri propose ce rôle à Pierre, mais ayant appris que ce personnage était l'esclave de Robinson, son ami se fâche et le quitte. Il serait trop long de raconter dans le détail les tristes épreuves de cette nuit et les cruelles déceptions du lendemain ; comment un grand nègre, vrai cette fois, survint et qui, au lieu de se prêter obligeamment au rôle d'esclave, l'imposa au petit Henri ; comment vers le soir, le bateau de Pierre revint, transportant un étranger qui se donna le nom de Barbe Rouge et qui veut partager les périls et les joies de cette vie nouvelle.

Mais Henri, fatigué de cette vie à la Robinson et pensant à l'inquiétude que son absence avait causée à ses parents, prie l'étranger de le ramener au Havre. L'auteur termine sa petite histoire en nous peignant la surprise de Henri quand il vit assis à la table de ses parents ce même Barbe Rouge, qui se trouvait maintenant être son terrible oncle Godebout, tandis que, derrière sa chaise, se tenait le redoutable Vendredi, qui n'était autre que son domestique nègre. Le stratagème de son oncle avait pleinement réussi, et le petit Henri était guéri désormais de sa manie des îles désertes.

Parmi d'autres enfants qui jouent au Robinson, nous signalons *Les Petits Robinsons de Fontainebleau* (1) où les petits héros rencontrent les peintres qu'ils prennent pour des cannibales. Au carrefour de l'Épine, ils aperçoivent le chêne de Rosa Bonheur, au pied duquel ils s'établissent ; dans la gorge de Franchard ils trouvent la caverne de leurs rêves.

Une expérience pareille dans la forêt de Saint-Leu par deux petits Parisiens qui mènent une vie vagabonde pendant plusieurs jours, nous est racontée, d'une façon

(1) Paris, 1878. L'avertissement est signé St, ce qui fait supposer que l'auteur en soit P.-J. Stahl dont nous avons parlé tout à l'heure à propos du *Robinson suisse*.

toute charmante, par L. Biart (1), dont l'ouvrage est plein de connaissances utiles. Mais nombreux sont les enfants dont l'imagination s'enthousiasme à la lecture de notre roman, qui veulent faire comme Robinson et qui partent de chez eux à l'insu de leurs parents pour découvrir une île déserte (2).

Un des ouvrages de Jules Verne, *l'Ecole des Robinsons* (3) quoique rentrant dans la catégorie des livres dont les petits héros font leur apprentissage de solitaire, est d'un autre genre, puisque les personnages ne sont pas ici des enfants. Un jeune Américain Godfrey et son professeur de danse et de maintien, naufragés tous deux, mènent une existence à la Robinson sur une île déserte à trois jours de voyage de San Francisco.

Comme dans l'ancienne version, les sauvages font une descente dans l'île avec un prisonnier qu'ils se disposent à dévorer, mais ils sont mis en fuite par un coup de fusil. L'existence de ces solitaires est assez mouvementée ; il y a des rencontres avec des lions, des tigres, des ours, des serpents, etc., et le nègre sauve le professeur de la gueule d'un caïman.

Au dernier chapitre, arrive dans l'île l'oncle de Godfrey et tout s'explique. L'île déserte avait été achetée par lui, et il y avait envoyé le jeune homme pour compléter son éducation à la manière de Robinson. Mais toutes les circonstances de ce séjour étaient supposées ; le naufrage et la descente des sauvages, tout était simulé et truqué comme dans une mise en scène de cinématographe, et le prétendu Vendredi n'était autre que le domestique de son oncle. Il n'y avait que le caïman et les animaux sauvages que M. Kolderup n'avait pas prévus. Ces derniers avaient été débarqués dans l'île par les soins d'un compétiteur évincé, pour lui infester sa propriété.

(1) *Pierre Robinson et Alfred Vendredi*, Paris, 1892.

(2) Dans cette catégorie, il faut citer, pour les très petits lecteurs : *Robinson et Robinsonette* par A. Des Tilleuls, Paris, 1883, *Les Robinsons d'un jour*, par F. Melcy, Paris, 1890. Pour la jeunesse plus mûre, nous signalons le *Robinson de la forêt russe* de Mme Katchoulcoff, Paris, 1894.

(3) Paris, 1882.

Parmi toutes ces imitations nous n'en avons trouvé qu'une seule où le côté mystique de l'existence de Robinson est reproduit, et ce livre est désigné, à juste titre, le *Nouveau Robinson* (1). L'auteur a essayé d'appliquer aux grandes personnes les leçons de morale et les principes philosophiques que Campe adresse à ses petits lecteurs.

Dans ce livre il n'y a presque pas d'action, et l'auteur se contenté de nous indiquer la transformation complète qui s'opère dans les sentiments de Robinson après son naufrage. De paresseux et dépravé qu'il était dans sa jeunesse, il devient, par suite de ses expériences sur le navire du capitaine Terrible et des dures leçons apprises dans son île, un fervent chrétien, régénéré par le travail et par la méditation. Après quelque temps, deux autres naufragés viennent lui tenir compagnie et sont convertis à leur tour. Un jour, la tempête jette un navire sur la côte et l'on voit le capitaine avec tout son équipage agenouillés sur le pont, les mains tendues vers le ciel. Quand, leur prière exaucée, il leur est enfin permis de mettre pied à terre, le premier soin de l'aumônier est de célébrer la messe.

Une colonie est fondée, mais c'est plutôt une utopie religieuse où prédominent l'ascétisme et la piété. Robinson rentre à Marseille où l'on s'étonne de sa conversion; puis, il revient dans son île avec cinquante autres fidèles. Il ne semble pas que cette étude psychologique qui n'a rien de séduisant pour les enfants et qui respire trop le pessimisme, eût des réimpressions.

Nous avons raconté comment la petite Anna Robinson croyait être tombée, par hasard, sur la véritable habitation de son aïeul; nous allons voir maintenant comment un autre prétendu descendant de l'illustre voyageur trouva, non seulement le château fort et la grotte, mais aussi les restes du grand homme lui-même.

Le héros de cette fiction intéressante, écrite avec beaucoup de verve et d'ingéniosité, s'appelle Chandos Crusoé Robinson (2) et il avait la lubie de croire que

(1) Par l'auteur des *Trois Paulines* (Mme d'Olivier), Paris, 1859.

(2) *L'héritier de Robinson*, par André Laurié, Paris, 1884.

sa famille descendait, en ligne directe, du fameux voyageur. Sa conviction ne reposait pas seulement sur une simple impression littéraire et sur le cachet de vraisemblance que porte le récit de Defoe, mais il déclarait que sa famille portait le nom de Crusoë Robinson de père en fils pendant plusieurs générations, et qu'ils étaient les seuls dans le comté d'York à s'appeler ainsi.

Puis, il se mit à démontrer que le roman a dû avoir une suite et qu'un auteur de génie, comme Defoe, ne se serait jamais contenté d'un dénouement aussi plat et aussi illogique. Et il soutint qu'il devait exister quelque part, en manuscrit, un cinquième livre de ses mémoires, relatant ses dernières aventures.

La scène se transporte ensuite dans une île inhabitée de l'Océan Pacifique du sud où l'équipage et les passagers d'un navire français ont réussi à débarquer après la perte de leur bâtiment. A leur grand étonnement ils découvrent ici certaines indications que des hommes civilisés avaient autrefois habité cette île. Ils aperçoivent partout des plantes et des arbres européens, et les animaux qu'ils rencontrent, appartenaient, pour la plupart, aux espèces domestiques. Mais les animaux comme les plantes, tout était revenu à l'état primitif. De plus, nos naufragés trouvent des cabanes en ruines qui, d'après leur forme et leur disposition intérieure, avaient été construites par des Européens. Mais après avoir relevé la situation de leur île, ils constatent avec surprise qu'elle n'était marquée sur aucune carte marine.

Quelque temps après, au cours des travaux d'excavation qui s'effectuaient sur le rivage, on mit au jour un poteau calendrier qui indiquait que celui qui l'avait élevé, avait abordé dans l'île le 30 septembre 1659. Voilà un enchaînement de circonstances que Chandos se mit à étudier, et il trouva que tout concordait pour établir qu'ils avaient affaire au véritable calendrier de Robinson. Puis, on étudie dans le roman les indications topographiques précises que Robinson donne de son château fort et de sa grotte, et muni de ses données, on chercha à établir leurs situations respectives.

Ils ont bien vite découvert une haute falaise à pic de-

vant laquelle il y avait deux rangées d'arbres séculaires. Pourtant, il ne se trouvait pas d'ouverture apparente dans la façade unie du rocher, mais en sondant, on rencontra un endroit creux, bouché par les débris végétaux et minéraux qui s'y étaient accumulés au cours des années. C'était donc là que Robinson avait vécu pendant vingt-neuf ans !

La grotte était plus difficile à trouver, et ce ne fut qu'après des semaines de recherches infructueuses qu'ils arrivèrent à découvrir l'imposant rocher derrière lequel était l'entrée de la caverne. A la lueur des torches, un spectacle des plus inattendus se présenta à leurs yeux. Dans ce souterrain était assis, devant une table, un homme qui semblait écrire. La main décharnée de cette momie tenait encore une vieille plume d'oie, et devant lui il y avait une feuille de parchemin poussiéreux. Chandos s'aperçoit que ce parchemin est le testament de son pauvre cher aïeul.

Robinson leur fait savoir qu'il avait résolu d'écrire le dernier chapitre de ses mémoires et d'en rectifier la partie qu'il avait déjà donné au monde. Il dit que dans un esprit de cupidité il avait trompé les lecteurs sur la véritable situation de son île, en la plaçant dans l'archipel des Caraïbes, tandis qu'elle se trouvait, en réalité, au centre de l'Océan Pacifique. Il parla ensuite des précautions qu'il avait prises pour que le secret de sa position ne fût pas ébruité.

Pour mystifier davantage ses contemporains, il avait supposé des aventures imaginaires uniquement destinées à dépister les recherches et les hypothèses. Il déclare que presque toute la seconde partie de ses mémoires était fiction pure, et c'était pour cette seule raison que les meilleurs juges l'avaient trouvée si inférieure à la première où presque tout était vrai. Enfin, il avait voulu laisser subsister un doute sur son existence même, en faisant publier le récit de ses aventures par l'auteur Defoe, comme un simple roman, pour ne pas encourir de responsabilité, au cas où sa fraude serait un jour découverte.

Puis vint le moment où il se trouva seul au monde,

et il se demanda si ce n'était pas de son devoir de visiter ceux qu'il avait laissés dans son île. Il acheta un navire qu'il chargea de tout ce qui serait utile à ses colons. Pour entourer son expédition du plus grand mystère, il choisit ses matelots absolument illettrés et ses deux officiers n'avaient jamais fait que du cabotage. Lui seul consultait les cartes marines, et il suivait, à dessein, les routes les moins fréquentées et les plus détournées.

Il débarqua dans son île au milieu de l'étonnement des indigènes qu'il trouva en proie à une sorte de somnolence morale et de paresse chronique. Mais ils étaient heureux si l'on peut donner le nom de bonheur à la satisfaction de tous les besoins matériels, car tout le monde avait sous la main, à peu près sans effort, les choses nécessaires à la vie. Cependant, ils caressaient au fond du cœur un désir secret : voir le monde extérieur et surtout l'Europe. Ils se figuraient la mère-patrie comme un paradis véritable et ils se considéraient comme des exilés, sinon comme des damnés. Mais le vrai coupable de leur exil, à leurs yeux, c'était justement Robinson, leur bienfaiteur.

Puis, il raconte comment, pour ne pas être continuellement dérangé par ces naïfs insulaires, il avait fait aménager un logement dans sa grotte située dans la partie la plus inaccessible de l'île. Mais ces travaux eurent une conséquence aussi fatale qu'inattendue, car on s'aperçut que les parois de la caverne étaient de quartz aurifère. Là-dessus les habitants vinrent fouiller le sol et tous trouvèrent de l'or en abondance. Après en avoir extrait le plus possible, ils en chargèrent le navire avec l'aide et la complicité de l'équipage ; puis, ils s'embarquèrent hommes, femmes et enfants. Quant à Robinson, ils le condamnèrent à rester dans son île.

« Pour la seconde fois, dit-il, en terminant son histoire, je me trouvais seule dans mon île déserte. Mais quelle différence entre mon ancienne condition et la présente ! Alors, à la vérité, je manquais de tout, ... mais j'avais la force et la santé, et l'espoir ne m'avait pas abandonné... Maintenant, de toutes les choses nécessaires à la vie il n'y a rien qui me manque, ... mais je suis

vieux et à bout de forces. L'espérance s'est envolée sans retour. Que pourrais-je attendre des hommes dans les circonstances où s'est effectué mon abandon ! Les scélérats qui m'ont abandonné ne songeront jamais à revenir ; mais le voulaissent-ils, ils ne le pourraient pas... Non seulement le monde ignorera longtemps — toujours peut-être — où est mon île ; mais son existence même et la mienne seront vraisemblablement contestées aussitôt qu'une génération aura passé sur ces choses » (1).

Il importe maintenant de passer rapidement en revue ce que nous avons constaté, en ces trois derniers chapitres, sur l'influence de *Robinson Crusoé* dans le roman français. Sauf pour le cas du *Solitaire anglais*, nous n'en avons trouvé que de faibles traces avant l'époque de Rousseau. Et même, malgré le témoignage du philosophe et la place privilégiée qu'il accorda à ce livre dans l'éducation d'Émile, il paraît que cette influence n'a pu se faire sentir, d'une façon bien déterminée, qu'au commencement du xix^e siècle. Certes, nous l'avons trouvée dans un certain nombre de romans de la seconde moitié du xviii^e siècle, mais mêlée à d'autres influences, comme celle du *Gulliver* de Swift, des doctrines utopiques du xvii^e siècle et des idées pédagogiques de Rousseau lui-même. Dans ces livres elle s'exerçait indirectement, soit par un rapprochement dans la préface, soit par des allusions dans le texte. Parfois, c'étaient les journaux de l'époque qui établirent la comparaison avec notre roman.

Cette influence se remarque nettement pour la première fois, en écartant le *Solitaire anglais* et les *Aventures de Mathurin Bonice*, dans le *Robinson suisse*, mais les conditions du problème furent modifiées, comme nous l'avons vu, par la substitution de la famille à l'individu. Mais si ce changement a amené une diminution d'intérêt, le fond du sujet et la méthode restent essentiellement les mêmes.

Le livre de Wyss fut destiné aux enfants et les gran-

(1) P. 246.

des personnes chercheraient vainement ici la philosophie de la solitude qui rend si curieux les récits de Crusoé et de Guénolé. Malgré cela, l'auteur suisse a su donner à sa fiction l'air de vraisemblance qui caractérise le *Robinson Crusoé*, en nous intéressant à mille petits détails qui rendent si vivants ses personnages. Il nous semble que nous les connaissons comme des amis intimes et que nous partageons avec eux les soucis et les joies de leur vie quotidienne.

C'est à partir de ce moment que l'influence de l'œuvre de Defoe fut le plus active, et elle se confond avec celle exercée par le *Robinson suisse*. La grande vogue de ce dernier provoqua de nombreuses imitations. Cependant, dans ces livres, c'est l'existence solitaire d'un individu, et non celle d'une famille, qu'on nous donne le plus souvent. Mais, puisqu'ils furent écrits pour la jeunesse, il est tout naturel que les auteurs ont emprunté les méthodes didactiques de Wyss, car ils cherchaient à combiner l'instruction avec l'amusement.

La plupart de ces imitations n'ont pas eu, en général, beaucoup de succès, et les femmes auteurs surtout se sont contentées de reproduire servilement la situation que Defoe nous a peinte d'une façon si incomparable. Elle n'ont apporté que peu d'intérêt à leurs récits, en faisant du héros tantôt un enfant, tantôt une jeune fille, tantôt une femme. Ceux qui, comme Jules Verne, ont trouvé le plus de faveur auprès du public, donnèrent au sujet une portée plus étendue et augmentèrent considérablement les moyens d'action de leurs solitaires.

Mais le livre de Wyss créa surtout pour les robinsonades une nouvelle atmosphère. Ce n'est pas ici l'intérêt de la solitude qui prédomine comme dans le *Robinson Crusoé* et le *Robinson des glaces*. L'attention n'est plus concentré sur l'individu et la sphère restreinte et stérile de son activité. Malgré la curiosité qu'éveille chez nous la situation extraordinaire de Crusoé, son état solitaire et l'existence précaire qu'il mène produisent sur le lecteur un effet attristant. Même la présence de Vendredi ne dissipe pas complètement cette impression de mélancolie. On sent que cette vie d'anachorète

n'est pas normale et qu'il lui manque l'esprit de solidarité et le sentiment de l'effort commun où la peine et le bonheur sont également répartis. Cet optimisme bien-faisant qui caractérise le *Robinson suisse*, constitue la part que Wyss a apportée au portrait plutôt sombre que Defoe a tracé du solitaire.

Nous avons vu comment, tant au point de vue didactique que dans le domaine de la morale, la passion d'instruire s'est développée chez Wyss d'une manière toute spéciale. Cette tendance de faire du roman un moyen d'instruction a ses origines directes dans l'adaptation de Campe. Mais la méthode d'élever les enfants en excitant leur intérêt et leur curiosité, telle qu'elle se pratique dans ces deux livres, faisait partie du système pédagogique de Rousseau. En effet, l'influence de l'*Emile* s'est montrée d'une double façon. D'abord, elle a produit une réforme radicale dans l'éducation. En prenant pour base, non pas le livre imprimé, mais le grand livre de la Nature, et en substituant à la passivité de l'élève ses recherches personnelles, Rousseau a voulu donner à l'enseignement une orientation scientifique (1). Au lieu de faire de la mémoire le seul instrument de l'éducation, l'élève serait amené à apprendre par tous les sens et à fortifier ainsi la réflexion. De cette façon, il pourrait s'instruire lui-même en suivant les conseils éclairés de son précepteur. A ce point de vue, l'influence de l'*Emile* fut plus grande dans les pays germaniques qu'en France, puisqu'elle y fit naître un nouveau système d'éducation qui fut réellement appliqué.

L'apparition de l'*Emile* eut un autre résultat, d'importance secondaire, mais qui nous intéresse ici plus particulièrement : c'est l'éclosion de la littérature enfantine. Sans le passage, relatif à *Robinson Crusoé*, qui figure

(1) Rousseau nous décrit, par exemple, le procédé ingénieux dont il se servait pour enseigner à son Emile les propriétés de l'aimant. Cependant, il faut noter que cette tendance de rendre l'instruction plus pratique se trouve déjà chez Rabelais. Le maître de Gargantua faisait lever son élève à quatre heures du matin pour lui enseigner, parmi d'autres choses, l'astronomie: « Eulx retournans consideroient l'estat du ciel, si tel estoit comme l'auoient noté au soir precedent » (Chap. 23).

dans ce livre, il est probable que nous n'aurions pas le *Nouveau Robinson* de Campe. C'est lui qui fut le créateur de ce genre où l'on devait combiner l'instruction avec l'amusement, et qui eut son plein développement dans le roman de Wyss. Mais celui-ci a su garder la mesure, et il n'a pas laissé ses préoccupations didactiques enlever au *Robinson suisse* son intérêt et son charme. Par contre, plusieurs de ses successeurs, et notamment l'auteur du *Pilote Willis*, ont été tellement obsédés par cette passion d'instruire que leurs livres ont sombré sous le poids des matières accessoires qu'ils y avaient entassées. Pourtant, les motifs qui les ont fait agir, sont dignes de toute élogé, et leurs efforts ont mérité un meilleur sort. Ce sont eux, les précurseurs des Jules Verne et des Wells, qui ont donné au public ses premières notions des grands triomphes de la science moderne (1).

(1) Cf. *L'Île mystérieuse* de Jules Verne (1874) dans laquelle plusieurs savants, ingénieurs, chimistes, etc., mènent une vie à la Robinson, et *Les Robinsons français* (1886) où il est dit, dans la préface, que la science a marché à grands pas depuis l'apparition de *Robinson Crusôé* et du *Robinson suisse*.

CHAPITRE VII

ROBINSON CRUSOÉ AU THÉÂTRE.

Nous avons vu que la traduction de *Robinson Cruséo* avait remporté un grand succès en France. Il n'est pas étonnant que ce succès ait eu sa répercussion au théâtre. On trouve qu'une pièce (1), tirée par Lesage de ce roman, fut jouée à la foire Saint-Germain en 1721, ce qui prouve que, dès son apparition, le livre avait été fort goûté des lecteurs. Ce procédé ne surprend pas non plus, car on sait que cet auteur avait l'habitude de prendre les données de ses opéras-comiques dans les « faits-divers » du jour et de les tailler ainsi en pleine réalité contemporaine (2).

Les frères Parfaict nous disent que *Robinson* eut un grand succès au théâtre : « on n'en sera pas étonné lorsqu'on voudra se souvenir que le voyage ou plutôt le roman qui porte ce nom était encore nouveau, et qu'il avait été reçu du public avec un empressement des plus marqués ». Malheureusement la pièce ne fut jamais imprimée et, autant qu'on puisse en être sûr, elle n'existe pas en manuscrit (3).

(1) « *Robinson*, pièce en un acte de MM. Le Sage et d'Orneval, représentée par la troupe de Francisque pendant le cours de la Foire Saint-Germain, 1721, précédée de *Magotin*, pièce en un acte et d'un prologue intitulé *l'Ombre d'Alard* ». (*Dictionnaire des théâtres de Paris*, par les frères Parfaict, 1757, t. IV, p. 504).

(2) Cf. *Arlequin traitant*, 1716. Il fut créé cette année un tribunal spécial pour réprimer la concussion des fermiers généraux. Cette pièce est, du reste, de d'Orneval seul, mais elle est comprise dans le *Théâtre de la Foire* de Lesage.

La fille sauvage ou la sauvagesse (7 juillet 1732) faite au sujet d'une fille sauvage trouvée dans les bois de Sogny, près de Châlons en Champagne en 1731 ; voir là-dessus l'*Année littéraire*, 1755, t. I.

(3) M. J. Barbaret (*Lesage et le Théâtre de la Foire*, Nancy, 1887) la comprend dans une liste de six pièces de Lesage « dont la disparition semble définitive... et il y a lieu de croire que l'auteur ne les a pas jugées dignes d'être conservées » (p. 17).

Elle fut représentée par la famille de Francisque, un des acteurs forains les plus considérés du temps, mais les mêmes frères Parfaict nous disent encore que Francisque lui-même ne fit par partie de la troupe pendant toute la durée de la foire Saint-Germain de cette année (1). Pourtant, il était de retour pour la foire Saint-Laurent, vu que le 22 août il se fit donner le privilège de l'Opéra-Comique. Il est à supposer donc que *Robinson* fut représenté aux deux foires, c'est-à-dire, pendant une durée de quatre ou cinq mois (2).

Dé plus, le moment était très propice pour la représentation. Le Théâtre de la Foire avait été supprimé à la fin de 1718, mais dès 1720 Francisque avait commencé à jouer à la foire Saint-Laurent. A la sévérité du Parlement des années précédentes succéda, pendant l'année 1721, la plus grande liberté. Francisque, profitant de cette tolérance, joua des opéras-comiques de Lesage aux deux foires et même au Palais-Royal (3), mais il ne pu étendre la jouissance du privilège qu'on lui avait accordé au-delà de la fin de cette année. Sur la plainte des deux Comédies, la Cour décida, comme en 1718, de supprimer tous les privilèges. En 1722, Francisque, qui venait d'être ruiné pendant l'hiver par un incendie à Lyon, revint à Paris et demanda de nouveau, mais en vain, le privilège. A la fin de l'année, se trouvant dans

(1) « Car ce dernier (Francisque) l'avait quittée pour passer en Angleterre » (*Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire*, par un acteur forain — les frères Parfaict — 1743, t. I, p. 225).

(2) A cette époque, la foire Saint-Germain commença le 3 février pour se terminer au dimanche de la Passion; la foire Saint-Laurent qui se tenait sur l'emplacement actuel de la gare de l'Est, dura de la fête de Saint-Jacques et Saint-Christophe (le 25 juillet) jusqu'à la Saint-Michel (le 29 sept.). Mais, d'après certains auteurs (M. Eugène d'Auriac, *Le Théâtre de la Foire*, Paris, 1878, et M. Maurice Drack, même titre, Paris, 1889), elle commençait le 28 juin.

Voir aussi les *Mémoires* des frères Parfaict, déjà cités, t. I, p. XVIII, et Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, 1733.

(3) D'après Jules Bonmassies, *Les spectacles forains et la Comédie française*, 1875.

une situation difficile et ayant même passé quelque temps en prison, il quitta Paris définitivement.

Ainsi, il paraît clair que la pièce de Lesage était un ouvrage de circonstance, que l'auteur profita de la grande faveur dont jouissait le roman pour la composer, et que l'année 1721 fut le moment le plus propice pour la jouer (1). Après 1722, l'auteur qui l'avait créée n'était plus à Paris et le Théâtre de la Foire ne connut plus, pendant de longues années, les mêmes libertés qu'au temps de la Régence.

Si malheureusement nous ne savons pas comment Lesage a traité son sujet, du moins l'on sait de quelle manière deux auteurs de 1741 n'ont pas voulu le traiter. Dans une comédie intitulée *l'Echo du Public* (2), on nous présente dans la dernière scène des personnages en partie allégoriques : la Critique, Filémon (un misanthrope qui s'ennuie de tout) et l'Auteur. Romagnesi et Riccoboni ont voulu peindre le caractère d'un auteur qui ne travaillait que pour se singulariser, en faisant voir l'absurdité d'une pièce où il n'y aurait qu'un seul acteur et dont les aventures de Robinson feraient le sujet. L'Auteur qui veut écrire cette comédie vient demander des conseils à la Critique ; il lui dit que le choix du sujet est facile, c'est la manière de le traiter qui l'embarrasse. Puis, il développe le canevas que voici :

Le premier acte est un vaisseau,
Qui, sur les rochers, fait naufrage ;
Du premier mot le personnage
Intéresse au sortir de l'eau.
Dans le second l'agriculture
Fera son occupation,
Et cela me fournit une description
Du spectacle de la nature.

(1) Peut-être la vogue du *Robinson* de Lesage a-t-elle été obscurcie par la plus grande réputation de *l'Arlequin sauvage* de Delisle de la Drévetière, représentée par les Comédiens Italiens le 17 juin 1721, comédie qui, en transportant un sauvage en pleine civilisation européenne, a quelques rapports avec l'histoire de Vendredi.

(2) Par Romagnesi et Riccoboni, en un acte et en vers, représentée au Théâtre Italien, le 7 mars 1741 et reprise le 14 juin de la même année.

Au troisième, il raisonne et se trouve enchanté
De la parfaite indépendance
Dont il ne doit la jouissance
Qu'aux flots de l'océan par les vents agités.
C'est là qu'il fait sentir dans sa mâle éloquence
Tout le prix de la liberté.
Au quatrième acte, il s'ennuie
Et voudrait avoir compagnie.
Là, son discours touchant, dans sa simplicité,
Fait voir que l'homme est né pour la société.
Tandis qu'il dort au cinquième acte,
Il se sent éveillé par le bruit du canon ;
Il voit qu'il faut partir et quitter sa maison.
Pour faire une recherche exacte,
Il vole au sommet d'un rocher
Et voit la chaloupe approcher.
Elle arrive, il y monte en regrettant son île,
Et se dit à lui-même : insensé que je suis,
Je quitte les plaisirs d'un solitaire asile
Pour chercher les malheurs au sein de mon pays.
Que pensez-vous de mon idée ?
Si l'intérêt a de quoi vous toucher,
Je n'ai de ce côté rien à me reprocher ;
Êtes-vous, du succès, un peu persuadé ?

FILEMON

Le sujet est sublime et j'en suis étourdi,
Mais je n'y trouve pas tout ce que je désire,
Et vous oubliez Vendredi
Qui pourrait fournir de quoi rire.

L'AUTEUR

La solitude est mon objet
Et je n'y dois introduire personne,
Cela gênerait mon sujet.
Pour du plaisant, voici comme j'en donne.
Après les coups intéressants,
Pour délasser de mes discours sublimes,
Les singes danseront des ballets pantomimes
Qui seront très divertissants.

Bien que ce projet de pièce doive être considéré comme un simple jeu d'esprit, cependant il en ressort deux constatations : d'abord, qu'on a cru pouvoir traiter le sujet de Robinson en monologue, ce qui s'est effectué plus tard, malgré les difficultés d'ordre pratique qui semblent rendre ennuyeuse et stérile cette façon de

le mettre en scène (1). On remarque ensuite que le rôle « de fournir de quoi rire », analogue à celui d'Arlequin du vieux Théâtre Italien et du Théâtre de la Foire, est assigné à Vendredi. Il se peut que cette dernière idée soit empruntée à l'*Arlequin sauvage*, car Vendredi est plutôt un Arlequin naïf, quoique raisonneur, et n'a rien de la ruse ni de la malice de ce personnage de la scène italienne.

En 1772 un nouveau *Robinson* parut au théâtre. Sans doute, cette reprise du sujet était due, en partie, à la vogue qu'avaient donnée au roman les adaptations de Feutry et de Montreille. D'autre part, la simplicité de la mise en scène le rendait propre au jeu des enfants de la troupe de l'Ambigu-Comique, car nous tenons de deux sources différentes (2) qu'une pièce, sur ce sujet, fut jouée cette année au théâtre d'Audinot. L'*Almanach forain*, en signalant ce théâtre, nous dit qu'Audinot, ancien comédien italien du roi, l'avait inauguré en 1769 à la foire Saint-Germain, avec une troupe d'enfants qui jouaient de petites pièces de comédie et des pantomimes, et qu'il fit construire une salle sur le boulevard du Temple, où sa petite troupe débuta le 3 juillet suivant (3). Cette idée des acteurs-enfants était toute nouvelle (4), et Linguet constate que cette innovation avait contribué,

(1) Cf. Le *Robinson Crusôé*, mélodrame par Girard, an VIII, qui est plutôt un essai littéraire et n'a jamais, sans doute, été représenté; et *Robinson dans son île*, par Gabriel et De Forges 1842, et « joué par Alcide Tousez tout seul ».

(2) L'*Almanach forain ou les différents spectacles des Boulevards et des Foires de Paris* de 1773 nous dit qu'on donna à ce théâtre le 1^{er} août *Robinson*, pièce en un acte et en prose, et l'abbé de Laporte dans ses *Anecdotes dramatiques* de 1776 (t. II, p. 462) ajoute que l'auteur est M. Arnould.

(3) Brazier, dans son *Histoire des petits théâtres de Paris*, 1838 (t. I, p. 34) dit, en parlant de l'Ambigu-Comique de 1772, que, dans une pièce intitulée *Robinson dans son île*, le petit Moreau, acteur de quatre pieds trois pouces, représentait Vendredi. D'après Deligny (*Histoire de l'Ambigu-Comique*, 1841, p. 36) Moreau jouait les Arlequins d'une façon ravissante, mais le rôle qui lui valut son plus beau triomphe fut celui de Vendredi.

(4) On lit dans les mémoires de Bachaumont (7 oct. 1771), que la foule se portait à l'Ambigu-Comique « pour applaudir une troupe d'enfants qui font fureur ».

plus qu'on ne croyait, à la popularité de la pantomime (1).

En effet, notre pièce, *Robinson Crusôé dans son île* (2) touche plutôt à la pantomime qu'à la comédie. Dans son développement (3) elle suit d'assez près le récit original et les personnages sont les mêmes, sauf que le capitaine du navire est accompagné de sa femme et non d'un passager. Cette innovation, l'élément féminin ajouté à l'intrigue est adoptée par Pixérécourt dans son mélodrame sur Robinson (1805) et par Brazier dans sa comédie de 1817. La manière dont Arnould a traité son sujet a été imitée, à une exception près (4), par tous ceux qui ont arrangé le roman pour le théâtre. Les premières aventures sont écartées, comme n'ayant pas d'intérêt dramatique ni de liaison entre elles ; et bien que l'Auteur de 1741 ait voulu consacrer un acte entier au naufrage, et les trois actes suivants à la vie solitaire de Robinson, un metteur en scène expérimenté comme Arnould a laissé ces incidents de côté. Il débute par un monologue où Robinson résume les dangers qu'il a courus ; après quoi, nous avons le débarquement des sauvages avec un prisonnier Vendredi. Robinson le délivre et les sauvages effrayés s'enfuient à la nage.

Vient ensuite un événement qui est traité d'une façon tout autre dans le récit original : c'est la rencontre de Robinson avec son sauvage. Les relations grotesques

(1) *Annales politiques, civiles et littéraires du XVIII^e siècle*, (nov. 1779).

(2) *Comédie en un acte*, par D'Arnault, Amsterdam, 1787. L'auteur, de son vrai nom, Jean-François Mussot, connu au théâtre sous le nom d'Arnould, fut un des créateurs de la pantomime en France. Au théâtre d'Audinot, il se chargea de former les acteurs-enfants et d'alimenter le théâtre de nouveautés. Audinot l'associa en 1775 à son entreprise. D'après l'*Almanach forain* de 1777 la musique est de Botson. Il faut remarquer que dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale, cette pièce est attribuée, à tort, à Baculard d'Arnaud (F.-T.-M. de) et non pas à Mussot. M. Staverman en signale une traduction hollandaise (Amsterdam, 1790).

(3) L'*Almanach forain* de 1773 donne un résumé de la pièce, mais ne la critique pas.

(4) *Robinson Crusôé*, opéra-comique de Cormon et Crémieux, musique d'Offenbach, 1867.

existant entre ces deux hommes constituent une innovation curieuse qui a été généralement adoptée depuis. Le Vendredi d'Arnould joue un rôle essentiellement comique, comme celui que nous avons constaté dans le projet de pièce de 1741, mais cet esprit bouffon chez le sauvage ne se trouve pas dans le roman, sauf au récit de l'aventure avec l'ours dans les Pyrénées. Nous avons noté, en passant, que ce Vendredi a beaucoup de ressemblance avec Arlequin, et on trouve, en effet, que ce même rôle lui est assigné dans la première pièce sur Robinson jouée sur la scène anglaise (1). Dans la comédie d'Arnould ses réponses à son maître sont très spirituelles et il parle un bon français dès le commencement :

ROBINSON, lui fait signe :

Approche, mon ami, tu n'as rien à craindre.

VENDREDI

Je tremble, je n'oserai jamais.

ROBINSON

Rassure-toi, mon ami, rassure-toi.

VENDREDI

Et le moyen de se rassurer en le voyant, c'est le diable.

ROBINSON

Que dis-tu ?

(1) *A short account of the situations and incidents exhibited in the pantomime of Robinson Crusoe at the Theatre Royal, Drury Lane. Taken from the original story, London 1781.* « Friday, being invested with the powers of Harlequin, after many fanciful distresses and the usual pantomimic revolutions, receives his final reward in the hand of Columbine ». Comme toujours, dans la pantomime anglaise, ce qui prédomine dans le spectacle, ce sont les décors magnifiques et une mise en scène des plus coûteuses, mais, cependant, aux dépens de l'effet dramatique. L'action se passe exactement comme dans le roman, sauf que le naufrage est supprimé et nous avons de la vie de Robinson plutôt une série de tableaux sans liaison entre eux, qu'une intrigue bien soutenue, allant progressivement au dénouement. Ainsi les premières scènes représentent l'habitation de Robinson, sa façon de vie, ses efforts pénibles pour construire un canot, l'arrivée des sauvages avec des prisonniers, la délivrance de Vendredi, le second débarquement des sauvages et l'attaque menée contre eux par Robinson et Vendredi. La vie intime de Robinson est encore une fois représentée et la façon dont il pourvoit à ses besoins, grâce à sa patience et à son ingéniosité. C'est seulement à la scène X que ces paisibles occu-

VENDREDI

Je dis que tu es fort aimable, mais...

ROBINSON

Tu trembles.

VENDREDI

Oh! non, point du tout, c'est le plaisir de te voir qui me fait tressaillir.

ROBINSON

Vas, ne crains rien, tu es ici en sûreté.

VENDREDI

C'est-à-dire qu'il m'est impossible de m'échapper.

ROBINSON

Je suis ton maître et veux être ton ami.

VENDREDI

Tu ne m'assommeras donc pas? je ne serai donc pas mangé? (1).

Mais le dialogue est en général plat et suit de trop près le texte original. Après quelques instructions sommaires sur la façon de manier le fusil que Vendredi persiste à appeler un « tonnerre », Robinson lui ordonne d'aller tuer certains oiseaux. Puis, Vendredi tire et au cri de terreur qu'il pousse en tombant, son maître se précipite pour le relever, et nous avons le jeu comique du sauvage qui croit qu'il est blessé, incident qui a été reproduit depuis par Pixérécourt et par Brazier. Le reste de l'action, réduite d'ailleurs au minimum, suit, dans ses grandes lignes, le récit original. Les scènes, très courtes (2) et avec peu de liaison entre elles, donnent à la pièce un air de pantomime plutôt que d'une comédie régulièrement développée.

Cependant, il paraît que la pièce d'Arnould garda pendant longtemps la faveur du public, et elle fut même jouée à la cour : l'*Almanach forain* de 1774 nous dit qu'elle fut représentée deux fois à Versailles devant le

pations sont interrompues par l'arrivée du vaisseau anglais, suivie du débarquement des révoltés avec le capitaine prisonnier. Jusqu'ici, tout se passe suivant le récit de Defoe, mais le dénouement est tout autre. Il n'y a pas de lutte à main armée contre les mutins, car, par l'intermédiaire de Robinson, le capitaine se réconcilie avec ses hommes; tout le monde s'embarque et le navire met à la voile.

(1) P. 5.

(2) Les dix-huit scènes de la pièce n'occupent que vingt pages d'un texte imprimé en gros caractères et très espacé.

Dauphin (1). Le même almanach de 1776, en la citant dans la liste des pièces jouées à l'Ambigu-comique, ajoute que « ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il règne dans cette pièce le même intérêt que dans le roman, connu de tout le monde ». Il est probable que cette comédie conserva, pendant de longues années encore, sa popularité, parce qu'elle fut réimprimée en 1787, et l'on peut supposer qu'elle fût de nouveau jouée cette année. De plus, l'*Esprit des Journaux* de 1805, dans son compte rendu du mélodrame de Pixérécourt sur le même sujet, rappelle qu'on avait représenté autrefois, aux Boulevards, une pantomime de Robinson.

Pour le voir reparaitre sur la scène il faut attendre jusqu'en 1786 (2), mais cette fois-ci, ce n'est pas le Robinson de Defoe. La pièce dont il s'agit, ne ressemble que de fort loin à ce roman ; ils ont seulement le titre de commun. L'auteur a cherché, sans doute, à profiter de l'accueil favorable accordé par le public à l'adaptation du roman que Campe venait de donner. Et encore, ce déguisement n'était que momentané, car l'année suivante le sous-titre fut changé et la pièce fut, en même temps, remaniée.

Dans ces circonstances, il n'est pas nécessaire d'insister plus longtemps sur cette comédie ; nous nous y arrêtons seulement pour relever une erreur dans le compte rendu d'un critique contemporain. Grimm, parlant de la seconde partie de la pièce, dit : « Milord Ackinson, quelques années après, est jeté, à son tour, sur le même rivage par ses matelots révoltés. Il parvient comme dans le roman, aidé de sir Richard, à reprendre son vaisseau, à enchaîner les mutins, etc. » (3).

(1) Le 21 fév. 1773 et le 11 juin de la même année.

(2) *Azémià ou le Nouveau Robinson*, opéra-comique ou roman lyri-comique en trois actes en vers, mêlé d'ariettes, représenté à Fontainebleau, devant leurs Majestés, le 17 oct. 1786, par de la Chabausnière, musique de M. Dalayrac, Paris, Ballard 1786.

Azémià ou les sauvages, comédie en trois actes en prose, mêlée d'ariettes, représentée à Fontainebleau, le 17 oct. 1786 et à Paris le 3 mai 1787, Paris, Brunet, 1787.

(3) *Correspondance littéraire*, 1786, déc.

Selon Grimm, le roman dont il parle, serait *Cleveland*, mais nous n'avons trouvé aucune ressemblance entre le roman de l'abbé Prévost et la pièce de la Chabeaussière. Il serait plus logique de supposer que c'est plutôt *Robinson Crusoé* qui a fourni cet épisode à l'auteur, puisqu'il dit dans la préface de la seconde édition : « La *Tempête* de Shakespeare, celle de Dryden, le roman de *Robinson Crusoé* et l'*Histoire générale des Voyages* m'ayant donné l'envie de composer une nouvelle dramatique, qui tint du genre des ouvrages dont la lecture m'avait échauffé l'imagination, je composai celle d'*Azémi*. » Bien que le récit de la reprise du navire diffère beaucoup, dans les détails, de celui de Defoe, cependant, l'idée principale est la même pour les deux ouvrages : c'est-à-dire, que le capitaine maîtrise les matelots révoltés et qu'il les condamne à rester comme colons dans l'île. Il se trouve aussi des allusions au roman de Defoe ; par exemple, parmi les indications pour la mise en scène, il est dit qu'Edoin « armé, vêtu comme Robinson, paraît sur l'esplanade de sa grotte ».

Il reste à ajouter que le sous-titre de la pièce, tant pour l'original que pour le remaniement, a très peu de rapport avec l'action générale. Nous venons de montrer que le « Nouveau Robinson » était plutôt un titre de circonstance. Le *Mercur de France* (1) en dit près autant de celui qui est resté définitif : « Quand on donne deux titres à une production, le second doit être encore plus vigoureusement juste que le premier et jeter quelque jour sur le fond de l'ouvrage ». Or, avant de voir ou de lire la pièce, le public aurait l'idée que les sauvages y jouent un rôle utile et intéressant, mais ils ne paraissent que deux fois, et leur jeu n'est pas essentiel à l'action. Au commencement, ils exécutent quelques danses grotesques et au troisième acte, ils réapparaissent momentanément pour effrayer le « Guillaume Atkins » de la pièce.

Nous avons cité plus haut le mélodrame de Girard (2)

(1) Du 12 mai 1787.

(2) *Robinson Crusoé*, mélodrame, par Girard (*Veillées des Muses*, t. I, 3^e année, pp. 111-125). Paris, germinal, an VIII. D'après Quérard, l'auteur serait A.-Fr. Girard aîné.

comme exemple d'un essai dramatique qu'il était impossible par sa nature même de représenter sur la scène. Dans cet ouvrage il n'y a presque pas d'action, et bien que l'auteur lui ait donné la forme d'une pièce de théâtre, c'est plutôt un monologue. Girard a cherché de cette façon à rehausser l'effet dramatique de l'existence pénible de Robinson.

On voit le héros en train de terminer la construction de son habitation, et pendant qu'il travaille, le tonnerre gronde dans le lointain. Le pauvre solitaire regrette le départ de Vendredi qui l'avait quitté vingt jours auparavant. Vient ensuite une série de réflexions qui révèlent le fond de son âme. Il regarde d'un œil rêveur sa demeure et l'idée lui vient que peut-être un autre pauvre naufragé lui saura gré de trouver sur ces côtes peu hospitalières un abri contre les intempéries : « Ainsi les jours de ma solitude ne seront point perdus pour ma gloire ! » Mais ce mot lui rappelle toute l'amertume de sa triste situation : « Homme vain, qui quittas ton amante et ton père vieillissant, dans l'espoir ambitieux d'acquérir une inutile célébrité, contemple aujourd'hui ton abaissement » (1).

Ici on voit surgir des conceptions sublimes ; la pensée s'agrandit et le style devient quasi épique. Robinson a quitté sa famille et tout ce qui lui était cher pour courir après de vaines ambitions : « Les vents qui bientôt enflèrent nos voiles et me firent voler sur les eaux, semblaient obéir à mon orgueil et s'enchaîner à ma fortune ! Je croyais transporter avec moi les destins d'un monde nouveau ; je m'en croyais le législateur et le dieu ! Déjà, je me voyais entouré de peuplades reconnaissantes ; l'agriculture, le commerce, les arts et leurs magiques prodiges naissaient à l'envi sous mes savantes mains ! » (2). Mais où voit-on ici les idées prosaïques et l'esprit positif du solitaire de Defoe ? Le Robinson qui tient ce langage pompeux et qui prend ce ton déclamatoire des héros de l'antiquité, serait plutôt un Enée ou un Ulysse.

(1) P. 112.

(2) P. 114.

Alors, il s' imagine être de retour dans sa patrie, où on lui accorde les honneurs décernés aux vainqueurs : « Je voyais accourir sur mes pas un peuple immense que la curiosité, l'intérêt, l'amour, l'admiration pressait autour de moi ! Je parlais en maître des pays que j'aurais parcourus... j'entendais un concert de louanges s'étendre dans ma patrie, se prolonger dans l'Europe, se répéter dans l'histoire ! Et mon père m'appelait son digne fils, me proclamait un des premiers hommes de mon siècle et plaçait sur mon front le laurier qui doit le couronner » (1).

Mais ces rêves de gloire et ces visions d'une patrie reconnaissante, fruit de son orgueil et de son ambition, qui surgissent devant lui comme les fantômes confus d'un espoir exalté, amènent bientôt la triste réflexion que peut-être son père est déjà mort. Et il se demande ce qu'il va devenir, lui, si le destin veut qu'il meure dans cette solitude : « Quelle main fermera mes paupières, me rendra les derniers devoirs?... Je n'aurai pas même l'espoir d'un tombeau ! » (2). Mais si, par contre, il lui est réservé de mourir dans sa patrie, au sein de sa famille ! Quel bonheur ! « Des mains chéries le soignent, préviennent, apaisent ses douleurs ».

La tempête se calme et cesse peu à peu ; aux pensées désordonnées et troublantes succèdent, dans son âme, l'apaisement et la raison. Il se souvient que lui seul de tout l'équipage a été sauvé et « un jour, se dit-il, je pourrai me frayer le chemin de mon pays ! Alors, plein d'une noble ardeur, j'ébranle le palmier, j'abats le cèdre des montagnes, et lorsque mes forces se sont inutilement épuisées, l'espérance les ranime encore et me ramène à la vie » (3).

Il se rappelle que naguère il n'était plus solitaire et qu'il avait Vendredi pour le consoler. La présence d'un seul de ses semblables a suffi pour donner une nouvelle orientation à sa vie. « Dans l'espèce de délire que

(1) P. 114.

(2) P. 116.

(3) P. 119.

j'éprouvais, je lui (1) parlais comme si je pouvais en être entendu, je l'écoutais comme si je devais le comprendre ! Que dis-je ! Nous nous entendions tous deux ; la nature emploie dans des moments si doux un langage qui n'est jamais méconnu ; mes regards, mes accents, mes caresses, tout lui disait que j'étais heureux de lui avoir sauvé la vie » (2).

Devenu plus calme, il se rend compte que c'est l'absence de Vendredi qui le condamne à une existence désormais insupportable, et il se demande si son pauvre ami, surpris par les sauvages pendant son sommeil, n'a pas été victime des appétits monstrueux de ces anthropophages.

Ici se place l'unique action dramatique de ce mélodrame. Dans le lointain il entend les cris des sauvages qui débarquent dans son île : « Le ciel les amène ici pour assurer ma vengeance ! Marchons, qu'ils trouvent la mort au milieu de leur horrible fête ! Qu'ils tremblent, je suis armé de la foudre, et c'est mon ami que je veux venger » (3). Les sauvages s'approchent de la grotte de Robinson qui s'apprête à tirer quand il découvre Vendredi parmi eux. A quelles rudes épreuves est exposée son âme ! La douleur poignante qu'il avait ressentie depuis le départ de son ami cède maintenant à ses cris de joie qui retentissent dans l'île ; ce moment de bonheur répare tous ses maux.

Vendredi, pour motiver son absence, avoue que son affection pour son père l'emporta sur sa reconnaissance envers son maître, et sentant qu'il lui était impossible de vivre sans lui, il s'était décidé à partir pour ramener l'auteur de ses jours et toute sa famille.

Ses chagrins atténués, Robinson retrouve son courage et ses espérances ; son âme s'élève et s'agrandit. « Je reprends, dit-il, cette première énergie qui me fit affronter les tempêtes... et que vos bras reconnaissants me fassent retrouver, un jour, mon pays, mon père et ma Jenny » (4).

(1) Il s'agit de Vendredi.

(2) P. 121.

(3) P. 123.

(4) P. 124.

Six ans après l'apparition du monologue de Girard dans les *Veillées des Muses* on vit au théâtre un vrai mélodrame tiré du roman de Defoe ; c'était l'œuvre de Pixérécourt (1). Si Robinson seul dans son île est un sujet approprié à une narration, même du genre dramatique, assurément, cette existence solitaire ne se prête pas bien à une intrigue de mélodrame. Comme dans la comédie d'Arnould, Pixérécourt a choisi pour son action le débarquement des sauvages avec leur prisonnier, mais c'est surtout la révolte de l'équipage contre le capitaine et les péripéties de la lutte sur terre qui constituent le nœud de la pièce.

On assiste, d'abord, à la vie quotidienne des solitaires. Robinson est en train de finir son bateau qu'il a commencé deux ans auparavant, et, en travaillant, il s'imagina être transporté, comme par miracle, au milieu de ses possessions dans le Brésil ; il revoit son épouse, sa chère Emma, son fils Isidor et son beau-frère Don Diégo.

Vient ensuite le débarquement des sauvages, parmi lesquels Vendredi remarque son père Iglou, et quoiqu'il n'ait pas réussi, pendant l'année qu'il a vécu avec Robinson à surmonter sa peur du « tonnerre », toutefois, il a assez de courage pour tirer sur eux et les mettre en fuite. Après cet heureux coup de fusil Robinson et ses amis se cachent précipitamment à la vue de deux des matelots révoltés qui venaient, eux aussi, de débarquer dans l'île.

Nous avons montré plus haut que tous les auteurs qui avaient mis le sujet de Robinson sur la scène, ont

(1) *Robinson Crusôé*, mélodrame en trois actes, en prose et à grand spectacle, par R.-C. Guilbert de Pixérécourt, musique de Piccini et Girardin Lacour, ballets d'Aumer, représenté à la Porte Saint-Martin, le 2 oct. 1805, remis à la Gaîté le 22 déc. 1812 et repris au même théâtre le 31 déc. 1837. D'après Pixérécourt lui-même (*Théâtre choisi*, 1841, t. I), cette pièce fut traduite en plusieurs langues. M. Staverman (ouvr. cité) signale la traduction hollandaise, 1806, et M. Ullrich cite une version allemande (s. d.), mais il n'existe pas de traduction anglaise. Ce mélodrame fut arrangé en vaudeville par Marc Michel, musique d'Orny, et représenté aux Folies-Dramatiques le 19 juin 1850, mais ce remaniement ne fut pas imprimé.

augmenté l'effet dramatique en ajoutant l'amour, comme nouvel élément, à l'intrigue. Chez Pixérécourt, cet élément est plutôt passif, et il ne sert qu'à relier le milieu assez restreint de Robinson et de ses sauvages au champ d'action plus vaste de la mutinerie ; il donne, en même temps, à celle-ci, sa raison d'être.

L'un des matelots, Ocroly, faux brave, qui, avec le naïf Vendredi, fournit l'élément comique de la pièce, explique à James les circonstances qui ont amené la révolte, en lui faisant savoir aussi que c'est Atkins qui a été élu chef. Ce misérable joue dans le mélodrame un rôle plus accentué que dans le roman. « Atkins, explique Ocroly, est amoureux de cette langoureuse Emma, qui s'avise d'aimer encore après vingt ans de mariage, un homme qu'elle ne reverra probablement jamais et de courir le monde à sa recherche ; il lui déclare sa flamme, elle s'en offense, se plaint à Don Diégo, ... qui fait mettre Atkins à fond de cale pendant quinze jours ; celui-ci jure de s'en venger, c'est dans l'ordre ; il soulève une partie de l'équipage et conçoit le projet de se défairé du frère pour avoir la sœur » (1).

Arrivent maintenant d'autres révoltés qui conduisent les prisonniers. Parmi ceux-ci est La Trombe, marin déterminé, dont la fougue, les boutades et l'accent provençal firent beaucoup rire le public (2). Celui-ci, avec Ocroly et Vendredi, joue un des rôles principaux et il sert de contre-poids à Atkins dans les divers combats, fuites et poursuites qui ont lieu entre les deux parties jusqu'à la fin de la pièce, mais ses plans sont toujours déjoués par l'astucieux Ocroly. Toutefois, il y a entre eux un échange de saillies et de reparties qui rehaussent beaucoup l'intérêt du mélodrame ; c'est un véritable duel de traits d'esprit.

Comme dans le roman, les mutins s'éloignent pour explorer l'île et les prisonniers sont abandonnés à leur propres ressources. Robinson les aborde, ils se font connaître réciproquement et Don Diégo, de son côté,

(1) Acte 1^{er}, scène 7.

(2) *Esprit des Journaux*, an XIV (1805), t. II.

explique comment il lui est arrivé de se trouver dans ces parages.

Le capitaine, avec l'aide de Robinson parvient, comme chez Defoe, à maîtriser les révoltés, et ils sont conduits dans la grotte, d'où ils s'échappent bientôt après et reviennent pour faire le siège de l'habitation fortifiée de Robinson. Comme ils l'emportent par le nombre, le père de Vendredi est envoyé par une galerie souterraine qui conduit de la caverne jusqu'au bord de la mer, pour ramener du continent les sauvages de sa tribu. Mais Atkins qui était venu faire une reconnaissance aux abords du fort, apprend où se trouve l'ouverture du souterrain. Au moyen d'une double attaque menée à la fois de front et par le souterrain, il parvient à se rendre maître du fort et les défenseurs se trouvent de nouveau prisonniers.

Un épisode qui donne du relief aux situations tragiques, c'est le jeu comique entre Ocroly et Vendredi. Celui-ci est un personnage de caractère beaucoup plus naïf que le Vendredi du roman, bien qu'il fasse preuve d'autant de reconnaissance envers son maître ; il a toutes les qualités et tous les défauts d'un enfant. Sa vivacité et ses tours d'adresse dans la scène où il se cache de son adversaire et dans celle où il empêche Ocroly de s'emparer des bijoux de son maître, sont très divertissants.

L'action du dernier acte est si serrée et si mouvementée qu'il est difficile d'en analyser les nombreux incidents. Après bien des tentatives, des alarmes et des dangers le destin se déclare pour Robinson et ses gens. La victoire est due principalement au père de Vendredi qui amène à leur secours une troupe de sauvages. Iglou, à l'encontre de son fils, n'a pas du tout l'air d'un Caraïbe. Il s'exprime facilement en parlant à Robinson et à ses amis, et il dit que c'est à cause des relations de commerce entre sa nation et les colons de la Trinité qu'il a appris les usages européens. Le stratagème qu'il met en œuvre et qui est employé plus tard dans une autre pièce sur Robinson (1) est fort singulier. Par son ordre,

(1) *L'Ile de Robinson* de Duvert et Lauzanne, 1845.

chacun de ses guerriers coupe une grosse branche d'arbre qu'il porte devant lui, de manière que la troupe, invisible à ses ennemis, soit une forêt ambulante (1). Tandis qu'Atkins et ses scélérats sont occupés à s'expliquer la signification des entailles du poteau-calendrier de Robinson, la forêt marchante entoure les prisonniers, ce qui leur permet de se réunir à leurs amis les sauvages.

Il se passe ensuite une lutte acharnée entre les deux parties et, au moment où la fortune semblait avoir abandonné Robinson et ses gens, il leur arrive des secours envoyés du navire par la fidèle Emma. Les matelots vainqueurs et les sauvages exécutent des danses (2) et les Caraïbes viennent offrir le calumet de paix.

Ce qui frappe dans ce mélodrame, c'est le rôle effacé, assigné à Robinson ; par rapport à Vendredi, il est tout à fait éclipsé. Celui-ci ne ressemble pas, non plus, au Vendredi de Defoe ; il est plutôt un des sauvages innocents et paisibles de Marivaux (3). Quand Robinson lui ordonne de tuer un chevreau, il lui répond : « Moi bien chagrin quand toi commande de tuer pauvre petit ; la mère suivre moi jusqu'à la porte, lécher son enfant, puis regarder moi avec un air si triste que moi plus trouver courage pour t'obéir » (4).

Il semble que la phase de l'existence de Robinson que Pixérécourt a choisie pour son mélodrame soit assez mouvementée, tout en restant de conception simple et extrêmement dramatique ; malgré cela, l'auteur a cru

(1) M. Jules Marsan remarque justement que c'est dans *Macbeth* (A. 5, S. 4), de Shakespeare que l'auteur a pris cette idée (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1900, p. 213).

(2) Pour documenter les acteurs, l'auteur renvoie au livre du Père Lafittau, *Mœurs des Sauvages américains* (1724), où quelques-unes de ces danses sont expliquées en détail. Il est évident que Pixérécourt a voulu faire de la couleur locale ; on en remarque dans la pièce d'autres indications. On nous dit, par exemple, que l'auteur qui jouait le rôle de Robinson portait le costume bien connu des vieilles estampes. Pixérécourt insiste également pour que la nuance exacte soit observée dans la couleur de la peau de ses Caraïbes.

(3) *Les Effets surprenants de la sympathie*, 1713, ouvr. déjà signalé.

(4) Acte I, scène 2.

nécessaire d'ajouter au récit de Defoe des surprises, des complications inattendues et tout son système de souterrains et de forêts mystérieuses. Cette particularité, d'ailleurs, est constatée par le *Journal de Paris* (1). Il dit que l'arrivée de personnages nouveaux dans son île devient pour Robinson la source des plus graves alarmes et le présage de la délivrance, en produisant dans son âme ces alternatives d'espérance et de craintes qui sont la base précieuse et fondamentale de l'intérêt dramatique. « Mais, ajoute-t-il, comment retracer cette succession, variée à l'infini, d'aventures et d'incidents qui se pressent sans se heurter, qui, toujours motivés sans être jamais prévus, étonnent l'esprit, captivent l'attention, agitent l'âme et la promènent vivement de surprises en surprises ».

Puis, il rappelle que les ressources de l'art des décorations avaient été mises en œuvre avec un succès dont il existait peu d'exemples : « Ce dernier mérite est celui de l'administration, qui a monté ce mélodrame avec un luxe de soin et de frais, dont l'auteur devait être fort reconnaissant, et dont elle peut compter, du reste, d'être payée avec usure par la constante affluence des curieux. Chaque acte présente une décoration différente, et d'un effet neuf ; mais celle du troisième acte se distingue particulièrement par la perspective d'un lointain admirable et *réel* ; c'est une montagne à perte de vue, sur laquelle on voit descendre, à travers les arbres de la forêt, une nuée de Caraïbes que le père de Vendredi amène au secours de Robinson. On aperçoit, d'autre part, l'immensité des mers sur lesquelles s'avance majestueusement un vaisseau de grande construction, celui qui doit amener Robinson et sa famille. Ces deux aspects sont du plus bel effet » (2).

Certes, le mélodrame fut très favorablement reçu par le public ; les journaux en témoignent. D'après le *Courrier des Spectacles* (3), le titre de la pièce promettait

(1) 1805, le 3 oct.

(2) Le *Journal du Soir* (4 oct.) déclare qu'aucun mélodrame n'avait été monté jusqu'à ce jour avec autant de soins et de dépenses.

(3) Le 3 et 4 oct. 1805.

tant de réjouissances qu'à cinq heures toutes les avenues du théâtre étaient envahies par une foule immense, avide et empressée (1). Indépendamment de la splendeur de la mise en scène, le sujet de la pièce, connu de tout le monde, suffisait à lui seul pour attirer le public. *L'Esprit des Journaux* rappelle qu'on ne pouvait choisir pour le héros d'un mélodrame un personnage plus connu des petits et des grands que le fameux Robinson : « La foule des spectateurs était proportionnée à la vogue du personnage et jamais le solitaire ne s'était trouvé en si nombreuse compagnie... Il est probable que la grande variété et les situations piquantes de ce mélodrame, les combats, les danses des sauvages, réunies à la beauté des décorations et à la renommée de Robinson attireront longtemps la foule ». Ce succès de première s'est maintenu avec le temps, car la pièce eut jusqu'à 70 représentations (2).

On nous dit que la seule annonce d'un mélodrame sur Robinson souleva des discussions dans les journaux. Le public se tourmentait pour savoir si Robinson seul, avec son chien et son perroquet, pouvait faire le sujet d'une pièce de théâtre. A ce propos, *l'Esprit des Journaux* dit que « quelques musards, toujours occupés de niaiseries, proposaient dans les journaux et même se vantaient d'avoir créé un nouveau genre de spectacle qu'ils appelaient *monodrame*, vanité fondée sur l'ignorance : car, depuis *Arlequin tout seul* (3), qui a produit

(1) Près de trois mille personnes, d'après le *Journal du soir*, se foulèrent dans la salle.

(2) D'après le *Journal de Paris* et le *Courrier des Spectacles*, il y eut 45 représentations jusqu'à la fin de l'année, 15 dans le premier trimestre de 1806 et 10 dans le second : Il paraît que la pièce fût retirée à la fin de juin. Il faut noter que Pixérécourt lui-même nous dit (*Théâtre choisi*, 1841, t. I), qu'elle fût représentée 752 fois (366 à Paris et 386 en province), et Piccini dans le tome II du même ouvrage, dit qu'elle eût deux cents représentations consécutives. Mais ces chiffres sont plutôt une estimation globale et ne représentent pas du tout son premier succès à la Porte Saint-Martin.

(3) *Comédie-Monologue*, par Emmanuel Dupaty, représentée sur le Théâtre du Vaudeville le 14 frimaire, an VII. L'auteur, en citant, dans sa préface, *l'Arlequin Deucalion* et *Pygmalion*, déclare que ces ouvrages, où les personnages ne sont pas tout à

beaucoup d'imitateurs, l'intrépide genre du *monodrame* n'est malheureusement que trop accrédité dans la capitale ». Le journal ajoute que ce n'est pas « Robinson tout seul » qui fait le sujet de ce nouveau mélodrame. Il affirme à ses lecteurs que les rôles sont nombreux et que les situations sont très dramatiques. Ce qui fait le charme du roman, déclare-t-il, eût été une source d'ennui au théâtre ; tous les détails de l'industrie solitaire de Robinson, très intéressants dans un récit, auraient fait bâiller dans un drame, qui exige du mouvement et de la variété (1). Il nous assure que les diverses catastrophes déchainées par la révolte de l'équipage avaient été habilement maniées par l'auteur et qu'il en résultait l'effet qu'on attendait d'un mélodrame : un grand intérêt de curiosité, des surprises continuelles, des coups de théâtre, des scènes toujours animées, des marches, des combats, des illusions d'optique, beaucoup de bruit et de tumulte, tout cela suivi d'un dénouement heureux. « Le merveilleux des mœurs sauvages en opposition avec celles des hommes civilisés, entraînait naturellement dans le sujet, et convient parfaitement à un genre dont l'extraordinaire fait le mérite ».

fait *seuls*, ne portent nullement les caractères d'une comédie, qui sont une action, un nœud et un dénouement. Dans *Arlequin tout seul*, il a voulu isoler absolument son acteur et lui donner une légère intrigue à conduire, mais il avoue qu'une grande partie du succès de sa pièce était due au jeu habile de celui qui avait créé le rôle. Dupaty ajoute qu'il existait au théâtre une grande prévention contre le monologue, et l'on ne s'apercevait pas toujours que, dans une comédie, c'était l'action qui intéressait plus encore que les personnages. Quant à sa pièce, elle ressemble, dans les moyens employés pour produire l'effet dramatique, aux vaudevilles et aux pièces à écriteaux de la Foire. Comme dans la comédie de Piron, il y a plusieurs acteurs, mais *Arlequin tout seul* diffère de celle-là en ce que tous les personnages, excepté Arlequin, sont invisibles au public.

(1) D'après Piccini, Pixérécourt ne se dissimula pas les difficultés de sa tâche, et il sentait parfaitement que son héros n'était attachant que dans son isolement. Piccini nous dit aussi que tout Paris attendait avec curiosité le jour de l'épreuve, et qu'il y eût des spectateurs qui étaient venus pour voir échouer le dramaturge dans un sujet jugé impossible par ses collègues. (Lettre à l'auteur, datée oct. 1840 et qui sert de préface à notre pièce dans le *Théâtre choisi* de Pixérécourt).

De plus, certains critiques, comme Geoffroy (*Esprit des Jour-*

Dans un compte rendu très circonstancié de la première représentation, l'*Esprit des Journaux* dit que le premier acte souleva les plus grands applaudissements, parce que toute l'attention fut fixée sur les deux personnages les plus intéressants du roman. « Dugrand est parfait dans le rôle de Robinson... Avec son grand bonnet, son habit de peau de chèvre, son parasol et tout l'attirail de ses armes, c'est le véritable Robinson en personne ». Le critique parle aussi en termes élogieux du jeu de Talon qui, dans le rôle de Vendredi en fit « un personnage tout à fait intéressant et comique ». Pour le *Courrier des Spectacles* les deux rôles qui soutenaient le mieux la pièce, en ce qu'ils étaient parfaitement joués, étaient ceux de Vendredi et de La Trombe.

Quelques jours après la première représentation on vit paraître dans le *Journal de Paris* (1), et sans aucun commentaire, une conversation fictive entre Robinson et Gulistan (2), qui montre peut-être mieux qu'une critique raisonnée, à quel point les deux fameux héros du roman de Defoe avaient saisi l'imagination populaire ; la voici :

ROBINSON

Convenez, Monsieur, que rien n'est si plaisant que notre rencontre à Paris.

GULISTAN

Je conviens que vous, particulièrement, vous ne deviez pas vous y attendre à si bon accueil, votre nation...

naux), tout en constatant le succès de la pièce, déclarent que le mélodrame est un genre essentiellement vicieux. On lit également dans la *Gazette de France* (4 oct.): « Le succès redoutable de ce mélodrame ne nous empêche cependant pas de dire que, sous le rapport de l'art dramatique, de l'esprit et de la raison, il n'existe rien de plus mauvais sur aucun théâtre et chez aucune nation ».

(1) Du 6 octobre.

(2) Le sujet de *Gulistan ou le Hulla de Samarcande*, opéra en trois actes d'Etienne et de la Chabeaussière, représenté le 30 sept. 1805 à l'Opéra-Comique, est tiré des *Mille et un jours*. Cette pièce n'est qu'un développement d'un opéra-comique de Lesage et D'Orneval: *Arlequin Hulla ou la femme répudiée*, joué à la Foire Saint-Laurent en 1716 et souvent reproduit et remanié depuis. (Voir là-dessus P. Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècles*, Paris 1906).

Martin tenait le premier rôle et celui de la femme répudiée fut joué par Mlle Pingenet.

ROBINSON

La nation n'y fait rien; c'est le costume qui fait tout. Mais, votre situation?

GULISTAN

Était graveleuse, je l'avoue, beaucoup moins cependant que celle de la *Danse interrompue*.

ROBINSON

Sans Martin, que deveniez-vous?

GULISTAN

Je l'ignore, mais vous étiez mort, sans Vendredi.

ROBINSON

Ne devez-vous rien à Mlle Pingenet?

GULISTAN

Fas plus que vous ne devez à votre Parasol (1).

Dans le même temps qu'on jouait le mélodrame de Pixérécourt à la Porte Saint-Martin, un vaudeville sur Robinson parut sur la scène du Palais-Variétés ou Théâtre de la Cité (2). A vrai dire, il s'agit ici non de Robinson, mais de son fils, et cependant, l'action se passe dans l'île du père. Vernow, l'oncle maternel du Robinson cadet déclare à Frédéric, son jeune officier, qu'il va mettre à la voile pour l'Angleterre, puisque les deux ans qu'il devait consacrer à la recherche de son neveu, s'étaient déjà écoulés sans amener de résultat. Il ajoute que la conduite du jeune homme était fort répréhensible : « Vous allez vous en convaincre vous-même, dit-il ; Robinson, mon beau-frère entreprend très jeune un voyage qui le retient pendant trente ans loin de sa famille ; enfin, il rentre dans ses foyers pour contracter un mariage dont il eut un fils unique. Emervéillé des aventures de son père, le jeune Robinson se met en tête de courir aussi le monde, et sans écouter les remontrances de ses parents il s'en éloigne incognito, en s'affublant du costume singulier qui servit à son père pendant si longtemps dans cette île ».

(1) Dans la *Gazette de France* (9 oct.), on lit également : « Gulistan règne toujours en paix à l'Opéra-Comique; l'éclat de ses succès n'est troublé que par la renommée de Robinson ».

(2) *Robinson cadet, vaudeville en un acte par Simonnin et Alex. Guesdon, représenté le 6 vendémiaire, an XIV (28 sept. 1805), Paris 1806,*

Slaber qui semble avoir recueilli la succession du vieux Robinson, fait connaître son intention de couper un arbre qui entrave les abords de son habitation ; toutefois, il lui en coûte de l'abattre parce qu'il avait servi si longtemps d'asile au célèbre voyageur.

Le Robinson cadet, nouvellement débarqué dans l'île, passe, comme son père, la première nuit entre les branches de cet arbre. Son accoutrement bizarre fait d'abord peur à Zoé, fille de Slaber, mais vite rassurée, elle lui dit son nom. « Eh bien ! s'écrie-t-il, quand il dit qu'il vous aime, Robinson doit être cru... Zoé ». C'est ici, croyons-nous, la première fois qu'on rencontre ce calembour ; mais plus tard, l'idée analogue d'une prétendue ressemblance figure à plusieurs reprises sur la scène et même fait le sujet de la pièce (1).

C'est maintenant Slaber qui est effrayé du costume bizarre de Robinson et, sous l'impression qu'il avait affaire à un sauvage, il est sur le point de tirer sur lui, quand le jeune homme se fait connaître. Puis, ayant demandé Zoé à son père, celui-ci, enthousiasmé d'avoir comme gendre un voyageur si célèbre, s'empresse de lui accorder la main de sa fille.

Bientôt Robinson revient sur la scène avec un bouquet pour Zoé, et, voyant l'arbre où il avait passé la nuit, il s'avise d'ajouter un nid à ses fleurs : « Il faut que je lui fasse la galanterie d'un nid ». Il grimpe sur l'arbre au pied duquel se réunissent tous les autres personnages de la pièce. Frédéric et Vernow le cherchent

(1) *Robinson cru Zoé, ou la méprise sans ressemblance*, 1825. *Robinson dans son île*, par Gabriel et De Forges, 1842; remanié en 1887.

Valentine crue Zoé par Vély et Moch, 1887. Il est vrai que cette dernière (comédie-vaudeville en un acte, jouée d'abord au cercle Pigalle le 26 déc. 1886 et publiquement le 13 avril 1887 au Théâtre des Menus Plaisirs) n'a pas le moindre rapport avec le sujet de Robinson, sauf, peut-être, une analogie voulue dans le titre. L'action, quelque peu scabreuse, roule sur une espèce de *partie carrée* ou *ménage à quatre*. L'oncle d'un jeune époux lui fait une visite inattendue et prétend trouver que le mari avait une liaison secrète avec la bonne Zoé, tandis que Valentine trompait son mari en accordant ses faveurs au domestique qui est, du reste, le fiancé de Zoé. L'oncle avait, en effet, pris la bonne pour Valentine et, quant à elle, il l'avait *crue Zoé*.

parce que son arrivée dans l'île leur a été signalée, et Slaber vient pour abattre son arbre. Quand la situation de Robinson devient trop dangereuse, il se voit dans la nécessité de quitter son abri. Alors, s'inclinant devant la volonté de son oncle, il se laisse conduire dans sa famille.

On voit par cet exposé sommaire de l'action que l'intérêt dramatique est assez mince et que la pièce pêche surtout par son dénouement qui est très faible. Si cette comédie a eu quelque succès — et elle fut jouée douze fois — c'est grâce à la vogue dont jouissait le mélodrame de Pixérécourt ; en effet, le *Journal de Paris* (1) remarque qu'elle ne semblait pas assez robuste pour disputer au mélodrame ses droits d'aïnesse.

Quand, après une dizaine d'années, Robinson paraît de nouveau sur la scène, c'est dans une vraie comédie (2), et tous les accessoires de mélodrame ont disparu. Une action des plus simples remplace ici l'intrigue de la pièce de Pixérécourt, intrigue rendue tortueuse par un va-et-vient continu, des situations mystérieuses et toutes les complications habituelles à ce genre dramatique. Par contre, le sentiment de l'amour joue ici un rôle beaucoup plus grand, et ses diverses manifestations constituent, en effet, le nœud de la pièce.

Comme chez Pixérécourt, nous assistons, d'abord, à la vie tranquille des solitaires avant le débarquement des sauvages. En l'absence de Robinson, ils abordent dans l'île avec une prisonnière, Zilia, de la même tribu que Vendredi. Celui-ci qui, à l'approche des sauvages, s'était réfugié sur un arbre, ne peut retenir des cris d'effroi à la vue du danger qui menace Zilia. Il est bien vite découvert, saisi, lié au même arbre que la jeune fille, et les Caraïbes dansent autour d'eux. Mais voilà qu'on entend dans le lointain un coup de canon et les

(1) Le 2 oct. 1805.

(2) *Robinson dans son île, comédie en un acte, mêlée de couplets et à spectacle*, par MM. Brazier, Dartois et... (G. de Lurieu et M.-N. Balisson de Rougemont, d'après le catalogue de la Bibliothèque Nationale) représentée à la Porte Saint-Martin le 24 jan. 1817, Paris 1817.

sauvages s'enfuient en désordre. On assiste maintenant à une scène charmante, pleine de naïveté et de tendresse. Nos deux sauvages restent toujours attachés de façon qu'ils ne peuvent se voir, mais, malgré cela, Vendredi profite de l'occasion pour lui faire sa déclaration d'amour.

Bientôt les prisonniers sont libérés par deux matelots qui font des efforts inutiles pour se faire aimer de Zilia. A ce moment un coup de fusil se fait entendre et, croyant que c'est le signal pour remonter à bord, ils s'éloignent précipitamment. Mais c'est du fusil de Robinson qu'est parti le coup. A la vue de Zilia, il éprouve, dit-il, une émotion singulière : « Après vingt-huit ans revoir une femme ! »

Nous assistons de nouveau à une scène sentimentale qui, comme celle des amours de Vendredi, est imaginée par l'auteur, car ici le bon sens et l'esprit positif du héros de Defoe sont entièrement absents. En vain Robinson essaie de gagner les bonnes grâces de Zilia en parlant de l'ardeur de son amour, mais elle lui répond : « D'amour ! moi pas connaître ». Alors, Robinson lui fait l'exposé de ses sentiments :

ZILIA

C'est là le portrait fidèle
De l'amour ?

ROBINSON

Eh ! vraiment, oui.

ZILIA

Voilà donc comme on appelle
Ce que j'ai pour Vendredi.

ROBINSON, laissant tomber sa main

Pour Vendredi ! (1).

Arrive ensuite le capitaine avec ses matelots, et Robinson se fait connaître. La comédie se termine par le mariage projeté de Zilia et de Vendredi, que Robinson veut unir avant de partir.

Il semble que la pièce fut bien accueillie par le public,

(1) Scène 13. Il faut voir ici une imitation de La Fontaine (*Fables*, livre VIII, *Tircis et Amarante*).

qui se rappelait sans doute le grand succès du spectacle de Pixérécourt (1) car la *Gazette de France* (2) dit que le sujet convenait plutôt à un mélodrame qu'à un vaudeville. Le *Constitutionnel* (3) déclare également que la pièce était une reproduction réduite du *Robinson* de Pixérécourt et qu'il y avait presque autant de spectacle que dans un mélodrame. D'après la *Gazette* son succès était dû à une foule de détails pleins de grâce et de naïveté et à plusieurs jolis couplets. Le critique s'était préoccupé évidemment des sources où l'auteur aurait puisé son intrigue, puisqu'il avance l'idée étonnante que sans doute « M. Brazier a tiré cette aventure de quelques mémoires inédits de Robinson, car on ne le trouve dans aucune des histoires de ce célèbre naufragé ».

Après le vaudeville de Brazier il faut attendre jusqu'en 1834 la rentrée de Robinson sur la scène. Cependant nous avons trouvé à la Bibliothèque Nationale le manuscrit d'une pièce de théâtre sur notre héros (4), portant la date du 29 septembre 1825, mais nous n'avons pu découvrir si elle fut jamais représentée. D'après le catalogue, l'auteur serait Rochefort (5), mais les annotations en tête de la pièce nous font croire qu'il l'avait fait lire seulement à Rochefort. Il est probable qu'elle fut écrite pour le théâtre des Variétés dirigé à cette époque par Brunet. L'auteur anonyme dit que le succès de sa pièce « dépend de la facilité avec laquelle Brunet se travestit ; le contraste de Robinson et de Zoé dans la même personne ne peut manquer de faire rire » (6) « Ro-

(1) Repris en 1812.

(2) Du 25 jan. 1817.

(3) Du 26 jan.

(4) *Robinson cru-Zoé ou la méprise sans ressemblance*. Vaudeville-folie en un acte, mêlé de couplets (Nouvelles acquisitions françaises, 2982).

Nous abordons maintenant la première de plusieurs pièces où l'intrigue est basée sur la ressemblance imaginée d'un des personnages à un autre qui s'appelle toujours Zoé.

(5) Rochefort (Claude-Louis-Marie de) écrivit sous le nom d'Armand de Rochefort. C'était le père de Henri Rochefort, le journaliste bien connu.

(6) D'après l'*Encyclopédie Larousse*, Brunet joua bien les rôles

binson, nous déclare-t-il, a déjà paru au théâtre, mais il y a longtemps, et d'ailleurs, ce personnage peut aussi bien être reproduit que les Pourceagnacs, les ourikas (1) les solitaires, etc., qui ont paru en même temps sur divers théâtres ». Il ajoute encore que « le nègre Vendredi amène naturellement tout ce qu'on voudra dire sur l'événement de Saint-Domingue et peut rendre l'ouvrage une pièce de circonstance » (2).

Dans toutes les pièces sur Robinson que nous avons examinées jusqu'ici, l'action s'est passée dans l'île déserte. Maintenant nous suivons nos deux héros en Europe et la scène se transporte à Saint-Malo. Muscarin, ex-négociant de cette ville, a fait venir d'Amérique sa pupille Zoé, afin de l'épouser. Le capitaine qui l'a amenée en France, avait également à son bord Robinson et Vendredi. Ceux-ci doivent leur délivrance au hasard d'une tempête qui avait poussé l'*Espérance* sur les côtes de leur île. Zoé, ayant pris Muscarin en aversion ne veut pas s'unir à lui, et, puisqu'elle ne s'est pas encore présentée dans sa maison, son ami Armand et Mme Truffaut, l'ex-maîtresse du négociant, se concertent pour tromper ce dernier. On déguise Robinson et Vendredi, et l'on fait croire à Muscarin que ces femmes sont Zoé et sa bonne. Pour rendre ce travestissement plus efficace, on attribue les manières grossières et l'appétit déréglé de ces femmes à un séjour de six ans que Zoé avait fait chez les Indiens qui l'avaient recueillie quand elle s'était égarée dans la forêt. Le stratagème réussit pleinement : Muscarin renonce à son mariage avec sa pupille et épouse son ancienne maîtresse.

travestis; dans les rôles de femme, il produisait une illusion complète, quoiqu'il eût alors cinquante ans. En plus de Brunet, les rôles sont assignés à d'autres acteurs célèbres des Variétés. Vernet, un des meilleurs acteurs comiques de son temps, a le rôle de Vendredi, et Potier devait jouer le vieux fat Muscarin, bafoué de tout le monde.

(1) Il s'agit probablement de la jeune négresse, héroïne du roman sentimental de la duchesse de Duras, *Ourika*, 1824.

(2) En 1823, le général Boyer devint président de toute l'île de Saint-Domingue et la nouvelle république fut reconnue par la France en 1825, moyennant un paiement de 60 millions de francs donnés aux planteurs,

Il faut ajouter que le manuscrit de cette pièce n'est qu'un brouillon, que plusieurs scènes ne sont pas achevées et quelques-uns des couplets sont seulement esquissés (1).

La pièce que nous allons examiner maintenant (2) nous ramène dans l'île de Robinson qui est redevenue déserte, nous dit-on, depuis le départ de nos deux héros. La scène nous montre le poteau-calendrier et la grotte de Robinson. Parmi les personnages figure son singe favori qu'il aurait laissé dans l'île (3). On nous montre, d'abord, les animaux qui composaient la famille du solitaire. Tout à coup, ils s'enfuient à l'approche des matelots qui viennent de débarquer. Le jeune aspirant, Edward, croyant que c'est une terre inhabitée, en prend possession. Pour se mettre en règle, il fait planter un

(1) Il est probable que la pièce ne fût jamais représentée, car elle ne figure pas parmi les vaudevilles soumis à la censure, dont les manuscrits, provenant du ministère de l'intérieur, figurent maintenant aux Archives Nationales. Nous avons dit plus haut qu'on l'assigne à Rochefort, mais il semble plutôt que l'auteur a voulu avoir son jugement sur la pièce, car une des feuilles porte les notes suivantes, de la même main que le reste du manuscrit :

29 8bre 1825

lecture de Rochefort

Rochefort, rue de Grenelle, n° 38.

Pièce exposée, comme prévue trop de longueurs de développement. Sujet usé, il existe des Robinsons au théâtre. Tout est prévu, sans surprise, vieux genre. Depuis l'entrevue jusqu'au dénouement, trop de longueurs, le capitaine excellent, les entrées (?) bien soutenues.

(2) *Le Nouveau Robinson, tableau comique en un acte, par M. Blache, musique de M. Haussens* (1^{re} représentation, le 12 août 1834), Paris 1834.

Le Journal Général de la Librairie nous dit que la pièce fût représentée au Théâtre Nautique, salle Ventadour; dans l'*Almanach des Spectacles* de 1834, elle est désignée: ballet-pantomime de Lablache. D'après la *France contemporaine* de Bourquelot, Blache était chorégraphe.

(3) Il est à noter que le tableau que l'auteur nous donne de l'île et de ses animaux est tout à fait fantaisiste. Les singes n'existaient pas dans l'île de Robinson Crusoé. L'auteur a dû confondre le roman de Defoe avec le *Robinson suisse* où il est question de singes. Cependant, nous avons remarqué que l'auteur du projet de pièce sur Robinson de 1741 se proposait, pour terminer son mélodrame, de faire danser aux singes des ballets-pantomimes.

potcau avec une inscription indiquant l'annexion de l'île.

Vient ensuite M. Robin qui cumule à bord les fonctions de minéralogiste, botaniste et astronome. Ce personnage grotesque sert de bouffon dans la pièce, et sa suffisance lui attire la malveillance de l'équipage. Comme il avait les bras chargés de spécimens d'histoire naturelle, il faillit tomber dans la mer en voulant s'embarquer. Son contretemps lui attire les rires des matelots, et naturellement, il cherche le moyen de se venger. Ayant découvert, par hasard, le poteau érigé par Robinson, il fait voir à Edward que ce n'est pas lui qui a découvert l'île. Le refus des matelots de le conduire à bord le met en colère et il les menace de les faire punir par le capitaine.

Mais voilà qu'est venu pour l'équipage le moment de la revanche. On se décide à laisser M. Robin dans l'île et, en partant, on le conseille, lui, Nouveau Robinson, d'être aussi industrieux que son prédécesseur. Le pauvre Robin construit, tant bien que mal, un radeau avec quelques morceaux de bois laissés par les matelots, mais, en s'y aventurant, peu s'en faut qu'il se noie misérablement. Sur ces entrefaites, les matelots débarquent du côté opposé de l'île et pour l'effrayer, ils se déguisent en sauvages.

Parti à la recherche d'un moyen de quitter sa prison, Robin trouve, par hasard, l'entrée de la grotte de Crussoé, y pénètre et revêt un des costumes de peau de chèvre que celui-ci avait laissés dans sa garde-robe. En sortant, il est immédiatement reconnu par tous les animaux qui, s'imaginant que leur ancien maître est revenu, le suivent. Mais l'étonnement du pauvre Robin à la vue du cortège qui l'accompagne, se change en terreur quand il voit dans le sable l'empreinte de pieds nus, et il croit que les sauvages ont réellement débarqué dans l'île.

Les prétendus sauvages ne lui laissent pas beaucoup de temps pour pénétrer le mystère ; ils fondent sur lui, le font danser, menacent de le tuer, de le rôtir et de le manger, en prolongeant son supplice par tous les moyens possibles jusqu'à ce que l'arrivée du capitaine,

inquiet du sort de son équipage, le délivre des mains de ses persécuteurs. Celui-ci est fort étonné de trouver ses matelots déguisés en sauvages et son savant habillé à la Robinson. On s'explique mutuellement, le tour est raconté au capitaine, le savant avoue qu'il était dans son tort et promet de vivre désormais en bonne intelligence avec eux.

Cette pièce qui n'a pas eu un grand succès fut, cependant, beaucoup commentée par les journaux, mais il paraît que ces commentaires s'adressaient au théâtre plutôt qu'à la pièce. En effet, le Théâtre Nautique existait depuis très peu de temps (1). Les critiques ont été surtout dirigées contre la mise en scène, et le nom du théâtre a donné lieu à beaucoup de traits d'esprit (2). Il paraît que les pièces précédentes n'avaient pas assez rempli les conditions « nautiques » voulues, mais que l'on s'était rattrapé dans le *Nouveau Robinson*. Les spectateurs ont pu voir l'eau partout, soit naturelle, soit artificielle, et surtout un grand bassin et une cascade qui tombait des rochers avec bruit. Les animaux dont se composait la basse-cour de Robinson, étaient un singe, une guenon, une chèvre, un chat et un perroquet — cinq animaux sur la scène, dont quatre véritables, attendu que le singe était dix fois plus grand que la guenon (3).

Il semble que ces efforts pour pousser le réalisme à outrance avaient donné au spectacle un air de petitesse et de banalité qui avait mécontenté les critiques. On nous dit (4) que l'eau véritable était complètement effacée par la mer en carton qui flottait au loin, que les barques véritables ressemblaient à des coquilles de noix comparées au vaisseau de haut bord qui dominait la scène, et que le vrai singe était une misérable petite bête par rapport au comédien qui jouait ce rôle.

(1) Il fut ouvert seulement en juin de cette année et fermé peu de temps après.

(2) Voir là-dessus : la *Gazette des Théâtres* (14 août), le *Constitutionnel* (17 août), le *Temps* (18 août) et le *Journal des Débats* (même date).

(3) *Gazette des Théâtres*.

(4) *Journal des Débats*.

Puis, le critique conseille aux directeurs de théâtre de laisser les perroquets et les singes dans leur forêt, et de ne pas faire jouer la comédie à d'honnêtes animaux qui ne se sentent aucune disposition naturelle. Malgré ce réalisme exagéré, ces pauvres bêtes ont, sans doute, contribué pour beaucoup à divertir le public, puisqu'on nous dit que le portrait du Nouveau Robinson, avec le classique bonnet de poil, était si parfait que ces animaux firent mille gambades autour de l'acteur qui remplissait ce rôle.

Quant à la pièce dans son ensemble, l'opinion des critiques y était peu favorable. Toutefois, les journaux étaient unanimes pour constater le rôle difficile du naturaliste, et ils insistent sur les grands efforts que fit Launçon pour soutenir sa réputation de danseur comique. Il paraît que sa grotesque tournure, quand il sortait de l'eau, fit beaucoup rire, et que c'était surtout grâce à lui, que le *Nouveau Robinson* avait réussi.

L'année suivante vit Robinson encore une fois sur la scène, mais, cette fois, il a quitté Paris pour la province. Nous lisons dans la *Gazette des Théâtres* du 5 avril 1835, qu'un nouveau spectacle qu'on venait d'inaugurer à Lyon, se terminait par un ballet intitulé *l'Ile de Robinson* (1). D'après le critique, c'était une pauvre conception comme pièce de théâtre, mais si l'on regarde un programme de ballet comme un simple cadre pour la danse, il avoue que ce morceau chorégraphique faisait honneur à l'auteur.

Nous avons vu qu'au moment de la première représentation du mélodrame de Pixérécourt, on avait discuté dans les journaux (2) la possibilité de composer un mélodrame pour un homme seul et l'on avait créé même le mot *monodrame*, en citant comme exemple, *Arlequin tout seul*. Mais il a fallu attendre jusqu'en

(1) Ballet-pantomime en trois actes, joué au Grand Théâtre de Lyon le 29 mars 1835. Il ne semble pas avoir été imprimé. L'auteur en est Léon qui, d'après l'*Almanach des spectacles* était maître des ballets à Lyon en 1834. Nommé à Marseille en 1835, il passa, l'année suivante, à Lyon pour reprendre son service interrompu.

(2) *L'Esprit des Journaux*, 1805 (t. II).

1842, pour trouver un auteur dramatique assez ingénieux et un acteur assez hardi et entreprenant pour créer une pièce dont le solitaire Robinson fait tous les frais (1). Bien que cette comédie soit désignée « pièce à grand spectacle », il est évident que ce n'est qu'une farce ou tableau comique, car un remaniement de cette pièce en 1887 la désigne plus exactement par « folie comédie ».

Au début de la pièce, Robinson explique comment il a reçu le sobriquet de Cru-zoé. Le négociant en huile avait surpris une intrigue de sa femme Zoé avec son garçon de magasin. Dans l'obscurité de la cave où il s'était rendu pour visiter son stock de marchandise, quelqu'un lui prend la main et la couvre de baisers ardents. On l'avait cru Zoé. Le lendemain tout le monde était au courant de sa déplorable aventure, et voilà pourquoi il avait quitté l'Angleterre.

Puisque Robinson est le seul personnage qui parle, il a fallu que Vendredi soit muet, et son maître nous explique que la peur d'être mangé avait privé le pauvre sauvage de sa langue. Par conséquent, ils étaient forcés, tous les deux, de recourir aux gestes pour se faire comprendre, et cette situation donne lieu à des incidents très divertissants.

Ensuite, on nous présente Robinson en train de dîner. Comme boisson, il fait apporter une bouteille couverte d'osier qu'on avait trouvée sur le sable. Au lieu du vin rafraîchissant qu'il s'attendait à y trouver, il n'y avait que des renseignements sur un vaisseau naufragé avec une coupure de journal où il était dit que Zoé, ayant réussi à se faire délivrer l'acte de décès de son mari,

(1) *Robinson dans son île, pièce à grand spectacle, par Gabriel et De Forges, jouée par Alcide Tousez, tout seul, et représentée au Palais-Royal le 9 janv. 1842. Reproduit dans la France dramatique au XIX^e siècle, Paris, 1842. La bibliographie Bourquelot (1848) sous la rubrique de Deforge dit, à l'égard de notre pièce que « Robinson est un héros très populaire. Les vaudevillistes s'en sont emparés et nous avons vu récemment paraître aux Variétés, l'Ile de Robinson ». Il faut ajouter que je n'ai pas trouvé trace de cette pièce. Gabriel était le pseudonyme de Gabriel de Lurieu.*

était partie pour les colonies, afin de liquider sa succession ; après quoi, elle se proposait de convoler en secondes noces. Pour empêcher ce mariage, Robinson se décide brusquement à partir pour Londres, et il parle du ballon qu'il avait construit pour quitter son île.

Mais voilà Vendredi qui pousse devant lui un grand tonneau où l'on trouve, après l'avoir défoncé, une femme évanouie avec son enfant. Quelle ne fut pas la surprise de Robinson d'y voir sa femme ! Cependant, il se réconcilie avec elle, la fait monter dans la nacelle, en défendant en même temps à Vendredi d'y grimper. Celui-ci y monte quand même, pendant que son maître est allé chercher son parasol ; puis, il coupe la corde qui retient le ballon. A son retour, nouvelle surprise pour le pauvre Robinson ! il voit le ballon s'élever et disparaître.

Quant à la valeur intrinsèque de la pièce, il faut dire que ce petit morceau dont la conception est très ingénieuse, est d'un style très dégagé et plein d'esprit, avec quelques scies bien trouvées. Il semble avoir pleinement réussi car la *Tribune dramatique* (1) parle favorablement de ce « monologue excentrique taillé sur le patron d'Alcide Tousez. On rit quand on l'écoute, on rit quand on l'a entendu, on rit plus tard encore de souvenir ». L'*Entr'acte* (2) nous dit aussi que « depuis deux jours le *Vicomte de Letorières* — Déjazet se fait accompagner de *Robinson* — Alcide, et le Palais-Royal recueille le produit de deux succès pour un ».

Cette petite comédie fut reproduite en 1887 (3), après avoir subi un léger remaniement. Les circonstances qui ont valu à Robinson son sobriquet de Cru-zoé, sont ici un peu modifiées. Zoé est une chienne qui avait l'habitude de pénétrer dans la cave où se trouvait la mar-

(1) Du 16 janvier.

(2) Du 11 janvier.

(3) *Robinson Crusôé, folie-comédie en un acte*, Bourges, 1887. Il est probable qu'elle fût jouée en province, parce que les *Annales du théâtre et de la musique* de Noël et Stoullig ne donnent aucune indication qu'une pièce portant ce titre, fût jamais montée sur une scène parisienne.

chandise de Robinson. Celui-ci y descend, mais, dans l'obscurité, le gardien croit avoir attrapé la bête en flagrant délit, et roue de coups le pauvre Robinson : il l'avait cru Zoé. Puisqu'il n'était plus question de sa femme, il a fallu faire quelques changements dans l'action et surtout dans le dénouement. Ce sont ses héritiers qui font vendre son commerce d'huile, et, dans le tonneau trouvé par Vendredi, on découvre un gendarme évanoui que Robinson veut prendre avec lui dans la nacelle pour les arrêter.

Il convient de constater ici la déchéance morale que le héros de notre roman avait subie sur la scène. D'un personnage des plus sérieux et propre à exciter notre admiration, il est devenu chez Gabriel et De Forges un comédien vulgaire ; ce n'est qu'une caricature du fameux voyageur qu'ils nous donnent. Mais cette métamorphose était inévitable. Les premiers auteurs dramatiques n'ont su de quelle façon représenter le solitaire de Defoe, et après le rôle effacé qu'il avait rempli dans les pièces d'Arnould et de Pixérécourt, ils ont transformé complètement son caractère.

On sait que le Robinson du roman s'imagine par moments être le fondateur d'une colonie, mais il ne semble pas que les auteurs dramatiques qui ont arrangé le récit pour le théâtre, aient jamais insisté beaucoup sur les aspirations du solitaire à peupler son île. Cependant, dans un vaudeville de 1845, on traite ces graves questions politiques et sociales, mais, comme on pense bien, de la façon la plus burlesque (1).

La scène se passe dans l'île de Juan Fernandez, « dite Île de Robinson ». On nous montre Aspasia et Zoé qui ont été débarquées de force par le capitaine du vaisseau qui les emmenait au Mexique où Aspasia allait rejoindre son mari Girardin. Celle-ci, qui est accompagnée de quelques grisettes, se proposait d'ouvrir un établissement de mode et de couture dans ce pays. Pour être

(1) *L'Île de Robinson, vaudeville en un acte par Duvert et Lauzanne, représenté au théâtre du Vaudeville le 3 nov. 1845 (Répertoire dramatique des auteurs contemporains, 1845 et t. V du Théâtre choisi de Duvert, Paris, 1877).*

plus en sûreté, les deux femmes s'étaient déguisées en hommes. Elles s'approchent de l'habitation de Robinson, mais, à ce moment, elles voient venir un homme vêtu de peaux de chèvres. Elles le prennent pour un sauvage et brusquement elles se sauvent.

Cet homme est Robinson, mais ce n'est pas le Robinson du roman, car il nous dit : « Je suis roi de cette île, où je suis seul comme défunt Robinson, l'homme le plus populaire dont s'enorgueillisse l'Angleterre... C'a toujours été mon héros, aussi j'ai tâché de l'imiter en tout... j'ai construit un canot... j'ai un parasol, un perroquet... j'ai même un Vendredi ! oui, ce brave garçon qui a fait naufrage avec moi... j'ai déjà fait un code à l'usage de la population future de ce royaume... Le code Girardin, ou plutôt le code Robinson, car désormais je ne veux être que Robinson, Robinson II ».

Son monologue est interrompu par l'arrivée de Vendredi qui revient d'une chasse infructueuse, car elle n'a fourni qu'un perroquet. Les deux hommes pensent maintenant à manger. Pendant les opérations culinaires, ils se mettent à discuter les articles de la Constitution, et les esprits s'échauffent. Vendredi refuse de faire sa part du ménage, parce que, ce jour-là, dimanche, c'était lui, Robinson, qui devrait veiller aux subsistances, par l'article neuf de la Constitution :

ROBINSON

Mais, je ne suis pas cuisinier.

VENDREDI

Si ! Vous êtes chef ! Article premier... chef !

Sur ces entrefaites, Robinson remarque les traces qu'Aspasie et Zoé ont laissées dans le sable, et il croit effrayer son compagnon en lui disant que les Caraïbes ont débarqué dans l'île. Puis, il s'en va ostensiblement pour les observer de plus près. Mais Vendredi a vite fait de découvrir Zoé qu'il prend pour le mousse de quelque vaisseau égaré, vu qu'elle conserve toujours son costume masculin. Il l'appelle Dimanche et en fait son domestique, mais bientôt elle profite d'une occasion favorable

pour s'évader. Pendant que Vendredi est allé à sa recherche, viennent Aspasic et ses modestes qu'il, elles aussi, cherchent partout leur camarade, et même la peur de l'anthropophage qu'elle avait vu tout à l'heure, ne l'empêche pas de s'aventurer dans la grotte de Robinson. Mais sa terreur est augmentée par la vue d'un chapeau où elle trouve écrit le nom de Giraudin ; elle se croit veuve, s'imaginant que son mari avait été mangé par le sauvage.

A son tour, Robinson s'est aperçu de la présence d'une femme dans l'île. Les mêmes pensées agitent l'esprit de nos deux solitaires et l'on discute la possibilité de peupler l'île. On badine, on plaisante, et Vendredi émet l'opinion que « ce qui manque au pays, c'est un maire ! » (1). Enfin, il avoue qu'il y a une femme dans l'île et prie son chef d'user de ses droits administratifs pour les marier, mais lui prétend la réclamer pour son compte, en s'appuyant de l'article 18 de la Constitution : un objet trouvé appartient à l'État. Pour trancher cette difficulté non prévue par le code Giraudin, Vendredi fait savoir à Robinson qu'il se trouve dans l'île une autre femme.

La nuit tombe, et l'on voit employer sur la scène un stratagème dont s'est servi Pixérécourt dans son mélodrame. Aspasic survient avec ses modestes transformées, au moyen de grosses branches d'arbres, en une haie vivante ; et, au même instant, Robinson s'approche et veut s'emparer de Zoé. A ses cris d'alarme, Vendredi se voyant séparé de sa maîtresse par la haie, veut se frayer un passage avec sa hache, quand les modestes épouvantées jettent bas leurs branches. Nouvelle surprise pour Aspasic ; elle reconnaît dans l'anthropophage qu'elle a eu jusqu'ici en horreur, son mari, le malheureux Giraudin qu'elle allait chercher au Mexique.

Selon Jules Janin (2), Arnal qui excellait dans le rôle

(1) Il faut voir ici l'écho d'une scie très ingénieuse de la comédie-monologue de Gabriel et De Forges de 1842, où Robinson se lamente que « ce qui manque dans cette île, c'est un charcutier... un pédicure... un épicier en gros... un débit de consolation, etc.

(2) *Journal des Débats* du 10 nov.

de Vendredi, avait aussi collaboré à cette pièce. D'autres critiques parlent longuement du caractère burlesque que révèlent certaines questions philosophiques traitées dans cette comédie. Le *Constitutionnel* (1) part de cet axiome que « deux hommes ne se rencontrent pas dans une île déserte sans qu'aussitôt l'un ait envie d'être roi et oblige l'autre à devenir peuple ». D'après le texte formel de la charte octroyée au peuple, continue le critique, « le roi a le droit de commander, mais le peuple se réserve celui de ne pas obéir : histoire de toutes les constitutions ». Parlant de la « passion dynastique » du roi et du peuple qui « ne demande qu'à se propager », le même journal ajoute : « Il faut voir le grand conflit constitutionnel qui s'élève sur cette question grave entre le côté monarchique et le côté démocratique — comment partager une modeste en deux — lutte intéressante qui s'exaspère en tirades ébouriffantes et en duos à mourir de rire... Toujours est-il que le dénouement finit à la satisfaction du peuple et du roi, chacun trouvant à se faire une part égale et s'en contentant. Déroulement invraisemblable et que la vraie politique dément aussi bien que l'histoire des gouvernements mixtes et à équilibre ». Pour le *Moniteur universel* « Robinson et Vendredi sont deux insulaires fort grotesques et fort amusants : rien de plus comique que leurs dissertations de politique transcendante sur la forme gouvernementale convenable à un état dont la population se compose de deux individus, le chef, le sujet, et que leur embarras pour trouver, dans ce duo, les trois éléments du gouvernement constitutionnel ».

Nous avons vu au théâtre un Robinson qui quitte son pays à la recherche de la gloire (2), un autre qui voulait seulement se mettre à l'abri des espiègleries des gamins (3). Nous allons voir maintenant un Robinson misanthrope (4).

(1) Du 10 nov.

(2) Mélodrame de Girard, an VIII.

(3) Monologue de Gabriel et De Forges, 1842.

(4) *L'Île déserte ou Le meilleur des mondes, comédie en trois actes, en vers, de Ferdinand Dugué*, Paris, 1848, d'après le cata-

La femme d'Ariste a tellement fréquenté les cuistres et les bas-bleus que sa pauvre cervelle en est complètement bouleversée. Sa maison était remplie de ces gens et elle voulait même enrôler son mari dans le nombre, mais lui, quoiqu'il tolérât les égarements de son épouse, était un homme de tête et il les chassa de sa maison. Il voit maintenant son foyer abandonné, et sa femme s'en va en amenant avec elle sa fille Berthe. Dans son désespoir, il se décide à prolonger le souvenir de son malheur en quittant le monde pour mener une existence solitaire. Ses affaires réglées, il confie ses richesses à son ami Tristan, capitaine de vaisseau, qui le conduit ensuite dans une île déserte. Tous les ans, celui-ci le visite et essaie inutilement d'adoucir la haine que le solitaire a vouée à ses semblables.

Un jour il lui fit sa visite habituelle, et Ariste veut lui donner à manger dans la mesure de ses moyens :

ARISTE

Et déjeuner !

TRISTAN

Merci, je n'ai pas faim.

ARISTE

Pour cause...

Tu sais que mon bissac renferme peu de chose,
Des œufs de perroquet (1), des fruits et du poisson,
Absolument, mon cher, comme dans Robinson...
Assieds-toi là, du moins...

logue manuscrit d'Henri Duval (vers 1852) à la Bibliothèque Nationale. Cependant, nous n'avons trouvé aucune indication que cette pièce fût imprimée en 1848 et le *Journal Général de la Librairie* n'en fait pas mention. On la trouve, toutefois, dans le *Théâtre complet* de Ferdinand Dugué, t. I (1891). Nous ne savons pas, non plus, si elle fut jamais représentée; en tout cas, le fait n'est pas indiqué dans cette édition. De plus, dans la liste des pièces jouées sur tous les théâtres de Paris en 1848 et 1849, rédigée par la *Revue et Gazette des Théâtres*, notre pièce ne figure pas.

(1) Il faut remarquer qu'il n'est pas parlé dans le *Robinson Crusôé* des œufs de perroquet. Ce mets figure dans le vaudeville de Duvert et Lauzanne, d'où probablement Dugué l'a emprunté. Dans cette pièce, Robinson fait une omelette de soixante œufs de perroquet. On voit comment le récit sérieux de Defoe est ainsi travesti jusqu'aux moindres détails.

TRISTAN, à part.

Comment dois-je m'y prendre?

Vais-je trouver encore du feu sous cette cendre?

ARISTE

Je n'ai jamais aimé ce Robinson pleureur,
Méthodique, gourmand, dont le plus grand malheur
Fut de ne pas avoir sauvé de son naufrage
Une marmite propre à faire du potage,
Et qui, ne pouvant point se passer de caquet,
Civilise un sauvage et dresse un perroquet...

TRISTAN

Il s'ennuyait.

ARISTE

Pourquoi s'ennuyer?

TRISTAN

Tu t'amuses?

ARISTE, brusquement.

Oui. (1)

Afin de persuader à son ami de quitter sa solitude, Tristan lui annonce qu'il a amené avec lui une bande de cuistres et de bas-bleus qui ont formé le projet d'y fonder une nouvelle société. Là-dessus, Ariste accuse son ami de l'avoir trahi et il se lamente de ne plus avoir le moyen de les expulser :

Oh! que faire, mon Dieu?

Je t'ai calomnié, toi que chacun renomme,
Robinson Crusoé! pardonne-moi, grand homme,
Dont le fort se riait de quarante assiégeants!
Je vais avoir affaire à de terribles gens
Beaucoup plus dangereux que tes braves sauvages,
J'entends déjà les cris de mes anthropophages
Et vais pour aviser me cacher un moment. (2)

Les fondateurs de la nouvelle colonie viennent à terre, à savoir : un « feuelliste », un poète, un réformateur, un musicien, une femme de lettres et une prophétesse. Ariste se cache aussitôt, écoute leurs projets insensés, et enfin, en est tellement divertí que sa misanthropie cède à son désir de rire. Mais un éternument le trahit, et, à sa vue, les réformateurs croient que c'est un sauvage.

(1) A, 1^{er}, Sc. 3.

(2) *Idem*.

Or, il avait justement à la main un morceau de minéral d'or que Tristan lui avait apporté comme échantillon provenant d'une mine qu'il avait découverte et qu'il exploitait pour le compte d'Ariste. Théos, le chef de la bande, apercevant le minéral, croit que son sauvage l'a ramassé dans l'île et se met avec ses compagnons à la recherche de cette mine supposée.

Mais voilà que deux membres de la compagnie se séparent des autres, dégoûtés de la volée-face qui se manifeste dans les idées de leurs camarades, vu que quelques instants auparavant ils avaient renoncé solennellement aux richesses matérielles en jetant : les hommes, leur menu monnaie, et les femmes, leurs bijoux en cuivre. Ariste surprend leur conversation et trouve, à sa grande joie, que la femme qui racontait à son compagnon les souffrances de sa première jeunesse est sa propre fille, Berthe, que son épouse en mourant, avait laissée dans la pénurie. Pour lui, son île déserte devient maintenant « le meilleur des mondes ». Il s'embarque et, comme Robinson, il laisse dans l'île les réformateurs dégoûtés de l'insuccès de leurs efforts pour trouver la mine d'or, en leur promettant de revenir dans une année les recueillir.

Après une absence d'une vingtaine d'années, Robinson reparait au théâtre, mais, cette fois, il ne s'agit ni de notre héros ni de son île. Nous avons vu que les premiers auteurs dramatiques se contentaient, dans leur mise en scène, de reproduire plus ou moins fidèlement, le récit de Defoe, car, l'élément féminin ne jouant aucun rôle dans le livre, il n'était guère possible de nouer une intrigue assez dramatique et assez intéressante autour des quelques personnages qui y figurent. Pour éviter de tomber dans des rabâchages, leurs successeurs étaient condamnés à se livrer à la parodie, en créant des pièces dont l'action était des plus fantaisistes. Il suffisait de prendre une intrigue quelconque, de placer les personnages sur une île déserte et de rappeler, de temps en temps, au public, sous un aspect burlesque, le fameux solitaire, pour qu'on donnât à ces travestissements le titre de *Robinson Crusôé* qu'ils ne méritaient aucune-

ment. Il semble même qu'on avait fini par créer un nouveau genre de comédie, ou plutôt un terme générique qui devait comprendre toutes les pièces où il était question d'une île déserte.

L'action de la pièce que nous allons examiner maintenant, se déroule dans une île « qui pourrait être située entre le Havre et New-York » (1). On voit un naufragé qui atteint la côte à la nage. C'est Onézyphore qui, après avoir baptisé de son nom cette terre nouvellement découverte, nous raconte son histoire. Au Café Turc il avait lié connaissance avec Piédouche qui l'avait introduit dans son foyer, mais le misérable avait ébauché une intrigue avec la femme de son hôte. Piédouche en avait eu vent et Onézyphore fut obligé de s'enfuir. Tout d'un coup, notre naufragé voit un objet qui vient échouer au loin sur le rivage, et il s'aperçoit bientôt que c'est un homme.

C'est Piédouche, qui porte une ceinture de sauvetage, où sont attachés un fusil, un livre et une petite valise. Comme son ennemi, il donne son nom à cette île inhabitée, nous explique ensuite les circonstances de sa poursuite du perfide et continue : « Et maintenant me voilà dans une île probablement déserte... Heureusement tu me restes, toi, mon cher *Robinson Crusôé*, ma lecture favorite, mon unique ami, désormais !... Comme toi, il va falloir me suffire à moi-même. Ah ! que n'ai-je, moi aussi, la chance de rencontrer un Vendredi... Allons, peut-être en parcourant l'Athanasie je rencontrerai quelque naturel du pays qui voudra bien m'en servir ».

Son désir est vite exaucé : voilà Onézyphore qui s'approche, le visage et les mains d'un noir reluisant. Il s'était servi de quelques bâtons de cirage dont il comptait se faire un moyen d'existence à New-York. Piédouche nomme le faux nègre Dimanche et demande à manger. Mais quand le nègre prétend faire valoir ses droits de premier habitant, Piédouche se fâche : « et puis, dit-il, moi blanc, toi noir ! Moi commander, toi obéir !

(1) *Robinson Crusôé, bouffonnerie musicale, en un acte, par William Busnach, musique de M. Pillevestre, représentée aux Fantaisies-Parisiennes le 21 fév. 1886, Paris 1886.*

(*A part*). Je ne crois pas mauvais de donner tout de suite, à mon peuple, son petit code noir ». On voit ainsi reproduite une idée empruntée à la pièce de Duvert et Lauzanne, à savoir, la lutte constitutionnelle entre le côté monarchique et le côté démocratique.

Or, Onéziphore veut dormir au lieu d'écouter le récit de son maître qui raconte les circonstances qui l'avaient amené dans cette île. Bientôt Piédouché se fâche : « Toi avoir sommeil si je veux ! Moi blanc, moi commander, répète-t-il, toi noir, toi obéir... article unique du petit code que je t'ai octroyé ». Onéziphore fait plusieurs efforts inutiles pour tromper la vigilance de son ennemi et le réduire à l'impuissance, en lui enlevant son fusil. Il lui persuade enfin de le lui prêter pour abattre le gibier que Piédouché veut manger.

Pour le préparer, celui-ci cherche le moyen d'avoir du feu et s'avise de l'expédient de son héros Robinson « Au fait, dit-il, je n'ai qu'à voir dans ce livre comment s'y prenait mon illustre prédécesseur Robinson Crusoé... (*Il prend le livre*). Voyons un peu... ah ! voilà ! — Il s'agissait de trouver un moyen de faire cuire l'animal que la Providence avait placé sur mon chemin. Je pris deux cailloux, et les frottais vivement l'un contre l'autre. A la fin, une étincelle jaillit... j'étais sauvé ! (*Cessant de lire*). Très bien, voici deux cailloux... ça va être l'affaire d'un petit moment. (*Il ramasse deux cailloux et les frotte l'un contre l'autre comme s'il râpait du sucre*). L'étincelle ne m'a pas l'air de jaillir beaucoup... (*Il reprend*). Non ! (*Il s'arrête*). Ah ! quand je pense que Zoé, ma vieille bonne m'avait dit souvent : Monsieur, croyez-moi, ne vous mariez jamais ! (*Il reprend*) Rien ! ah ça, est-ce que Robinson ne serait qu'un farceur... Ah si ! au lieu de croire Robinson, j'avais cru Zoé ! »

A ce moment il aperçoit son ennemi Onéziphore qui, s'étant débarbouillé, se fait voir sous son vrai jour. Afin d'apaiser Piédouché furieux mais maintenant désarmé, il se donne pour le frère d'Adèle. Les deux amis se réconcilient. Arrive un matelot qui annonce à Piédouché qu'on le cherche depuis trois heures. On se rembarque et le voyage se poursuit à destination de New-York,

Cette pièce, comme celle de Duvert et Lauzanne, pêche par son dénouement qui est des plus banals. Il paraît que le public l'a regue avec indifférence, car l'*En-tracte* (1) dit que cette bouffonnerie sans prétention a été écoutée sans ennui. Le *Temps* (2) nous avertit également que « si l'on ne demande à cette facétie ni sens ni vraisemblance on n'y trouvera rien d'ennuyeux, ni rien qui tire à conséquence ».

Nous n'avons trouvé qu'une seule pièce (3) où l'on ait essayé de nous présenter la vie intime de Robinson dans sa famille avant qu'il se lance dans ses aventures, et ici même, comme c'était à prévoir, on a été forcé de faire appel à l'imagination pour rehausser l'intérêt des quelques détails plutôt secs que nous donne le roman ; en un mot, il fallait y intercaler une intrigue amoureuse. Cependant, nous ne sommes pas de l'avis de l'*Encyclopédie Larousse* qui dit que les auteurs n'ont emprunté que quelques noms propres au roman de Defoe, et qu'ils ont imaginé une fable tout à fait invraisemblable. Nous croyons, au contraire, qu'ils ont reproduit assez fidèlement les situations présentées par Defoe, mais, comme dans les pièces précédentes, il fallait créer le nœud qui manque à l'original, en y ajoutant l'intérêt de l'amour.

Le premier acte, suivant le développement normal des pièces dramatiques, n'est qu'une sorte de prologue qui sert à préparer et à justifier le départ de Robinson pour l'Amérique. On nous introduit dans le foyer de sir William Crusoé de Bristol où la famille est à table pour le repas du soir. Mais le fils Robinson manque et tout le monde s'inquiète de son absence. Le père annonce son intention de le faire entrer chez le procureur du district, pour lui succéder plus tard. La paresse de Robinson et ses goûts aventureux en décident autrement ; il rêve de faire fortune dans les mines d'or du Nouveau Monde. De plus, il est épris de sa cousine Edwige, et cet amour

(1) Du 23 février.

(2) Du 6 mars.

(3) *Robinson Crusoé, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, paroles d'Eugène Cormon et Hector Crémieux, musique de Jacques Offenbach, représenté à l'Opéra-Comique le 23 novembre 1867.*

ne manque pas de l'encourager davantage dans son projet. Pour corser l'action, on y a ajouté une seconde intrigue d'amour, celle d'une servante avec le camarade d'enfance de Robinson, mais Suzanne qui avait surpris le secret des deux amis, fait tant qu'elle empêche Toby de partir avec notre héros.

Au deuxième acte, on voit Robinson dans son île occupé à construire son canot. Après un séjour de cinq ans, il s'est arrangé une existence qui serait supportable si le souvenir de ses parents et d'Edwige ne le poursuivait jusque dans ses rêves. Il a pour compagnon le jeune Vendredi qu'il a sauvé de la mort, conformément à l'histoire.

Puisqu'il est nécessaire que les principaux personnages du premier acte s'expatrient à leur tour, Edwige, Suzanne et Toby partent à la recherche de Robinson. A bord du vaisseau qui les emmenait, ils ont tant parlé des richesses que notre héros aurait déjà amassées, que les matelots les ont déposés dans une île déserte, pour aller seuls à la découverte des trésors de Robinson.

Comme dans le roman, les Caraïbes amènent dans l'île des prisonniers qu'ils destinent à leur horrible festin, et le hasard veut que ces malheureux soient justement Edwige, Suzanne et Toby. Au moment critique survient Vendredi qui, comme toujours, joue un rôle plutôt comique et surmonte à tel point sa peur du « tonnerre » qu'il tire deux coups de pistolet contre les sauvages. Les Caraïbes s'enfuient et les Européens sont sauvés. Jugez de la surprise de Robinson quand il apprend à son retour qui sont ces prisonniers !

Pour mener tout ce monde en Europe, les auteurs ont empruntés les procédés obscurs de Pixérécourt, et, en effet, le dénouement suit de près les grandes lignes de ce mélodrame. Afin de s'emparer des armes des matelots révoltés qui, pendant ce temps, avaient débarqué dans l'île, Robinson leur montre lui-même les souterrains où sont cachés les trésors que portait le vaisseau naufragé. Puis, à l'aide d'autres matelots qui n'étaient pas dans le complot, et même des sauvages de la même tribu que Vendredi que le hasard avait amenés

dans l'île, Robinson et ses amis répriment la révolte. Ils s'embarquent pour l'Europe, notre héros avec son perroquet et son parapluie, comme dans le roman.

Le défaut principal qu'ont signalé les journaux, c'était la longueur excessive de la pièce. D'après le *Temps* (1), le premier acte a duré une heure ; Robinson était trop long à s'en aller, et cet acte roule tout le temps sur le dilemme : s'il devait partir ou rester. En revanche, dans le dernier acte, les événements se précipitent de manière à n'être intelligibles qu'à demi. Le *Moniteur universel* (2), en citant la leçon sur l'art d'aimer que notre héros donne à Vendredi, déclare que la pièce n'est pas d'une philosophie transcendante, mais qu'elle est suffisamment mouvementée. Il ajoute que le rôle de Vendredi fut rempli par Mme Galli-Marié avec cette grâce qui lui était habituelle. La pièce figura régulièrement sur l'affiche jusqu'à la fin de l'année.

La dernière pièce que nous allons considérer est une pièce à thèse de M. Victorien Sardou. Nous avons vu comment, partant de la soi-disant comédie d'Arnould qui est plutôt un plan des situations et des incidents d'une pantomime, l'on s'est écarté de plus en plus de l'original, en passant par le mélodrame à grand spectacle et par des vaudevilles où tout devient bouffon et burlesque. Dans ce dernier genre de pièce surtout on a tellement travesti le sujet qu'on a fini par nous servir des intrigues qui n'ont d'autre rapport avec le récit de Defoe que le titre.

Or, M. Sardou a mis sur la scène un aspect de la vie solitaire qui n'y avait pas encore paru, et qui provient du *Robinson suisse*, plutôt que du roman de Defoe. Mais, déjà au XVIII^e siècle, plusieurs romanciers, voulant étendre la sphère d'activité de Robinson, avaient présenté, au lieu d'un homme seul, toute une famille jetée sur une île déserte, dans l'idée qu'il se dégagerait de leurs aventures et de leurs souffrances en commun plus de leçons que la vie de notre solitaire ne pouvait fournir. On a dit aussi que, sous le rapport moral,

(1) Du 26 novembre.

(2) Du 25 novembre.

l'œuvre de Defoe peut encourir quelques reproches, parce qu'elle flatte, sans cesse, la vanité du lecteur « qui, se mettant à la place du héros, se croit en état de se passer de ses semblables » (1). Jusqu'ici, personne n'avait essayé d'étudier au théâtre ces questions philosophiques et sociologiques. Les auteurs dramatiques dont nous avons étudié les pièces, avaient été obligés par les exigences de la scène d'écarter la partie du récit qui traite de la solitude de Robinson et qui seule se prête au développement de ces idées philosophiques. Mais vers la fin du xix^e siècle, un écrivain d'une compétence reconnue, a abordé ces problèmes et, en élargissant le cadre assez restreint du sujet, il a créé d'autres situations d'où les spectateurs ont pu tirer un plus sérieux profit.

La pièce de M. Sardou (2) nous montre une communauté cosmopolite, isolée du monde et composée d'individus de tout âge, pris dans toutes les classes de la société, et ce tableau se complète par une étude approfondie des divers tempéraments en présence. De plus, dans ce vaste ensemble, l'action générale est compliquée par le jeu des intérêts particuliers.

Dans une conversation qu'il a eue après la *première* avec le critique du *Temps* l'auteur a expliqué qu'il avait eu pour but d'écrire pour les enfants de douze à quinze ans, des deux sexes, une pièce facile à comprendre qui, tout en divertissant leur imagination par la variété du spectacle, leur laisserait dans l'esprit une leçon morale. Il avait sous les yeux le *Tour du Monde en 80 jours* et *Michel Strogoff* qui avaient été d'heureux essais dans ce genre. « Ma pièce, ajoutait-il, c'est le *Robinson suisse*. Au lieu d'une famille jetée dans une île déserte, j'ai pris tous les passagers d'un vaisseau, pour avoir

(1) *Journal des Enfants*, 1835, p. 319.

(2) *Le Crocodile*, pièce en cinq actes et à neuf tableaux, jouée pour la première fois à la Porte Saint-Martin le 21 décembre 1886. Quoiqu'elle eût jusqu'à 133 représentations, il ne paraît pas qu'elle ait jamais été imprimée. Tous nos renseignements sur cette pièce ont été puisés dans les feuilletons de M. Jules Lemaître (*Journal des Débats*, le 27 déc.) et de M. Francisque Sarcey (*Le Temps*, même date).

une plus grande variété d'effets et des incidents d'un intérêt plus vif. Mais c'est le *Robinson suisse* et pas autre chose ».

Il faut bien se garder de prendre trop à la lettre cette affirmation, car il n'y a rien de commun entre les deux ouvrages que le plan général. L'essentiel, dit Sardou, dans une pièce de cette sorte « n'est pas, comme dans les romans ou les drames sérieux d'intéresser à une intrigue puissante qui accapare l'attention. Non, il suffit de relier les incidents et les tableaux qui diversifient la pièce, par un fil très léger et pourtant aisé à suivre ». Avec les passagers dans l'île on est en plein *Robinson suisse*, déclare-t-il ; et cette situation, il l'a transportée à la scène en l'agrandissant. Mais avant de voir comment l'auteur développe son idée, il est nécessaire d'indiquer, dans ses grandes lignes, en quoi consiste l'action du *Crocodile*. M. Lemaître nous en donne un excellent résumé.

A la hauteur des îles Nicobar dans la mer des Indes, les passagers s'agitent sur le pont du *Crocodile* (1), grand paquebot hollandais qui se rend à Batavia. Ils viennent de tous les pays et représentent les différents types de la société européenne. C'est un monde en raccourci. Il y a des gens qui voyagent pour leur plaisir, d'autres ont des affaires qui les appellent à Batavia, tandis que le héros, Georges Morgan, fuit la justice de son pays et voyage sous le nom de Richard Kolt. Il faut remarquer que chacun de ces personnages, hommes et femmes, joue un rôle bien défini et ne sont aucunement de simples figurants. Au premier acte, on voit que le vaisseau a pris feu, on assiste au réveil des passagers et à leur embarquement dans les canots de sauvetage. « La chaudière éclate, le navire s'enfonce... plus rien que la pleine mer sous un ciel d'orage et les canots perdus dans cette immensité ».

Le second acte réunit une trentaine de personnages

(1) Il est à noter que le *Crocodile* est justement le nom du navire naufragé qui figure dans les *Robinsons français* de Pierre Delcœur, Paris, 1886, mais qui parut à la fin de l'année précédente.

transportés subitement des conditions de la société civilisée à la vie naturelle. « Que va-t-il arriver ? A quelle nouvelle distribution des rôles allons-nous assister, et à quel renversement des hiérarchies artificielles ? Allons-nous voir s'élever d'un sol vierge la cité d'Utopie ? » Déjà des idées utopistes ont passé par l'esprit de Richard, car il dit à l'héroïne Liliane : « Je voudrais être puissant pour corriger, dans la mesure de mes moyens, ces inégalités sociales qui me révoltent et qu'ici même j'ai vues de plus près encore. — Car ce navire, miss Liliane, est bien l'image de la société tout entière. Là-bas, à l'avant, tous les déshérités de la vie, à qui la destinée a fait une mauvaise part qu'ils n'ont pas su rendre meilleure. Ici, en première classe, tous les privilégiés du hasard qui leur a départi ses faveurs... Et, à l'avant comme à l'arrière, combien de passagers à la vraie place qui leur serait due ? J'ai vu là-bas des mérites et des vertus qui devraient être ici. Je vois se pavanner ici des nullités et des vices qui seraient à peine dignes d'être parqués là-bas. Et tout cela distribué à la diable, au caprice d'un sort aveugle et d'une société stupide ».

Dans cette île inconnue, il semble bien que le rêve de Richard va être réalisé et que chacun, dans cette petite société nouvelle, sera traité selon son mérite. En effet, Richard, embarqué d'abord comme passager de seconde classe, trouve sa première récompense dans l'offre d'une place en première parce qu'il a sauvé la vie à un enfant qui se noyait. Dans l'île des Palétuviers il est élu gouverneur de la petite colonie par les suffrages de ses compagnons, hommes et femmes. Même justice et même nivellement des conditions pour les autres passagers. Si les vivres sont distribués également entre tous, pour le reste, c'est le mérite personnel qui est seul considéré et les injustices, provenant d'une mauvaise répartition des biens de ce monde, sont abolies. Mais ces conditions idéales ne durent pas ; les passions humaines ramèneront bientôt les inégalités d'autrefois, y rétabliront toutes les haines sociales et même la révolte

contre l'autorité constituée. Voilà, nous dit le critique, ce qu'a voulu montrer M. Sardou.

Trois ans se sont écoulés. La colonie prospère, mais déjà le mécontentement se fait sentir parmi les ouvriers et les matelots, et la révolte ne tarde pas à éclater. Pendant une fête, menés par Strapoulos, le « traître » de la pièce, ils enlèvent Richard et Liliane et les jettent dans les ruines d'un temple construit par les anciens habitants de l'île. Ils se sont emparés déjà des quelques fusils sauvés du naufrage et menacent de pendre Richard s'il ne leur livre pas les munitions. A ce moment surviennent des pirates malais. Ceux-ci ont été attirés par les feux que l'on avait allumés imprudemment sur les hauteurs et ils amènent prisonniers tout le monde excepté Richard et Liliane qui restent seuls dans l'île.

Voilà arrivé maintenant le moment critique pour le bonheur et l'avenir de Richard. Il raconte à la jeune fille son passé et le crime qu'il avait été amené à commettre par ses spéculations de Bourse. L'argent qu'il avait volé à son oncle, fut perdu de la même façon, et l'oncle impitoyable avait répondu à ses aveux et à son repentir en mettant la police à ses trousses. Et Liliane, touchée de sa candeur, lui pardonne. Nous voilà en plein mélodrame, et l'on est surpris de constater que le héros qui voulait régénérer le monde, le gouverneur qui administre la nouvelle colonie, n'est qu'un voleur repent.

Cependant, leur séjour dans cette solitude n'est pas long. Le même navire hollandais qui a repris aux pirates leurs prisonniers, recueille Richard et Liliane et les emmène à Batavia où tout le monde est maintenant réuni. Ici, on apprend que le gouverneur cherche Georges Morgan, mais ce n'est pas pour le livrer à la justice, mais pour lui faire savoir que son oncle est mort en lui léguant toute sa fortune.

La grande qualité de cette pièce, et c'est un trait qui a été constaté par nos deux critiques et surtout par M. Lemaître, c'est son caractère cosmopolite. C'est une pièce qui peut se jouer dans tous les pays et figurer, dans tous les milieux, sur n'importe quelle scène. Et c'est précisément cette caractéristique qui explique la

popularité du roman de Defoe. Ce n'est pas seulement en tant qu'Anglais que le pauvre solitaire a intéressé les nombreuses générations de lecteurs, car il représente plutôt l'humanité tout entière dans sa lutte contre la barbarie et l'ignorance, et dans ses pénibles efforts pour acquérir notre civilisation actuelle. Et comme chaque petit lecteur peut se croire à la place de Robinson, de même, pour le *Crocodile*, les grandes personnes, quelle que soit leur nationalité, peuvent y trouver un intérêt personnel.

M. Lemaître a fait ressortir ce caractère cosmopolite et international de la pièce quand il dit que « médiocre à Paris et en tant qu'œuvre littéraire, le *Crocodile* est peut-être amusant en tant qu'amusette internationale et pourra connaître de beaux jours à Londres, à New-York, à Sidney, et à Chicago. Cette pièce qui réunit tous les genres, est faite pour plaire à tous les âges, à tous les peuples, à toutes les confessions religieuses, à tous les goûts et enfin à tous les yeux. Elle est cosmopolite par la composition même de son personnel. Elle l'est par la variété des lieux géographiques où se passe l'action. Elle l'est par l'abondance des détails géographiques, maritimes et commerciaux. Elle l'est, enfin, par le caractère de son tragique et de son comique, de ses satires sociales, de sa philosophie et de sa psychologie. Elle est claire, elle est mouvementée, elle est morale. La conversation inattendue de Richard et de Liliane sur l'immortalité de l'âme plaira à tous les publics bourgeois, et particulièrement aux publics protestants. Toute la partie d'aventures ravira les jeunes gens, lecteurs de Fenimore Cooper et de Mayne-Reid ; le mélodrame du quatrième acte secouera d'émotion les jeunes filles et enfin, tous comprendront et goûteront le naufrage et les décors. Mieux que cela, il y a de longues scènes muettes, faites uniquement pour les yeux et que les nègres même pourront comprendre et savourer. Pendant cinq minutes le canot de sauvetage éclairé par la lumière électrique oscille sous nos yeux. De même, au troisième acte, Richard, à demi étranglé, les mains et les pieds liés, se traîne lentement jusqu'à une hache dont il saisit

d'abord le manche entre ses deux poings ; puis il le maintient entre ses genoux et scie contre le tranchant les cordes qui serrent ses poignets ; puis il dénoue les cordes de ses pieds ; puis, il va en reconnaissance ; puis il trouve Liliane évanouie ; puis, il va à une fontaine, puis il lui mouille les tempes, etc., etc. Tout cela sans prononcer un mot et cela dure dix bonnes minutes. Voilà des effets qui seront facilement saisis par toutes les bonnes âmes des deux hémisphères ».

M. Sarcey aussi s'exprime dans le même sens. Pour lui également le *Crocodile* est une pièce d'exportation. « Rien de plus facile, au besoin, que de changer certains tableaux en pantomime pure ; par exemple, l'acte où le gouverneur est emporté dans la montagne par les révoltés et délivré par les Malais, se pourrait jouer sur n'importe quel théâtre où le public ne saurait pas un mot de français. L'action est si simple et si claire que le mouvement seul des acteurs en scène suffit à la rendre intelligible. Certains rôles même peuvent se modifier sans que la pièce en souffre ; par exemple, l'Anglaise ridicule deviendrait aisément en Amérique une Française ridicule... A ce point de vue, mais à ce seul point de vue, le *Crocodile* est un chef-d'œuvre ».

Nous avons cité plus haut les raisons qui avaient amené M. Sardou à composer cette pièce. Il a voulu, pour ainsi dire, faire la morale aux enfants en les divertissant en même temps. Il dit que les enfants qui y assistent, tirent naturellement de ces scènes « cette leçon profonde qu'un homme ne vaut que par ce qu'il sait et peut faire. Miss Chipstick qui a des millions, épluche les herbes, tandis que sa femme de chambre, Liliane, qui a de la tête et de l'esprit et des connaissances, passe au premier rang et lui commande » (1).

Quand le critique du *Temps* reproche à M. Sardou le caractère superficiel et puéril des discussions philosophiques qu'il a introduites dans les deux tableaux de la vie dans l'île déserte, l'auteur lui répond : « Lisez, je vous en supplie, ce *Robinson suisse* qui a été l'en-

(1) Peut-être faut-il voir ici un souvenir de la fable de La Fontaine : *Le pâtre et le fils de roi* (livre 10, fable 15).

chantement de notre jeunesse. Vous verrez que du moindre fait l'auteur fait jaillir une ou deux pages de réflexions morales qui aujourd'hui paraissent fades, mais qui, en ce temps-là, ont pénétré notre cœur. Voilà qu'une opposition s'est formée contre le chef qu'avait désigné le suffrage universel. Les matelots qui aiment la paresse et l'eau-de-vie se révoltent contre le gouverneur, qui, au nom du salut public, exige le travail et la sobriété. Est-ce que nos collégiens ne trouveront pas là comme une réminiscence de leurs petites rébellions ? Pourquoi font-ils ce qu'ils appellent du chahut ? Qu'ils rentrent en eux-mêmes. Sauf des cas bien rares, ils n'ont pas d'autres motifs que ceux qui excitent Roubion et Strapoulos. Ces motifs, au théâtre, leur apparaissent en toute leur vilenie ».

Le commencement de la pièce, et même les deuxième et troisième actes ont paru charmants aux critiques, mais la fin leur a fortement déplu. M. Sarcey trouve qu'il n'y a pas d'unité d'impression dans la pièce. « Elle donne au premier acte la sensation d'une grande comédie de mœurs ; elle se tourne en satire philosophique aux deux suivants ; elle se change en drame noir, passe ensuite à l'idylle et se termine en berquinade. On est à chaque instant déconcerté, dérouté. Il peut se faire que les enfants de quinze ans subissent ces influences diverses sans les discuter, ni même s'en apercevoir. Cette indifférence nous est impossible ».

Mais si la pièce dans son ensemble plaît médiocrement aux critiques, ils en louent sans restriction la mise en scène. Les décors étaient délicieux et on signale surtout le tableau du navire en feu qui s'enfonce dans les vagues, tandis qu'au quatrième acte le spectateur voit dresser devant ses yeux un coin de forêt vierge.

En dehors des pièces que nous avons examinées et qui ont un rapport plus ou moins direct avec le roman de Defoe, il en existe d'autres où l'isolement des personnages et les situations créées par un naufrage forment le nœud de l'action. Mais ces pièces, malgré ce qu'elles ont de commun avec *Robinson Crusoe* n'ont subi aucunement son influence. Dans cette catégorie on peut

citer l'*Ile déserte* de Collet de Messine (1) où des époux jetés sur une île, à la suite d'un naufrage, sont ensuite séparés par l'enlèvement du mari, tombé aux mains des pirates. Après quelques années d'une vie solitaire, la femme est enfin retrouvée par son époux qui avait réussi à s'échapper de son esclavage.

Dans d'autres pièces du même genre, ce sont plutôt les idées de Rousseau qui sont mises en action, comme dans *Kailaz ou Les jeunes sauvages* (2) et *Azémia ou le Nouveau Robinson* déjà cité. Dans ces deux pièces le personnage principal se livre à l'étude de la nature. Il s'occupe aussi à former le cœur et l'esprit de deux jeunes enfants, seuls habitants, avec lui, de l'île, et qu'il élève comme frère et sœur. Mais cette précaution ne les empêche pas de s'aimer. Après quelques années le père du jeune homme est jeté, à son tour, sur le même rivage. Les jeunes gens apprennent qu'ils ne sont nullement apparentés et l'obstacle à leur mariage est ainsi levé.

Il se trouve également des pièces qui ont une ressemblance, quoique lointaine, avec certains épisodes du roman de Defoe : telle par exemple, la comédie philosophique bien connue de Delisle de la Drévetière (3) où un sauvage joue le rôle de censeur des mœurs européennes. Mais cette pièce dans laquelle la naïveté des sauvages et le bonheur de la vie primitive sont opposés aux conditions artificielles et décevantes de la civilisation, n'est pas inspirée par *Robinson Crusoé* mais plutôt par les *Lettres persanes* de Montesquieu (4).

On peut s'étonner que le *Robinson Crusoé* qui offre si peu d'intérêt dramatique, ait pu faire les frais de tant de pièces de théâtre, depuis le moment de son apparition jusque vers la fin du xix^e siècle. Les premiers au-

(1) *Comédie en un acte et en vers* par M. C., représentée par les comédiens français ordinaires du roi, le 23 août 1758, Paris 1758.

(2) Drame, Londres et Paris, 1770.

(3) *Arlequin sauvage*, Paris, 1722.

(4) Cette comédie fut le précurseur de plusieurs pièces dans ce genre. Il y avait même, au dix-huitième siècle, toute une littérature consacrée à ce sujet.

teurs qui ont mis Robinson sur la scène, ont suivi, dans ses grandes lignes, le fil de l'histoire, mais leurs pièces tenaient surtout de la pantomime. Nous savons que la comédie d'Arnould de 1772 contenait des éléments bien prononcés de pantomime, et il est probable que la pièce perdue de Lesage était de ce genre.

Pour voir le grand succès au théâtre de *Robinson Crusoé* il fallait attendre le mélodrame de Pixérécourt de 1805. Pourtant, cet auteur ne se borna pas à reproduire les parties les plus dramatiques du roman, à savoir, la descente des sauvages et le débarquement des matelots révoltés avec leurs prisonniers, mais il ajouta de nouveaux incidents et des coups de théâtre de toute sorte. Et surtout Pixérécourt accentua le jeu comique de Vendredi ; mais ici il n'inventa pas, car nous avons signalé la première esquisse de ce rôle « de fournir de quoi rire » dans le projet de pièce sur Robinson de 1741. On a vu aussi que le petit Moreau qui jouait ordinairement Arlequin, tint le rôle de Vendredi dans la comédie d'Arnould.

On a pu remarquer que Robinson est un personnage très effacé dans le mélodrame de Pixérécourt, quoiqu'il figure seul dans le drame littéraire de Girard. Mais il ne tarda pas à revêtir, à son tour, un caractère comique dont nous avons vu la première manifestation dans le *Robinson cadet*, contemporain de la pièce de Pixérécourt. Vers le milieu du siècle — époque de la plus grande popularité de Robinson sur la scène — il devient grand comique au dépens de Vendredi qui tend à disparaître et dont il accapare le rôle.

Mais la situation telle que Defoe la présente se conforme mal aux exigences du théâtre, malgré les effets scéniques et tout le luxe qui a présidé à la mise en scène de la pièce de Pixérécourt. Le nœud de ce mélodrame n'était pas assez fort ; il a fallu aussi serrer l'action et la rendre plus rapide. Ainsi, les auteurs qui ont succédé à Pixérécourt ont fait une autre innovation et des plus importantes : ils ont intercalé dans leurs pièces une intrigue d'amour. Certes, l'élément féminin existait déjà, mais il était plutôt passif et ne servait qu'à enchaîner les

incidents isolés du roman. Dans la comédie d'Arnould, comme dans le mélodrame de Pixérécourt, la femme de Robinson n'est qu'une figurante. Si l'on excepte le *Robinson cadet* qui n'est pas tiré du roman de Defoe, c'est dans la comédie de Brazier de 1817 qu'on trouve pour la première fois une intrigue amoureuse. Il y avait même *une partie carrée* dans l'opéra-comique de 1867, et dans cette pièce on a employé très efficacement ce surcroît d'intérêt, de façon à conduire l'action jusqu'à son dénouement logique.

Cependant, on trouva d'autres moyens d'élargir le cadre assez circonscrit du roman. En ne tenant pas compte de l'essai littéraire de Girard, nous avons constaté qu'on n'avait jamais essayé de tirer parti de la situation centrale du livre, car la vie solitaire du héros ne se prête pas à la représentation théâtrale. On se contentait, en l'écartant complètement, de reproduire, très peu fidèlement du reste, les seuls épisodes qui avaient un intérêt dramatique, et de nous montrer le côté héroïque, sentimental, bouffon ou autre, de l'existence du héros. Mais le nouveau cadre que ces auteurs s'étaient ainsi créé, fut vite rempli, et alors ils furent forcés d'imaginer de nouvelles situations et des incidents accessoires quelconques. Ainsi, certaines de ces pièces n'ont d'autres rapports avec l'original que le titre porte-bonheur que les auteurs avaient eu soin de conserver. Nous avons passé en revue plusieurs de ces comédies dont la conception est souvent ingénieuse, où règne un grand caractère de burlesque et qui contiennent des allusions heureuses à notre roman.

Nous avons ensuite insisté sur l'expérience faite par M. Victorien Sardou pour transporter sur la scène le grand intérêt cosmopolite que possèdent les romans de Defoe et de Wyss. Il a essayé de nous présenter dans le *Crocodile* tous les éléments qui rendent si intéressants ces deux livres en y ajoutant un champ d'action infiniment plus vaste, de façon à comprendre les différents milieux sociaux de tous les pays. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une reproduction des situations restreintes du *Robinson suisse* ; c'est plutôt par le but que

l'auteur visait et par la manière dont il a réalisé son projet qu'un rapprochement peut s'établir entre ces trois ouvrages. M. Sardou a cherché à intéresser les auditeurs de tout âge et de tous les peuples de la même façon que Wyss s'est adressé à son petit public cosmopolite. Egalement pour le côté moral de la pièce. L'auteur suisse écrivit son livre pour instruire et en même temps amuser ses petits lecteurs ; de même M. Sardou, tout en fixant l'attention des spectateurs par une mise en scène éblouissante, a voulu leur montrer des personnages jugés par leurs semblables, chacun selon son mérite individuel. Dans ces trois ouvrages on se trouve, à des degrés différents, en face des mêmes questions sociologiques, morales et philosophiques.

On a sans doute remarqué, au cours de cette étude, que les héros du roman de Defoe ont été souvent cités, et toujours en termes élogieux, dans la littérature du XVIII^e siècle. Si, de nos jours, on ne cesse pas de les évoquer, il est à craindre toutefois que le XIX^e siècle a vu périliciter leur réputation. On peut dire, en effet, que leur caractère a été tellement travesti sur la scène que, de braves gens qu'ils étaient et héros d'un ouvrage des plus sérieux ils ont fini par devenir des personnages burlesques et, pour ainsi dire, le Don Quichote et le Sancho Pança de la vie bourgeoise. Ils eurent l'honneur de la parodie qui est, par elle-même, une consécration. Leurs noms seuls ont gagné une notoriété et une universalité telles que les économistes s'en servent pour représenter symboliquement les rapports du capital et du travail (1).

(1) F. Passy (*Robinson et Vendredi ou la naissance du capital*, Bordeaux, 1893. Il s'agit ici du *Nouveau Robinson de Campe*, qui, arrivé dans son île dépourvu de tout, se crée le capital par son travail.

CONCLUSION

Au cours du xviii^e siècle on discutait beaucoup la question de savoir jusqu'à quel point Defoe était redevable, pour le fond de son roman, aux expériences des vrais solitaires et surtout aux aventures véritables de Selkirk. La persistance avec laquelle la question fut posée, semble prouver que le jugement de Rousseau sur cette œuvre fut une exception et que le vrai mérite du livre et le génie particulier de son auteur ne furent pas alors suffisamment appréciés par la plupart des lecteurs.

S'il est admis que Defoe a pris l'idée principale au récit de Selkirk, on ne peut lui reprocher d'avoir emprunté en même temps sa manière inimitable de la traiter. Il a su tirer un parti heureux d'une situation qui n'était peut-être pas neuve, mais qu'il a rendue intéressante par sa façon de l'interpréter. Il est à noter qu'aucun récit des Robinsons authentiques n'a réussi à intéresser le public au même degré et pendant si longtemps que la fiction de Defoe. Cela provient en partie du fait que leur existence, peu mouvementée, en général, avait un caractère de banalité en rapport avec la pénurie de leurs ressources. Il s'explique notamment pas l'absence d'une conception philosophique dans leur récit et de toute étude psychologique, bref, par le manque de tout ce qui constitue l'appoint littéraire apporté par Defoe.

En outre, beaucoup de ces expériences vécues sont caractérisées par des souffrances atroces dont les détails, quelquefois répugnants, donnent au récit, il est vrai, un cachet du plus haut réalisme ; mais cette parti-

cularité lui enlève tout le charme provoqué par la situation attachante du solitaire. Très peu de lecteurs auraient le désir de relire, par exemple, les *Aventures du capitaine Viaud* avec ses scènes de cannibalisme révoltantes, et la relation des désespoirs et des tortures physiques de deux êtres humains réduits à la dernière extrémité. L'histoire de Robinson, au contraire, est toujours nouvelle et attendrissante. Les lecteurs d'âge mûr y trouvent des sentiments et des impressions qui leur ont échappé à la première lecture quand la partie philosophique de l'œuvre n'avait guère d'intérêt pour eux.

Tout porte à croire que la grande valeur de ce livre resta toujours ignorée des contemporains de Rousseau jusqu'au moment où le remaniement de Campe la proclama de nouveau. Le succès du *Nouveau Robinson* fut immédiat et sans préjudice pour l'ancienne version. Il se peut aussi que la polémique littéraire dans la presse périodique de cette époque sur les origines du roman ait contribué pour beaucoup à intéresser le public dans un sujet que d'autres écrivains ne manquèrent pas d'exploiter à leur tour.

Cette recrudescence d'intérêt pour les aventures du solitaire ne tarda pas à se manifester à la fois sur la scène et dans le roman. Mais elle se fit sentir au théâtre d'une manière beaucoup plus précise que chez les romanciers et cela bien avant que le *Robinson suisse* fût donné au public. Tandis qu'Arnould et Pixérécourt ont reproduit assez fidèlement le récit de Defoe, les romans de l'époque contiennent seulement des allusions à cette œuvre.

La période du plus grand succès du livre de Wyss coïncide avec l'apparition de plusieurs nouvelles traductions de *Robinson Crusôé*, et cette double influence provoqua une série d'imitations qui n'a pas encore touché à sa fin. De plus, cette influence, ainsi cumulée et renforcée, eut sa répercussion au théâtre et nous avons vu sur la scène pendant tout le xix^e siècle, bon nombre de pièces tirées de notre roman.

Quant à la littérature en général, il est probable que l'influence de *Robinson Crusôé* fût plus marquée en

France que dans les autres pays, car nulle part le récit n'eut tant de remaniements. Comme nous l'avons vu, elle s'est montrée ici et dans le roman et sur le théâtre, tandis qu'en Angleterre ou en Allemagne c'est seulement le roman qui en porte des traces bien déterminées.

Une des constatations les plus curieuses qui se dégage de cette étude, c'est la transformation complète qui s'est opérée dans l'opinion publique au sujet de la valeur qu'il fallait attribuer à la lecture de *Robinson Crusod*. Nous avons vu que pour les premiers lecteurs, cette fiction, par son air de vérité, se confondait avec les mémoires authentiques et les relations véridiques des voyageurs de ce temps. La partie philosophique surtout frappa ces lecteurs, comme, d'ailleurs, en témoignent les nombreuses éditions des *Réflexions sérieuses*. Depuis Rousseau et pendant la plus grande partie du XIX^e siècle il fut universellement reconnu que ce livre était la lecture la plus appropriée à la jeunesse. Mais avec l'avènement du roman historique et l'éclosion de toute une littérature écrite à l'intention des enfants, sa vogue a diminué, et sa réputation a été, en grande partie, obscurcie par des concurrents, où les idées exprimées sont plus conformes aux conditions de la vie actuelle et où les merveilles de la science moderne jouent un rôle prépondérant. De nos jours, cette œuvre, devenue classique, a perdu beaucoup de son charme pour les jeunes lecteurs. Ceux-ci ne l'étudient guère que sur les bancs de l'école, et elle ne constitue plus leur livre de prédilection, comme c'était le cas pour les enfants du siècle passé.

Il serait difficile, nous semble-t-il, de trouver un exemple pareil d'un livre dont la destinée a été si différente de celle que l'auteur s'était proposée, mais qui a toujours répondu aux besoins de ses différentes catégories de lecteurs. Dès son apparition, il occupait le premier rang parmi les romans d'aventures, et pendant un siècle et demi il se trouvait à la tête de la riche et abondante littérature destinée à la jeunesse. Cette place privilégiée lui a été assurée, d'abord, par ses éditions innombrables, ensuite, par la foule d'imitations

qu'il a fait naître, et enfin, par son caractère cosmopolite (1).

Il existe très peu d'œuvres qui fussent plus vite assimilées au goût particulier de chaque nation que *Robinson Crusoé*. Ce livre a été si bien incorporé dans la littérature de tous les pays qu'il a perdu le caractère insulaire et national qu'il avait au début. Le grand succès de l'adaptation de Campe prouve que très peu de changements ont suffi pour lui enlever tout ce qui sentait son pays d'origine. Les idées philosophiques qui s'en dégagent, sont devenues la propriété du monde. Par sa portée universelle il fait partie du patrimoine littéraire de l'humanité et aucune nation ne le regarde plus comme un produit étranger.

(1) On s'étonne de voir la lecture de *Robinson Crusoé* recommandée aux dames. Cependant, dans un projet de bibliothèque à l'usage des dames, présenté en 1723 par Bodmer et Breitingen dans *Die Discourse der Mahlern* (Zürich, t. IV, n° 15, p. 103), figurent, comme seuls ouvrages anglais, *Robinson Crusoé* et *De l'éducation des enfants* de Locke. De plus, Bodmer, dans une lettre à Meister, datée le 27 décembre 1720, trouve que notre roman a de l'intérêt pour les savants comme pour les gens peu instruits (« Gelehrten und Ungelehrten; den einen gefallen die untermischten *Raisonnements*, die andern lieben die romanhaften *Avantures*, etc. »).

APPENDICE A

Scrupules religieux de Crusôé.

Comment les traducteurs les interprètent (Page 64).

Defoe dit (p. 290): « *I had rather be delivered up to the savages and be devoured alive than fall into the merciless claws of the priests and be carried into the Inquisition* ». Saint-Hyacinthe adoucit un peu l'esprit sectaire de la dernière partie de la phrase, et il la traduit (p. 507): « que de tomber entre les mains impitoyables de l'Inquisition », mais Mme Tastu et Borel le rendent textuellement: « que de tomber entre les griffes impitoyables des prêtres et d'être plongé dans les cachots de l'Inquisition », sauf que Borel substitue au mot « prêtres » le mot « Familiers ». Defoe revient au même sujet (p. 341), et il dit: « *and as I had made no scruple to being openly of the religion of the country (le Brésil)... when I began to think of living and dying among them, I began to regret my having professed myself a papist, and thought it might not be the best religion to die with* ». Encore une fois, Saint-Hyacinthe traduit, sous une forme beaucoup moins offensante, les paroles un peu brutales de Defoe, mais c'est en sacrifiant une partie de la pensée: « autrefois, j'avais eu assez peu de délicatesse pour professer extérieurement la religion dominante du pays... mais pourtant, en y pensant plus mûrement, je jugeais qu'il n'était pas sûr pour moi de mourir dans une pareille dissimulation et je me repentai d'en avoir jamais été capable » (p. 588). Mme Tastu, au contraire, en donne une traduction fidèle (p. 373) dont voici la dernière partie: « quand je venais à penser qu'il s'agissait d'aller vivre et mourir en pareille compagnie, je commençais à me repentir d'avoir professé le catholicisme et à croire que ce pouvait bien ne pas être la meilleure religion pour y mourir », mais elle semble s'en excuser, en ajoutant au bas de la page: « nous renforçant dans notre rôle de traducteur fidèle, nous croyons devoir nous borner à rappeler ici que Robinson avait été élevé dans la religion protestante ». Pour Pétrus Borel, il le traduit (p. 14, t. II) de façon à écarter complètement le cas de conscience où Crusôé se trouve engagé: « comme je ne m'étais fait aucun scrupule de professeur publiquement la religion du pays tout le temps que j'y avais séjourné, pourquoi ne l'eussé-je pas fait encore? ». Dans la seconde édition de son livre (1839), Mme Tastu signale la version anodine de Borel et elle fait l'observation suivante (p. 357): « M. *** n'a pas traduit cette dernière phrase. Peut-être a-t-il craint qu'elle ne blessât les oreilles des jeunes gens élevés dans la religion catholique. Quant à nous, cette crainte n'a pu nous décider à altérer le texte; nous avons pensé qu'il suffirait de faire observer ici que Robinson parle en

protestant ». Enfin, il s'agit une dernière fois des scrupules religieux de Crusoé et Defoe dit (p. 360) : « *I had entertained some doubts about the Roman religion;... so I knew there was no going to the Bresils for me... unless I resolved to be a sacrifice to my principles, be a martyr for religion and die in the Inquisition* ». Saint-Hyacinthe donne une version assez exacte, sauf que, cette fois, il se montre encore plus intransigeant que Defoe, car il ajoute (p. 622) : « j'avais réfléchi souvent... sur le peu de sûreté qu'il y a à vivre dans la religion catholique romaine ». Mme Tastu supprime complètement ce passage, peut-être parce que c'est la répétition d'une idée déjà exprimée. On remarque, d'ailleurs, que les quatre dernières pages du premier volume de l'édition anglaise, où se trouve précisément le passage en question, sont extrêmement abrégées dans sa traduction. Borel ne manque pas de signaler cette lacune et, cependant, il résume, lui-même, en une seule phrase, le paragraphe, long de dix lignes, de l'original : « mais de nouveaux scrupules religieux vinrent m'en détourner » (p. 39, t. II).

APPENDICE B

Note sur la querelle littéraire

de Mme Tastu et de Pétrus Borel (Page 67).

Les plus intéressantes de ces fautes sont les suivantes: Borel critique sévèrement (p. 284, t. II) la façon dont Mme Tastu traduit: « *straggling canoes* » par « canots trainards », tandis que lui emploie le mot « traîneurs ». Il ajoute: « Toutes les pages de cette traduction sont émaillées de pareils barbarismes; il est déplorable qu'un livre destiné à l'éducation de la jeunesse soit une école de jargon ». Dans sa réponse à cette observation (p. 204, t. II), elle se demande de quel dictionnaire il se servait; « nous voyons, dit-elle, que, du moins, ce n'est pas de celui de l'Académie ». Cependant, il paraît que, d'après ce dictionnaire, Borel a raison (1). Encore (p. 323), il lui reproche l'emploi de l'expression: « éviter la peine à quelqu'un », et il ajoute cette remarque caustique: « Pardon, on n'évite pas une peine à quelqu'un. On épargne une peine; c'est un mauvais lieu et une mauvaise traduction qu'on évite ». Mme Tastu n'a rien répondu à cette observation mieux fondée que la précédente, mais, dans la seconde édition, elle a substitué: « (il me dit) de ne pas prendre la peine ». Une troisième faute qu'il relève, parvient évidemment d'une mauvaise interprétation du texte original. Il s'agit de sa version de la phrase: « *but I am sure we came honestly and fairly by the ship* ». Elle la traduit: « et que je sois sûr d'être venu très paisiblement et très honnêtement sur ce navire ». Borel explique (p. 340) comment elle est arrivée à « faire ce joli non-sens et contre-sens », en confondant les verbes: *come* et *come by*. Bientôt il finit par se lasser de ce jeu et il nous dit (p. 394) que désormais il allait s'abstenir de relever les mutilations qu'on avait fait subir à toute la dernière partie de *Robinson*; « il faudrait une note à chaque phrase ». Cependant, il ne peut renoncer à ces malices et, en s'excusant de ne pas tenir sa promesse, il nous fait savoir (p. 427) que Mme Tastu avait passé sous silence cinq pages et demie du texte original... « c'est vraiment commode ». Les pages dont il est question ici sont celles où Robinson parle de la destruction de l'idole tartare. En effet, ce sacrilège est raconté par Mme Tastu dans un paragraphe de sept lignes, mais par une singularité inexplicable, l'incident est représenté dans une gravure qui remplit toute la page. Dans la seconde édition,

(1) On cite, comme exemple, « vaisseaux traîneurs » (5^e édit. 1798) et le mot « trainards » n'y figure pas du tout. Il paraît pour la première fois dans la 6^e édit. (1835), mais pas dans ce sens.

on supprima la gravure qui serait devenue inutile; puis, on la rétablit dans l'édition suivante avec les pages qui manquaient.

Mais, comme on peut s'y attendre, Mme Tastu ne se borne pas à corriger les erreurs signalées par son rival; dans la seconde édition de sa traduction, elle lui fait la guerre de la même façon. Au bas de la première page, elle ajoute une note ainsi conçue: « Dans la traduction contemporaine, *bien digne* du beau nom de M. Pétrus Borel, on a omis cette dernière particularité, peu importante, il est vrai, mais que n'eût pas dû négliger un traducteur annonçant la prétention d'une *exactitude* rigoureuse ». Il s'agit de l'omission des mots: (deux frères) « plus âgés que moi ». Mais ici l'observation de Mme Tastu n'est pas bien fondée, parce que, dans la phrase suivante, Borel, parlant de Crusôé, dit: « Troisième fils de la famille ». En général, les corrections qu'elle soulève sont assez banales, mais la malignité qui anime sa plume ne le cède en rien à celle de son adversaire. Elle critique sa façon de rendre le mot: *sea-room* dans la phrase: « *give us but a good ship and sea-room* » (p. 9), et qu'il a traduit: « Donne-nous un bon vaisseau et une belle dérive ». « Voilà, dit-elle, comment le *fidèle* traducteur a rendu ce passage. Jusqu'ici, on a appelé *dérive* le chemin que des courants ou autres accidents de navigation font faire aux navires; mais M. *** a découvert, contre le bon-sens et le dictionnaire, que *sea-room* ne doit pas signifier ici le *large* (ce qui est justement sa propre version et celle de Saint-Hyacinthe) mais la *dérive* ». On voit que sa critique n'est pas plus réussie que la première fois (1). Elle trouve à redire également sur sa version de « *cut their masts by the board* », que Borel traduit (p. 13); « couper leurs mâts rez-pied », comme l'avait fait Saint-Hyacinthe. En effet, son commentaire là-dessus est vraiment puéril. Elle dit (p. 12): « M. *** a dit rez-pieds (sic). A part l'impropriété du mot, il nous semble qu'il faut n'avoir jamais vu un navire pour ignorer que le *piéd* du mâât n'est pas sur le pont, mais bien dans la cale, encombrée par le chargement, et où, sans doute, ne furent pas le chercher les matelots qui trouvèrent plus utile et plus commode de couper le mâât au *ras du pont*. Vient ensuite une objection mieux fondée si elle n'est pas plus heureuse. Defoe écrit (p. 12): « *Some light colliers... were obliged to slip and run away to sea* ». Voici comment Mme Tastu s'exprime (p. 14) à propos de la version de Borel: « M. *** a traduit: étaient forcés de glisser et de courir au large. Nous avons vu assez communément l'expression de *glisser sur la mer* employée pour peindre la marche tranquille d'un navire sur une plaine que ride la douce haleine des zéphyr; il était réservé au *traducteur fidèle* d'employer cette expression pour rendre la course agitée d'un navire battu par la tempête ». Mme Tastu elle-même le traduit: « fuir devant le temps ». Mais ni l'une ni l'autre de ces versions ne

(1) Dans le dictionnaire de l'Académie (6^e édit., 1835), pour l'expression « avoir belle dérive » on donne l'explication suivante: « Quand on se trouve assez loin d'une côte ou d'un écueil pour n'avoir pas à craindre d'y être poussé par la dérive ».

sont exactes, parce que *slip* signifie ici : *slip the anchor*, c'est-à-dire laisser l'ancre au fond de la mer de façon à la trouver après, et la phrase est mieux traduite par Battier (p. 16) : « ils avaient dû filer leur câble par le bout ». Mais, c'est à juste titre qu'elle reprend une construction maladroitement dont se sert Borel (p. 30) : « Après que nous eûmes pêché longtemps et rien pris ». « Après que nous eûmes rien pris ? s'exclame-t-elle. Le traducteur contemporain ne ressemble pas à la soubrette des *Femmes savantes* ; il trouve que rien peut très bien se passer de négative ». La phrase est mieux tournée par Saint-Hyacinthe et Mme Tastu elle-même : « sans rien prendre ». Et elle continue à travers une trentaine de pages à relever de cette façon des incorrections trop souvent banales et même fastidieuses, en y mêlant toujours une pointe de malice, si ce n'est pas un trait de méchanceté, qui est beaucoup plus intéressant que la correction qui l'accompagne. Plus loin, elle écrit (p. 29) : « Voici ce passage dans le traducteur fidèle : — Vous nagez (il a voulu dire *You savez nager*) bien assez pour regagner la rive ; la mer est calme, hâtez-vous d'y aller. — D'y aller ? d'aller à la mer. Voilà comment écrit un jeune homme qui se permet de nous faire la leçon ». C'est ensuite son usage du mot *ralentir* qu'elle critique, à la page suivante, et qu'il a employé comme verbe neutre et sans régime : « ni ralentir, ni aller à terre ». Enfin, elle déclare (p. 31) : « Nous avons noté quelques-unes des nombreuses bévues de la traduction rivale de la nôtre, pour faire voir à l'éditeur combien les armes qu'il emploie nous donneraient d'avantage. Que serait-ce si nous voulions relever les fautes de langue que ses lecteurs, s'il en a, remarqueront assez sans nous ! Mais, nous en resterons là ; contents d'avoir prouvé que les représailles nous seraient faciles, nous renonçons à cette petite guerre, dont nous n'avons nul besoin et que notre confrère aurait dédaignée, comme nous, si le public avait préféré son édition à la nôtre ». Mais, comme Borel, elle ne peut s'abstenir de donner une dernière preuve de « l'exactitude » de la traduction rivale. En effet, pour rendre le texte : « *But boards began to be scarce with me ; also I made me another table* », Borel écrit : « Mais les planches commençaient à devenir fort rares par devers moi ; aussi, ne fis-je plus aucune autre table » (p. 115).

BIBLIOGRAPHIE

DES OUVRAGES OU IL EST QUESTION DE « ROBINSON »

Une astérisque (*) désigne les ouvrages cités au cours de cette étude.

* AITKEN (G.-A.) Defoe's romances and narratives, with critical introduction, 16 vol., London 1895.

* Année littéraire 1784, t. IV (Comparaison entre l'Ile inconnue et le Robinson Crusoe).

* ARBUTHNOT (John) Miscellaneous works of the late Dr Arbuthnot, with an account of the author's life, 2 vol., London 1770.

* BARBARET (J.) Lesage et le Théâtre de la Foire, Nancy 1887.

* BARROW (John) A collection of voyages and discoveries, London, 1765 (trad. en français par Targe, Paris, 1766).

* BASTIDE (Charles) Anglais et Français du XVII^e siècle, Paris, 1912.

* BATTIER (W.) Robinson Crusoe, avec une étude sur l'auteur, Paris, 1877.

* BEATTIE (James) Dissertations moral and critical, 2 vol., Dublin, 1783.

BELJAMBE (Alex.) Robinson Crusoe, avec une notice, Paris 1874.

* Bibliothèque universelle et revue suisse 1914, juillet (Le dernier chapitre du Robinson suisse).

* Biographica britannica London, 2^e édit., t. V (1793), Defoe, article signé: T. (Towers).

* BLAIR (Hugh) Lectures on rhetoric and belles lettres, 2 vol., in-4, London 1783; 3 vol., Dublin 1783.

* BODMER Die Discourse der Mahlern, Zürich, t. IV, 1723.

BOLTE (J.) Robinson in Deutschland, etc. Herrig's Archiv., 1893, t. XC (crit. du livre de Kippenberg, q. v.).

* BOREL (Pétrus) Préf. de sa trad. de Robinson Crusoe, Paris, 1835.

BULLEN (F.-T.) Robinson Crusoe (Bibliophile, London, 1908, juillet).

* BURCKHARDT (J.-L.) Travels in Nubia, London, 1819.

* BURNEY (James) Chronological history of the discoveries in the South Seas or Pacific Ocean, 5 vol., London, 1803-1817.

BURTON (Richard) Masters of the English novel: a study of principles and personalities, New-York, 1909.

* CAMPE (J.-H.) Préf. de son Robinson der Jüngere, Hamburg, 1779.

CHADWICK (W.) Life and times of Daniel Defoe, London 1859.

* CHALMERS (George) Life of Daniel De Foe, London 1785.

* CHASLES (Philarète) Daniel De Foë (Revue de Paris, 1833, t. LV et LVI, reprod. dans Le XVIII^e siècle en Angleterre du même auteur, Paris 1846, t. II). — Les pseudonymes anglais au

xviii^e siècle (*Revue des Deux Mondes*, 1844, juin, reprod. dans le même volume que le précédent).

CHAUVIN (Victor) *Les Robinsonnades et les Vrais Robinsons* (*Revue des Cours littéraires*, 1865, avril).

* CHLNARD (Gilbert) *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au xvii^e et au xviii^e siècles*, Paris 1913.

* CIBBER (Colley) *Lives of the poets of Great Britain and Ireland*, London, 1753.

CONANT (M.-P.) *The oriental tale in England in the 18th. century*, New-York, 1908.

CROSS (W.-S.) *Development of the English novel*, New-York, 1899.

DAWSON (W.-J.) *Makers of English fiction*, London, 1905.

DAY (G.) *Daniel Defoe, the tile-maker of Tilbury*, 1896 (reprod. de la *Essex Review*, 1896, janv.).

* DE BROSSES (Ch.) *Histoire des Navigations aux Terres australes*, Paris, 1756.

DEMOGEOT (J.-C.) *Histoire des littératures étrangères (Littératures septentrionales)*, Paris, 1880.

* DENIS (F.) et CHAUVIN *Les Vrais Robinsons*, Paris, 1863.

DENNIS (John) *Studies in English literature*, London 1876.

* D'ISRAËLI (Isaac) *Curiosities of literature*, London 1817.

DUNLOP (J.) *History of prose fiction*, London 1814, revue par H. Wilson, 2 vol., 1888.

* *Edinburgh Review* Daniel Defoe, 1830, janv. et 1845, oct. (attribué à John Forster).

Encyclopedia britannica Defoe, 11^e édit., 1910 (article signé : Saintsbury 1877 q. v.).

* ENTICK (John) *A new naval history*, London 1757.

* ESDAILE (A.) *List of English tales and prose romances printed before 1740*, London 1912.

* EUSÈBE (G...) (Girault de Saint-Fargeau, P.-A. Eusèbe) *Revue des Romans*, 2 vol., Paris 1839.

* FEUTRY Préf. de son adap. de *Robinson Crusoe*, Paris 1766.

FENARD (Em) *Robinson Crusoe* avec une notice biographique et littéraire, Paris 1891.

FILON (Augustin) *Daniel Defoe, précurseur du naturalisme* (*Journal des Débats*, 1908, 22 juillet).

FORSTER (John) *Life of Dickens*, 3 vol., London 1871-1874.

FORSYTH (William) *The novels and novelists of the 18th. century*, London 1871.

GEISSLER (P.) *Defoe's Theorie über Robinson Crusoe* (*Anglia*, t. XIX, 1896).

GIBB (Douglas) *Robinson Crusoe*, avec une notice biographique et littéraire, Paris 1892.

* GILDON (Charles) *The Life of Mr`D... De F... with remarks upon the life of Crusoe*, London 1719.

* GOODRICK (A.-T.-S.) *Robinsonnade* (*Blackwood's Magazine*, 1908, mai).

* GOSSE (Edmund) *History of 18th. century literature*, London 1889.

GOSSE et GARNETT *Illustrated record of English literature* vol. 3, London 1908.

* GÜNTHER (M.) Entstehungsgeschichte von Defoe's *Robinson Crusoe*, Greifswald, 1909.

HAKEN (J.-C.-L.) Bibliothek der Robinsone, 5 vol., Berlin 1805-1808.

HARTOG (Willie-G.) Guilbert de Pixérécourt, sa vie, son mélodrame, sa technique et son influence, Paris 1913.

* HASTINGS (William-T.) Errors and inconsistencies in *Robinson Crusoe* (*Modern Language Notes*, Baltimore 1912, juin).

* HAZLITT (William) The works of Defoe, with memoir of his life and writings, 3 vol., London 1840-1843.

* HETNER (Hermann) Robinson und die Robinsonaden, Berlin 1854 (reprod. dans *Geschichte der englischen Literatur* du même auteur, Braunschweig, 1879).

HILLEBRAND (Karl) *Robinson Crusoe* (*Revue des Cours littéraires*, 1866, août).

* *Histoire corrigée de Robinson Crusoe* (Préface), Paris, an III.

HORTEN (Franz) Studien über die Sprache Defoe's I Orthographie, Bonn 1909.

HOVELAQUE (Emile) L'enseignement de la littérature dans le 2^e cycle (*Revue universitaire*, 1910, t. II). Voir aussi du même auteur: Les sentiments allemands pour l'Angleterre (*Revue de Paris*, 1915, 1^{er} avril).

**Œuvre inconnue* (l') Préf. de la 2^e édit. 1784 (Jugement sur *Robinson Crusoe*).

JACKSON (Holbrook) The great English novelists, London 1908.

JEAFFRESON (J.-C.) Novels and novelists from Elisabeth to Victoria, 2 vol., London 1858.

* *Jouaust* (l'édit.) Préface de *Robinson Crusoe*, Paris 1878.

* *Journal des Savants* 1720, 19 août (crit. de la 1^{re} trad. de *Robinson Crusoe*).

JUSSERAND (J.-J.) Le roman anglais et la réforme littéraire de Daniel de Foë, Bruxelles 1887. — Histoire abrégée de la littérature anglaise, Paris 1896.

* KIPPENBERG (Aug.) Robinson in Deutschland bis zur Insel Felsenburg, Hannover, 1892 (Voir crit. de cet ouvrage par Bolte, Kleeman et Ullrich).

KLEEMAN (S.) Zur Geschichte der Robinsonaden, *Euphorion*, 1894, t. I⁴ (crit. du livre de Kippenberg).

* LA HARPE Cours de littérature, t. XIV, Paris 1799.

LAMB (Charles) Works, I Miscellaneous prose, édit. Lucas, London 1903.

LANNETT (G.-L.) An investigation into the language of *Robinson Crusoe* as compared with that of other 18th. century works, Upsala, 1910.

* *Larousse* (*Encyclopédie*) article *Robinson Crusoe*, 1865.

* LEBRETON (A.) Le roman au XVIII^e siècle, Paris 1898.

* LEE (William) Daniel Defoe, his life and recently discovered writings, 3 vol., London 1869.

* LENGLET DU FRESNOY De l'usage des romans, Amsterdam 1734.

LIDDELL (A.-C.) *Robinson Crusoe* with introduction and notes, Oxford, 1910.

* LIEBHABER (E. de) Préface du *Nouveau Robinson*, Paris 1891.

MACAULEY Essay on Dryden (*Edinburgh Review*, 1823, janv., reproduit dans *Miscellaneous Writings*, London 1860).

MASEFIELD (J.) Daniel Defoe (*Fortnightly Review* 1909, janv., reprod. dans *Masters of literature* du même auteur, London 1909).

MASSÓN (David) British novelists and their styles, Cambridge 1859.

MASTERMAN (J.-H.-B.) *Robinson Crusoe* with introduction, Cambridge, 1900.

* MAURY (F.) Bernardin de Saint-Pierre, Paris 1892.

MERTIAN (H.) Le Robinson de la légende (Études religieuses, hist. et litt. des pères Jésuites, I) Paris 1862.

MÉZIÈRES (A.) Le XVIII^e et le XIX^e siècles. Hors de France, Paris 1883.

* MÉZIÈRES (Louis) Histoire critique de la littérature anglaise, t. I, Paris 1834.

MILLAR (J.-H.) The mid-eighteenth century, Edinburgh 1902.

MILLE (P.) Courte conversation entre Gulliver et Robinson Crusocé (*Temps* 1907, 25 avril).

MINTO (William) Defoe (English men of letters) London 1879.

* MONTLINOT (l'abbé) Préf. de l'édit. de *Robinson Crusocé* de Pañekoucke, l'an VIII.

* MONTREILLE Préf. de son adap. de *Robinson Crusocé*, Londres et Paris, 1767.

MORGAN (Charlotte E.) Rise of the novel of manners. Columbia University 1911.

* MÜLLER (Eugène) Préf. de son édit. de *Robinson Crusocé*, Paris 1888.

Nation (New-York) *Robinson Crusoe* for grown-ups, 1908, 31 décembre.

* NODIER (Charles) Notice en tête du *Robinson suisse* (trad. de Mme Elise Voiart), Paris 1841.

North American Review, *Robinson Crusoe*, a national work, 1854 avril.

* Nouveau Mercure (le) 1720 août et nov. (crit. de la 1^{re} trad. de *Robinson Crusocé*).

* Pantomime (*Drury Lane*) A short account of the situations and incidents exhibited in the pantomime of *Robinson Crusoe* at the Theatre Royal, Drury Lane, London 1781.

* PARFAICT (les frères) Dictionnaire des théâtres de Paris, 1757.

PELLISSIER (Eugène) *Robinson Crusocé*, avec introduction et commentaires, Paris 1883.

PERRY (Bliss) Study of prose fiction, Boston, 1903.

PERRY (T.-S.) English literature in the 18th. century, New-York 1883 (trad. en français par Le Marquis, Paris 1885).

PILON (Edmond) Daniel Defoe (*Nouvelle Revue française*, 1912 fév., reprod. dans *Portraits de sentiment* du même auteur, Paris 1913).

POLLARD (A.-W.) The « O » édit. of *Robinson Crusoe* (*Library* 1913, avril et juin).

POWELL (F.-York) Defoe (Le Quarto, 1891, reprod. dans les *Occasional Writings* du même auteur, édit. Elton, Oxford 1906).

* PRICA (Zora) Defoe's *Robinson Crusoe* und Robert Paltock's *Peter Wilkins*, Budapest 1909.

PURVES (W.-L.) The « O » édit. of *Robinson Crusoe* (*Athenæum*,

1903, 11 et 18 avril). — The authorship of *Robinson Crusoe* (*Athenaeum*, 1903, 2 et 9 mai).

* RALEIGH (sir Walter) *The English novel*, London 1894.

RANNIE (D.-W.) *Defoe* (Stanhope essay) Oxford 1890.

* REYBAUD (Louis) *Voir TASTU*.

* REYNALD (Hermile) *Robinson Crusoe*: la société anglaise au temps de Daniel De Foë, *Revue politique et littéraire* (Revue bleue), 1878, 23 nov.

Robeson Crusoe (A critical comparison of two éditions of *Robinson Crusoe* published in 1719), London 1719.

* *Robinson industriel* (le) Préface, Paris 1843.

RÖTTEKEN (H.) *Weltflucht und Idylle in Deutschland*, I *Robinsonaden* (*Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte*, 1896, t. IX).

* ROUSSEAU (J.-J.) *Emile*, livre III, Amsterdam 1762.

RUGE (Sophus) *Ueber einige vor Defoe'sche Robinsonaden* (*Abhandlungen u. Vorträge zur Geschichte der Erdkunde*, Dresden 1888).

* SAINT-HYACINTHE et VAN EFFEEN *Préf. de la 1^e trad. française de Robinson Crusoe*, Amsterdam 1720.

SAINT-MARC GIRARDIN, *Cours de littérature dramatique*, t. I, Paris 1843.

* SAINTSIBURY (George) *Short history of French literature*, Oxford, 5^e édit., 1897. — *Essay on French novelists*, London 1891.

SAMPSON (G.) *Robinson Crusoe* (Bookman, London 1908, juin).

* SCHROEDER (V.) *L'abbé Prévost*, Paris 1898.

* SCOTT (sir Walter) *Miscellaneous prose works* (Lives of the novelists) t. III, Edinburgh 1837.

* SPCCOMBE et ROBERTSON-NICOL *The Bookman illustrated history of English literature*, 2 vol., London 1906.

SEDLEY (E.) *Robinson Crusoe* avec une notice littéraire, Paris 1874.

* SPENCE (Joseph) *Anecdotes*, édit. de Singer, London 1820.

* STACE (Machell) *An alphabetical catalogue of an extensive collection of the writings of Daniel De Foe*, London, 1829.

* STAHL (P.-J.) (pseud. de Pierre-Jules Hetzel). *Préf. de la trad. du Robinson suisse* par Eugène Müller, Paris, 1865.

* STAVERMAN (W.-H.) *Robinson Crusoe in Nederland*, Groningen 1907.

* STEPHEN (sir Leslie) *Defoe's novels* (*Cornhill Magazine*, 1868, vol. 17, reproduit dans *Hours in a library* du même auteur, London 1877. — *English literature and society in the 18th. century*, London 1904.

STEPHEN (sir James) *The relation of novels to life* (*Cambridge Essays*), London 1885.

STERN (Ad.) *Beiträge zur Literaturgeschichte des 17en und 18en Jahrhunderts*, Leipzig 1893.

* TAINE (H.-A.) *Histoire de la littérature anglaise*, Paris 1863.

* TASTU (Mme Amable) *Préf. de sa trad. de Robinson Crusoe*, Paris, 1835, avec notice de Louis Reybaud.

* TEXTE (Joseph) *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire de la France et de l'Angleterre au XVIII^e siècle*, Paris 1895, — *Les relations littéraires de la France avec l'étranger*.

ger au XVIII^e siècle (Petit de Julleville, *Hist. de la langue et de la litt. franç.* Paris 1896-1899).

TRENT (W.-P.) Defoe (*Cambridge history of English literature*, vol. 9, 1912). — New light on Defoe's imprisonment (*Nation* 1908, 17 sept.), — Daniel Defoe: Bibliographical notes (*Nation* 1907, 6 juin, 11 juillet, 29 août).

TUCKERMAN (Bayard) History of English prose fiction, New-York, 1894.

* ULLRICH (Hermann) Robinson und Robinsonaden (*Litterar-historische Forschungen*, t. VII) Weimar 1898 (Voir crit. de Zobelitz et de Anglia, Bbl. IX (333). — Zur Bibliographie der Robinsonaden, Nachträge und Ergänzungen zu meiner Robinson Bibliographie (*Zeitschrift für Bücherfreunde* 1907, XI, 2^e partie). — Textgeschichte von Defoe's *Robinson Crusoe* Herrig's Archiv., 1894, t. CXI. — Der Robinson-Mythus (*Zeitschrift für Bücherkunde*, 1904, t. VIII). — Die Berechtigung einer neuen Robinsonübersetzung (*Englische Studien*, 1906, t. XXXVI).

VALBERT (G.) (Pseud. de Victor Cherbuliez) Hommes et choses du temps présent (*Robinson Crusoe et la littérature électorale*), Paris 1883.

VILLEMAIN (A.-F.) Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle, Paris 1852.

* VINET (A.) Robinson (*Revue suisse*, 1844, janv.).

* VOGÜÉ (Vte E.-M. de) Le livre anglais: Robinson Crusoe (*Revue des Deux Mondes*, 1895, 1^{er} oct., reprod. dans *Histoire et poésie* du même auteur, Paris 1898).

* *Voyages imaginaires* de Garnier, Amsterdam 1787-1789, t. I-3.

* WACKWITZ (Fr.) Entstehungsgeschichte von D. Defoe's *Robinson Crusoe*, Berlin 1909.

WAGNER (H.-F.) Robinson in Oesterreich, Salzburg, 1886. — Robinson und die Robinsonaden in unser Jugendlitteratur, Wien 1903 (Programm der Realschule in Wien).

* WHERRY (Albinia) Defoe (Miniature series of great writers) London 1905.

WHITTEN (Wilfred) Daniel Defoe (Westminster biographies) 1900. — Robinson Crusoe (*Academy* 1902, 9 août, article signé: W.-W.).

WILLIAMS (Harold) Two centuries of the English novel, London 1911.

WILLIAMS (R.-O.) Robinson Crusoe's island (*Modern Language Notes*, Baltimore, 1908, vol. 23).

* WILSON (Walter) Memoirs of the life and times of Daniel Defoe, 3 vol., London 1830.

WINDSOR (A.-L.) Ethica or the characteristics of men, manners and books (Defoe and the rise of the pamphleteers) London 1860.

* WRIGHT (Thomas) Life of Daniel Defoe, London 1894.

ZOBELITZ (Frd. v.) Eine bibliographie der Robinsonaden (*Zeitschrift für Bücherfreunde*, 1898, nov.-déc.): crit. de la bibliographie d'Ulrich (q. v.).

Pour le tableau chronologique des traductions françaises de Robinson Crusoe, des adaptations et des imitations, nous renvoyons à la bibliographie spéciale de M. Ullrich, citée plus haut: *Robinson und Robinsonaden*, avec le supplément, paru en 1907.

INDEX

- Aitken, 26, 34, 118 n. 1.
 Arbuthnot, 39 et n. 3.
Arlequin sauvage, 211 n. 1,
 213, 261 n. 3.
 Arnal, 244.
 Arnault (d'), 100 n. 4.
 Arnay (d'), 87 n.
 Arnould, 213-217, 222, 242, 253,
 262, 263, 266.
 Ashwell, 20 n.1.
 Audinot, 213, 214 n. 2.
 Auriac (d'), 210 n. 2.
Aventurier français (l'), 108,
 138, 144, 146-148, 155, 159,
 189.
Azémia, 188, 217-218, 261.

 Bachaumont, 126 n. 1, 213 n. 4.
 Baculard d'Arnaud, 214 n. 2.
 Barbaret, 209 n. 3.
 Barbier, 82 n. 2, 159 n. 2, 189
 n. 2.
 Barins (Mme de), 176 n. 2.
 Barrow, 24 et n. 4.
 Basedow, 85 n. 1, 87 n. 1, 98.
 Bastide, 40.
 Battier, 49 n., 60 n., 68, 69,
 273.
 Bayle, 15.
 Beattie, 6 n. 3, 10, 25, 26, 27.
Beauchêne (Avent. de), 6 n. 2,
 120, 121-123.
 Beaurieu, 125 et n. 1, 126, 160,
 161.
 Berquin, 85 n. 1.
 Biart, 199.
*Bibliothèque universelle et re-
 vue suisse*, 170 n. 1, 179, 182-
 184.
 Blache, 236 n. 2.
 Blair, 10.
 Blanchard, 99 n. 1, 173 n. 1,
 174 n. 2.
 Bodmer, 268.
 Boisseau, 45.

Bonice (Avent. de Mathurin),
 153-156, 162, 204.
 Bonnassies, 210 n. 3.
 Bordot, 176 n. 2.
 Borel, 22 n. 3, 32 n. 1, 33 n. 1,
 41 et n. 3, 47, 49 n., 50-
 51, 55 n. 1, 56 et suiv., 64
 et suiv., 68, 69 et n. 1, 70,
 71, 269-273.
 Botson, 214 n. 2.
 Bouillon, 99 n. 1.
 Bourquelot, 236 n. 2, 240 n. 1.
 Brand, 17 et n. 2.
 Brazier, 213 n. 3, 214, 216,
 232-234, 263.
 Brun (Elisabeth), 73 n. 2.
 Brunet, 234 et n. 6.
 Burney, 27.
 Busnach, 249 n. 1.
 Cailleau, 42.
 Campe, 7, 63, 73 n. 1, 85-101,
 103 et n. 2, 104, 105, 106,
 107, 166, 171, 172, 173, 176,
 178, 188, 190, 191, 200, 206,
 207, 217, 264, 266, 268.
 Chabeaussière (de la), 217 n. 2,
 229 n. 2.
 Chalmers, 10, 42.
 Champagnac (de), 189 n. 2.
 Chasles (Philarète), 2 et n. 1,
 32-34, 36, 51, 113, 178.
 Châtelain (Z.), 45.
*Chevalier de... (Voy. et avent.
 du)*, 133.
 Chinard, 7 n. 1, 10 n. 1, 28-
 30, 104 n. 1, 112 n. 3, 124.
 Cibber, 5, 40 n., 42, 80, 81,
 82.
 Claretie (Léo), 122.
Cleveland, 82, 119-120, 159, 218.
 Collet de Messine, 261.
 Cook, 104.
 Cooke, 25.
 Cormon et Crémieux, 214 n. 4,
 251-253.

- Courtin, 66 n. 2.
 Cox, 12 n. 2, 73 n. 1.
Crocodile (le), 254-260, 263.
 Dalayrac, 217 n. 2.
 Dampier, 30 n. 2.
 Daubenton (L.-J.-M.), 156 n. 2.
 Daubenton (Mme), 156 et n. 2, 160.
 Daudet (Alphonse), 133 n. 1.
 Daudet (Ernest), 133 n. 1.
 Dauthereau, 81 n. 5.
 Day (P.), 99 n. 2.
 De Brosse, 20, 26, 39, 133.
 Delafaye-Brehier (Mme) 191, 192.
 Delcourt, 255 n. 1.
 Deligny, 213 n. 3.
 Delisle de la Drévetière, 211 n. 1, 261.
 Denis, 22.
 Denis et Chauvin, 44.
 Désessarts, 137 n. 1, 144 n. 2.
 Desfontaines (l'abbé), 143 n. 1.
 Des Tilleuls, 199 n. 2.
 Devéria, 45.
 Diderot, 62, 126, n. 1.
 D'Israeli, 27, 28.
 Drack, 210 n. 2.
 Dubois-Fontanelle, 137 n. 1.
 Du Chatenay, 191 n. 1.
 Dueray-Duminil, 160, 162.
 Dugrand, 229.
 Dugué, 245 n. 4.
 Dumarsais, 46, 47 et n. 1.
 Dupaty, 227 n. 3.
 Duplessis, 159 n. 2.
 Duras (Mme de), 235 n. 1.
 Duval, 246 n. .
 Duvert de Lauzanne, 224 n. 1, 242-245, 246 n. 1, 250, 251.
 Ebn Jokdhan, 19.
Ecole des Robinsons (l'), 188, 199.
Èlève de la Nature (l'), 125-126, 146, 158, 160.
Émile (l'), 10 n. 1, 41 n. 3, 42, 74, 75, 100, 121 n. 2, 125, 126, 146, 206.
Emma ou le Robinson des demoiselles, 76 n. 1, 188, 191-192.
 Entick, 24, 26.
 Ersch, 87 n.
 Esdaile, 9.
 Etienne, 229 n. 2.
 Eusèbe, 109 n. 1.
 Eymery, 41 n. 3, 47, 48, 50, 54 n. 4.
 Feutry, 19, 20, 40, 41 n. 3, 42, 63, 64, 73-82, 84 et n. 1, 86, 90, 101 et n. 1, 110, 128 et n. 1, 213.
 Fielding, 128 n. 1.
 Foa (Eugénie), 134 n. 3, 197 et n. 2.
 Fontaine (Léon), 104 n. 1.
 Fouinet, 193 n. 1.
 Fournier, 60 n. , 68 et n. 3.
 France (Anatole), 89.
 Francisque, 209 n. 1, 210-211.
 Franklin, 91.
 Frédéric, 160 n. 1.
 Frénais, 62.
 Fréron, 19, 24, 25, 39, 45, 84, 100, 150, 159.
 Frias-Desjardins (Mme), 174 n. 2, 176 n. 2.
 Gabriel et De Forges, 213 n. 1, 231 n. 1, 240-241, 242, 244 n. 1, 245 n. 3.
 Galli-Marié (Mme), 253.
 Garnier, 41, 42, 59 n. 2, 81 n. 5, 82, 114 n. 1, 116, 126 n. 3, 137 n. 1, 144 n. 4.
 Gavarni, 45.
 Geoffroy, 228 n. 1.
 Gérard, 99 n. 1, 173, 174 n. 2.
 Germanie (comtesse de), 195.
 Gildon, 12 et n. 4, 18 n. 2, 24, 39, 55.
 Girard, 100 n. 1, 103 n. 1, 213 n. 1, 218-221, 245 n. 2, 262, 263.
 Goffaux, 47.
 Graesse, 17 n. 2.
 Golschmann, 197 n. 1.
 Goodrick, 99 n. 3 et 4.
 Gosse, 127 n.
 Grresse, 17 n. 2.
 Grandville, 68.
 Granström, 197 n. 1.

- Griffith (Mme), 137 n. 1.
 Grmm, 45, 84, 125 n. 1, 126,
 137, 138, 156 n. 2, 157, 217.
 Grimmelshausen, 118.
 Gravel, 144 n. 2, 146, 150, 151
 n. 1, 152, 153, 158, 163, 164
 et n. 1.
 Günther, 19 n. 3.
- Harley, 40.
 Hartlib, 47 n. 1.
 Hasings, 55, 56.
 Hazitt, 24, 63 n. 2.
 Haussens, 236 n. 2.
Héritier de Robinson (l'), 200-
 204.
 Hettner, 85 n. 1, 111 n. 1.
 Hetzel, 173 n. 4.
 Hillebrand, 23, 52.
Histoire corrigée de Robinson
Crusoé, 59 n. 2, 83, 101-103.
 Hofer, 160 n. 1.
Hommes volants (les), 126-127,
 143.
 Honoré et Châtelain, 37, 42,
 45.
- Ile de Robinson* (1835), 239.
Ile de Robinson (1845), v. Du-
 vert et Lauzanne.
Ile déserte (1758), 261.
Ile déserte (1848), 245-248.
Ile inconnue (l'), 76 n. 1, 144-
 153, 155, 156, 158, 163, 164,
 165, 187.
Ile mystérieuse (l'), 207 n. 1.
 Isbrand, 17 et n. 2.
- Jaillant, 173 n. 1.
 Janin (Jules), 244.
 Joinville (prince de), 66.
 Joly (le père), 153.
 Jouaust, 66 et n. 2, 67.
 Joubert, 197 n. 1.
- Kailaz, 261.
 Katchou'coff (Mme), 199 n. 2.
Képar (Mém. du chev. de),
 128-132, 155, 156, 158, 163,
 188.
 Kippenberg, 52 n. 2, 58 et n. 5.
 Kirkby, 160 n. 2.
- Klopstock, 87 n. 2.
- Labat (le père), 133.
 Labaume, 41, 42, 50, 59, 61
 n. , 82.
 Lafittau (le père), 225 n. 2.
 La Fontaine, 84, 233 n. 1,
 259 n. 1.
 La Harpe, 6 n. 3, 7, 10, 133.
 Lapierre, 173 et n. 1.
 Laporte (l'abbé de), 80 n. 4,
 137 n. 1, 213 n. 2.
 Laurençon, 239.
 Laurent (l'abbé), 106 n. 1.
 Laurie, 200 n. 2.
 Lebreton, 119, 121, 123, 134
 n. 1.
 Le Clerc, 18, 38.
 Lee, 31, 33.
 Lemaire, 90 n. 3.
 Lemaître (Jules), 254-259.
 Lenglet du Fresnoy, 40.
 Léon, 239 n. 1.
 Lesage, 6 n. 2, 120, 121 et n. 2,
 122, 123, 209 et n. 3, 211 et
 n. 1, 229 n. 2, 262.
 Le Suire, 138, 143, 144.
 Letourneur, 62, 63.
 Lichtenberger (A.), 104 n. 1.
 Liebhaber, 87 n. 2.
 Linguet, 213.
 Locke, 47 n. 1.
Lolotte et Fanfan, 160-162.
 Lüben, 47 n. 1.
 Luneau de Boisjermmain, 46.
 Lurieu (de), 232 n. 2, 240 n. 1.
 Luther, 175.
- Mallès de Beaulieu (Mme), 187
 et n. 2, 188, 190.
 Marivaux, 117 et n. 1, 225.
 Marmontel, 133 et n. 1.
 Marsan, 225 n.
 Marsy (l'abbé de), 20.
 Martino, 229 n. 2.
 Maury, 134.
 Medland, 42.
 Melcy, 199 n. 2.
 Mercier, 125.
 Métra, 26, 119 n. 3.
 Mézières (L.), 44.
 Michaud, 42, 160 n. 1.
 Michel (M.), 222 n. 1.

- Milton, 46 n. 4.
 Mirval (de), 189 n. 2.
 Molière, 62.
 Monselet, 138.
 Montagnac (de), 128 n. 1.
 Montesquieu, 261.
 Montlinot, 43.
 Montmorency-Laval (Mme de), 46.
 Montolieu (Mme de), 163 n. 1, 167-173, 174 n. 2, 175. 178, 179, 181, 182, 191.
 Montreille, 25, 41 n. 3, 54 n. 4, 59 n. 2, 64, 73 et n. 2, 74 n. 2, 77, 82-84, 86, 90, 101 et n. 1, 110, 213.
 Morax, 182.
 Moreau, 213 n. 3, 262.
 Morgan, 30.
 Morillot, 122 n. 2.
 Mornet, 11.
 Mortier, 37.
 Muller (F.), 173, 174 n. 2.
 Müller (E.), 41, 174 n. 1.
 Mussot, 214 n. 2.

 Nodier, 51, 165, 166, 167, 173, 174 n. 2.
 Noël et Stoullig, 241 n. 3.
 Nouvelle *Héloïse* (la), 80 n. 4, 112, 113, 124.
 Nouveau *Robinson* (de Campe), 85-101.
 Nouveau *Robinson* (suite du), 103-106.
 Nouveau *Robinson* (1834), 236-239.
 Nouveau *Robinson* (1859), 200.
 Nouvelle *Robinsonette* (la), 197.

 Ockley, 20 n. 1, 160 n. 2.
 Oexmelin, 29 et n. 1, 30 et n. 1.
 Offenbach, 2 n. 1, 214 n. 4, 251 n. 3.
 Olivier (Mme d'), 200 n. 1.
 Orneval (d'), 209 n. 2, 229 n. 2.

 P. (le Dr), 43.
 Paltock, 111, 126, 127.
 Panckoucke, 41, 42-44, 45, 50, 59 n. 2, 60, 75 n. 1, 81 n. 5, 100.
 Parfaict (les frères), 209, 210 et n. 1.
 Passy, 264 n. 1.
 Paul (A.), 178, 181.
Petit Robinson de Paris (le), 197 n. 2.
Petite-fille de Robinson (la), 76 n. 1, 195-197.
Petits Robinsons dans leur île (les), 163 n. 1.
Petits Robinsons de Fontainebleau (les), 198.
Philosophe anglais (le), v. *Cleveland*.
 Picart, 45.
 Piccini, 222 n. 1, 227 n. 2, 228 n. 1.
Pierre Robinson et Alfred Vendredi, 199 n. 1.
 Pigoreau, 160 n. 1.
 Pillevestre, 249 n. 1.
Pilote Willis (le), 170, 178-182, 207.
 Piron, 228 n.
 Pixérécourt, 100 n. 4, 214, 216, 217, 222-230, 232, 234, 239, 242, 244, 252, 262, 263, 266.
 Potier, 235 n.
 Prévost (l'abbé), 20, 62, 82, 112, 119, 120, 218.
 Prica, 111 n. 2.
 Puisieux, 126 n. 3.
 Puysegur (de), 75.

 Quérard, 17 n. 2, 41 n. 1, 128 n. 1, 137 n. 1, 156 n. 2, 218 n. 2.
 Quick, 47 n. 1.

 Rabelais, 206 n. 1.
 Raleigh, 127 n.
 Raveneau de Lussan, 29, 30 n. 1.
Réflexions sérieuses (les), 12, 13, 18, 38 et n. 1, 44 et n. 3, 267.
 Reybaud, 2 n. 1, 48, 51, 57 n. 1, 58 n. 2.
 Reynald, 33-34.
 Richardson, 61, 75 n. 1.
Robinson cadet (le), 230-232, 262, 263.

- Robinson Crusôé* (1805), v. Pixérécourt.
- Robinson Crusôé* (1866), 249-251.
- Robinson Crusôé* (1867), 214 n. 4, 251-253.
- Robinson cru-Zoé* (1825), 231 n. 1, 234-236.
- Robinson dans son île* (1772), v. Arnould.
- Robinson dans son île* (1817), v. Brazier.
- Robinson dans son île* (1842), v. Gabriel et De Forges.
- Robinson de douze ans (le)*, 187-188, 190.
- Robinson de la forêt russe (le)*, 199 n. 2.
- Robinson des glaces (le)*, 76 n. 1, 188, 193-195, 205.
- Robinson des sables du désert (le)*, 189-190.
- Robinson du faubourg Saint-Antoine (le)*, 189 n. 1.
- Robinson du Hâvre (le)*, 188, 197-198.
- Robinson et Robinsonette*, 199 n. 2.
- Robinson et Vendredi*, 264 n. 1.
- Robinson français* (1822), 169 et n. 2, 185-187, 188.
- Robinson français* (1827), 191, 192.
- Robinson industriel (le)*, 106-108.
- Robinson suisse (le)*, 2, 32, 48, 71, 76 n. 1, 99 n. 1, 104, 106, 132, 146, 147, 154, 163-184, 185, 186, 187, 188, 193, 197, 198 n. 1, 204-207, 236 n. 3, 253, 254, 259, 263, 266.
- Robinson suisse (suite du)*, 191.
- Robinsons d'un jour (les)*, 199 n. 2.
- Robinsons français (les)*, 207 n. 1, 255 n. 1.
- Rochefort*, 234 et n. 5, 236 n. 1.
- Romagnesi et Riccoboni*, 211 et n. 2.
- Rousseau*, 2, 6, 10, 26, 33, 36, 43, 71, 74, 75 n. 1, 80 et n. 4, 84, 85 et n. 1, 87, 88, 90, 99 n. 1, 100, 101, 105, 106, 108, 109, 110, 113, 123-125, 126, 132, 133, 136, 146, 149, 153, 161, 163, 195, 204, 206 et n. 1, 261, 265, 266, 267.
- Rycaut*, 20 n. 2.
- Saillet (de)*, 70 n. 2.
- Sainson*, 49, 66.
- Saint-Hyacinthe*, 6 n. 1, 7-9, 11, 13-14, 15, 19, 40-42, 48 n. 1, 50, 51, 52 et suiv., 63-66, 69, 70-71, 73, 74 n. 77, 82, 269-270, 272, 273.
- Saint-Pierre (Bernardin de)*, 134-136, 197.
- Sainte-Beuve*, 135 n. 2.
- Saintsbury*, 121 n. 2.
- Sarcy (Francisque)*, 254, 259-260.
- Sardou (Victorien)*, 253-260, 263-264.
- Sauval*, 210 n. 2.
- Savin*, 82 n. 2.
- Schröder*, 119, 120.
- Scotin*, 45.
- Scott (Walter)*, 6 n. 3, 31, 36, 49, 68, 78.
- Seccombe*, 8 n. 2.
- Selkirk*, 11, 13, 20-30, 34 et n. 1, 35, 36, 39, 40, 43, 116, 143, 265.
- Serrano*, 20, 143.
- Shelvocke*, 21.
- Simonnin et Guesdon*, 100 n. 4, 230 n. 2.
- Smollett*, 49.
- Solitaire anglais (le)*, 25 n. 5, 76 n. 1, 114-119, 128, 204.
- Sorel*, 144.
- Spence*, 10 n. 3.
- Stace*, 46 n. 2.
- Stahl*, 173-176, 198 n. 1.
- Staverman*, 38 n. 1, 58 n. 4 et 5, 164 n. 2, 214 n. 2, 222 n. 1.
- Steele*, 21, 22, 25, 27, 28, 40, 128 n. 1.
- Stephen (L.)*, 22.
- Sterne*, 61, 62.
- Stockdale*, 42, 65.

- Stothard, 42, 45.
 Stoupe, 46 n. 1, 73 n. 1.
 Suard, 42.
 Suckau, 176 n. 2 et 3.
 Swift, 52, 127, 143, 144, 204.

 Taine, 22.
 Talon, 229.
 Targe, 24 et n. 4, 25.
 Tastu, 32 n. 1, 41 et n. 3, 48-
 50, 51, 56 et suiv., 64 et suiv.,
 69, 71, 77, 173 n. 3, 269-273.
 Taylor, 10, 39.
 Temple (sir William), 18 n. 2.
 Texte (J.), 9, 38, 41 n. 3, 112,
 119, 121, 134 n. 1.
 Tophail, 160 n. 2.
 Tousez (Alcide), 240 n. 1, 241.
 Towers, 28.

 Ullrich, 45 n. 1, 85 n. 1 et 3,
 89 n. 1, 99 n. 1, 100 n. 2,
 103 n. 2, 111 n. 1, 125, 128
 n. 1, 164 n. , 176, 186 n. 1,
 222 n. 1.

 Valentine. *crue Zoé*, 231 n. 1.
 Van Effen, 6 n. 1, 40-42, 70.
 Vega (Garcilasso de la), 20
 n. 2.
 Vély et Moch, 231 n. 1.
 Verne (Jules), 199, 205, 207 et
 n. 1.
 Vernet, 235 n.
 Viaud (*Naufrage et avent. de*
 Pierre), 137-138, 266.

 Vinet, 186 n.
 Vogüé (de), 2 n. 1.
 Voiart (Mme), 165 n. 1, 169,
 173 et n. 3, 174 n. 2, 176
 n. 3.
 Voltaire, 61.
 Vossius, 16.
Voyages imaginaires, v. Gar-
 nier.

 Wackwitz, 19 n. 3.
 Walker, 65.
 Wallis, 104.
 Watson, 25.
 Wells, 207.
 Wetzel, 85 n. 1, 90.
 Wherry (Mme), 79 n. 1.
 Wills, 31.
 Wilson, 31, 36, 133 n. 1.
 Woillez (Mme), 191 et n. 2.
 Wollap (*Mém. de sir George*),
 159.
 Woodes-Rogers, 20, 21, 24, 25,
 28, 29, 30, 34 n. 1, 35, 40.
 Wright, 26, 34 et n. 2, 133 n. 1.
 Wyder, 186 n.
 Wyss (J.-D.), 165 n. 2.
 Wyss (J.-R.), 163-182, 185,
 186, 188, 190, 191, 204-207,
 263, 264, 266.

 Young, 62.

 Zélie dans le désert, 156-158.

TABLE DES MATIERES

	PAGES
PRÉFACE.....	1

CHAPITRE PREMIER

L'ŒUVRE. — SON IMPORTANCE. — SES ORIGINES. SA DIFFUSION EN FRANCE.

Regardée par les premiers lecteurs comme une véritable relation de voyages. — Importance de la première partie du roman. — Opinion de Defoe sur la valeur relative des deux parties. — Opinion des premiers traducteurs et des premiers critiques. — Vraisemblance du sujet. — Opinion de l'auteur sur cette question. — Ce qu'en pensaient les traducteurs. — Jugement des contemporains: le *Journal des Savants* et le *Nouveau Mercure*. — Les observations de Robinson sur la Chine les intéressaient beaucoup. — Documentation de Defoe sur ce pays, vivement discutée. — Conception générale de l'œuvre. — Ses origines immédiates. — Selkirk: un vrai Robinson. — L'élément psychologique proviendrait des expériences du matelot écossais. — La question de Selkirk discutée pendant un demi-siècle. — De prétendues sources françaises. — Réveil d'intérêt au XIX^e siècle au sujet de Defoe et son roman. — Appréciation de Philarrète Chasles. — Conclusion.....

5

CHAPITRE II

LES TRADUCTIONS

La première traduction. — Sa date approximative. — L'auteur anglais: son anonymat connu des contemporains. — Les traducteurs. — Premières éditions du roman en France. — L'édition Fanckoucke et sa préface. — Les *Réflexions sérieuses* de Robinson. — Les gravures des premières éditions. — Editions scolaires: celle de Mme de Montmorency Laval; l'édition d'Eymery. — Deux nouvelles traductions rivales: l'édition de Mme Tastu et celle de Pétrus Borel. — Les difficultés du texte anglais; comment les premiers traducteurs les ont résolues. — Défauts de leur version; en quelle mesure ces erreurs sont corrigées par Mme Tastu et par Borel. — Malgré ses défauts, la première traduction est devenue la version définitive; son vrai mé-

rite. — Scrupules religieux de Robinson; comment les traducteurs les interprètent. — Querelle de littérateurs. — Jugement des contemporains sur les nouvelles traductions. — Conclusion.....	37
--	----

CHAPITRE III

LES ADAPTATIONS

Les premières adaptations sont plutôt des abrégés de l'ancienne traduction. — Elles se réclament de Rousseau. — Changements apportés par Feutry dans le fond. — Premières notes bibliographiques sur Defoe. — Opinion contemporaine sur cette édition. — L'adaptation de Montreille: son plan. — Le <i>Nouveau Robinson</i> de Campe: la plus goûtée de toutes les adaptations; sa genèse; plan de l'ouvrage; caractère particulier de son style; remaniement complet de l'original; préoccupations didactiques de l'auteur; sa prétendue fidélité à l'original le pousse au burlesque; la morale en action; Campe fausse l'état d'esprit de l'ancien Robinson pour ses besoins didactiques; sa morale est fade et rebutante; conclusion extraordinaire de l'histoire; critique contemporaine. — <i>Histoire corrigée de Robinson Crusôé</i> . — Suite du <i>Nouveau Robinson</i> . — L'adaptation de Campe suscite un concurrent français. — Conclusion	73
--	----

CHAPITRE IV

« ROBINSON CRUSÔÉ » ET LE ROMAN DU XVIII^e SIÈCLE

Nouveau genre littéraire: les Robinsonades. — Le goût des îles désertes dans le roman de cette époque. — Le sentiment de la nature manque dans <i>Robinson Crusôé</i> . — Le <i>Solitaire anglais</i> ; une véritable imitation du roman de Defoe. — <i>Cleveland ou le Philosophe anglais</i> . — <i>Les Aventures de Beauchêne</i> . — <i>L'Emile</i> et <i>La Nouvelle Héloïse</i> . — <i>L'Elève de la Nature</i> . — <i>Les Hommes volants</i> . — <i>Mémoires du Chevalier de Kilpar</i> : le Robinson du roman sentimental. — Jeunes lecteurs de <i>Robinson Crusôé</i> ; influence de ce livre sur Bernardin de Saint-Pierre. — <i>Naufrage et aventures de Pierre Viaud</i> : un Robinson authentique. — <i>L'Aventurier français</i> : une caricature de notre roman. — <i>L'Île inconnue</i> : son auteur imprégné des idées pédagogiques de Rousseau; le caractère utopique de ce livre; jugement des contemporains. — <i>Aventures de Mathurin Bonice</i> : ce livre contient des éléments didactiques. — <i>Zélie dans le désert</i> : une Robinsonne sentimentale. — <i>Mémoires de sir George Wollap</i> . — <i>Lolotte et Fanfan</i> : les petits Robinsons.....	111
---	-----

CHAPITRE V

LE « ROBINSON SUISSE »

Ses rapports avec le *Robinson Crusôé*; opinion de Charles Nodier sur des rapports; la valeur didactique du livre de Wyss; la première traduction française et la suite de Mme de Montolieu; en quoi la suite officielle est redevable à celle de Mme de Montolieu; celle-ci a plus d'intérêt dramatique que celle de Wyss; les préoccupations de Wyss le poussent à fausser l'histoire naturelle de son île; comment Mme de Montolieu s'est écartée du plan de Wyss; nouvelles traductions du *Robinson suisse*; l'enquête de Stahl sur la popularité de ce livre, qui n'est pas allemand; en quoi consiste la supériorité de *Robinson Crusôé* sur le livre de Wyss. — Le Pilote Willis, suite du *Robinson suisse*. — Le dernier chapitre du *Robinson suisse*.....

163

CHAPITRE VI

LES IMITATIONS DU XIX^e SIÈCLE

Le succès du livre de Wyss provoque de nouvelles imitations. — *Le Robinson français*. — *Le Robinson de douze ans*. — Des titres qui portent bonheur. — *Le Robinson des sables du désert*: une parodie de *Robinson Crusôé*. — Le sujet de Robinson a beaucoup intéressé les femmes auteurs. — *Emma ou le Robinson des demoiselles*. — *Le Robinson des glaces*: une des meilleures imitations du roman de Defoe. — *Robinson chez les enfants*. — *La petite-fille de Robinson*. — *Le Robinson du Havre*. — *L'Ecole des Robinsons*. — *Le Nouveau Robinson*: un Robinson mystique. — Le dernier chapitre de *Robinson Crusôé*. — Conclusion.....

185

CHAPITRE VII

« ROBINSON CRUSÔÉ » AU THÉÂTRE

La première pièce sur Robinson: dans quelles circonstances elle fut représentée. — Projet de pièce sur Robinson en 1741. — *Robinson Crusôé* à l'Ambigu-comique en 1772. — *Nouveau Robinson* de Chabeaussière, 1786. — Mélodrame de Girard, an VIII. — Mélodrame de Pixérécourt, 1805: jugement des critiques; preuve indirecte du succès de la pièce. — *Robinson Cadet*, 1806. — Comédie de Brazier, 1817. — *Robinson cru-Zoé*, 1825. — *Le Nouveau Robinson*, 1831; l'opinion contemporaine y trouve trop de réalisme. — *L'Île de Robinson*, 1835. — *Robinson dans son île*, 1842; remanié en 1887. — *L'Île de Robinson*, 1845; la critique contemporaine y relève des éléments de burlesque. — *L'Île déserte* de Ferdinand Dugué, 1848. — *Robinson Crusôé*.

1866. — *Robinson Crusôé*, opéra-comique, 1867. — *Le Crocodile* de Victorien Sardou, 1886; des idées utopistes se manifestent dans cette pièce; son caractère cosmopolite; elle a aussi son côté moral. — Conclusion..... 209

CONCLUSION	265
APPENDICE A.....	269
B.....	271
BIBLIOGRAPHIE	275
INDEX	281

Vu et admis à soutenance, le 30 juin 1916.
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer,
Le vice-recteur
de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

ERRATA

Page	Lire	Au lieu de
19 n. 3	Günther	Gunther
20 n. 2	<i>Commentaries</i>	<i>Commentaries</i>
32 l. 31	ravie	ravi
39 n. 3	<i>Robinson</i>	
54 n. 1	contained	
" "	obstinately	
" n. 3	c'est	c'était
65 n. 2	Confucius	
66 n. 2	Jouaust	Jouast
97 l. 5	moins	plus
99 n. 1	remplacé	remplacée
113 n.	<i>traduits</i>	<i>traduit</i>
128 n. 1.	Londres	London
131 l. 25	consacrée	consacré
132 l. 18.	cent	cents
139 l. 11	condamnation	condamnations
140 l. 33.	vaisseau	
143 l. 25	féerie	
155 l. 33	plutôt	surtout
159 l. 28	pleins	plein
" l. 31	caractérise	caractérisent
165 l. 3	l'	d'
169 l. 7	massacre	massacres
181 l. 37	lecteurs	
196 l. 31	mais	
202 l. 21	donnée	donné
205 l. 34	concentrée	concentré
210 l. 4	pas	par
216 l. 9	va	vas
218 l. 28	rigoureusement	vigoureusement
229 l. 15	esprit	espoir
240 l. 28	rafraichissant	
244 l. 2	modistes	modestes
249 n. 1	1866	1886
269 l. 34	professer	professeur
Index <i>Aventurier</i>	138-144	138, 144
<i>français (1°)</i>	146, 148	146-148
Page 25 n. 6	<i>Trade</i>	à supprimer

